





# L'ESPRIT DES

## JOURNAUX, *FRANÇOIS ET ÉTRANGERS.*

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS-DE-LETTRES.

---

DECEMBRE, 1782.

---

TOME XII.

ONZIÈME ANNÉE.



A PARIS;

Chez VALADE, Imprimeur-Libraire, rue des  
Noyers, vis-à-vis Saint-Yves.

*Pour les Pays étrangers, à LIEGE,*

Chez JEAN-JACQUES TUTOT, Imprimeur.

---

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

---

## Conditions pour l'Abonnement.

On s'adressera , pour toute la France , à Paris , chez *Valade* , Imprimeur-Libraire , rue des Noyers , vis - à - vis Saint Yves , aux conditions suivantes ; savoir : le prix de la Soucription est de 27 liv. pour Paris , & de 33 pour la Province , rendu franc de port par - tout le Royaume.

A Liege , pour les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot* , Imprimeur - Libraire , & à M. *Mauff* , Officier au Bureau des Postes Impériales , pour toute l'Allemagne.

A Bruxelles , à M. *Horgnies* , Expéditeur des Gazettes étrangères , pour tous les Pays-Bas Autrichiens ; chez *B. Lefrancq* , Libraire.

A Amsterdam , chez *Van-Harrevelt* , Libraire , dans le Kalvestraat , pour toute la Hollande , & *B. Vlamm* , Libraire.

A Stockholm , chez *Oerstrom* , Libraire de la Société.

A Pragues , chez *Wolfgang-Gerte* , Libraire.

A Vienne , chez *Gräffer* , Libraire.

A Hambourg , chez *Virchaux* , Libraire.

Les Libraires , & autres personnes qui voudront faire annoncer des Livres , Estampes , Musique , & autres objets , dans l'*Esprit des Journaux* , sont priés de les adresser au Directeur du Journal , chez *Valade*. Et pour les mêmes objets , pour tous les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot* , Imprimeur-Libraire , en Vinave-d'Isle , à Liege.





# L'ESPRIT

D E S

# JOURNAUX.

---

*LETTRE pastorale de S. A. R. Monseigneur l'archevêque-électeur de Trèves , évêque d'Ausbourg , prince d'Euwangen , à son église d'Ausbourg : traduite de l'allemand. A Paris , chez Laporte , libraire , rue des Noyers ; & Belin , libraire , rue St. Jacques , près St. Yves. 1782. Avec approbation & privilege du roi. Vol. in-12. de 276 pages.*

**N**OTRE religion , toujours grande , toujours majestueuse , toujours puissante par elle-même , n'a pas besoin sans doute de secours humains pour se soutenir & pour enchaîner les cœurs. Prêchée par des apôtres qui n'avoient d'autres moyens que la douceur , l'humilité & la patience , elle s'est étendue & propagée ; elle a vu se courber à ses pieds les têtes les plus fières ; elle s'est assise sur le trône des Césars , d'où elle a dicté des loix à l'univers. Mais , il faut l'a-

#### 4 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

vouer, l'éclat extérieur dont elle s'environne, ajoute encore à son triomphe. On ne peut se défendre d'un sentiment d'admiration, lorsqu'on voit des grands de la terre lui rendre de sincères hommages; & tel est l'exemple frappant que donne à l'Europe S. A. R. Mgr. l'archevêque de Treves. Issu d'une des plus grandes maisons qu'il y ait dans l'univers, fils de ces souverains dont l'origine se perd dans l'obscurité des siècles, il fait encore moins de cas de ces brillantes prérogatives, que des vertus essentielles dans un successeur des apôtres. Il retrace de nos jours leur zèle & leur courage pour défendre les vérités qu'ils étoient chargés d'enseigner. C'est dans cet esprit qu'a été composée la lettre pastorale. Elle est un véritable modèle de force, de sentiment, d'éloquence, de raisonnemens clairs, solides, très-bien exposés, & soutenus d'une vaste érudition dans les matières théologiques. Aussi a-t-elle produit une grande sensation en Allemagne. On en a fait des éditions multipliées, & l'on en publie actuellement une traduction latine. La France, accoutumée à accueillir tous les bons ouvrages, méritoit bien qu'on la lui fit connoître. Nous osons assurer qu'elle ne perd rien des qualités qui la distinguent dans la traduction françoise qu'on vient d'en donner.

Cette instruction est adressée à l'église d'Ausbourg, & nos François ne doivent pas être surpris que le même pasteur conduise deux troupeaux différens. Cet usage étoit encore commun parmi nous il y a deux siècles : de bon-

nes raisons ont sans doute empêché jusqu'à présent que l'Allemagne ne remit les choses dans l'ordre où il semble qu'elles devraient être naturellement. Au reste , il est aisé de voir par cet ouvrage que des prélats pleins de zele comme Mgr. l'électeur , peuvent suffire à tout , & qu'alors aucune de ces églises , que la nécessité oblige de confier à un même chef , ne sauroit raisonnablement se plaindre d'être abandonnée ou même négligée.

Le diocèse d'Ausbourg , comme plusieurs autres diocèses d'Allemagne , étant composé de catholiques & de luthériens , cette circonstance demande une attention particuliere dans celui qui veut y distribuer le pain de la parole. Quoiqu'une partie des ouailles ait abandonné le bercail pour suivre des étrangers , le pasteur légitime , touché de leur égarement , n'oublie rien pour les rappeler , & comme il conserve toute la charité qu'il avoit pour elles , il n'a rien perdu non plus de son ancienne juridiction. Il l'exerce pour leur intérêt , il ne se lasse point de leur parler , quand même elles seroient peu disposées à l'écouter , & il espere toujours que dieu , bénissant des soins dont le motif est si pur , ramenera dans le sein de l'église , ceux que la prévention & l'ignorance en ont malheureusement écartés.

L'auteur avoit donc en vue deux sortes de lecteurs , les uns qui croient , & qu'il faut engager à vivre selon leur foi ; les autres qui ont perdu la foi elle-même , & dans lesquels il faut faire revivre cette premiere des vertus

## 6 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

*sans laquelle il est impossible de plaire à Dieu.* De ces deux entreprises il est à souhaiter pour nous que la première soit la plus aisée, & que les ministres évangéliques, quand ils veulent toucher nos cœurs, éprouvent moins de difficultés, que quand ils veulent éclairer les esprits de nos frères errans. On trouve ici ces deux choses exécutées d'une manière qui peut servir de modèle. La lettre est divisée en deux parties : la première s'adresse aux catholiques, comme cela étoit naturel ; ce sont les aînés qui sont toujours restés fideles. La seconde est pour les protestans ; enfans prodigues, qui ont quitté la maison de leur père.

Il seroit difficile de dire quels sont ceux dont l'illustre prélat desire le salut avec le plus d'ardeur ; il les presse, il les conjure également, peut-être même montre-t-il plus d'affection à ceux dont il sent plus le malheur, (ce qui ne doit exciter aucune jalousie dans les autres) du moins il leur adresse la parole plus long-tems, & il fait de plus grands efforts pour les faire revenir, sans doute parce qu'ils sont infiniment plus éloignés que nous du terme auquel tous les hommes sont obligés de tendre.

Dans la première partie, M. l'archevêque de Treves expose aux fideles » les caractères » augustes de la religion sainte qu'ils professent, » pour réveiller leur foi par le spectacle de » cette religion auguste, si digne de la sagesse » de dieu, si proportionnée aux foibleesses de » l'homme, afin qu'ils la fassent respecter de » ses ennemis mêmes par la pureté de leurs

» mœurs. « Ce travail a déjà été exécuté en grand par plusieurs écrivains célèbres, qui ont consacré à la religion des talens qui ne lui sont pas absolument nécessaires, parce que dieu lui-même la soutient, mais dont elle accepte néanmoins le secours avec plaisir, & dont elle tire tout l'avantage que son auteur veut bien lui procurer par ces moyens humains. Mais ces traités, dont nous parlons, effraient peut-être par leur longueur, notre paresse dédaigneuse, & par leur érudition même, sont au-dessus de notre présomptueuse ignorance. En voici un qui, pour être plus court, n'en est pas moins solide, & qui pourroit bien avoir le mérite de la nouveauté pour une infinité de personnes qui, ayant promené leur curiosité sur beaucoup de connoissances inutiles, savent à peine les premiers élémens de la seule science vraiment nécessaire à l'homme. On croit que l'esprit peut décider en cette matiere. Une orgueilleuse raison examine la religion de J. C. comme elle feroit la république de Platon : elle admet les dogmes & les maximes qui lui conviennent, elle rejette ceux qui la blessent, pourvu cependant que par des vues supérieures, & pour se faire plus de réputation, elle ne condamne pas tout indistinctement. On apprendra ici que la force de la religion consiste principalement dans son *indivisibilité*, si l'on peut parler ainsi : l'homme sans dieu sera toujours aveugle, vicieux & malheureux dans le monde ; c'est ce dont il n'est plus permis de douter après l'expérience de tant de siècles. Mais

## 8 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

si vous reconnoissez un dieu, en pouvez-vous admettre un autre que celui qui, après avoir créé l'homme dans l'état d'innocence, a eu pitié de lui après sa chute, & lui a donné un libérateur qui doit réparer ses pertes, & lui rendre avec sa justice originelle tout le bonheur qui en étoit l'apanage.

Ce rédempteur a été promis aussi-tôt que sa médiation fut devenue indispensable, c'est-à-dire, aussi-tôt que l'homme devint prévaricateur; mais il n'a été envoyé que dans la fin des tems, sans doute afin qu'on sentît plus vivement le besoin qu'on en avoit, & qu'on soupirât plus ardemment après son arrivée. Pour être dépositaire d'une promesse si consolante, dieu choisit un peuple dont l'histoire, remplie des prodiges les plus éclatans, nous a été transmise aussi de la manière la plus authentique. M. l'archevêque de Treves nous montre tout ce qui peut établir notre confiance dans le récit de Moïse; les lieux, les tems & les personnes désignés avec une scrupuleuse exactitude, des fêtes publiques établies en mémoire des principaux événemens, l'attachement de la nation à ce livre sacré qui contenoit ses loix politiques & religieuses, ses humiliations & ses triomphes, ses murmures & leurs punitions, les titres de ses antiquités, & le fondement de ses espérances pour l'avenir, ce livre toujours le même, malgré la rivalité des Israélites & des enfans de Juda, malgré les révolutions qu'ont éprouvé ceux qui en étoient dépositaires. Les autres écrits historiques & les

prophéties de l'ancien testament , supposent évidemment les livres de Moïse ; ils en font la suite naturelle. Ce qu'ils nous offrent de plus frappant , c'est la promesse sans cesse renouvelée de ce Messie , le salut des hommes , le centre des deux alliances , dont le regne une fois commencé ne doit plus finir. L'auteur nous trace le caractère de ce Messie attendu avec tant d'impatience , & méconnu ou rejeté avec tant d'obstination ; il détaille sa morale sublime , sa mort , qui prouve si bien sa morale ; enfin , sa résurrection , le plus grand des miracles , & qui seul peut tenir lieu de tous les autres : il fait voir l'accomplissement des prophéties , l'établissement de l'église chrétienne , qui n'est pas sujette au destin des choses humaines , & qui subsiste avec gloire , tandis que les Juifs , comme ils l'avoient demandé eux-mêmes , sont punis & réprouvés pour avoir répandu le sang du juste.

» Reposons-nous à présent un moment , continue l'illustre auteur , sur le grand tableau que nous venons de tracer ; & du haut de la montagne sainte où la religion nous a placés , parcourons d'un coup-d'œil tous les siècles. Regardons comment , dès l'origine du monde , dieu en posant les bases de la terre , jeta les fondemens d'un monde nouveau , de l'empire de son fils , de ce fils unique , la lumière & la vie du monde , par qui tout a été fait , par qui tous les saints doivent être justifiés... Considérons comment sa religion auguste , marchant avec les siècles ,

## 10 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» à travers les ruines des empires & de tout  
» ce qui est l'ouvrage de l'homme , passe par  
» les différens âges de la loi de nature , de la  
» loi écrite , & de la loi de grace ; développe  
» fucceffivement les deffeins du très haut , &  
» demeure toujours invariable dans fa doctrine ,  
» dans fa morale , dans tous les caracteres de  
» fa divinité. Comment Jefus-Christ eft dans  
» tous les tems l'objet de fes efpérances ; dieu  
» feul , l'objet de fon culte ; l'amour de dieu  
» & du prochain , l'abrégé de fa loi ! Comment  
» dans tous les tems c'eft le même efprit de  
» vérité , de charité , de fainteté , qui difte  
» fes loix , qui dirige fes écrivains facrés !  
» Comment dans tous les tems c'eft par les  
» épreuves de la vertu & l'amour de la juftice ,  
» qu'il nous conduit au vrai bonheur ! «

Il conclut que fi les merveilles de la nature annoncent un dieu créateur , on ne feroit méconnoître un dieu fâctificateur dans les merveilles d'un nouveau monde , où dieu lui-même fe manifefte avec fes attributs , d'une manière encore plus éclatante ; attributs dont on fait la plus magnifique énumération.

Enfuite il invite l'impie à jeter les yeux autour de lui , & à parcourir l'hiftoire de tous les fiecles & de toutes les nations , pour voir fi parmi les ouvrages des hommes , il en trouvera quelqu'un qui ait jamais refsemblé à la religion de Jefus-Christ. Il fait voir que tout ce que les fages ont imaginé , n'en approche pas , que leurs vertus font infiniment au-deffous des fiennes. » Les temples des idoles ont



» rendu des oracles , mais nous en citera-t-on  
 » un seul bien avéré sur un événement à ve-  
 » nir , qu'il ait été impossible de prévoir , &  
 » qui ait été réellement accompli. « La reli-  
 gion au contraire , nous présente une multi-  
 tude d'oracles , dont l'accomplissement a été  
 aussi public & aussi évident , que la publication  
 en avoit été hardie & précise. Le fanatisme a  
 pu faire des martyrs ; mais quels martyrs sans  
 intérêt personnel , sont morts en témoignage  
 de ce qu'ils n'avoient point vu , & ne se sont  
 jamais contredits entr'eux dans les témoignages  
 qu'ils rendoient ? Ainsi fait-on voir l'avantage  
 incontestable de Jesus-Christ sur les philosophes ;  
 de sa religion , sur toutes les autres.

Cette discussion doit naturellement exciter  
 notre reconnoissance , de ce que nous avons  
 le bonheur d'être nés dans cette religion ; elle  
 doit aussi nous attacher étroitement au culte  
 que cette même religion nous propose , & qui  
 pour être agréable à dieu , lui sera rendu *en*  
*esprit & en vérité*. En *esprit* ; par-là elle ré-  
 prouve comme stériles ou nuisibles les prati-  
 ques , les œuvres qui ne sont pas animées de  
 l'esprit de J. C. » Tout culte qui ne se rap-  
 » porte pas à dieu comme à notre dernière  
 » fin , comme à la source de toute sainteté ,  
 » dégénere en un culte idolâtre ou du moins  
 » en un culte illégitime. « C'est par ce prin-  
 cipe qu'il faut apprécier le culte rendu aux  
 saints & à leurs reliques. En *vérité* ; ainsi la  
 religion ayant la vérité pour base , » doit tou-  
 » jours avoir aussi la vérité pour règle , & la

## 12 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» vérité pour motif. Par cette raison elle n'a  
 » dopte jamais les nouveaux miracles qu'après  
 » un sérieux examen, & les propose seule-  
 » ment comme des secours surabondans que  
 » dieu nous accorde pour ranimer la foi de  
 » ses enfans, & toucher le cœur des incré-  
 » dules. Elle condamne comme des sacrilèges  
 » toutes les fictions par lesquelles une piété  
 » mal-entendue voudroit la faire respecter. «  
 Mais elle réproouve aussi, » comme une impiété  
 » l'obstination de ceux qui, se piquant d'une  
 » prétendue force d'esprit, regardent l'aveu  
 » d'un miracle comme une foiblesse; qui aiment  
 » mieux les nier, ou les attribuer à des cau-  
 » ses naturelles mais inconnues, que d'y re-  
 » connoître le doigt de dieu, &c. «

La foi, continue l'électeur-prélat, a son  
 fondement dans l'humilité : d'où il conclut  
 qu'elle doit être inséparable du respect & de  
 l'obéissance à l'égard des premiers pasteurs que  
 dieu a chargés d'instruire & de gouverner les  
 fideles, qui exercent auprès d'eux l'autorité  
 communiquée aux apôtres. » La même mis-  
 » sion, ajoute-t-il, qui nous a institué vos  
 » pasteurs, nous a rendu aussi les serviteurs  
 » de J. C. Mais la charité qui nous anime  
 » n'est point incompatible avec la puissance  
 » apostolique que nous avons reçue, & jamais  
 » cette charité ne nous permettra de nous dé-  
 » partir des droits de l'apostolat, qui, nous  
 » ayant été donnés pour vous, tiennent essen-  
 » tiellement à votre sanctification, à la cons-  
 » titution de l'église, à l'ordre de la foi...

» Nous vous prêchons donc le respect & l'obéissance aux premiers pasteurs, comme une des loix fondamentales de la religion. Or, les premiers pasteurs ayant reçu l'autorité de l'apostolat pour gouverner l'église, & pour enseigner les peuples: il vous est également ordonné de les écouter lorsqu'ils enseignent, & de leur obéir lorsqu'ils commandent. » Ce sont sur-tout *ces premiers pasteurs*, ces successeurs des apôtres, qui attirent l'attention de l'illustre prélat. » Nous vous prêchons principalement, dit-il encore, le respect & l'obéissance à l'égard des *successeurs de S. Pierre*, qui, étant spécialement chargés de confirmer leurs frères dans la foi, ont reçu une primauté de juridiction sur toutes les églises du monde chrétien. »

C'est peu d'avoir la foi, si elle n'est animée par les œuvres. Ce qui la vivifie, c'est la charité. Le prélat entre donc dans quelque détail sur les œuvres de la charité, laquelle est inséparable du détachement des richesses, qu'elle n'interdit point lorsqu'on les acquiert par des moyens honnêtes, & de la mortification de nos sens, nécessaire pour soumettre la chair à l'esprit, & l'esprit à dieu. On conçoit que le prélat ne manque pas de s'élever en passant contre une multitude de vices opposés aux vertus chrétiennes dont la charité est la base.

Il commence, dans la seconde partie, adressée aux luthériens, par une invitation pathétique, où, au lieu de *l'aigreur* & du *mépris* que les apôtres du tolérantisme reprochent à

## 14 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

l'église, respirent la *douceur* & la *charité* qui ont toujours caractérisé les véritables pasteurs.

Loin du cœur de l'évêque d'Ausbourg la haine & la colere, il pleure l'égarement d'une partie de son troupeau ; & il met dans les exhortations qu'il lui adresse, ce ton paternel qui rend les invitations si touchantes, & qui ôte aux reproches mêmes, l'amertume qu'ils ont naturellement.

Il pose d'abord pour principe, qu'en fait de religion il est absolument indispensable de connoître si ceux qui nous parlent au nom de dieu, ont reçu mission pour enseigner. C'est-là une de ces vérités incontestables, avouées des deux partis. L'apôtre veut que nous examinions si les esprits viennent de dieu, parce qu'il s'est introduit plusieurs faux prophetes dans le monde. Il n'y a personne qui ne doive suivre un conseil si sage. Luther lui-même, lorsque Carlostad s'étoit emporté jusqu'à briser les images, prétendoit l'arrêter en lui demandant, qui lui avoit donné mission pour réformer le culte public. Tant il est vrai que personne ne doit s'arroger l'honneur du sacerdoce.

M. l'archevêque de Treves fait la même question à Luther, & l'impossibilité où est celui-ci de donner une réponse satisfaisante, ne laisse aucune excuse à ceux qui l'écoutent comme leur docteur. En effet, est-ce de l'église romaine qu'il a reçu sa mission ? Elle est donc la véritable église, dépositaire de la foi & de l'enseignement ; il a donc eu tort de la calomnier, il est donc un schismatique de s'être

séparé d'elle. Est ce du ciel qu'il a reçu une  
 mission extraordinaire ? Mais où est la preuve ?  
 Est ce dans le succès rapide de sa réforme ?  
 Mais si c'est-là une preuve , elle n'existoit  
 point encore au tems de sa révolte , on ne  
 devoit donc pas l'écouter. D'ailleurs , est-il  
 bien vrai que les progrès d'une religion , prouvent  
 sa divinité ? Si un pareil argument vous paroît  
 concluant , croyez donc à *Mahomet*. Jugeons  
 plus sainement , & pour adopter une religion ,  
 examinons les circonstances de son établissement.

» Qu'une loi qui enchaîne toutes les passions ,  
 » qui ordonne la pratique de toutes les vertus ,  
 » qui ne promet que les croix & les persécu-  
 » tions dans ce monde ; que cette loi prêchée  
 » par douze pécheurs , se répande tout-à-coup  
 » aux quatre coins de l'univers , parmi les na-  
 » tions les plus corrompues & les plus féro-  
 » ces ; qu'elle triomphe tout à la fois , des pen-  
 » chans du cœur humain , de la science des  
 » sages , de la barbarie des persécutions ; qu'elle  
 » produise par-tout un peuple de saints ; que  
 » ce peuple , quoique dispersé parmi les diffé-  
 » rentes nations , conserve toujours le même  
 » esprit ; qu'il soit par-tout , doux , chaste ,  
 » humble , bienfaisant même envers ses enne-  
 » mis ; par-tout soumis aux princes même  
 » qui le persécutent , qu'il ne forme jamais  
 » qu'un seul & même peuple , toujours uni  
 » par la profession d'une même doctrine , par la  
 » subordination à un même gouvernement ;  
 » voilà le miracle manifeste de la sagesse &  
 » de la toute puissance de Dieu , qu'on ne

## 16 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» peut méconnoître sans un aveuglement vo-  
 » lontaire. Mais que Luther abolissant le jeûne ,  
 » le célibat , la confession auriculaire , dispen-  
 » sant des œuvres satisfactoires de pénitence ,  
 » permettant de déserter le cloître à ceux qui  
 » en supportent impatiemment le joug , rédui-  
 » sant tous les moyens nécessaires du salut , à  
 » croire fermement qu'on sera sauvé ; que Lu-  
 » ther prêchant une pareille doctrine soit ac-  
 » cueilli par une foule de chrétiens dominés  
 » par leurs passions , & malheureusement dis-  
 » posés à adopter tout ce qui favorise leurs  
 » penchans ; rien de plus conforme à la nature  
 » du cœur humain. Que Luther appelle ensuite  
 » la rebellion & la discorde à son secours ,  
 » qu'il allume les guerres civiles , qu'il fasse  
 » couler des fleuves de sang , que sa réforme  
 » se divise dès sa naissance , en une infinité de  
 » sectes ; alors bien loin d'apercevoir le doigt  
 » de dieu , je n'y vois que l'ouvrage du prince  
 » des ténèbres , dont le regne sera toujours  
 » divisé , parce qu'il ne fera jamais le regne  
 » de la paix & de la justice. «

Nous avons cru devoir citer ce beau mor-  
 ceau tout entier , quoiqu'un peu long , parce  
 qu'il renferme en abrégé de tout ce qu'on peut  
 dire de plus fort sur l'établissement de la reli-  
 gion chrétienne. C'est une preuve directe qui  
 lui donne l'avantage sur toutes les religions en  
 général , dont aucune n'a surmonté tant d'ob-  
 stacles avec de si foibles secours. Ceux qui trou-  
 vent ses dogmes trop difficiles à croire , sa mo-  
 rale trop difficile à pratiquer , doivent être frap-

pés particulièrement d'une preuve de cette espèce , qui leur montre l'univers admettant tout-à-coup des vérités prétendues incroyables , se soumettant à des vertus prétendues impraticables : qu'ils tâchent d'expliquer un pareil prodige , & s'ils ne peuvent en venir à bout , qu'ils reconnoissent de bonne foi qu'il est aussi honorable qu'utile d'être inviolablement attaché à une religion toute céleste , qui exige de grands sacrifices , il est vrai , mais qui propose une récompense éternelle.

Pour la perpétuer cette religion admirable , son divin auteur a institué un nouveau sacerdoce , il a choisi des ministres pour exercer après lui la puissance qu'il avoit reçue de son pere. Il les a envoyés avec pouvoir de transmettre également à leurs successeurs la mission dont ils étoient dépositaires. De-là l'auteur conclut d'une maniere triomphante que personne ne peut aujourd'hui exercer le sacerdoce que par une suite de cette mission primitive donnée par J. C. à ses apôtres , autrement c'est rompre le fil de la succession , c'est usurper des droits dont on est exclus , c'est se rendre coupable de révolte. Cette conclusion est appuyée sur les témoignages les plus précis rendus pendant les premiers siècles de l'église , & que l'on trouve cités ici. Maintenant les luthériens tiennent-ils à cet église qui ne doit jamais faillir , à ce sacerdoce qui ne doit jamais être interrompu ? eux qui ont voulu réformer l'une après l'avoir calomniée ; eux qui ont détruit l'autre , & qui n'ont pu lui substituer qu'un vain fantôme.

## 18 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

En vain ils invoqueroient l'écriture , en vain ils voudroient la prendre pour les diriger dans la foi. Car pourquoi portent-ils la main sur ce livre sacré ? D'où l'ont-ils reçu ? & comment n'ont-ils pas perdu le droit de s'en servir , en se séparant de nous ? Qu'est-ce qui leur garantit la divinité & l'intégrité des écritures ? N'est-ce pas cette même église à qui ils contestent l'infaillibilité nécessaire pour en être la fidelle interprete ? Quelle témérité de lui arracher le dépôt qui lui a été confié , d'en faire usage contre elle , & d'employer pour la confondre les titres mêmes qu'on ne doit qu'à sa scrupuleuse vigilance , & qui sont sans vertu pour ceux qui les lui dérobent ?

L'inspiration prétendue n'éclairera point les protestans sur le sens de la parole de dieu ; au contraire elle ne servira qu'à les diviser. En doutez-vous ? lisez leur histoire. Chaque docteur n'a-t-il pas suivi son esprit particulier : Luther en Allemagne , Zuingle dans la Suisse , Bucer en Alsace , en Angleterre , Muncer dans la Thuringe , Calvin à Geneve , d'autres en Hollande. Tous ont réformé. Les chefs ont commencé à s'attaquer par de violens reproches , & ont fini par une guerre ouverte : les disciples ont changé la doctrine de leurs maîtres , la leur a éprouvé le même sort , & *on a corrigé à Wirtemberg la profession de foi qu'on avoit solennellement publiée à Ausbourg.*

M. l'archevêque de Treves attribue à cet esprit d'indépendance tant d'erreurs monstrueuses, où sont tombés ceux qui ont abandonné la



réforme, comme celle-ci avoit abandonné l'église romaine!

Il fait un raisonnement très-solide sur les qualités que doivent avoir des gens qui se donnent pour apôtres de la vérité. Il peint d'abord d'une manière admirable la charité de J. C., & le respect des premiers chrétiens envers les puissances. Il oppose à cela la conduite de Luther, qui, tandis qu'il est foible, parle avec soumission, & promet d'écouter la voix du pape, comme celle de J. C. résidant en lui & parlant par sa bouche; mais quand sa fortune a changé, ce n'est pas une brebis soumise, c'est un ardent persécuteur, soutenu par une ligue formidable; il menace, il tonne, il prodigue au souverain pontife les injures les plus atroces, il souffle la révolte de toutes parts, & fait couler des fleuves de sang.

Les apôtres n'abandonnoient jamais la vérité: Luther menace les nouveaux réformés de rétracter tout ce qu'il a enseigné, s'ils continuent à le contredire. *A quoi tient donc cette foi qui lui donne le droit d'outrager les papes & les rois?* Les apôtres avoient pour maître l'esprit saint qui les inspiroit: Luther se vante d'avoir des conversations avec le diable, & voilà l'instituteur qui lui a appris que la messe privée étoit une idolâtrie. Mais le contraste est encore bien plus sensible, quand il s'agit des mœurs. Nous connoissons assez celles des premiers chrétiens. Celles des premiers réformés nous ont été tracées par Erasme, Melancthon, & d'autres, qui ne le font qu'en dé-

## 20 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

plorant amèrement le sort de la nouvelle église, dans laquelle les plus grands désordres regnent impunément. A la prédication des apôtres, le monde étonné, vit une foule de vierges se vouer à la pratique d'une vertu qui les approche des esprits célestes ; à la prédication de Luther on vit une foule de moines & de religieuses désertir les cloîtres, & violant les plus solennelles promesses, renoncer à la pratique des conseils évangéliques ; Luther lui-même met sa morale en pratique, & pour que rien ne manque au scandale, il épouse une religieuse. Carlostad, prêtre, Œcolampade & Bucer, prêtres & religieux, se marient aussi ; il y a plus, Luther autorise la répudiation, & permet au protecteur de sa réforme, d'avoir deux femmes à la fois. Est-il étonnant, après cela, que la licence des mœurs se soit répandue par-tout comme un torrent ?

On voit dans la manière dont l'illustre prélat traite ce sujet odieux, combien l'esprit du véritable évangile est prudent & charitable. Ce n'est qu'à regret, & pour l'instruction de ses lecteurs, qu'il insiste là-dessus ; il le fait toujours avec une noble gravité ; il craint de blesser les oreilles, s'il rapportoit les bouffonneries grossières dont la secte a souillé ses ouvrages. Sa charité même, craint que ses diocésains protestans ne soient offensés d'un tableau trop fidèle, il déclare qu'il est bien éloigné de leur en faire l'application ; puis il ajoute avec politesse, mais avec véhémence : » Mais en rendant justice à l'honnêteté de vos mœurs,

» nous osons vous dire avec le regret de vous  
 » avoir perdus , & avec la charité qui nous  
 » fait desirer votre retour , nous osons vous  
 » dire : voilà quelle fut l'aurore de ces beaux  
 » jours , qui devoient ressusciter la foi & les  
 » vertus des premiers siècles : voilà quels fu-  
 » rent ces hommes extraordinaires que vous  
 » avez crus suscités de l'esprit-saint , pour re-  
 » lever cet édifice spirituel , qu'on nous accu-  
 » soit d'avoir détruit ; & nous vous deman-  
 » dons si vous reconnoissez à ces traits l'esprit  
 » qui anima les premiers apôtres ? «

On démontre que des excès si honteux ;  
 étoient une suite des dogmes de la réforme ;  
 dogmes qu'on ne sauroit entendre sans surprise  
 & sans indignation ; dogmes qu'on a voulu  
 justifier , en usant de récrimination contre l'é-  
 glise romaine. Ici M. l'archevêque de Treves  
 fait une brieve exposition de notre doctrine ;  
 sur les points que les protestans ont jugé à  
 propos d'attaquer. Elle est présentée d'une ma-  
 niere simple & lumineuse ; & il nous paroît  
 que ceux qui la liront avec tant soit peu d'at-  
 tention , ne pourront s'empêcher de convenir  
 que Luther & ses associés étoient des calom-  
 niateurs , & qu'ils ont toujours plus compté  
 sur l'ignorance & les passions des peuples , que  
 sur la validité des preuves qu'ils leur don-  
 noient. Où est la bonne foi dans tout ce qu'ils  
 nous imputent relativement au culte des saints  
 & des reliques , sur les œuvres satisfactoires , &c.  
 Luther , qui avoit passé 16 ans en religion ,  
 docteur & professeur d'une université fameuse ,

savoit mieux que personne ce qui en étoit. Mais il vouloit se faire un nom, il vouloit rendre ses adversaires odieux ; dès-lors les imputations les plus fausses, étoient celles qu'il répétoit avec le plus de hardiesse, parce qu'elles convenoient mieux à ses projets.

Après avoir exposé la doctrine, l'auteur passe à la discipline. Il observe avec raison que celle-ci n'est pas invariable comme la première, mais qu'elle peut changer selon les tems ; & que l'église, imitant en cela tous les gouvernemens, n'a fait qu'user de son droit, lorsqu'elle a supprimé ou modifié ses premières loix, pour en dicter de nouvelles. Il rend compte des raisons qui ont déterminé l'église à faire ces divers changemens. Quelquefois il fait voir que les protestans ont appelé innovations, ce qui étoit le plus conforme à la pratique de tous les siècles. Ils ont prétendu, par exemple, que la loi du célibat des prêtres, ne remontoit pas au delà du douzième siècle, qu'elle n'est fondée que sur les décrets des souverains pontifes, & qu'elle est contraire au vœu des conciles mêmes.

Ces assertions inconsidérées, & risquées uniquement par le besoin de défendre sa cause, sont réfutées victorieusement par le prélat, qui parcourt toute l'antiquité ecclésiastique, & trouve par-tout de quoi justifier l'église romaine. La discipline qui subsiste encore aujourd'hui parmi les Grecs, est fixée dès l'an 692, dans le concile de Constantinople, appelé *Quinisextum*. Les prêtres, les diacres, les sous-diacres,

ne peuvent se marier après leur ordination ; & l'usage du mariage est interdit aux évêques qui s'y trouveroient déjà engagés. Qu'importe que des hommes mariés puissent devenir prêtres, & conserver leurs femmes ? Il est toujours vrai que s'ils deviennent veufs, ils doivent garder la continence ; c'en est assez pour condamner Luther , qui croit que cela est aussi difficile que de faire des miracles.

La discipline latine fut plus sévère. Le concile d'Arles en 330 , défend d'élever les clercs mariés au sacerdoce , à moins qu'ils ne vouent la continence. En Espagne la loi du célibat est imposée aux prêtres, &c. par le concile d'Elvire en 305 , par le deuxième de Tolède en 531 ; la même loi est établie par les conciles d'Aix-la-Chapelle en 816, de Vormes en 866, de Mayence en 888.

Que penser après cela de ceux qui ont dressé la confession d'Ausbourg ? Comment pouvoient-ils ignorer que la pratique de l'église romaine sur ce point étoit fondée sur la tradition la plus constante ? Se flattoient-ils de pouvoir effacer les traces de cette respectable antiquité , à laquelle Rome fait gloire de se conformer ? Ni l'un ni l'autre , mais ils ont cru que leur hardiesse en imposeroit ; ils ont consulté , non la vérité , mais leur intérêt. Le réformateur lié lui-même par des vœux , & arrachant du cloître sa nouvelle épouse , a voulu couvrir sa honte en encourageant ceux qui voudroient devenir ses imitateurs.

Ainsi voilà l'église catholique justifiée , &

## 24 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

quant à la doctrine , & quant à la discipline ; la vérité s'est montrée , les esprits sont éclairés sans doute ! qui empêche donc qu'ils ne se rendent ?

Le prélat réfute ensuite les prétextes qui retiennent souvent les protestans dans l'erreur. Rien de plus énergique que la manière dont il combat leur respect pour la croyance de leurs peres. C'est ce motif qui empêchoit les payens convaincus de l'absurdité de leur culte , d'embrasser la religion chrétienne ; & les apôtres menaçoient leur nation de la colère du ciel , si elle perséveroit dans l'endurcissement de ses peres. » Que la mémoire de vos peres , leur » dit-il , soit chère à votre cœur , nous y applaudirons. Vantez l'honnêteté de leurs mœurs , » leur humanité , leur équité , nous respectons vos sentimens. Mais pensez qu'il y a » loin encore des vertus de l'homme à celles » du chrétien . . . . que vous avez un pere dans » le ciel au dessus de tous les autres . . . La » religion elle-même , oui , cette religion si » auguste , invoque aujourd'hui contre vous le » respect filial qui vous sert de prétexte pour » persévérer dans vos erreurs. Elle descend » avec vous dans le fond des tombeaux , où » repose la cendre de ces hommes qui les premiers se sont séparés de nous. Là elle les » cite , elle les interroge : ô vous qui êtes » assis dans les ombres de la mort , répondez » à la voix de dieu qui vous appelle , à la » postérité qui vous invoque , à cette vérité » sainte que vous avez outragée , répondez & » dites

» dites-nous quelle étoit donc la croyance de  
 » ceux qui vous avoient précédés ? quelle étoit  
 » l'église où ils vivoient, quels étoient les pas-  
 » teurs qui les gouvernoient ? Ah ! ils vous ré-  
 » pondent encore du fond de leurs tombeaux....  
 » que leurs cendres y reposent sur la cendre  
 » de leurs ayeux qui croyoient ce que nous  
 » croyons, qui enseignoient ce que nous en-  
 » seignons.... Vous interpellant à notre tour,  
 » nous vous disons : si c'est un crime d'aban-  
 » donner la voix de ses peres.... vos peres  
 » ont donc erré, ils ont donc péri en aban-  
 » donnant la loi de leurs ayeux ; vous ne pou-  
 » vez donc trouver le salut qu'en les aban-  
 » donnant, &c. «

L'archevêque de Treves attaque ensuite le système de Jurieu, qui prétendoit que, pour appartenir à l'église, il suffit de croire les points fondamentaux de la religion. Ressource illusoire & perfide, parce qu'elle laisse la liberté de mettre en problème tout ce qu'on ne voudra pas croire, & de le placer parmi les articles qui ne sont pas essentiels. Aussi ceux même qui y ont recours ne peuvent s'accorder sur le nombre de ces points qu'ils appellent fondamentaux.

Mais rien de plus touchant & de plus digne d'un prélat qui réunit toutes les vertus pastorales, que le ton paternel avec lequel l'électeur de Treves invite les protestans à rentrer dans le bercail, & les catholiques à les y attirer par la douceur & par de bons exemples. » A  
 » dieu ne plaise, dit-il aux premiers, qu'ou-

## 26 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» biant la mission que J. C. nous a donnée ,  
 » les devoirs qu'il nous impose , la tendresse  
 » paternelle qu'il nous inspire , nous vous vis-  
 » sions périr sans nous efforcer de vous sau-  
 » ver , que nous vissions entrer le loup dans  
 » la bergerie , sans vous avertir du danger....  
 » Mais si c'est la charité qui nous inspire ,  
 » c'est aussi par la charité seule que nous vou-  
 » lons vous ramener à nous , non en faisant  
 » violence à votre conscience , encore moins  
 » en insultant à votre aveuglement , mais en  
 » vous instruisant , en priant , en exhortant ,  
 » en gémissant , en donnant même notre sang ,  
 » s'il se falloit , pour vous sauver. Eh ! plutôt à  
 » dieu qu'éclairés par la vérité , attendris par  
 » nos larmes , vous vinssiez enfin vous jeter  
 » entre nos bras , & soulager notre cœur.  
 » Plût à dieu que n'ayant plus avec nous qu'un  
 » même esprit & un même langage , nous ne  
 » formassions plus qu'un même troupeau , nous  
 » ne connussions plus qu'un même pasteur ;....  
 » qu'au lieu de gémir , comme nous avons  
 » fait jusqu'ici , sur votre aveuglement , nous  
 » ne levassions plus les mains au ciel , que  
 » pour lui rendre grâces de votre retour , &c. «

Il n'exhorte pas avec moins d'onction & de  
 zèle les catholiques à unir leurs soupirs à ses  
 larmes , & à faire une sainte violence au ciel  
 pour attirer ses grâces sur les brebis errantes.  
 » Elles doivent nous être chères , puisqu'elles  
 » ont le même créateur , le même rédempteur  
 » que nous , & qu'elles sont appelées au même  
 » bonheur.... Ne pouvant passer vers elles ,



» tâchons de les attirer à nous , *non par l'a-*  
 » *meritume du zèle qui scandalise , mais par la*  
 » *piété qui édifie.* »

On ne peut lire cet ouvrage sans y voir  
 empreint le caractère d'un prélat qui édifie lui-  
 même par la pureté de ses mœurs , en même-  
 tems qu'il éclaire par ses lumieres ; & nous  
 devons savoir gré au traducteur anonyme qui  
 nous l'a fait connoître.

( *Journal des savans ; année littéraire ;*  
*Affiches, annonces & avis divers.* )



---

*CONSIDÉRATIONS sur l'esprit militaire des Germains, depuis l'an de Rome 640, jusqu'aux commencemens de la monarchie françoise vers l'an 476 de l'ère vulgaire; recherches du même genre que les mémoires précédens sur les Gaulois; par M. DE SIGRAIS, ancien capitaine de cavalerie, chevalier de l'ordre royal & militaire de S. Louis, de l'académie royale des inscriptions & belles-lettres.*

*Germani læta bello gens... periculorum avida.*

TACITE. Hist. L. 4 & 5.

A Paris, de l'imprimerie de MONSIEUR ; 1782 ; & se vend chez Durand neveu, libraire, rue Galande ; Mérigot jeune ; Barrois aîné ; Barrois jeune, libraires, quai des Augustins. Prix 3 liv. broché, papier fin, 4 liv. 4 f. Un vol. in-12. de 452 pag.

**I**L est inutile de dire que ces recherches sont de la même main que celles qui ont paru il y a quelques années, *sur l'esprit militaire des Gaulois*, & dont nous avons donné l'analyse (\*) : elles ont été conçues dans le même

---

(\*) Journal d'avril 1775, pag. 3-19.

esprit , & rédigées sur le même plan. L'objet de M. de Sigrais a été de faire connoître & d'exposer sous son véritable jour le caractère franc & belliqueux des deux nations auxquelles les François rapportent également leur origine. Il a présenté d'abord les Gaulois seuls, comme les plus anciens, ou, pour parler plus exactement, comme les plus anciennement célébrés. Il nous offre aujourd'hui le tableau des Germains, & sur-tout celui de leurs mœurs militaires, pendant une suite d'environ 600 ans; il indique, autant que cela est possible, les variations sensibles qu'elles éprouverent de siècle en siècle, ou par intervalles plus courts. Il est bon d'observer pour ceux qui n'auroient pas lu l'ouvrage précédent de M. de Sigrais, & qui par conséquent ne connoitroient point son plan général, qu'il s'est proposé de ne traiter que légèrement, & qu'autant que l'exige le développement essentiel des faits, du gouvernement, de la religion & des usages domestiques des Germains; il n'a pas prétendu non plus écrire l'histoire de leurs guerres, ni disserter sur leur tactique & sur leurs armes, dont il se contente de donner quelques notions. Il se restreint, ainsi qu'il en a usé à l'égard des Gaulois, au génie, au caractère & à l'esprit militaire des Germains, à rechercher quelles passions, quels principes ou quels préjugés, quelle espece de courage ou de fureur, quelles forces physiques ou quel tempérament ils portoient à la guerre.

Dans le discours préliminaire, M. de Sigrais-

### 30 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

combat le sentiment de ceux qui pensent que les gens de guerre ne peuvent prétendre aucune part à la gloire, parce que, selon eux, elle ne peut résulter que des actions de bienfaisance ; c'est pourquoi ils voudroient que, dans l'éducation, on prévînt les jeunes gens contre la gloire des armes, en leur enseignant que c'est une passion funeste qui n'a cessé de ravager la terre, & n'a peut-être jamais fait de bien ; système aussi imprudent que nouveau, dit M. de Sigrais, & qui ne tendroit à rien moins, s'il pouvoit s'accréditer, qu'à renverser tous les principes de l'honneur national. » Est-ce donc chez les descendans des » Gaulois & des Germains, chez une nation » que sa valeur maintient depuis plus de treize » cens ans en possession de ses conquêtes, & » qui ne peut s'y maintenir autrement, qu'on » ose déprimer la gloire des armes ? Sont-ce » des quakers enthousiastes, ou des fibarites » timides, ou des sages descendus d'une autre » planète pour réformer la nôtre, qui déclament aujourd'hui contre la guerre ; qui voudroient la bannir de l'histoire, de notre littérature, de nos conversations, comme un sujet fastidieux, ou comme un genre trop dominant ; qui refusent leurs oreilles dédaigneuses aux récits des combats, comme Ulysse les bouchoit aux chants séducteurs des Syrenes ; qui se permettent de froides plaisanteries sur des combinaisons aussi sérieuses que le sont celles de la tactique, & sur les scènes sanglantes où se décide le sort

» des empires ; qui affectent d'appeller les vic-  
 » toires , des crimes heureux , des meurtres  
 » éclatans ; les combattans , des assassins , des  
 » fraticides ; de rabaisser l'héroïsme , les tra-  
 » vaux , les sciences militaires , pour élever  
 » au premier rang je ne fais quelle inertie épi-  
 » curienne , l'admiration des arts les plus fri-  
 » voles , la démenche du luxe & la fureur des  
 » plaisirs , plus cruelle & plus funeste que celle  
 » des armes ; qui voyent , non-seulement sans  
 » reconnoissance , & presque sans attention ,  
 » de nombreuses légions de citoyens , veiller  
 » jour & nuit sur la frontiere de l'état pour  
 » les faire jouir de leur oisiveté , mais qui  
 » osent écrire *que la partie du genre-humain*  
 » *consacrée à l'héroïsme , est ce qu'il y a de plus*  
 » *affreux dans la nature....* qui confondent la  
 » force tutélaire des états avec la violence des-  
 » tructive , le courage du dévouement avec  
 » la brutalité , l'obligation sacrée de défendre la  
 » patrie avec l'ambitieuse frénésie de conqué-  
 » rir ou de dévaster ? Qui doute , ajoute plus  
 » bas M. de Sigras , qui peut ignorer que la  
 » paix ne soit préférable à la guerre , comme  
 » le plaisir l'est à la douleur , la santé à la  
 » maladie , le calme à la tempête ? Mais enfin  
 » cette vérité avouée dans tous les tems , n'a  
 » jamais pu & ne pourra jamais empêcher les  
 » nations d'avoir des rivalités , des jalousies ,  
 » des intérêts opposés , des haines invétérées ,  
 » des emportemens subits , & de vider leurs  
 » querelles par le fer , puisqu'elles n'ont pas  
 » d'autres juges ; ni les plus prudentes , d'inf-

### 32 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» tituer & d'entretenir une brave milice, &  
» d'étudier sérieusement le grand art de se dé-  
» fendre; ni l'opinion publique d'attacher ju-  
» dicieusement une véritable gloire aux plus  
» rudes travaux, aux vertus les plus âpres &  
» les plus nécessaires, &c. «

» D'ailleurs, dans l'état actuel des choses,  
» y a-t-il autant à perdre qu'on voudroit se  
» l'imaginer? Est-il certain que les hommes  
» désarmés fussent plus vertueux? L'oisiveté de  
» la paix, en fomentant la mollesse du luxe,  
» en allumant les passions lâches & voluptueu-  
» ses, n'augmenteroit-elle pas nécessairement  
» la dépravation des mœurs? Quels ont été  
» les plus beaux jours de Sparte & de Rome?  
» Est-on bien sûr aussi que ces humeurs vicieu-  
» ses, dont la guerre purge par intervalles les  
» corps politiques, y séjourneraient impuné-  
» ment sans produire des fermentations ora-  
» geuses, des troubles internes plus terribles  
» que les chocs du dehors? Est-il même vrai  
» que ce fût un bonheur pour l'espèce-humaine  
» en général, d'être extrêmement multipliée,  
» par conséquent serrée sur la surface de la  
» terre?..... Seroit-il absurde de conjecturer  
» que c'est sur-tout pour prévenir ou pour  
» corriger cette excessive multiplication, que la  
» nature est toujours prête à employer les re-  
» medes violens qu'on nomme les *fléaux*? Or,  
» dans le choix des trois, la guerre seroit-elle  
» effectivement le plus cruel & le plus horri-  
» ble? «..... Réflexions que M. de Sigras  
propose avec la modestie du doute, & que

l'on peut regarder comme autant de raisons fortes & solides.

Les recherches de M. de Sigrais, sur l'objet important qu'il traite, lui ont fourni les neuf mémoires qui composent ce volume.

Dans le premier, l'auteur recherche quels hommes de guerre étoient les Germains avant Jules César & de son tems. Dans les huit autres il expose les variations successives de leur esprit belliqueux, & par occasion, de leur fortune, jusqu'aux grands & solides établissemens que les Bourguignons, les Francs & les Allemands formerent enfin dans la Gaule; ce qui le conduit presque au commencement du regne de Clovis, c'est-à-dire, que ces observations sur les Germains seront terminées à-peu-près comme les recherches sur les Gaulois, à l'époque de la ruine de l'empire Romain en occident. M. de Sigrais n'avance rien qui ne soit appuyé sur les auteurs anciens; il a tâché de tenir un juste milieu entre la brièveté parcimonieuse qui souffrait des choses nécessaires par la crainte d'en dire d'inutiles, & la superfluité qui s'étend trop par l'envie de ne rien omettre; il a écrit pour ceux qui, exigeant des pieces probantes, se contentent de faits essentiels & bien établis, de vérités rapprochées, de résultats fideles, & qui, plus curieux du fond des choses que de belles paroles, n'auroient, dit-il, ni le loisir, ni la patience de lire des dissertations trop savamment volumineuses : tel est le plan de l'auteur.

Le premier mémoire renferme un intervalle

### 34 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

de soixante-dix ans. M. de Sigrais y donne une idée de l'ancien pays des Germains, dont le véritable nom étoit celui de Theutons. Cette grande nation étoit divisée en un nombre prodigieux de peuples plus ou moins puissans, toujours ennemis les uns des autres; leur pays étoit naturellement défendu contre les hostilités du dehors par sa pauvreté même autant que par la férocity de ses habitans, par le triste aspect d'un sol inculte, & par la rigueur du climat beaucoup plus froid alors qu'il ne l'est à présent, & qui ne devoit guere tenter des étrangers. Cependant les Gaulois y ont conduit quelques colonies; mais dans la suite & vers l'an 113 avant l'ère chrétienne, les Germains à leur tour se jetterent sur les Gaules; voilà le premier exploit des Germains qui ait mérité l'attention des historiens. On croit qu'ils furent contraints d'abandonner leur pays par une violente inondation de l'Océan qui couvrit le Jutland & une partie du Danemarck. Quoi qu'il en soit, ils ravagerent les Gaules pendant douze ans, & détruisirent cinq armées consulaires envoyées par les Romains au secours de la province Narbonoise. La valeur des Germains, selon tous les écrivains, étoit un courage de bêtes farouches plutôt que d'hommes de guerre, une colere indomptable, une rage affreuse; mais leurs femmes les surpassoient peut-être en fureur & en cruauté; on les voit immoler des prisonniers avant la bataille, pour en deviner l'événement, dans de grands vases remplis du sang des victimes, combattre sur les



chariots qui fermoient le camp, se jeter dans la mêlée pour ranimer leurs gens, frapper & percer les fuyards, égorger leurs propres enfans après la défaite, les faire écraser sous les roues des chariots ou sous les pieds des chevaux, s'étrangler elles-mêmes pour se soustraire à la captivité, ou se détruire par d'autres genres de mort encore plus affreux.

Quoique ces peuples barbares fissent plus de cas de la force & de l'audace que de la prudence, une pratique continuelle de la guerre leur avoit appris à suppléer aux regles de l'art. Ils se retranchoient dans un camp avec leurs chariots; ils y appuyoient, dans les actions, les derrieres ou les flancs de leur armée; & ces longues chaînes dont ils se servirent à la bataille des champs Raudiens pour aligner leurs troupes & empêcher les rangs de se rompre, prouvent au moins qu'ils avoient des idées de tactique. Ils paroissent aussi s'être exercés aux combats singuliers. Leur infanterie avoit des épées longues & lourdes; des especes de massues de bois dur & pesant; leurs cavaliers portoient des haches à deux tranchans, des cuirasses de fer, des boucliers ornés de peintures; tel étoit celui que Marius emporta à Rome, & sur lequel étoit représenté un coq. Quant à la figure de ces barbares, l'histoire leur donne des cheveux blonds, des yeux bleus, un regard farouche, une voix effrayante, une stature prodigieuse, qu'ils augmentoient encore en mettant sur leurs casques des aigrettes de plumes, des ailes d'oiseaux singuliers, des rêtes ou d'au-

tres dépouilles d'animaux sauvages. Voilà à-peu-près le portrait physique & moral que M. de Sigras nous trace de ces Germains ; mais , ajoute-t-il , ce qui caractérise plus particulièrement ces peuples , c'est un esprit de guerre perpétuelle , l'habitude incorrigible , la fausse gloire de vivre de brigandage ; ce qui donna lieu à des écrivains de les regarder comme des voleurs attroupés plutôt que comme des guerriers : c'est cette humeur vagabonde qui les fit errer si long-tems , peut-être plus d'un siècle , dans tant de pays différens , sans prendre de repos , sans en laisser aux autres , & sans penser à se fixer nulle part : quand ils entrèrent dans les Gaules ils montoient à plus de trois cens mille hommes.

Sous César on les vit combattre les armées des Romains avec des phalanges impénétrables ; leur cavalerie avoit une composition & des manœuvres singulieres , inconnues à la tactique romaine ; les gens de cheval étoient suivis , chacun pour leur propre défense , d'un fantassin qu'ils avoient choisi parmi les plus braves & les plus légers d'entre eux : ceux-ci chargeoient au besoin en troupe séparée , mais de concert , avec les cavaliers dont ils secondoient les efforts , ou protégeoient le ralliement ; & s'il falloit hâter une marche en avant , ou se retirer diligemment , ils avoient acquis , à force d'exercice , une si grande légèreté , qu'en s'aidant de la criniere des chevaux , ils les éga-loient à la course. Ces cavaliers faisoient aussi le service de l'infanterie , ils avoient accoutu-

mé leurs chevaux à rester en place , & venoient les reprendre après avoir combattu à pied. Leurs fantassins combattoient également à cheval.

On aura encore une plus haute idée du courage naturel & de la vigueur des Germains , si l'on considère que , ne sachant pas travailler le fer , ils avoient très-peu de cuirasses , presque point de casques , & que les épées ou les fabres étoient également rares dans leur infanterie ; qu'ils étoient presque nus ; que leurs cavaliers n'étoient défendus que par de petits boucliers , & les gens de pied par des boucliers énormes faits d'un tissu d'osier ou de planches minces ; qu'ils n'avoient d'autres lances qu'une *framée* , espèce de demi-pique armée d'un fer court & très-aigu , ou même d'un caillou tranchant & aiguisé , des javelots & des bâtons pointus & durcis au feu.

Ces peuples étoient encore loin de la civilisation : préférant au travail pénible de la terre , la vie libre & fainéante des pâtres & des chasseurs , recueillant très-peu de grains , vivant principalement de leur chasse , de la chair de leur bétail & de laitage , endurcis au froid dès l'enfance , couverts de peaux étroites qui leur laissoient le corps à demi-nu , ils ont fait trembler les Romains & défait en plusieurs rencontres leurs armées. Naturellement guerriers par leur genre de vie , & forcés en quelque sorte de l'être par leur pauvreté & par leur paresse , avides de gloire & de butin , ils s'armoient également pour combattre avec le

### 38 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

zele patriotique sous les enseignes de leurs cités; ou pour aller servir hors de chez eux en qualité de mercenaires, ou pour former dans leur propre pays des attroupemens de volontaires & piller les frontieres des états voisins; ce qui étoit regardé comme un moyen honnête d'exercer la jeunesse. Tous les ans les magistrats publics distribuoient aux familles des portions de terre qui changeoient de maître l'année suivante, de peur que le goût de l'agriculture ne remplaçât la passion des armes, & que le desir d'agrandir des propriétés héréditaires ne détruisît l'égalité des fortunes; ils n'en étoient pas moins jaloux d'étendre les limites de leurs cités & de dominer les unes sur les autres.

C'est dans les commentaires de César que l'auteur a puisé la plupart des traits caractéristiques qu'il présente des Germains dans ce premier mémoire. Le second, qui conduit leur histoire militaire depuis la mort de ce grand homme jusqu'à celle d'Auguste, c'est-à-dire, dans un espace d'environ 57 ans, ne les présente pas sous un meilleur aspect. Ces peuples, qui avoient déjà eu de fréquentes occasions de reconnoître l'avantage des armes des Romains, de s'en fournir après des victoires, d'en faire fabriquer par des prisonniers ou des transfuges, & d'étudier la science de la guerre à l'école d'un ennemi infiniment plus habile qu'eux, ne furent ni mieux armés, ni plus éclairés sous le regne de Tibere. Ils auroient pu recevoir aussi du commerce des garnisons romaines quel-

que civilisation imitative , emprunter quelques arts de premiere utilité ; mais on ne vit aucune altération sensible dans les mœurs nationales ; elles étoient encore ou trop barbares ou trop roides pour se plier aux moyens de corruption qu'Auguste avoit employés avec tant d'adresse & de succès contre les Gaulois. On ne les trouve donc pas différens dans le troisieme mémoire , sous le regne du successeur d'Auguste , qui fit prudemment évacuer la Germanie.

Le quatrieme nous présente des changemens sensibles ; l'espace qu'il renferme depuis le commencement du regne de Caligula jusqu'à celui de Marc-Aurele , est de 142 ans. Les Germains conservoient , non-seulement la valeur , le caractère militaire qu'on leur avoit vus précédemment ; mais ils sentoient mieux leurs forces , & ils redoutoient moins celles de l'empire Romain ; Tacite a pu dire d'eux avec vérité qu'il n'étoit pas si facile de les vaincre que d'en triompher. Marc-Aurele remporta sur eux plusieurs victoires ; quelques-uns de ces peuples , fatigués de la guerre , rechercherent les uns son alliance , les autres ses bienfaits ; il y en eut qui lui vendirent leurs services passagers , & plusieurs posèrent les armes à certaines conditions ; mais jamais ils ne furent soumis ; & , comme le dit Tacite , la liberté germanique avoit bien plus de vigueur que la monarchie des Arfacides.

Tout chez les Germains contribuoit à entretenir ces qualités fieres qui les rendoient si

Redoutables, leur religion même étoit toute militaire. Il n'y avoit pas jusqu'à leur respect pour les femmes qui ne tournât au profit de leur caractère. On voit parmi eux une prophétesse *Vélèda*, qui avoit contribué à leurs brillans succès, en les prédissant, qui avoit échauffé leur courage du feu de l'enthousiasme, ramener à la paix une foule de nations confédérées depuis deux ans contre l'empire, & comme les peint Tacite, toujours avides des périls de la guerre. » Ce grand rôle de *Vélèda* étonnera  
 » moins, dit M. de Sigrâis, si nous observons  
 » en passant, qu'après elle, *Ganna* rendit aussi  
 » des oracles dans la Germanie; & que dans  
 » des tems antérieurs, une *Aurinia*, & nombre d'autres prophéteses, n'y avoient pas  
 » été en moindre vénération; qu'en général  
 » les femmes y étoient singulièrement respectées; qu'à la guerre, les hommes n'avoient  
 » pas de meilleurs juges de leur valeur, ni  
 » de témoins plus propres à les encourager  
 » par leurs reproches ou par leurs louanges,  
 » & qu'ils redoutoient beaucoup plus la captivité pour elles, que pour eux-mêmes; qu'elles  
 » étoient préférées comme ôtages à de jeunes  
 » gens de la même naissance, & garantissoient  
 » mieux l'exécution des traités; qu'on les consultoit dans les délibérations publiques; que  
 » leurs réponses & leurs conseils étoient d'un  
 » grand poids; & que les Germains croyoient  
 » qu'il y avoit dans ce sexe un caractère de  
 » sainteté & une prescience de l'avenir. Serait-il hors de vraisemblance que ces senti-

» mens délicats, ce respect religieux, perpé-  
 » tués par le tems, & modifiés de diverses  
 » manieres par la politesse des mœurs, eussent  
 » produit dans la suite, & beaucoup plutôt qu'on  
 » ne le croit communément, les institutions  
 » de la chevalerie; ce mélange singulier de  
 » religion, d'héroïsme & de galanterie, d'après  
 » lequel, chez plusieurs nations de l'Europe;  
 » les femmes, ainsi que dans l'ancienne Ger-  
 » manie, jugeoient, récompensoit de leurs  
 » suffrages, dirigeoient le courage des guer-  
 » riers; ce code, de l'honneur, qui, en les  
 » soumettant les premieres à de grands devoirs,  
 » aux loix rigides de la pudeur, sembloit ne  
 » tendre qu'à établir entr'elles & les hommes  
 » un combat d'estime réciproque, & l'émula-  
 » tion des vertus propres de chaque sexe?

Le cinquieme mémoire renferme un espace  
 de 104 ans, depuis la mort de Marc-Aurele  
 jusqu'au regne de Dioclétien exclusivement. Il  
 offre le tableau de l'augmentation progressive  
 des forces des Germains, de leur audace &  
 de leur ambition entre les regnes de Marc-  
 Aurele & de Galien. Depuis cette époque,  
 on les vit former des entreprises plus hardies,  
 souvent malheureuses, quoique mieux concer-  
 tées. On vit leurs armées battues & dispersées  
 se rassembler avec une promptitude qui tenoit  
 du prodige, renaître, pour ainsi dire, après  
 leur destruction, ou être remplacées par d'au-  
 tres; leur courage féroce avoit été soumis à  
 des regles, & ils avoient appris des Romains  
 l'art de les battre & de les faire trembler.

## 42 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Heureusement pour ceux-ci, l'ordre constant qui règle les vicissitudes des empires sur les qualités personnelles de leurs maîtres, opposa consécutivement aux Germains trois hommes de guerre & d'état : Claude-le-Gothique, Aurélien & Probus ; Rome étoit perdue, si ses ennemis avoient toujours trouvé le trône occupé par des Commode, des Caracalla ou des Galiens. Aurélien, après avoir délivré l'Italie & les autres contrées de l'occident, vaincu la célèbre Zénobie en Asie, battu les Gaulois rebelles, chassé de leur pays les Gaulois qui s'y étoient cantonnés, alla triompher à Rome : son char, attelé de quatre cerfs, monument honorable & singulier de la défaite d'un roi des Goths, étoit précédé d'une foule de prisonniers de toutes les nations vaincues, surtout de Germains marchant les mains liées, & au milieu desquels un triomphateur généreux n'auroit pas voulu voir la reine de Palmyre, ni les dix amazones de l'armée de Canaabande. Cette pompe triomphale ne faisoit qu'outrager les Germains, & ne les soumettoit pas. Sa mort les rendit plus audacieux ; ce furent leurs menaces qui décidèrent Dioclétien à se donner un collègue à l'empire. Les faits qui arriverent sous ce regne & au-delà jusqu'à la mort de Julien, remplissent le 6me. mémoire, qui renferme un espace de 78 ans.

La tétrarchie qu'institua Dioclétien, devoit être orageuse, & le fut : elle exigeoit, pour ne pas se détruire elle-même, l'union la plus parfaite entre quatre souverains. Ce prodige



qu'on ne pouvoit guere espérer, eut cependant lieu; & le génie conciliateur du Dioclétien en conserva la durée pendant près de 12 ans. D'un système très-vicieux résulterent deux grands biens pour l'Empire : la milice commença à respecter davantage la vie de ses empereurs ainsi multipliés. Les provinces de chaque partage, surchargées à la vérité du poids d'une cour dispendieuse, mais veillées de plus près, & secourues plus promptement, furent défendues avec plus d'intérêt & de vigueur, qu'elles ne l'avoient été auparavant par des généraux indifférens à la gloire de leur prince, & souvent rebelles. Les Germains s'en ressentirent; on les resserra au delà du Rhin; on les chassa des contrées qu'ils avoient usurpées, & l'on soumit leurs colonies qui s'y étoient établies. Pendant la période que parcourt M. de Sigras, on voit ces peuples redoutés de Dioclétien, luttant avec des succès souvent balancés contre Maximilien & ses collègues, réprimés ensuite, & traités avec quelques égards par Constance Chlore; vaincus plusieurs fois & outragés par son fils le célèbre Constantin; alternativement irrités par ses cruautés, & se laissant adoucir par ses libéralités trompeuses; enhardis après sa mort, par la guerre civile élevée entre ses deux fils Constantin & Constant, vendant la paix à celui-ci tant qu'il régna; ils combattirent d'abord pour un rebelle contre Constance II, qui les rechercha, les ménagea, & les craignit toujours: ils devinrent plus fiers, plus entreprenans sous son

#### 44 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

regne, & furent presque les maîtres de la Gaule. Julien les arrêta dans leurs prospérités, les battit & les repoussa au-delà du Rhin. Alors ils fléchirent sous la loi de la nécessité, & se reposèrent à regret pendant quelques années; mais ils ressembloient à des athlètes épuisés de fatigues; ils n'étoient point découragés; ils n'attendoient que le rétablissement de leurs forces pour rentrer dans la lice avec la même ardeur & plus de confiance.

Depuis la mort de Julien jusqu'à la grande invasion de la Gaule en 407, il s'écoula 44 ans, qui font l'objet du 7<sup>me</sup>. mémoire. Les Germains continuèrent de fatiguer la Gaule & d'autres provinces, & de vendre chèrement leurs services ou leur inaction à l'empire: ils le soutenoient comme alliés, en remplissoient les principales dignités, & l'ébranloient fréquemment comme ennemis. A mesure que le courage des Romains déclinait, qu'ils manifestaient de la foiblesse, la fierté & la confiance des Germains augmentaient; ils formerent des états plus réunis, des confédérations plus redoutables, ne craignirent plus les armes étrangères chez eux, & cherchèrent à porter les leurs au-dehors. Lorsqu'ils virent que les Goths retenoient en Italie la milice romaine, & celle des autres provinces, que dès-lors la barrière de la Gaule étoit ouverte, ils saisirent l'occasion, & donnerent le signal d'une conquête toujours ambitionnée, déjà tentée 460 ans auparavant par Arioviste.

Les détails de cette grande invasion for-

ment l'objet du 8me. mémoire, qui comprend 44 ans, à partir de cette époque jusqu'à celle d'Attila; & le 9me., qui n'occupe qu'un espace de 25 ans, conduit depuis l'an 452 jusqu'à l'an 476. Alors les Bourguignons, les Francs & les Allemands avoient formé des établissemens solides dans la Gaule. Le tems où Clovis monte sur le trône se rapproche, & la ruine de l'empire Romain en occident termine les recherches de M. de Sigrais sur les Germains, comme ont été terminées celles qu'il a faites précédemment sur les Gaulois. Elles font voir combien il a fallu de courage & de confiance aux Barbares pour vaincre & remplacer les maîtres du monde.

Ce travail intéressant conduit à un autre objet, dont il est à désirer que l'auteur s'occupe : c'est d'examiner ce qui dut résulter de l'aggrégation des Gaulois & des Francs, lorsque, sous le regne de Clovis, ceux-ci dominèrent dans la Gaule, & lui donnerent le nom de France; le tems qui devint nécessaire pour communiquer aux vainqueurs & aux vaincus un caractère mixte : combien de siècles subsista ce mélange; pourquoi enfin nous observons encore aujourd'hui beaucoup de restes de l'ancien alliage, quoiqu'il y ait 13 siècles presque complets entre le couronnement de Clovis & celui de Louis XVI. » Il m'a toujours paru, dit M. de Sigrais, qu'on ne pouvoit se flatter de perfectionner notre législation militaire, de l'établir sur une base solide & sur des principes certains, qu'en la confor-

## 46 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» mant, en l'affimilant exactement au véritable  
 » esprit de guerre de la nation, à son caractère  
 » distinctif, indélébile, territorial, si l'on peut  
 » s'exprimer ainsi, & qui tient physiquement  
 » au sol & au climat; mais il n'est pas moins  
 » évident que les méditations les plus profondes  
 » des sur notre milice actuelle, ni la plus longue  
 » habitude des camps & des affaires de la  
 » guerre, ne seroient pas suffisantes par elles-  
 » mêmes pour constater sûrement & complé-  
 » ment ce caractère national, espece de prothée  
 » multiforme dont on ne peut trop étudier les  
 » changemens. « C'est pour cette raison que  
 l'auteur a puisé ses recherches dans les tems  
 antérieurs, & qu'il a recueilli les observations  
 de tous les âges. Il a mis en état de tirer les  
 résultats nécessaires; mais pour en suivre les  
 effets, les variations, les modifications sans  
 nombre qu'ils ont subies de siècle en siècle, il  
 y a un travail considérable à faire, & nous  
 le répétons; il est à désirer que M. de Sigras  
 s'en occupe lui-même : le premier qu'il a déjà  
 fait, lui facilite le second : & personne n'est  
 en état de s'en acquitter mieux qu'un guerrier  
 savant, qui, aux connoissances de son art,  
 joint une érudition profonde, & le goût le  
 plus épuré. L'homme qui, après avoir défendu  
 son pays avec son épée, l'éclaire ainsi avec  
 sa plume, mérite doublement la reconnoissance  
 des bons & vrais citoyens.

(*Journal de Monsieur; Journal encyclopé-  
 dique; Journal des savans; Journal de  
 littérature, des sciences & des arts; Affi-  
 ches, annonces & avis divers.*)

---

THE works of the English poets, &c. *Œuvres des Poètes Anglois, avec les tomes VIII, IX & X des préfaces biographiques & critiques ; par SAMUEL JOHNSON. Edition enrichie des portraits des poètes, gravés par Mrs. Bartolozzi ; Calwald, Hall, Sherwin, Walker, &c. Londres, 1779 — 1781. Chez Bathurst & chez les principaux libraires de cette ville. ( La collection des poètes Anglois, 60 volumes petit in-8vo. Les préfaces biographiques & critiques, 10 vol. petit in-8vo. )*

## S U I T E (\*).

**L**E huitieme volume des *préfaces biographiques* contient les vies de Swift, de Gay, de Broome, de Pitt, de Parnell, de Philips & de Watte.

Swift est généralement connu ; ses vers sont moins parfaits que sa prose ; on a de Gay des tragédies, des opéras, des fables & autres ouvrages en vers, très-estimés. Nous passerons à Parnell, dont nous ferons connoître le charmant conte intitulé : *l'Hermite* (\*\*).

---

(\*) *Esprit des Journaux*, novembre 1782, page 166.

(\*\*) Le sujet de ce conte est pris dans le *Gesta romanorum*. Nous en avons donné la traduction dans le

» Un vénérable solitaire inconnu au monde,  
 » & arrivé à un âge avancé, vivoit depuis  
 » sa tendre jeunesse dans un désert profond.  
 » Eloigné des hommes, il passoit ses jours avec  
 » dieu. La mousse étoit son lit, une grotte sa  
 » cellule, les fruits sa nourriture, l'eau d'une  
 » pure fontaine sa boisson, la prière toute son  
 » occupation, les cantiques tous ses plaisirs.  
 » Une conduite si sainte, une tranquillité si  
 » sûre représentoit le ciel même, jusqu'à ce qu'il  
 » s'éleva dans son esprit une pensée funeste &  
 » des doutes sur l'empire de la providence. Il  
 » s'imagina que le vice étoit triomphant, & que  
 » la vertu étoit son esclave. Déjà il n'a plus  
 » en espoir d'objet fixe & certain; tous les  
 » principes qui régloient son âme sont détruits;  
 » ainsi lorsque la surface tranquille d'une onde  
 » transparente reçoit l'image que la nature  
 » paisible y trace, les rives renversées, les ar-  
 » bres suspendus, les cieux étendus sont fidé-  
 » lement représentés sous l'eau; mais si une  
 » pierre trouble l'onde calme, des cercles se  
 » forment de tous côtés, les foibles lueurs du  
 » soleil rompues en mille parties, les rives,  
 » les arbres, les cieux courent les uns sur les  
 » autres, avec un désordre confus. Le solitaire

---

compte que nous avons rendu de l'*Histoire de la poésie  
 angloise*; par M. WARTON. M. de Voltaire a traité  
 le même sujet dans *Zadig*, d'après le poëme de Pa-  
 mell. Voyez *Esprit des Journaux*, mai 1782, p. 128  
 & suiv.

» ne

» ne connoissoit le monde que par la lecture  
 » de quelques livres , & par le récit de quel-  
 » ques paysans , qui , mouillés par la rosée de  
 » la nuit , s'égaroient quelquefois du côté de sa  
 » cellule. Il lui prit envie de voir si ces hom-  
 » mes & ces livres lui avoient dit vrai , & de  
 » connoître le monde par ses yeux ; il quitta  
 » donc sa solitude , & ayant pris le bâton de  
 » pèlerin & attaché des coquilles à son chapeau ,  
 » il se mit en route au lever du soleil , l'es-  
 » prit assez calme , pour penser & réfléchir à  
 » chaque événement. Il employa la matinée à  
 » traverser le désert où il vivoit. Aucun che-  
 » min n'y étoit tracé. Il y fut seul pendant  
 » long-tems , mais dès que le soleil , parvenu à  
 » la moitié de sa course , eut échauffé le mon-  
 » de , le solitaire rencontra sur sa route un  
 » jeune homme , vêtu décemment & d'une  
 » figure aimable. Ses cheveux bouclés flottoient  
 » avec grace sur ses épaules. Abordant le vieil-  
 » lard , il lui dit : bon jour , mon pere ; bon  
 » jour , mon fils , répondit l'hermite. Ils con-  
 » verserent ensemble ; ils se firent plusieurs  
 » demandes d'où naquirent plusieurs réponses ;  
 » la conversation roulant sur divers sujets , fit  
 » oublier la longueur & la fatigue de la route.  
 » Bientôt ils ne purent se séparer , différens  
 » par l'âge , ils se ressembloient par les senti-  
 » mens. Ainsi un orme antique est enchaîné  
 » par les branches entrelacées d'un jeune lierre.  
 » Le soleil avoit terminé sa carrière. L'astre  
 » qui ferme la porte du jour , s'avançoit en-  
 » veloppé de son voile grisâtre ; la nature

» muette inspiroit au monde le silence, lorsqu'ils apperçurent sur leur route un superbe palais. A la clarté de la lune, ils traversèrent des avenues d'arbres. Le maître de ce palais l'avoit rendu l'asyle des voyageurs égarés; mais sa générosité, ne provenant que du faste de la vanité, ne servoit qu'à faire parade d'une abondante prodigalité. Les deux voyageurs étant entrés dans le palais, une foule de domestiques, magnifiquement habillés, les entoura; le seigneur lui-même les reçut sous ses immenses portiques; la table gémissoit sous le poids des mets exquis, mais trop délicats pour la simple hospitalité. Conduits à l'endroit destiné à leur repos, plongés dans la soie, le duvet & le sommeil, ils oublièrent bientôt la fatigue du voyage d'une journée entière.

» Enfin, le jour paroît; les zéphyrus au lever de l'aurore se jouent sur le liquide élément; leur haleine vole légèrement sur les parterres rians, & agitant avec bruit les bosquets d'alentour, ils chassent le sommeil. Les voyageurs se levent, & à l'invitation du seigneur libéral, ils se rendent dans une salle superbement décorée, où un repas somptueux leur est servi dès le matin. Une liqueur douce & précieuse coule d'une coupe d'or, & en augmente l'éclat. L'hôte magnifique les oblige d'en goûter; plein de joie & de reconnoissance, ils sortent du péristyle. Personne, à l'exception du seigneur, n'eut lieu de se plaindre. La coupe disparut, le jeune



» homme avoit dérobé ce vase précieux. De  
 » même qu'un voyageur appercevant dans son  
 » chemin un serpent, qui fait briller sa peau,  
 » & qui se réchauffe aux rayons du soleil,  
 » saisi de frayeur s'arrête tout-à-coup, pour  
 » éviter le péril qui le menace, marche d'un  
 » pas foible & regarde avec crainte cet ani-  
 » mal dangereux; ainsi parut l'hermite, quand  
 » son compagnon lui eut montré le vol bril-  
 » lant qu'il avoit fait; il demeura muet & im-  
 » mobile. Mais continuant sa route en trem-  
 » blant, il souhaita de se séparer de ce per-  
 » fide, & il n'osa. Levant les yeux au ciel en  
 » murmurant, il crut qu'il étoit odieux qu'une  
 » réception si généreuse fût si mal récompensée.  
 » Tandis qu'ils étoient en route, le soleil  
 » cachoit son éclat; les cieux chargés atti-  
 » roient & suspendoient dans les airs de som-  
 » bres nuages; un bruit sourd se fait enten-  
 » dre; & annonce une pluie prochaine. Les  
 » animaux courent par la campagne pour cher-  
 » cher un abri. Nos voyageurs avertis par ces  
 » différens signes, vont chercher un asyle dans  
 » une maison voisine, située sur une éminence;  
 » L'édifice étoit fortifié de tours, les murailles  
 » en étoient épaisses, sans ornement & sans  
 » graces. Le caractère sévère & craintif, avare  
 » & impoli du propriétaire faisoit un désert  
 » de ce séjour. Au moment où ils approchoient  
 » des portes pesantes du château, un orage fu-  
 » rieux s'éleva tout-à-coup; des éclairs rapides  
 » se mêlent à la pluie, & le tonnerre roule  
 » avec bruit sur leur tête. Battus par les vents

» & l'orage, ils frappent long - tems , mais en  
 » vain , pouffant des cris inutiles.

» Enfin, le maître de cet endroit fut touché  
 » de commiseration. C'étoit la première fois  
 » que sa porte recevoit des étrangers ; elle  
 » tourna avec peine & à grand bruit sur ses  
 » gonds rouillés. Il l'ouvre à demi avec une  
 » inquiétude alarmée , & fait entrer les voya-  
 » geurs mourant de froid. Un foible bois éclaire  
 » les murailles qui étoient sans tapisserie , &  
 » réchauffe les membres engourdis des voya-  
 » geurs. Un pain grossier , du vin gâté & versé  
 » à regret , fut tout leur repas. Dès que l'o-  
 » rage parut s'appaiser , ils reçurent ordre de  
 » s'en aller promptement. Cependant l'hermite  
 » méditoit profondément sur la vie dure &  
 » pauvre , que menoit un homme si riche. Pour-  
 » quoi , se disoit-il à lui-même , renfermer sous  
 » cent clefs des richesses , qui pourroient suf-  
 » fire à la subsistance de mille citoyens ? Mais  
 » les plus vives marques de la surprise paru-  
 » rent sur son front , quand il vit son com-  
 » pagnon tirer de sa poche la coupe qui avoit  
 » appartenu au seigneur généreux qu'ils avoient  
 » quitté , & offrir ce précieux vase pour  
 » récompense des foibles marques de généro-  
 » sité , que leur avoit donné cet homme avare.

» Déjà les nuages disparoissent dans les airs.  
 » Le soleil , sortant du sein de ces nuages , ou-  
 » vrit un ciel azuré ; une verdure plus fraî-  
 » che se répand sur les feuilles odoriférantes ;  
 » agitées par le souffle des zéphirs , elles trem-  
 » blent & augmentent l'éclat du jour. Le tems

» plus serein invite les voyageurs à sortir de  
 » cette riche maison, où ils avoient éprouvé  
 » l'indigence, & le maître ravi de leur départ  
 » ferme soigneusement sa porte.

» Tandis qu'ils continuent leur marche ;  
 » l'ame du pèlerin étoit livrée à mille inquié-  
 » tudes. La conduite du jeune homme lui pa-  
 » roissoit dépourvue de raison ; il regarde la  
 » première action comme un crime, la seconde  
 » comme une folie. L'une lui inspire de l'hor-  
 » reur, l'autre de la pitié ; & de quelque côté  
 » qu'il envisage ces deux extrêmes, son rai-  
 » sonnement se confond.

» Les tristes ombres de la nuit environnent  
 » encore les cieux ; les voyageurs ont encore  
 » besoin d'un asyle ; ils cherchent & trouvent  
 » une retraite, dont les environs sont cultivés  
 » avec soin. La maison n'étoit ni petite avec  
 » misère, ni inutilement grande ; elle annon-  
 » çoit la façon de penser du maître, qui ai-  
 » moit la vertu pour elle-même, & non par  
 » vanité. Ce fut là que les voyageurs fatigués  
 » dirigerent leurs pas. En entrant ils bénissent  
 » la maison. Ils saluent le maître d'un air mo-  
 » deste & simple ; il les écoute & leur répond  
 » avec honnêteté. Je rends, dit-il, sans faste  
 » & sans jalousie, une partie de mon bien à  
 » celui qui m'a donné tout ; c'est lui qui vous  
 » envoie ; daignez accepter, en reconnois-  
 » sance de ses bienfaits, un repas frugal à la  
 » vérité, mais qui offert de bon cœur est pré-  
 » férable à un superbe festin. A ces mots, il  
 » fit servir. On parla beaucoup de la vertu,

## 54 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» jusqu'au moment du repos. Alors la respec-  
» table famille se retira, quand la cloche eut  
» sonné & qu'on eut terminé la journée par  
» la priere.

» Déjà le monde renouvelé par un som-  
» meil paisible, est plus propre à reprendre ses  
» travaux ; le jour paroît ; mais avant de par-  
» tir, le jeune voyageur s'approcha furtive-  
» ment du berceau d'un enfant, qui dormoit,  
» & l'étrangla. Cet enfant, qui faisoit le bon-  
» heur de son pere, devient tout-à-coup noir,  
» il jette les derniers soupirs & meurt. C'étoit,  
» hélas ! le fils unique du maître de la maison.  
» Quel fut l'étonnement de l'hermite, en  
» voyant ce forfait ! si l'enfer & ses abîmes  
» horribles se fussent ouverts sous ses pas, en  
» vomissant un torrent de noire fumée, il n'eût  
» pas été effrayé davantage. Confondu & glacé  
» d'effroi, il n'ose proférer une seule parole.  
» Il veut fuir, la peur arrête ses pas. Le jeune  
» homme le suit. Le chemin étoit coupé de  
» divers sentiers, un domestique leur enseigne  
» la route. Une riviere s'offre à leur passage,  
» & comme le pont étoit difficile à trouver,  
» il marche devant eux. Ce pont consiste en  
» longues pieces de bois ; une eau profonde  
» coule dessous. Le jeune voyageur qui ne pa-  
» roît attentif qu'à commettre le crime, ap-  
» proche du guide, qui ne pensoit à rien, &  
» le précipite dans la riviere. Il tombe au fond  
» de l'eau, & se relève, pour disparaître en-  
» suite. La fureur & la rage enflamment les  
» yeux du vieillard, & franchissant les bornes

» où la frayeur l'avoit retenu , il s'écrie dans  
 » sa colere : scélérat !... abominable ! A ces  
 » mots , cet étrange compagnon ne parut plus  
 » être un homme ; son visage , qui étoit paré  
 » des graces de la jeunesse , brille d'un éclat  
 » plus doux & plus serein ; son vêtement de-  
 » vient d'une blancheur éblouissante & tombe  
 » sur ses pieds. Un cercle de rayons lumineux  
 » environne sa tête. Une céleste odeur embau-  
 » me l'air : des ailes colorées de pourpre cou-  
 » vrent ses épaules ; la clarté des cieux brille  
 » dans ses regards , & répand autour de lui  
 » une lumière majestueuse. Le vieillard s'étoit  
 » d'abord porté à une colere extrême , mais  
 » saisi d'admiration , il ne savoit quel parti  
 » prendre , l'étonnement l'empêche de parler ;  
 » & sa colere calmée se réduit bientôt à un  
 » calme profond. L'ange brillant rompt enfin le  
 » silence en ces mots :

» Vos prieres , vos cantiques , votre vie sim-  
 » ple & innocente , se sont élevées vers le  
 » trône de l'éternel. Il en conserve un tendre  
 » souvenir. Vos vertus ont des mérites , qui  
 » ont trouvé grace dans notre brillant séjour.  
 » Elles ont obligé un ange de descendre pour  
 » calmer votre esprit ; c'est moi , qui ayant  
 » reçu cet ordre , ai quitté les cieux. Cessez  
 » de vous prosterner , je suis votre ami. Ap-  
 » prenez avec quelle justice dieu gouverne l'u-  
 » nivers , & renoncez à vos doutes. L'archi-  
 » tecte du monde a de justes droits sur son  
 » ouvrage. C'est dans ses droits que consiste la  
 » providence. Elle exerce son empire sur tous

## 56 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» les êtres, en conduisant les causes secondes  
» à ses fins. C'est ainsi que cachée aux regards  
» des mortels, elle fait agir au haut des cieux  
» ses divins attributs. Elle se sert de vos ac-  
» tions, mais elle ne contraint point votre vo-  
» lonté ; elle veut que les mortels chancelans  
» & inquiets soient fermes & assurés. Jamais  
» de plus étranges événemens ne vous ont éton-  
» né : reconnoissez l'équité du tout-puissant,  
» &, quand vous ne pouvez comprendre, appre-  
» nez à croire.

» Ce seigneur vain de sa magnificence &  
» qui sert à grands frais sur sa table des mets  
» exquis, dont la vie est trop fastueuse pour  
» être réglée, qui fait briller l'or & l'ivoire  
» dans ses vases, qui contraint dès l'aurore  
» ses hôtes de boire de la liqueur, va perdre  
» avec sa coupe l'usage où il étoit de faire des  
» ingrats. Il accueillera toujours l'étranger ;  
» mais il fera moins prodigue.

» L'avare inquiet, dont la porte fut toujours  
» fermée par cent verroux, qui n'a jamais été  
» touché de compassion pour les pauvres étran-  
» gers, gardera cette coupe pour lui appren-  
» dre que le ciel bénit ceux qui ont été cha-  
» ritables. Ainsi les chymistes couvrent le plomb  
» de charbons enflammés ; ce métal fondu  
» brille, s'épure, prend la couleur du feu &  
» coule.

» Notre ami généreux avoit long tems mar-  
» ché dans le sentier de la vertu ; mais son  
» enfant, le fruit de sa vieillesse, le détachoit  
» depuis quelque tems de l'amour de dieu :

» Cet enfant le remplissoit d'inquiétude & l'at-  
 » taçoit aux choses de la terre. A quel excès  
 » ne l'auroit pas livré cet amour extrême ?  
 » mais dieu, qui vouloit sauver le pere, a en-  
 » levé le fils. Celui-ci a paru à tous, excepté  
 » à vous, frappé d'une mort subite, mais na-  
 » turelle. C'est moi qui ai porté le coup. Ce  
 » tendre pere humilié & prosterné reconnoît,  
 » en fondant en larmes, que sa punition est  
 » juste. Dans quelle situation fâcheuse se se-  
 » roit-il trouvé, si la vie de ce valet infidele  
 » eût été conservée ? il avoit formé le projet  
 » de voler son maître. Que seroit devenu le  
 » trésor où sa charité puise ? C'est ainsi que le  
 » ciel vous instruit par son exemple. Allez en  
 » paix. Résignez-vous & ne péchez plus.

» L'ange déploie ses ailes ; le sage étonné  
 » contemple le vol du séraphin. C'est avec au-  
 » tant de surprise qu'Elisée considéra son maî-  
 » tre, montant dans les cieux sur un char en-  
 » flammé. Il perdoit de vue la marche triom-  
 » phante du prophete, & en le regardant avec  
 » admiration, il souhaitoit de le suivre. L'her-  
 » mite prosterné, fit alors cette priere : sei-  
 » gneur, j'adore votre volonté ; qu'elle soit  
 » accomplie sur la terre, comme dans les cieux.  
 » Retournant avec joie chez lui, il alla cher-  
 » cher son ancien asyle, où il mena une vie  
 » heureuse dans le sein de la paix & de la  
 » piété. «

Le neuvieme volume commence par la vi-  
 de Savage.

En caractérisant le mérite de Thomson, on

## 58 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

me poète , M. Johnson est d'accord avec l'opinion générale ; comme particulier , sa réputation n'est pas si favorable : dans le commencement de sa vie ; quand il étoit sans amis & dans l'indigence , il est représenté comme sollicitant avec une servile adulation ; & quand une fois il fut à l'aise , on nous fait entendre qu'il étoit grossièrement sensuel. On ne voit point sur quelle autorité porte cette partie de son caractère.

On nous dit que Thomson , dans ses voyages , trouva ou s'imagina voir tant de maux , qui provenoient de la tyrannie des gouvernemens , qu'il avoit résolu de composer un long poème , en six chants , sur la liberté : dans ce passage , le biographe paroît s'engager dans un dilemme : ou il ne provient point de maux de la tyrannie des gouvernemens arbitraires , ou Thomson n'étoit point observateur. Auquel des deux articles le docteur Johnson souscrira-t-il ?

Thomson est connu particulièrement par son beau poème des saisons : il y suit la nature dans ses révolutions annuelles & dans ses changemens périodiques. Aucun climat n'échappe à ses recherches. Les descriptions champêtres toujours intéressantes , pour peu qu'elles soient peintes avec vérité , le deviennent encore plus dans la main de cet homme de génie , qui les embellit des charmes de l'imagination & des fleurs de la poésie. Son pinceau est si fidele , qu'il peint tout au naturel. C'est le véritable interprète du spectacle de la nature. Le sentiment abonde par-tout dans ce poème. Qu'il



» trace habilement l'innocence, la paix & les douceurs de la campagne! On ne peut lire sans une tendre émotion ce morceau, qui contient l'éloge de la vie champêtre.

» (\*) Ah! s'il connoissoit son bonheur, combien seroit le plus heureux des hommes, celui, qui loin du tumulte des villes, retiré dans quelque vallon fertile, avec un petit nombre d'amis, goûte les plaisirs purs de la vie champêtre! Que lui importe de ne pas habiter ces palais somptueux, dont la porte orgueilleuse vomit tous les matins la foule rampante des vils flatteurs, qui sont à leur tour abusés. Indigne commerce! Que lui fait cette robe brillante, où la lumière fait réfléchir mille couleurs, qui flotte négligemment, où qui se soutient d'or, s'il n'a pas la peine de la porter? Que lui importe que la terre & la mer tributaires couvrent sa table des animaux les plus rares, si un repas frugal, débarrassé d'un vain luxe, suffit à ses besoins & entretient sa santé? Sa tasse ne pétille pas d'un jus rare & coûteux. Il ne passe pas les nuits, plongé dans un lit de délices, & les jours dans un état d'oïveté. Mais est-ce une privation pour celui qui ne connoît pas ces joies fantastiques, qui séduisent & trompent l'homme dissolu, qui promettent toujours le

---

(\*) C'est une imitation du pareil sujet, traité par Virgile, dans ses Géorgiques :

*O fortunatos nimium, sua si bona norint, &c.*

## 60 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» plaisir & ne donnent que des peines, qui  
 » n'offrent enfin que des momens vuides &  
 » secs. C'est pour ce sage que la paix est affu-  
 » rée & les biens solides. Loin des traverses  
 » & des espérances trompeuses, il est riche en  
 » contentement, autant qu'il l'est en herbes &  
 » en fruits par la bonté de la nature. Il est  
 » riche des dons rians du printems, de ceux  
 » sous lesquels, en été, plie la branche rougie,  
 » & de ceux dont brille l'automne : il est riche  
 » encore de tout ce que retient dans le sein  
 » de la terre l'hiver qui doit préparer la fer-  
 » tilité. Rien ne lui manque, ni les fécondes  
 » génisses qui abondent en lait & mugissent  
 » dans le vallon, ni les troupeaux de brebis  
 » bêlantes sur les côteaux, ni le murmure des  
 » ruisseaux, ni le bourdonnement des abeilles,  
 » qui appelle à l'ombre le sommeil tranquille  
 » dans un cœur innocent. Il s'affied auprès  
 » d'une haie odoriférante ; il n'aperçoit que  
 » des bosquets & des grottes sombres, des fon-  
 » taines pures, des lacs brillans ; il n'entend  
 » que des chants ; c'est l'asyle de la simple vé-  
 » rité & de la pure innocence, de la beauté  
 » sans art, de la jeunesse saine & vigoureuse,  
 » sobre & patiente au travail. C'est là qu'ha-  
 » bite la santé toujours fleurie, le travail sans  
 » ambition, la contemplation calme & le repos  
 » poétique.

» Que d'autres traversant les mers courent  
 » après le gain ; qu'ils fendent la vague som-  
 » bre pendant de tristes nuits ; que ceux-ci  
 » trouvant de la gloire à détruire, cherchent

» à verser le sang , à ruiner les villes , qu'ils  
 » se réjouissent sans pitié du malheur des veu-  
 » ves ; des lamentations des vierges , & des  
 » cris tremblans des enfans ; que ceux-là , loin  
 » de leur pays natal , pressés par le besoin ou  
 » endurcis par l'avarice , trouvent d'autres ter-  
 » res sous d'autres cieux ; que quelques-uns  
 » parcourent avec ardeur les villes où tout  
 » sentiment sociable est éteint , le vol autorisé  
 » par la ruse , & l'injustice légale établie ;  
 » qu'un autre excite en tumulte une foule  
 » séditieuse , ou la réduise en esclavage ; que  
 » ceux-ci enveloppent les malheureux dans des  
 » dédales de procès , fomentent la discorde ,  
 » & embarrassent les droits de la justice , race  
 » de fer ! que ceux-là , avec un front plus se-  
 » rein , mais une égale inhumanité , vivent &  
 » cherchent leurs plaisirs dans la pompe dé-  
 » cevante des cours , & dans les cabales trom-  
 » peuses ; qu'ils rampent bassément en distri-  
 » buant leurs souris perfides , & en suivant le  
 » pénible labyrinthe des affaires d'état , tandis  
 » que l'agriculteur , libre de toutes les passions  
 » orageuses , qui tourmentent les hommes in-  
 » quiets , écoute & n'entend que de loin &  
 » en sûreté rugir la tempête du monde , &  
 » n'en sent que mieux le prix de la paix dont  
 » il est environné. La chute des rois , la rage  
 » des nations , le renversement des états n'agi-  
 » tent point l'homme , qui échappé du monde ,  
 » dans les retraites tranquilles & des solitudes  
 » fleuries , étudie la nature & suit sa voix de  
 » mois en mois & de jour en jour , pendant

## 62 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

» tout le cours de l'année. Il l'admire & la  
» voit dans toutes ses formes; il sent dans son  
» cœur la douceur de ses émotions, jouit de  
» ce qu'elle donne libéralement, & ne desir  
» rien de plus. Quand le jeune printems ré-  
» veille les germes, & reçoit dans son sein le  
» souffle de la fécondité, ce sage jouit abon-  
» damment de ses heures délicieuses; pas une  
» fleur ne s'épanouit & ne répand en vain son  
» odeur. Dans l'été, sous l'ombre animée, &  
» telle qu'on la goûte dans le frais Tempé,  
» & sur le tranquille Hémus, il lit ce que les  
» muses immortelles en ont chanté; ou écrit  
» ce qu'elles lui inspirent; son œil découvre  
» & son espoir prévient la fertilité de l'année.  
» Quand le lustre de l'automne mûrit dore les  
» campagnes & invite la faucille du laboureur,  
» saisi de la joie universelle, son cœur s'enfle  
» d'un doux battement: environné des rayons  
» de la maturité, il médite profondément, &  
» ses chants trouvent plus que jamais à s'exer-  
» cer. L'hiver sauvage même est un tems de  
» bonheur pour lui; la tempête formidable &  
» la gelée qui se précipitent & se répandent  
» sur la terre ensevelie, lui inspirent des pen-  
» sées majestueuses; dans la nuit, les cieux  
» clairs & animés par la gelée qui purifie tout,  
» versent un nouvel éclat sur son œil charmé.  
» Un ami, un livre font couler tranquillement  
» ses heures sages & utiles. Il parcourt en  
» imagination la terre & les mers. La vérité  
» travaille d'une main divine sur son esprit,  
» élève son être & développe ses facultés; les

» vertus héroïques brûlent dans son cœur. Il  
 » sent aussi l'amour & l'amitié ; son œil mo-  
 » deste brille & exprime son ravissement ; les  
 » embrassemens de ses jeunes enfans , qui lui  
 » sautent au cou , & qui desirent de lui plaire ,  
 » remuent son ame tendre & paternelle. Il ne  
 » méprise pas avec humeur la gaieté , les amu-  
 » semens , les chants & les danses ; car le bon-  
 » heur & la vraie philosophie sont toujours  
 » sociables , & d'une amitié fouriante. C'est là  
 » vivre : c'est ce que les vicieux & les habi-  
 » tans des villes coupables n'ont jamais connu ;  
 » ce fut la vie de l'homme dans les premiers  
 » âges sans corruption , quand les anges &  
 » dieu même ne dédaignoient pas d'habiter  
 » avec lui. «

Cet admirable tableau ne présente aucun plaisir , que le moindre habitant de la campagne ne puisse goûter comme le plus riche. Après Thomson vient Hamond.

» Quoiqu'il soit , dit Johnson , connu pour  
 » avoir été estimé & caressé des grands , je  
 » n'ai pu avoir d'autres mémoires sur sa vie ,  
 » que ceux fournis par un livre intitulé : *Vies*  
 » *des Poètes* , par Cibber. Je prends ici occa-  
 » sion de dire que cet ouvrage n'a point été  
 » écrit , ni même , je pense , vu par aucun  
 » des Cibber. C'est l'ouvrage de Robert Shiells ,  
 » né en Ecosse , homme de beaucoup de péné-  
 » tration , quoiqu'avec peu d'éducation scho-  
 » lastique , lequel mourut à Londres de con-  
 » somption , peu de tems après la publication  
 » de ce livre. Sa vie fut vertueuse , & sa fin

## 64 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

» caractérisée par la piété. Théophile Cibber;  
» alors en prison pour dettes, donna, comme  
» on me l'a dit, son nom pour dix guinées.  
» Le manuscrit de Shiells est en ma possession. «  
Dans l'article qu'on vient de lire, le docteur Johnson a dit plus qu'il ne savoit être vrai. La quittance de Cibber, dont nous avons pris connoissance, existe encore; elle est pour vingt guinées, pour laquelle somme il s'engagea de revoir, corriger & améliorer l'ouvrage, & en même-tems d'y mettre son nom. Cibber revit très ponctuellement chaque feuille; il fit de nombreuses corrections, & ajouta beaucoup de choses, particulièrement dans les vies des poètes ses contemporains. Outre qu'il inféra des paragraphes, des notes, des anecdotes & des remarques dans ces vies, composées par Shiells & autres, quelques-unes de ces vies, si nous ne nous sommes pas trompés, sont de sa composition.

Les élégies d'Hamond sont ainsi caractérisées :

» Ses élégies furent publiées après sa mort,  
» & tant que dura le souvenir du nom de  
» l'auteur, on les lut dans le dessein de les  
» admirer.... Il est vrai de dire qu'elles n'ont  
» ni sentiment, ni naturel, ni expression. Où  
» il y a fiction, il n'y a point de sentiment;  
» celui qui se dépeint comme un berger, &  
» sa Neera ou Délie comme une bergere, n'a  
» point de passion; celui qui déclare son amour  
» à sa maîtresse avec des idées à la romaine,  
» risque de la perdre; parce qu'elle peut avec  
» raison soupçonner sa sincérité. Hamond a peu

» de sentimens pris dans la nature , & peu  
 » d'images de la vie moderne. Il ne montre  
 » qu'une froide pédanterie. Il seroit difficile de  
 » trouver dans toutes ses productions trois  
 » stances qui méritent d'être retenues. «

Le docteur Johnson paroît oublier que les  
 élégies d'Hamond , à l'exception des deux der-  
 nières , sont prises littéralement de Tibulle.  
 Considérées simplement comme traduction, elles  
 ont un mérite que ces sortes d'ouvrages ont  
 rarement.

En disant qu'il seroit difficile de trouver dans  
 toutes ses productions trois stances , qui méritent  
 d'être retenues , le docteur Johnson ne fait point  
 attention que , quoiqu'à son âge , les sujets  
 élégiaques ne soient plus intéressans , tout le  
 monde n'est point dans le même cas.

La vie qui suit est celle de Collins , écri-  
 vain , dont les imperfections & les singularités  
 dispaçoissent dans les lueurs de génie. Mais  
 écoutons ce que dit le docteur Johnson. » Sa  
 » diction est souvent rude , incorrecte & sans  
 » goût. Il affecte les mots hors d'usage , quand  
 » ils ne méritent pas d'être rajeunis. Il les  
 » place sans ordre , persuadé que ne point  
 » écrire en prose , c'est être poète. Ses vers  
 » sont lourds & embarrassés par un assemblage  
 » de consonnes. Comme on peut être estimé ,  
 » sans pouvoir être aimé , de même les poé-  
 » sies de Collins peuvent arracher quelque  
 » éloge en faisant très-peu de plaisir.

( Monthly review. )

---

*RECUEIL d'épithaphes sérieuses , badines , satyriques & burlesques , de la plupart de ceux qui , dans tous les tems , ont acquis quelque célébrité par leurs vertus , ou qui se sont rendus fameux , soit par leurs vices , soit par leurs ridicules : le tout enrichi de notes & d'anecdotes historiques , critiques & intéressantes , tirées des meilleurs ouvrages , ou imprimés ou manuscrits , tant anciens que modernes. Ouvrage moins triste qu'on ne pense ; par M. D. L. P. , 2 vol. in - 12. A Bruxelles , & se trouve à Paris , chez Barrois l'aîné , quai des Augustins , 1782.*

**L'**AUTEUR de cet ouvrage avertit , dans une préface où il rend compte de son travail & de son dessein , que , s'il se fût réduit à faire un choix des meilleures épithaphes , à peine auroit - on pu en former une brochure de cinq ou six feuilles d'impression. C'est d'abord , il faut en convenir , une prévention contre un livre en deux volumes de plus de cinq cens pages chacun ; mais on le parcourt avec plaisir , & dès - lors cette objection perd une partie de sa force. C'est que plusieurs de ces épithaphes , quelquefois médiocres , sont suivies d'une notice qui renferme des faits curieux ou des détails piquans. Il faut donc considérer cet ouvrage sous le double coup-d'œil



d'un recueil d'épigraphes , inscriptions , &c. & d'une collection d'anecdotes. C'est pour un gros livre une double raison de n'échapper que très-difficilement à la destinée de ces sortes d'ouvrages , *sunt bona , sunt quædam mediocria*. Heureux quand le lecteur n'acheve pas le vers de Martial. (\*)

On sent que l'extrait d'un livre de cette espèce se réduit presque à des citations. Mais en ce genre , comme en tous les autres , les meilleures pièces sont aussi les plus connues. On nous sauroit assez peu de gré de transcrire ici les épigraphes de Regnier , Passerat , Maynard , La Fontaine , Palaprat , Pradon , Saint-Pavin , Ninon de l'Enclos , Piron , &c. Il en est quelques autres dignes d'être conservées , qui sont moins familières à la plupart de nos lecteurs. De ce nombre est celle de l'abbé Abeille , qu'on attribua dans le tems à Racine :

Ci-gît un auteur peu fêté,  
Qui crut aller tout droit à l'immortalité;  
Mais sa gloire & son corps n'ont qu'une même bière;  
Et lorsqu'Abeille on nommera,  
Dame postérité dira :  
Ma foi , s'il m'en souvient , il ne m'en souvient guere.  
Ce dernier vers est , comme on fait , un allusion à la réponse que fit un mauvais plaisant du parterre à un vers d'une tragédie de cet auteur : *Vous souvient-il , ma sœur , du feu roi notre père ?*

---

(\*) *Sunt mala plura.*

## 68 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

M. D. L. P. rapporte à cette occasion une autre épigramme sur l'abbé Abeille, qui n'a point été imprimée, & qui fut aussi attribuée à Racine.

Abeille, arrivant à Paris,  
D'abord, pour vivre, vous chantâtes  
Quelques messes à juste prix.  
Puis au théâtre vous lassâtes  
Les sifflets par vous rencheris.  
Quelques tems après fatigâtes  
De Mars l'un des grands favoris,  
Chez qui pourtant vous engraisâtes.  
Enfin, digne aspirant, entrâtes  
Chez les quarante beaux-esprits,  
Et sur eux-mêmes l'emportâtes  
A forger d'ennuyeux écrits.

M. D. L. P. attribue à Boileau ces six vers sur Colbert, inconnus jusqu'à présent.

En vain mille jaloux qu'offense ta vertu,  
Et dont on voit l'orgueil à tes pieds abattu,  
De tes sages exploits veulent fouiller la gloire.  
L'univers qui les fait n'a qu'à les publier.  
Contre tes ennemis laisse parler l'histoire:  
C'est au ciel qui te guide à te justifier.

Ces six vers que M. D. L. P. donne pour un impromptu, peuvent en effet être de Boileau, & l'expression *de tes sages exploits*, appliquée à un ministre des finances, est digne de ce grand poëte.

M. D. L. P. paroît avoir conjecturé moins heureusement en attribuant à M. de Voltaire

cette épitaphe de M<sup>lle</sup>. le Couvreur. Le lecteur en jugera.

Ci-gît l'aëtrice inimitable ,  
De qui l'esprit & les talens ,  
Les graces & les sentimens  
La rendoient par-tout adorable  
Et qui n'a pas moins mérité  
Le droit à l'immortalité ,  
Qu'aucune héroïne ou déesse ,  
Qu'avec tant de délicatesse  
Elle a souvent représenté.  
L'opinion étoit si forte ,  
Qu'elle devoit toujours durer ;  
Qu'après même qu'elle fut morte ,  
On refusa de l'enterrer.

Nous croyons pouvoir affirmer qu'il est impossible que de pareils vers soient de M. de Voltaire. Nous nous bornerons à douter qu'il soit l'auteur de l'épitaphe suivante, que M. D<sup>r</sup> L. P. lui attribue aussi.

Ci-gît qui toujours bredouilla  
Sans avoir jamais pu rien dire ,  
Beaucoup de livres farfouilla  
Sans avoir jamais pu s'instruire ,  
Et beaucoup d'écrits barbouilla  
Que personne ne pourra lire.

Mais on retrouve M. de Voltaire dans l'épitaphe du duc de Rohan.

Avec tous les talens le ciel l'avoit fait naître.  
Il agit en héros, en sage il écrivit.  
Il fut même un grand homme en combattant son maître,  
Et plus grand lorsqu'il le servit,

M. D. L. P. joint à cette épitaphe l'anecdote suivante. » Le duc de Rohan, voyageant » en Suisse & se trouvant indisposé, on lui » fit venir le plus célèbre médecin du canton, » qui s'appelloit le docteur Thibaud. Il me » semble, lui dit le duc, que votre visage ne » m'est pas inconnu. Cela pourroit bien être, » lui dit le docteur, puisque j'ai eu l'honneur » d'être le maréchal de votre écurie. --- Et » comment diable vous trouvez-vous aujourd'hui » d'hui médecin, & comment pouvez-vous » traiter ici vos malades ? --- Comme les chevaux de votre excellence. Il est vrai qu'il » en meurt plusieurs ; mais j'en guéris beaucoup. De grace, monseigneur, ne me décelez pas, & laissez-moi continuer de gagner ma vie avec messieurs les Suisses. »

Voici une autre épitaphe copiée de la main de M. de Voltaire ; ainsi elle est de lui, ou du moins lui a paru digne d'être conservée.

Ci-git dont la suprême loi  
Fut de ne vivre que pour soi.  
Passant, garde-toi de la suivre ;  
Car on pourroit dire de toi :  
Ci-gît qui ne dut jamais vivre.

On connoît l'épitaphe du maréchal de Saxe ;  
par M. d'Alembert :

Par le malheur instruit dès ses plus jeunes ans ;  
Cher au peuple, à l'armée, au prince, à la victoire,  
Redouté des Anglois, haï des courtisans,  
Il ne manqua rien à sa gloire.

Celle-ci est moins connue, & mérite de l'être.  
La première est pour le héros, la seconde est  
pour l'homme :

De combats, de plaisirs, tout à-tour occupé,  
Je pars, je suis vainqueur, je reviens & je tombe  
De mon char sur un canapé,  
Et du canapé dans la tombe.

Dans la liste des épitaphes faites par des  
auteurs moins célèbres, ou par des anonymes,  
on distingue les suivantes :

Ci-gît un fameux cardinal,  
Qui fit plus de mal que de bien ;  
Le bien qu'il fit, il le fit mal ;  
Le mal qu'il fit, il le fit bien.

*D'un hypocrite.*

Ci-gît dont le zèle feint  
Lui tenant lieu de mérite,  
Crut être devenu saint  
A force d'être hypocrite.

*D'un philosophe, par M. Vasse.*

Ici gît l'égal d'Alexandre,  
Moi, c'est-à-dire, un peu de cendre.

*De M. de Posquiere.*

Ci-gît le seigneur de Posquiere,  
Qui, philosophe à sa maniere,  
Donnoit à l'oubli le passé,  
Le présent à l'indifférence,

## 72 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

Et, pour vivre débarrassé,  
L'avenir à la providence.

### *Autre.*

Le bon Roger le fainéant,  
Eut l'esprit de vivre content ;  
De bien, de mal il n'en fit guères,  
Et vous quitte de vos prières.

### *De Clurine, par Regnier Desmarais.*

Clurine, qui, dans tous les tems,  
Eut de tous les honnêtes gens  
L'amour ou l'estime en partage ;  
Qui, toujours pleine de bonheur,  
Sut de chaque saison de l'âge  
Faire toujours un juste usage ;  
Qui, dans son entretien dont on fut enchanté,  
Faisoit un heureux alliage  
D'un agréable badinage,  
Avec la politesse & la solidité,  
Et que le ciel doua d'un esprit droit & sage,  
Toujours d'intelligence avec la vérité...  
Clurine est, grace au ciel, en parfaite santé.

Parmi les nombreuses épitaphes que M. D.  
L. P. a composées lui-même, celle de l'abbé  
Prévôt n'est pas la moins estimable.

Ci-git, qui toujours énergique,  
Intéressant & pathétique,  
Mais toujours sombre & respirant la mort,  
Semble dans ses écrits avoir prévu son sort.

M. D. L. P. rapporte ensuite un fait que  
nous croyons être peu connu.

» Vers

» Vers la fin de l'année 1763 , dit-il, l'abbé  
 » Prévost ayant été trouvé dans la forêt de  
 » Chantilli , au pied d'un arbre , sans parole  
 » & sans aucune espece de sentiment , fut porté  
 » chez le curé de . . . , qui le regardant com-  
 » me mort , envoya chercher la justice de . . . ,  
 » pour constater l'état du cadavre , & en at-  
 » tendant qu'elle arrivât , le déposa dans son  
 » église. Mais en procédant quelques heures  
 » après à l'ouverture du corps , le premier  
 » coup de scalpel ne prouva que trop sensi-  
 » blement au chirurgien & aux officiers de  
 » cette juridiction , que le prétendu défunt ,  
 » non seulement ne l'étoit pas , mais que les  
 » secours qu'on auroit pu d'abord lui adminis-  
 » trer , étoient pour lors devenus inutiles.  
 » Quels remords pour l'opérateur ! Quels re-  
 » grets pour les amis de sa victime ! «

» L'auteur de cet ouvrage tient cette anec-  
 » dote de M. l'abbé de Blanchelande , frere  
 » du défunt , qui vint 8 à 10 jours après le  
 » consulter sur ce qu'il y avoit à faire dans  
 » une si cruelle occasion , & auquel il répon-  
 » dit : *gémir & se taire.* «

*Epitaphe d'un vrai philosophe.*

Ci-gît qui s'en console , & n'a que trop vécu :  
 Heureux , qui , comme moi , s'en trouve convaincu !  
 Le tems s'enfuit d'une vîtesse  
 Que rien ne sauroit ralentir :  
 A peine arrivons-nous que la froide vieillesse  
 Nous dit : Allons , il faut partir.  
 Quand nous en gémissions , nos plaintes seroient vaines :

## 74 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

D'ailleurs, le tems nous sert bien mieux que nos desirs.  
Nous vivons, il est vrai, trop peu pour nos plaisirs;  
Mais ne vivons-nous point beaucoup trop pour nos peines?

A l'occasion d'une épitaphe de Chamillard,  
M. D. L. P. cite cette épigramme assez plaisante contre le même ministre, & qu'il a trouvée dans les papiers de feu son pere :

Ici-bas, tout est culbuté :  
Point de chaleur pendant l'été;  
Pendant l'hiver la foudre gronde.

Grand dieu, tout va-t-il au hasard?  
Ou pour gouverner ce bas monde,  
Auriez-vous quelque Chamillard?

### *Epitaphe d'un ancien ministre-d'état.*

Ci-git, qui peu dort & toujours travailla  
Tant que dura son ministère.  
Que ne faisoit-il le contraire,  
Et que ne dormit-il tout le tems qu'il veilla!

### *D'un homme indifférent ; par M. D. L. P.*

J'ai vécu sans souci, je suis mort sans regret;  
Je ne suis plaint d'aucun, & je ne plains personne.  
De savoir où je vais, c'est un trop grand secret :  
Je le laisse à juger à Messieurs de Sorbonne.

Une épitaphe un peu foible de Catherine-Henriette de Balzac d'Entragues, par M. de Saint-Hyacinthe, donne lieu à notre auteur de rappeler que cette fille ambitieuse ne se rendit aux tendres vœux de Henri IV qu'après



en avoir tiré une promesse de mariage & le marquisat de Verneuil ; qu'elle fut si désespérée de le voir épouser Marie de Médicis , que , de concert avec le comte d'Auvergne , son frere utérin , & le comte d'Entragues , son pere , elle s'unit à S. M. cath. pour détrôner Henri , & faire proclamer roi le fils qu'elle avoit eu de ce monarque , mais que la conjuration ayant été découverte , on condamna la marquise à passer le reste de sa vie dans l'abbaye de Beaumont lès-Tours , & son pere & son frere à avoir la tête tranchée , peine que Henri changea en une prison perpétuelle. - Il met ensuite sous les yeux du lecteur une lettre que la marquise écrivit au roi , en 1600 , dès qu'elle eut appris la conclusion de son mariage , & qui est renfermée avec beaucoup d'autres pieces intéressantes , dans un manuscrit in-4to. de la bibliotheque de Ste. Genevieve. La voici :

» Je suis réduite au malheur qu'un grand  
 » heur m'a naguere fait craindre , sire. Il  
 » faut que je confesse que je devois cette crainte  
 » à la connoissance de moi-même , puisque si  
 » grande différence de ma qualité à la vôtre  
 » me menaçoit du changement qui me précipite du ciel où vous m'avez élevée , en la terre où vous m'avez trouvée. Ce n'est pas , sire , qu'en ceste cheute mortelle je connoisse avoir plus été en ma fortune : car ma félicité dépendoit plutôt de vous que de la puissance du destin , auquel je n'imputerai point ma douleur , puisqu'il vous plaît qu'elle

## 76 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» soit le prix des vœux de la France pour  
 » votre mariage ; douleur , à la vérité , que je  
 » suis contrainte d'avouer , non parce que vous  
 » devez accomplir le vœu de vos sujets , mais  
 » parce que vos noces seront les funérailles  
 » de ma vie , puisqu'elles me priveront de vo-  
 » tre royale présence , & me banniront de vo-  
 » tre cœur , pour n'être dorenavant offensée  
 » des œillades dédaigneuses de ceux qui m'ont  
 » vue au rang de vos bonnes grâces , aimant  
 » mieux soupirer en liberté dans ma solitude  
 » que respirer avec crainte en bonne com-  
 » pagnie. «

» C'est une humeur que votre générosité a  
 » nourrie , & un courage que vous m'avez  
 » inspiré , lequel ne m'ayant pas appris à m'hu-  
 » milier dans l'infortune , ne peut permettre  
 » que je retourne en ma première condition.  
 » Je ne vous parle que par soupirs : car pour  
 » mes autres plaintes secrètes , V. M. les peut  
 » sourdement entendre de ma pensée , puisque  
 » vous connoissez aussi bien mon âme que mon  
 » corps. Or , sire , en mon exil misérable , il  
 » ne me reste que cette seule gloire , d'avoir  
 » été aimée du plus grand monarque de la  
 » terre , d'un roi qui s'est voulu tant abaisser  
 » que de donner le titre de maîtresse à sa ser-  
 » vante & sujette , d'un roi de France , dis-  
 » je , qui ne reconnoît que celui des cieux ,  
 » & qui n'a rien ici bas d'égal à lui ; qui  
 » m'étonne , sire , quand je considère la splen-  
 » deur de V. M. , qui fait que je ne puis me  
 » trouver qu'avec peine dans mes ténèbres ,

» & me fait presque croire que ce m'est une  
 » prospérité imaginaire , d'avoir eu autrefois  
 » quelque part dans votre bienveillance. Je  
 » suis toutefois par trop frappée au vif par  
 » vos dernières volontés , pour m'arrêter à  
 » cette fausse erreur , & mon souvenir m'es-  
 » veille avec trop de violence pour sommeil-  
 » ler en cet agréable songe , que je tiendrois  
 » plus avantageux que la réalité de son objet ,  
 » puisqu'elle est quasi réduite à ce songe :  
 » même cette faveur qui a été & qui n'est  
 » plus , en mourant , a étouffé l'espérance que  
 » je nourrissois sur votre parole. Que si c'est  
 » une action familière aux rois que de garder  
 » la mémoire de ce qu'ils ont aimé , souvenez-  
 » vous , sire , d'une damoiselle que vous pos-  
 » sédez avec ce qu'elle vous doit naturelle-  
 » ment , ce qu'elle ne pouvoit faire que sur  
 » votre unique foi , qui a eu autant de pou-  
 » voir sur mon honneur que votre royale ma-  
 » jesté a sur la vie , sire , de votre très-  
 » humble & très-obéissante servante & sub-  
 » jette. «

On observera sans doute , avec M. D. L.  
 P. , que l'orgueil humilié par la crainte d'un  
 abandon total dicta seul cette lettre ; que la  
 marquise espéroit de toucher Henri , & que  
 c'est , selon toute apparence , le même senti-  
 ment qui , durant le cours du procès criminel  
 contre elle & sa famille , lui fit dire *qu'elle ne*  
*demandoit au roi qu'un pardon pour son pere ,*  
*une corde pour son frere , & justice pour elle ;* pa-  
 roles qui produisirent un si grand effet , que

78 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

non-seulement elle recouvra la bienveillance de Henri, mais qu'elle ne sortit de son cœur que par le malheureux amour dont il fut épris pour la princesse de Condé.

*Építaphe d'un mauvais officier ; par Scarron.*

Ci-gît , qui fut monter , à force de finance ,  
Aux charges du plus haut degré.  
Il ne rendit jamais de service à la France  
Que le jour qu'il fut enterré.

*D'un médecin.*

Il a rendu son ame à dieu ,  
Le médecin monsieur Matthieu ,  
Qui rendoit la ville déserte ....  
La mort fait une grande perte !

Nous avons dit que M. D. L. P. avoit composé lui-même plusieurs des építaphes que renferme ce recueil. Voici la sienne, qui se trouve parmi un grand nombre d'autres, dont il a également enrichi ces volumes :

Ci-gît, qui bravant les caillettes,  
Ennemi juré des sornettes,  
Fut moins à lui qu'à ses amis ;  
Dont l'ame aussi franche qu'humaine,  
S'ouvrit quelquefois au mépris ,  
Mais n'accueillit jamais la haine.

Nous en citerons encore une, d'un Anglois, parce qu'elle est fort courte :

Ci-gît *Jean Rosbif*, écuyer ,  
Qui se pendit pour se défennuyer.

M. D. L. P. nous a conservé un grand nombre d'épithaphes en prose. Voici une des plus remarquables.

» Ci repose noble homme Alainveau, celui  
 » auquel l'intégrité & fidélité au maniement  
 » des finances sous les rois François I, Henri II,  
 » François II, & Charles IX, a pour récom-  
 » pense acquis, sans envie, ce beau titre de  
 » *Tresorier sans reproche.* »

Il seroit à souhaiter que M. D. L. P. n'eût admis dans son recueil que les pieces, soit en vers, soit en prose, véritablement dignes d'être conservées, & nous pensons que le volume eût pu excéder de beaucoup le nombre de cinq ou six feuilles d'impression. Il y aura peu d'hommes de lettres qui, en parcourant son ouvrage, ne se rappellent plusieurs épithaphes qu'on est étonné de ne pas y trouver, celle de Sardanapale, que cite J. J. Rousseau : *J'ai bâti Tarfe & Anchiaie en un jour, & maintenant je suis mort.* Celle des guerriers tués dans la retraite des dix-mille : *Ils moururent irréprochables dans la guerre & dans l'amitié.* Celle des Lacédémoniens tués aux Thermopyles : *Passant, va dire à Lacédémone que nous sommes morts en combattant pour ses saintes loix.* Celle d'Epictete, que nous a conservée Macrobe, la plus belle peut-être de toutes les épithaphes : *Ci-gît Epictete, pauvre, esclave, infirme, & cher aux dieux.* Celle d'un millionnaire Anglois, connu par ses crimes, & encore plus par sa basse avarice : *Ci gît N.... qui posséda plusieurs millions sans avoir jamais trouvé un flatteur.* Il seroit aisé

## 80 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

de multiplier ces citations , & M. D. L. P., qui possède si bien la langue & la littérature angloise , auroit pu , avec des recherches , enrichir son ouvrage d'une infinité d'épithètes curieuses. On sent que le génie profond , & le caractère mélancolique des Anglois , ont dû les rendre très-propres à réussir en ce genre. Ils ont dû joindre , & ont souvent joint en effet à la précision qu'il exige , la précision que leur langue leur permet ou leur commande ; & on admire sur le marbre de plus d'un tombeau la double énergie de l'idiôme & du génie Anglois. M. D. L. P. a mis dans son recueil l'épithète de Newton : *Que les mortels se félicitent de ce qu'un d'entr'eux a fait : tant d'honneur à l'humanité ; mais on regrette de ne pas y trouver celle-ci : Isaac Newton , que déclarent immortel le tems , la nature , les cieux , mais que ce marbre déclare mortel.* Quelques-uns de nos lecteurs se rappelleront une autre épithète angloise , celle du docteur Fotherghill , médecin célèbre par ses talens & par sa bienfaisance envers les pauvres : *Ci-gît le docteur Fotherghill , qui , pendant sa vie , dépensa en œuvres de bienfaisance deux cens mille guinées distribuées aux malheureux.* Il est des épithètes qui font briller davantage l'esprit ou le talent de l'auteur ; mais si l'objet d'une inscription est d'attirer le respect à la cendre qu'elle honore , il en est peu qui valent celle-ci. On sent qu'un recueil moins considérable , qui ne contiendrait que des inscriptions telles que celles que nous venons de citer , seroit plus utile & plus agréa-

ble qu'une collection plus volumineuse. C'est un travail , ou plutôt un amusement que nous osons proposer à la vieillesse de l'auteur.

On trouve beaucoup plus de choix dans les anecdotes rassemblées dans ce recueil.

Nous terminerons cet extrait par une anecdote trop peu connue , & que nous avons cherchée inutilement dans le livre de M. D. L. P., à l'article Pelisson , qui étoit sa place naturelle. Tout le monde connoît son attachement pour M. Fouquet , & le zele qu'il mit à le servir dans sa disgrâce ; mais on ignore communément un des traits qui prouva le mieux cet attachement , & qui honore le plus les lettres , on pourroit ajouter même la nature humaine. » Pelisson craignoit que Fouquet , prisonnier , ne se chargeât lui-même par de » certains aveux , dans la persuasion où il devoit être que de certains papiers étoient au » pouvoir de ses ennemis. Pelisson les avoit » détournés , & ne savoit comment faire arriver cette connoissance à Fouquet. Il desiroit » de parvenir jusqu'à lui ; mais le moyen d'engager Colbert & le Tellier , ennemis mortels de Fouquet , à permettre cette entrevue ? Il eut le courage de paroître se ranger parmi les délateurs de son ami , de s'exposer au reproche d'une horrible ingratitude , de porter pendant deux mois le poids de cette honte , & , à ce prix , il obtint l'avantage de voir Fouquet en présence des commissaires. » On conçoit quelle dût être l'indignation de ce ministre , en voyant paroître , comme son

## 82 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» accusateur, un homme qu'il avoit comblé de  
» bienfaits; mais sa méprise ne dura pas. Pe-  
» lissou, dès les premiers mots, trouva le  
» moyen de faire entendre à son ami que cer-  
» tains papiers n'existoient plus. Fouquet dé-  
» trompé laissa couler des larmes, & son res-  
» sentiment fit place à l'admiration. »

(*Mercur de France; Journal encyclopédi-  
que; Gazette littéraire de l'Europe;  
Journal général de France.*)

---

*TRAITÉ du charbon ou antrax, dans les ani-  
maux; par M. CHABERT, directeur & ins-  
pecteur-général des écoles royales vétérinaires de  
France, correspondant de la société royale de  
médecine, &c. A Paris, de l'imprimerie royale,  
vol. in-8vo. 1782.*

**R**IEN n'est plus important pour l'agricul-  
ture que la conservation des animaux em-  
ployés à l'amélioration & à l'exploitation des  
terres; c'est donc un très-grand service que  
l'auteur de ce traité rend aux cultivateurs, en  
leur procurant les moyens de connoître, de  
prévenir & de guérir une maladie cruelle qui  
attaque & détruit les bestiaux. M. Chabert a  
déjà des titres à la reconnoissance publique,  
en sa qualité de directeur d'un établissement,  
dont les campagnes sentent journellement toute  
l'utilité. La publication de son ouvrage, qui



paroît être un bienfait du gouvernement , nous fournit les moyens de connoître les vues patriotiques des administrateurs , & en même-tems d'apprécier les connoissances , le zele & les talens de l'auteur.

Jamais maladie ne reçut de dénominations plus variées ni plus bizarres ; c'est peu qu'elles différent d'une province à une autre , elles varient même dans chaque paroisse ; aussi M. Chabert , en rapportant tous les noms qui lui sont connus : » Nous espérons , dit-il , faciliter par » cette nomenclature , le travail de nos élèves , qu'on vient souvent consulter , sans » leur donner d'autre renseignement qu'un nom » barbare , & nous rendre plus intelligibles » aux cultivateurs ; c'est ainsi que nous tâcherons de ramener ces derniers à un langage » commun ; toutes les maladies ayant alors » leur véritable dénomination , il sera plus facile de s'entendre , de connoître les maux , » & de les combattre. Puisse bientôt se perfectionner ce nouvel idiôme , & déchirer une » partie du voile qui nous dérobe des ressources importantes pour les progrès de l'art ! »

Les bornes d'un extrait ne nous permettront pas de donner ici cette nomenclature qui est fort longue , & justifie bien les réflexions que nous venons de rapporter. Nous préfererons de faire connoître à ceux de nos lecteurs qui ne seroient pas à portée de se procurer cet ouvrage , les symptômes du charbon , ses différens caracteres , & les moyens indiqués par l'auteur pour en préserver les bestiaux.

*Description & symptômes généraux.*

Le *charbon* ou l'*antrax* est une tumeur qui, dans le cheval, l'âne, le mulet & le chien, est *flegmoneuse*, accompagnée de chaleur, de douleur, & notamment de tension; & qui dans le bœuf, le mouton, la chèvre & le cochon, est rarement inflammatoire & douloureuse; toutes les parties intérieures & extérieures y sont exposées.

Cette tumeur paroît tout-à-coup, ou elle se forme & s'accroît peu-à-peu; mais dans ce dernier cas les progrès sont à leur dernier période au bout de douze à dix-huit heures; elle est presque toujours unique dans le cheval, l'âne, le mulet & le chien; elle est quelquefois multipliée dans les bêtes à cornes, mais alors chaque tumeur est moins volumineuse.

La chaleur; dans le principe de cette tumeur, n'est pas toujours en proportion de la douleur; mais dès qu'elle a acquis un certain volume, l'inflammation est très-marquée; quelquefois l'un & l'autre de ces symptômes marchent de front, & ils sont en raison du degré de célérité avec lequel la tuméfaction s'accroît.

Dans les uns & les autres de ces cas, dès que le charbon est parvenu à son point d'accroissement, qui n'excede guere celui de la forme d'un chapeau dans les grands animaux, la chaleur & la douleur s'évanouissent, & le *sphacele* se manifeste aussi-tôt par des *phlistenes*, l'insensibilité & le froid de la partie.

D'autres fois il s'étend en largeur entre cuir & chair ; c'est une sérosité roussâtre qui se répand dans le tissu cellulaire , qui dénature dans l'instant les parties qu'elle baigne & qu'elle arrose ; la peau est détachée, soufflée, & dès qu'on la comprime, elle rend le bruit d'un parchemin sec, qui seroit froissé entre les doigts ; ce bruit est ce qu'on appelle *crépitation*, il est toujours un signe de *sphacèle* ; cette espèce de charbon attaque ordinairement les sujets pituiteux & d'une tissure flasque. Les tempéramens irritables, bilieux & sanguins, sont plus particulièrement en proie aux charbons élevés & saillans ; & on a observé de plus que l'éruption de ces sortes de charbons étoit d'autant plus prompte & plus forte, que le sujet étoit plus vif & plus irritable.

On distingue trois sortes de charbons : le charbon *essentiel*, le charbon *symptomatique*, & la *fièvre charbonneuse*. Il y en a une quatrième espèce, qui est de la nature de la première, & qui se nomme *charbon blanc*.

Le charbon *essentiel* s'annonce le plus souvent par une petite tumeur dure, rénitente & de la grosseur d'une fève très-adhérente dans le fond, elle a quelquefois dans le centre une ouverture imperceptible qui répond à un filament, que l'on regarde comme le bourbillon : si on comprime cette tumeur dans le cheval, le mulet, &c., ces animaux témoignent la plus grande sensibilité ; ce charbon offre rarement ces particularités dans les bêtes à cornes, les tumeurs se montrent toujours en elles dès les

premiers instans , sous un volume plus considérable , elles sont moins douloureuses & rarement perforées ; dès que ce charbon est au tiers ou à la moitié de son accroissement , tous les symptômes d'inflammation , d'irritation & d'anxiété disparaissent , ils sont au bout d'une heure ou deux au plus haut degré d'intensité ; les yeux sont ardens , très-enflammés & hagards ; le pouls est soulevé , très-accélééré ; dès que la mortification s'est emparée du charbon , toutes les forces sont anéanties , le pouls est effacé , lent & intermittent ; les yeux sont abattus , un relâchement & un affaïssement général se font remarquer dans toute la machine ; cet état est d'autant plus court , & l'animal succombe d'autant plus vite , qu'il est plus fort , plus massif & plus gras ; les forces se raniment pour un instant , elles sont le présage d'une mort prochaine , il survient des convulsions , l'animal se livre à des mouvemens plus ou moins effrénés , qui finissent bientôt avec sa vie ; tous ces symptômes se succèdent , dans l'espace de 24 à 36 heures.

Il faut lire dans l'ouvrage même , les différens caractères que prend cette maladie , suivant les différentes parties qu'elle affecte , telles que la bouche , la peau où elle se montre par des taches noires , la tête , les extrémités , &c.

Quant au *charbon blanc* , il affecte indistinctement toutes les parties du corps , & particulièrement l'épine , les côtes , l'abdomen ; les efflorescences ne sont pas toujours visibles , l'humeur charbonneuse restant quelquefois dans

l'épaisseur des chairs, sans soulever les tégumens, mais on les reconnoît au tact, en passant la main sur la surface du corps de l'animal; on les distingue par une dureté plus ou moins enfoncée, ronde & circonscrite, ou par une espee d'enfoncement, résultant de la détérioration des chairs qui se sont dissoutes & gangrenées, ou enfin par la tuméfaction des muscles abdominaux, & la crépitation de la peau en cet endroit. Ce charbon est accompagné du froid des cornes, des oreilles, & de toute la surface du corps, de la cessation de la rumination; le frisson survient, & devient peu-à-peu très-considérable, la bouche se remplit d'une bave épaisse & visqueuse; cette humeur flue plus ou moins copieusement, la langue est sans mouvement, & comme paralysée; l'animal ne se lèche plus, & n'avale plus sa salive, il refuse toute-espee d'aliment, il est extrêmement foible & abattu; toutes les excrétiions sont interceptées, son haleine exhale une odeur infectée; la météorisation ou la diarrhée colliquative le conduisent à la mort.

Le charbon *symptomatique* ne se montre que six, douze, dix-huit, vingt quatre, trente-six, & même quarante-huit heures après les effets d'une commotion fébrile; ce mouvement est précédé par le dégoût, la tristesse, la cessation de la rumination, le froid des oreilles, des cornes & des extrémités; la douleur de l'épine, & notamment des lombes, lorsqu'on comprime ces parties; la dureté de la panse, surtout si la maladie s'est déclarée, ainsi qu'il ar-

### 83 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

rive le plus souvent, après que l'animal a mangé; car alors toute digestion est suspendue, & le mal est d'autant plus grand, que l'indigestion est plus forte, le pouls est concentré, les pulsations sont traînées & irrégulières, les urines sont rares ou supprimées, les digestions sont suspendues; le frisson se manifeste ensuite, & quelquefois il précède ces symptômes; dès que le frisson est passé, la chaleur du corps, des oreilles, de la bouche & de l'air expiré, est plus forte que dans l'état naturel, le mouvement des flancs est accéléré; le pouls est soulevé, fréquent, & plutôt sautillant qu'intermittent; c'est ordinairement à cette époque que les charbons ou les tumeurs charbonneuses paroissent.

Ce tems de la maladie est appelé *l'éruption*, elle opere un relâchement dans toute la machine; l'animal paroît mieux, & l'est effectivement, il est moins affaibli; plus développé, plus libre dans ses mouvemens & dans sa marche, il cherche à manger, & sur-tout à boire, l'artere est souple, le pouls est libre, & à peu de chose près dans l'état naturel; la chaleur du corps est uniforme par-tout, mais il ne faut pas pour cela cesser de le secourir; car si la nature n'est aidée à tems, les tumeurs se sphacellent de plus en plus, la gangrene gagne de proche en proche, le pouls s'efface, la prostration des forces est plus ou moins grande, l'anxiété succede à la foiblesse; l'animal s'agite; il gratte le sol avec ses pieds antérieurs, il se couche & se relève sans cesse,

il hennit, mugit, se plaint plus ou moins fortement ; la respiration devient laborieuse, entrecoupée, les mâchoires se frottent convulsivement, la bouche se remplit de bave, la tumeur s'affaïsse, l'humeur qu'elle contient rentre, & l'animal succombe. Cette sorte de charbon est presque sans douleur & sans chaleur, excepté lorsque l'animal touche à sa fin, la gangrene s'en empare aussi-tôt qu'il paroît, & l'humeur qu'il renferme est totalement putréfiée ; elle est même quelquefois si délétère, qu'elle produit dans les hommes & les animaux les désordres les plus effrayans, & la mort, s'ils ne sont promptement secourus.

Enfin la *fièvre charbonneuse* est une nature de charbon, sans aucune espece d'efflorescence extérieure quelconque. Cette maladie est presque toujours épizootique ; elle a cela de fâcheux, qu'il n'est guere possible de la reconnoître qu'à l'ouverture des cadavres, dans lesquels on remarque en général les mêmes désordres que dans le *charbon essentiel*, & plus particulièrement des tumeurs noires, sanguines & charbonnées dans le mésentère, près le tronc de l'artere mésentérique antérieure, dans l'épaisseur de la rate, du foie, du pancréas, &c. Cette maladie est extrêmement aiguë, l'animal n'en est pas plutôt atteint qu'il périt sans avoir donné le plus léger symptôme maladif, & souvent même pendant qu'il travaille ; le délai le plus long qu'elle donne est une heure ou deux ; l'animal paroît étourdi, égaré, il leve & baisse la tête, il se secoue, se tourmente, se plaint,

hennit ; ses yeux sortent , pour ainsi dire , de leur orbite , il chancelle , tombe & meurt dans des convulsions plus ou moins violentes.

Ce charbon n'attaque guere que les jeunes animaux ; il paroît que ceux qui ont au-delà de six à sept ans en sont exempts.

Ce n'est point assez , pour nous faire connoître cette maladie ; d'avoir observé avec une exactitude & une clarté , qui sans doute auront été remarquées & senties par nos lecteurs , les signes apparens par lesquels elle se déclare : M. Chabert nous met à même de porter plus loin nos remarques , en cherchant à en suivre les traces jusques dans les plus petits replis de l'organisation intérieure , ce qu'il fait avec une sagacité & une méthode qui lui sont propres.

L'ouverture des cadavres , dit-il , fait voir une coagulation générale du sang , contenu dans les gros vaisseaux , artériels sur-tout ; quelquefois celui des veines est dissous , & en quelque sorte putréfié , l'un & l'autre sont toujours de couleur de charbon ; les viscères les plus voisins du siege du mal sont noirs & sphacelés ; & si l'on ouvre la partie tuméfiée , on voit les chairs & les vaisseaux noirs , macérés & gangrenés , les os même qui l'avoisinent sont teints de noir , & cette teinte s'observe encore dans la moëlle & le suc moëlleux ; dans quelques cas on trouve des épânchemens lymphatiques & sanguinolens sous la peau ; dans le tissu cellulaire & entre les muscles , on a vu dans quelques sujets le panicule char-



nu , d'un côté , & quelquefois des deux , converti en une gélée rougeâtre , les viscères plus ou moins infiltrés , pourris & gangrenés ; enfin les cadavres exhalent toujours une odeur infecte & très-rebutante.

Avant de songer à appliquer des remèdes à une maladie , il ne suffit pas d'en avoir suivi , avec des yeux éclairés & observateurs , les symptômes & la marche , il faut encore en étudier les causes , & M. Chabert ne laisse rien à désirer à cet égard.

Les causes de cette maladie sont en très-grand nombre , dit-il , mais elles sont le plus souvent communes & générales : ce fléau se montre après des saisons pluvieuses , qui ont succédé à de grandes sécheresses ; après la consommation des fourrages vases , mal récoltés , submergés , rouillés , chargés d'insectes. Cette maladie est très-fréquente & même est zootique dans les pays bas , aquatiques , marécageux , & dans les prairies qui abondent en *renoncules* , *juncago* , *lèches* & *queues de cheval* ; elle s'y montre même épizootique dans les années pluvieuses , & elle attaque un nombre prodigieux d'animaux ; elle est encore enzootique dans les paroisses & chez les particuliers qui sont forcés d'abreuver leurs bestiaux d'eau de mare bourbeuse & croupissante , ou d'eau de puits chargée de marne , de glaise & de sélénite ; ces eaux se reconnoissent à leur défaut de transparence & de limpidité : elles sont laiteuses , elles ont un goût & une odeur fades. Cette maladie regne aussi dans les pays secs & élevés ;

## 92. L'ESPRIT DES JOURNAUX,

mais ce n'est qu'après des sécheresses & des chaleurs extrêmes, ou des orages fréquens qui refroidissent le tems tout-à-coup, ou après des pluies continuelles.

Les prairies artificielles, formées de treffles, la développent souvent dans les animaux qui ne vivent que de cette plante, soit qu'ils la mangent en herbe, soit qu'on la leur donne en fourrage pour toute nourriture; mais si elle est mêlée avec partie égale de paille de froment, elle forme une nourriture moins échauffante, & par conséquent plus saine. Cette maladie est encore souvent la suite de l'usage de pailles & de foin nouveaux, de grains, & d'avoine plâtrés, du son fermenté, & de l'excès d'exercice; elle attaque le bœuf & le mouton après des coups de soleil. Enfin les animaux en sont quelquefois affectés spontanément, sans aucune cause apparente; mais comme tout ce qui peut appauvrir le sang & la lymphe, suspendre ou supprimer les sécrétions, énerver la tissure des tégumens, anéantir l'action des filtres cutanés, & augmenter l'âcreté de la bile, tient à des causes aussi inextricables qu'invisibles, & dont néanmoins le charbon peut être la suite, il n'est point étonnant que cette maladie, ainsi qu'une infinité d'autres, se développe inopinément sans aucune cause sensible. Au reste, ajoute M. Chabert, le charbon *essentièl* nous a paru plus particulièrement être la suite d'une boisson chargée de parties hétérogènes; le charbon *symptomatique*, de l'usage de plantes âcres & aquatiques; & la fièvre

*charbonneuse*, de la vicissitude des saisons , & notamment de l'excès de sécheresse.

L'exposé des causes de cette maladie sert déjà à indiquer, non-seulement le traitement qu'il faut employer, mais encore les moyens préservatifs; & à l'égard de ceux-ci, M. Chabert entre dans les plus grands détails, parce qu'il est toujours préférable de *prévenir* le mal que de le *guérir*.

Dans une épizootie, dit notre auteur, rien n'est à négliger. Les tumeurs charbonneuses pouvant se manifester au moment où on s'y attend le moins, on ne sauroit visiter trop fréquemment les animaux, examiner avec trop d'attention toutes les parties de leur corps, les unes après les autres, afin de s'assurer de l'existence de la plus légère efflorescence. Il n'est pas moins important de remarquer soigneusement le plus léger dégoût, la plus légère tristesse; de visiter la bouche pour en connoître l'état inflammatoire; de voir si les yeux ne sont pas larmoyans, si la rumination n'est point retardée, si le lait n'est pas altéré, & en un mot, de reconnoître le plus léger symptôme qui puisse faire soupçonner l'invasion de la maladie. Si l'épizootie est de nature à affecter l'intérieur de la bouche, cette cavité doit être inspectée plusieurs fois dans la journée, ainsi que toutes les parties qu'elle renferme, pour ne pas laisser surprendre l'animal par des tumeurs & des ulcères, capables de le conduire inopinément à la mort; si au contraire la maladie affecte le pied, il faut toucher très-sou-

vent cette partie, & notamment la couronne, pour reconnoître si la chaleur est plus forte que dans l'état naturel, ce qui est un signe non équivoque que le charbon ne tardera pas à se développer. L'engorgement des veines latérales, la dureté & la plénitude des artères de ce nom, sont des signes non moins certains de l'apparition prochaine de cette tumeur.

On doit éviter avec grand soin toute communication ; ceux qui soignent les malades ne doivent jamais entrer dans les étables saines, cette maladie étant des plus contagieuses : on brûlera à la porte des écuries, étables ou bergeries infectées, le fumier qu'on en retirera chaque jour, afin que les miasmes contagieux qu'il renferme, ne puissent, en s'étendant au loin, propager la contagion : on enterrera les cadavres le plus profondément qu'on pourra, après avoir lacéré leur cuir, pour prévenir les effets de la cupidité & de l'avarice.

Le commerce de ce cuir n'a été que trop funeste, & plusieurs provinces gémissent encore des pertes inappréciables qui en ont été la suite. Nous observerons, au reste, que ces précautions sont d'autant plus nécessaires, que les affections charbonneuses, le plus souvent mortelles, dont ont tant de fois été affectés ceux qui ont eu la témérité d'enlever les cuirs des animaux, morts de cette maladie, n'a pu jusqu'ici arrêter ce trafic trop dangereux, pour n'être pas rigoureusement prohibé.

Mais, poursuivons : toute communication des animaux sains, avec les malades, doit être

soigneusement interceptée ; on tiendra les premiers dans des étables , & on ne les laissera aller que dans des pâturages bien parqués , & même clos de murs , peu éloignés des habitations. Cette maladie est semblable au claveau , par la facilité avec laquelle elle se communique ; il suffit du passage d'un animal infecté , dans un lieu habité par des animaux sains , pour qu'elle se répande sur eux ; & nous pourrions citer plusieurs exemples , qui prouvent qu'un animal infecté , introduit furtivement dans une paroisse , a occasionné la perte entière de ses bestiaux.

On fera bouchonner , étriller & broffer souvent l'animal , afin de rétablir l'excrétion de l'insensible transpiration , cette évacuation si salutaire étant presque toujours supprimée dans cette maladie : on le tiendra couvert & dans la plus grande propreté : on fera bouillir du vinaigre dans un vase , sur un réchaud , on en dirigera les vapeurs sous le ventre , sous la poitrine & dans les naseaux ; on lui fera souvent respirer un air frais , soit en le promenant , s'il fait beau , soit en parfumant l'écurie , l'étable , le chenil , &c. avec des plantes aromatiques , le feu étant un ventilateur très-efficace pour renouveler & purifier l'air , il importe d'entretenir des brafiers à la porte des écuries & en dedans ; on fixera , dans la bouche des chevaux & des bœufs , des billots , composés de deux onces d'oximel simple , trois gros de racines d'angélique en poudre , ou assa-fœtida , & quatre gros de camphre en poudre , le

tout mêlé ensemble & enfermé dans un linge, autour d'un bâton, de la grosseur du petit doigt.

Les animaux malades seront tenus à la diete la plus sévere, la moitié de la ration ordinaire sera donnée à ceux qu'il s'agira de préserver. Les chevaux, les bêtes à cornes, & les bêtes à laine, seront tenus au sec; le foin, la paille & le son seront choisis très-bons & très-sains, & seront leur seule nourriture.

Ceux de ces animaux qui seront affectés d'ulceres à la langue, n'auront pour toute nourriture, qu'un peu de son mouillé & de l'eau blanche, sur un seau de laquelle on aura fait dissoudre une once de sel de nitre, toute autre nourriture solide entre dans les ulceres, les irrite, les déchire, & les agrandit : on ne délivrera cette ration qu'après avoir injecté dans la bouche des liqueurs détersives, & avoir lotionné particulièrement l'ulcere, en faisant attention qu'aucune des particules de son ne séjourne dans la plaie.

Le cochon sera mis à l'usage de l'orge, du gland, ou du son de froment; il sera abreuvé d'eau blanchie par la farine d'orge, ou par celle de froment, sur un seau de laquelle on aura fait dissoudre une once de sel de nitre, & dans laquelle on aura ajouté un verre de vinaigre.

Le chien aura pour toute nourriture un peu de pain rassis & de l'eau pure, qu'on renouvelera souvent.

Nous terminerons cet extrait par le préervatif indiqué par l'auteur, pour toutes les especes

peces de charbons, & qui sert en même-tems de traitement pour la *fièvre charbonneuse*.

Diminuez le volume du sang par la saignée, que vous réitérerez deux & même trois fois dans les animaux sanguins & pléthoriques; ceux qui seront maigres & en mauvais état ne subiront cette opération qu'une fois, elle sera proscrite dans les femelles qui allaiteront, ainsi que dans les vaches laitières.

Donnez, pour détremper les humeurs & laver le sang, pendant les trois ou quatre premiers jours, des breuvages délayans & calmans, & des lavemens émolliens, répétés trois ou quatre fois par jour. Lorsque les déjections seront faciles, que les urines seront copieuses, rendez ces breuvages purgatifs par *quatre gros d'aloës, quatre onces de sel d'epsom, & deux gros de camphre, dissous avant le mélange dans deux onces d'oximel simple*; continuez-en l'usage jusqu'à ce que l'évacuation soit décidée; substituez à ce purgatif des infusions légères de plantes aromatiques & stomachiques; promenez les animaux pour faciliter l'évacuation désirée, & lorsqu'elle sera cessée, passez à froid un séton sous chaque muscle pectoral, dans l'endroit répondant à la partie moyenne du sternum; cette opération faite, donnez, pour faciliter la suppuration, & pour purifier le sang, tous les matins seulement, & l'animal étant à jeûn, *une infusion de fleur de sureau, feuilles de sauge, de sabine, de rue, de chaque une forte poignée, à laquelle on ajoute deux onces d'oximel simple, deux gros de quinquina, & trois gros de camphre,*

*diffous dans quatre gros d'esprit-de-vin ; il faut en continuer l'usage jusqu'à ce que la suppuration soit bien établie.*

Il faut ensuite remettre les animaux, peu à peu, à la nourriture & au travail ordinaires ; mais avec l'attention de faire nettoyer & graisser les fêtons tous les jours une fois, & de les maintenir en place pendant tout le tems de l'épizootie. Le moment de leur extraction est celui d'un beau tems, soutenu depuis quelques jours ; mais si l'atmosphère est trop raréfiée ou trop condensée, si l'air est trop froid ou trop chaud, ou chargé d'exhalaisons putrides, il faut purger auparavant les animaux, afin d'éviter tout accident.

Il arrive que'quefois, observe M. Chabert, que ce traitement est suivi, sur-tout lorsque les cauterés ont établi la suppuration, de l'éruption d'une ou de plusieurs tumeurs ; mais cette éruption n'est point inquiétante, parce qu'elle constitue le charbon *symptomatique*, qui est le moins dangereux, & celui dont les remèdes triomphent plus aisément.

Ce seroit ici la place d'indiquer les procédés curatifs, présentés par l'auteur ; mais ils sont en si grand nombre, & si étendus, en raison des modifications variées à l'infini de cette maladie terrible ; indépendamment de quoi ils sont tellement liés l'un à l'autre, qu'il faudroit copier le livre entier pour satisfaire nos lecteurs à cet égard.

Nous les invitons donc à recourir à l'ouvrage même, qui est traité avec une mé-



thode & une clarté qui font un honneur infini à M. Chabert.

(*Journal d'agriculture , commerce , finances & arts.*)

---

*MÉLANGES tirés d'une grande bibliothèque. De la lecture des livres françois ; Lettré E e. Fin des livres militaires du XVIe. siecle. A Paris, chez Moutard, imprimeur-libraire, rue des Mathurins, hôtel de Cluny. In-8vo. de 395 pages. 1782.*

Nos lecteurs se rappellent sans doute, que le volume précédent de cet important ouvrage est inclusivement terminé par la notice des mémoires du maréchal de Tavannes. M. le marquis de P\*\* commence celui-ci par un extrait fort détaillé des commentaires du maréchal de Montluc, qui furent publiés vers la fin du XVIe. siecle, & que le roi Henri IV appelloit, dit-on, *le Bréviaire des Militaires*. C'est beaucoup dire, & peut-être trop, observe l'illustre auteur des Mélanges; mais il est vrai qu'il y a peu d'ouvrages dont la lecture soit aussi utile à un militaire. Ce n'est pas que Montluc soit un parfait modele à imiter, mais les principes qu'il établit, les conséquences qu'il en tire, la maniere dont il excuse ses défauts, sont toujours justes, ou du moins dignes d'un militaire expérimenté. On ne peut lui contes-

ter une bravoure & une intrépidité rares; mais ces qualités étoient altérées par un caractère de dureté & de cruauté, qui provenoit fans doute de l'habitude qu'il avoit prise de répandre le sang des ennemis de l'état, & de la persuasion où il étoit que celui des concitoyens ne devoit pas plus être ménagé, pour peu qu'ils s'écartassent de leur devoir. Au reste, il raconte ses exploits avec toute l'énergie d'un vieux militaire Gascon, criblé de blessures & accablé d'infirmités. M. de P\*. se sert, autant qu'il lui est possible, des expressions de l'original, parce que le gasconisme y prête quelquefois des graces & de l'agrément : mais il supprime avec raison une infinité de détails qui fatiguoient le lecteur sans l'instruire.

Il seroit assez difficile de suivre l'extrait de M. de P\*. sans le copier entièrement : mais si nous nous voyons forcé d'y renvoyer le lecteur, nous ne passerons point à un autre article sans avoir fait connoître Montluc d'une maniere plus particuliere. *Blaise de Montluc* naquit en 1500; il ne nous indique point précisément cette date; mais en commençant ses mémoires, il nous déclare qu'il est âgé de 75 ans, & l'on sait que ce fut en 1575 qu'il se mit à écrire l'histoire de sa vie, & qu'il est mort en 1577, âgé de 77 ans. Il dit qu'il a fait la guerre pendant 53 ans, & commandé pendant 52, & il est certain qu'il servit en qualité d'archer, sous les ordres du brave Bayard, à l'âge de 18 ans; qu'il n'eut quelque commandement qu'à l'âge de 21, & qu'il n'a plus servi

depuis qu'il fut élevé à la dignité de maréchal de France en 1573. Il donne des leçons aux jeunes gens qui voudroient courir la même carrière que lui ; il les met en garde , 1<sup>o</sup>. contre la passion du jeu , & fait un tableau très-vif des désordres qui s'ensuivent ; 2<sup>o</sup>. contre celle du vin , qui , entr'autres inconvéniens , a celui de faire perdre la raison & le sang-froid dans le repos où l'on en auroit le plus besoin ; 3<sup>o</sup>. contre l'avidité du gain & l'avarice ; 4<sup>o</sup>. contre l'amour des femmes. *Du moins*, dit-il, *allez-y sobrement , & laissez l'amour au crochet , lorsque Mars sera en campagne.*

Montluc , gouverneur de Sienné , nous a paru très-intéressant , par la bravoure , l'adresse & la fermeté qu'il montra dans un poste aussi épineux. Peut-être aimera-t-on à connoître comment , sans le savoir , il devint le médecin du marquis de Marignan. Le marquis ne se pressoit pas d'attaquer la ville , & se contentoit de la gêner du côté des subsistances. Il est probable que l'état de sa santé en étoit la cause , car il étoit fort tourmenté de la goutte. Cependant il y avoit journellement quelques petites escarmouches entre les assiégés & les assiégeans. Ce fut dans un de ces combats que le marquis courut un grand danger : il s'étoit fait porter sur une chaise assez proche de la ville & derrière quelques masures , d'où il pouvoit voir combattre ses gens. Comme l'artillerie des assiégés étoit dirigée de ce côté , un boulet de canon renversa un vieux mur , & le fit écrouler sur le marquis , qui vraisemblablement

eut si grande peur, qu'oubliant sa goutte, il se sauva avec promptitude, & depuis ce tems il n'en ressentit plus aucune atteinte. Cette guérison singulière lui fit tant de plaisir, qu'il crut devoir un remerciement à Montluc. Il lui envoya un trompette, chargé de lui faire le récit de son aventure, & de lui présenter de sa part quelques paniers d'excellent vin, un chevreau & plusieurs pièces de gibier, avec l'offre, s'il en avoit besoin, de lui faire passer des médecins, soit de Florence, de Rome, ou même de France.

Montluc se douta que les politesses du marquis annonçoient quelque nouveau projet d'attaque ou de surprise, & ne se trompa point; mais les Impériaux furent repoussés, &, depuis ce moment, n'osèrent plus tenter aucune attaque à force ouverte. Cependant Marignan prit, pour réduire Sienne, un parti qui devint bientôt aussi sûr & plus cruel que les combats & les assauts: il exposa Sienne à la plus cruelle famine. Montluc, dit M. de P\*\*, vit, avec grande peine, employer ce moyen, auquel toute sa valeur ne pouvoit remédier. Il sentit qu'il falloit que lui-même fît bonne contenance. La ville étoit pleine de gens défigurés par le besoin & un long jeûne forcé. Le gouverneur étoit aussi affoibli qu'eux; mais c'étoit par l'effet d'une forte maladie, de beaucoup de remèdes & d'une longue convalescence. Pour encourager les Siennois à se mettre au-dessus de leurs souffrances, il voulut paroître aussi au-dessus des siennes. Il faut lui entendre raconter à lui-mê-

me ce qu'il en dir. » Je me fis bailler des  
 » chauffes de velours cramoisi , que j'avois  
 » apportées d'Albe , couvertes de passemens  
 » d'or , & fort découpées & bien faites ; car  
 » au tems que je les avois fait faire , j'étois  
 » amoureux. Nous étions lors de loisir en no-  
 » tre garnison , & n'ayant rien à faire , il le  
 » faut donner aux dames. Je pris le pour-  
 » point tout de même , une chemise ouverte  
 » de soie cramoisie , & de filers-d'or bien riche  
 » ( en ce tems-là on portoit les collets de che-  
 » mises un peu avallez. ) Puis pris un collet  
 » de bœuffle , & me fis mettre le hausse-col  
 » de mes armes , qui étoient bien dorées ; en  
 » ce tems-là , je portois gris & blanc , pour  
 » l'amour d'une dame de qui j'étois serviteur ,  
 » lorsque j'avois le loisir , & avois encore un  
 » chapeau de soie grise , fait à l'Allemande ,  
 » avec un grand cordon d'argent , & des plu-  
 » mes d'aigrettes bien argentées. Les chapeaux ,  
 » en ce tems-là , ne couvroient pas grand ,  
 » comme font à cette heure. Puis me vestis  
 » en casaque de velours gris , garni de petites  
 » tresses d'argent à deux petits doigts l'un de  
 » l'autre , & doublé de toile d'argent toute  
 » découpée entre les tresses , lequel je portois  
 » en Piémont sur les armes. Or avois-je en-  
 » core deux petits flacons de vin grec , de  
 » ceux que M. le cardinal d'Armagnac m'avoit  
 » envoyés. Je m'en frottai un peu les mains ,  
 » puis m'en lavai fort le visage , jusqu'à ce  
 » qu'il eut pris un peu de couleur rouge ,  
 » & en beu , prenant un petit morceau de

» pain , trois doigts , puis me regardai au mi-  
 » roir. Je vous jure que je ne me connoissois  
 » pas moi même , & me sembloit que j'étois  
 » encore en Piémont , amoureux comme j'avois  
 » été. Je ne me peux contenir de rire , me  
 » semblant que tout-à-coup dieu m'avoit donné  
 » tout autre visage. Les premiers qui me trou-  
 » verent de cette sorte , se prirent à rire ;  
 » je bravoïs par la salle ( c'est-à-dire , je fai-  
 » sois merveille ) plus que quatorze , & si ce-  
 » pendant je n'aurois eu en la puissance de  
 » tuer un poulet , tant j'étois encore foible  
 » de maladie. Le colonel Ringrave , arrivant  
 » avec ses capitaines , se mit à sanglotter à  
 » force de rire ; mais je le pris par le bras ,  
 » & lui dis : quoi ! Seigneur colonel , pensez-  
 » vous que je sois ce *Montluc* qui s'en va tous  
 » les jours mourant par les rues ? nenni , nenni ,  
 » car celui là est mort , & je suis un autre  
 » *Montluc*. Puis lui ayant expliqué , par un  
 » truchement , tout ce que je venois de dire ,  
 » ses capitaines & lui furent étrangement sur-  
 » pris. «

Cependant , continue M. le marquis de P\*\* ,  
 on vit quel étoit le but de cette comédie , lors-  
 que *Montluc* entra dans la salle où se tenoit  
 le sénat ou le conseil des principaux magistrats.  
 Ils ne le reconnurent pas d'abord ; mais enfin  
 s'étant mis à la place qui lui étoit destinée dans  
 cette assemblée , il les harangua en italien. Il  
 commença par leur dire qu'il savoit qu'il y en  
 avoit parmi eux quelques-uns qui pensoient  
 à se rendre , étant découragés par les incom-

modités du siege; qu'ils se fondoient auffi fur ce que lui-même, chargé de les gouverner & de les défendre, étoit fi foible & fi malade, qu'il ne pouvoit plus faire son devoir ni encourager les autres à faire le leur; qu'il se présentoit devant eux pour les assurer du contraire, & leur montrer que le zele pour leur service, lui rendoit ses forces, & leur dire qu'il avoit encore bien des moyens pour défendre long tems leur liberté. Il rappella qu'il avoit assez bien payé de sa personne au dernier assaut, quoiqu'il fût alors bien plus malade. » Je ne vous veux dire que ce que vous » avez vu, ajouta-t-il. Je ne suis pas Espa- » nol *vantard*, mais je suis François, & de » plus Gascon, c'est à-dire, d'une province de » France qui produit ce qu'il y a de plus » franc & de plus libre dans notre Nation. « Conclusion; il leur proposa à tous de lever la main, pour jurer qu'ils défendroient leur ville jusqu'à la dernière extrémité; ils le firent.

Montluc mourut au château d'Estillac en Agenois, au mois de juillet 1577; son dernier fils, *Fabien*, avoit été tué, deux mois auparavant, à Nogarol en Guyenne, en voulant forcer une barricade. Il avoit épousé, en 1570, *Anne*, fille de *Jean*, baron de *Montesquiou*; & il fut stipulé par son contrat de mariage, que ses enfans prendroient le nom de *Montluc-Montesquiou*. Cette postérité, du moins quant aux mâles, dura peu, car elle finit en la personne d'*Adrien de Montluc*, qui épousa *Jeanne de Foix*, qui lui porta le comté

## 106 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

de Carmain , dont il prit le nom. Il n'en eut qu'une fille unique , qui épousa *Charles d'Escoubleau* , marquis de *Sourdis* , & lui apporta , entr'autres belles terres , la principauté de Chabannois.

L'ouvrage dont la notice succede à celle des commentaires de Montluc , est peut-être le plus intéressant de ceux qui furent publiés dans le 16e. siècle , sur l'art militaire. Ce sont les *Maximes de guerre* du maréchal de *Biron*. Ce titre annonce assez que ce ne sont pas des mémoires proprement dits , mais le livre n'en devient que plus instructif. Les mémoires militaires ne sont utiles qu'en ce qu'ils mettent les lecteurs à portée de réfléchir & de tirer des conséquences dont on peut se servir au besoin ; ici c'est un vieux & respectable militaire , également habile & expérimenté , qui établit des maximes & les appuie par des faits multipliés. M. le marquis de P\*\* n'en copie qu'un certain nombre , mais il choisit les plus importantes ; il explique celles qui lui paroissent avoir besoin d'être développées , & ne cite sur chacune qu'un petit nombre d'exemples. La nature de cet ouvrage , la manière exacte & précise dont l'auteur des *Mélanges* en donne l'extrait , ne nous permet pas de nous y arrêter. Nous préférons de parcourir la dernière partie de ce volume , dont nous citerons quelques anecdotes curieuses.

Après avoir extrait tout ce que le 16e. siècle fournit de livres écrits en françois sur la tactique & la théorie de l'art de la guerre ,



après avoir analysé tous les mémoires historiques composés par des militaires, M. le marquis de P\*\* tire de tous les autres livres écrits dans ce tems-là, un assez grand nombre de traits qui y sont dispersés, & qui caractérisent l'esprit militaire du 16e. siècle, les mœurs des guerriers d'alors, leurs grandes qualités & leurs défauts. Pour achever de former cette espece de bibliothèque Françoisse militaire du 16e. siècle, il puise principalement dans les mémoires de *Castelnau*, dans ceux de *Brantôme*, dans l'histoire de M. de *Thou*, dans celle des guerres civiles de *Davila*, & dans quelques autres historiens contemporains. Il intitule cette collection intéressante : *Portraits, caracteres, traits remarquables & anecdotes militaires concernant les plus illustres guerriers & grands capitaines du 16e. siècle.*

Louis XII est à leur tête. On sait comment il défit les Vénitiens à la bataille d'Aignadel. Le matin même du jour où elle se donna, apprenant qu'ils étoient campés au lieu où ses logis avoient été marqués pour le soir : *Eh bien*, dit-il, *nous irons loger sur leur ventre.* Au fort de la bataille, les officiers & les généraux trouvant qu'il s'exposoit trop au feu de l'artillerie, voulurent l'engager à se retirer : *Si quelqu'un en a peur*, dit-il, *qu'il se mette en sûreté derrière moi.* Mais une bravade assez singulière que Brantôme rapporte de ce roi, c'est qu'étant parvenu jusques sur les bords de la lagune de Venise, & ayant par conséquent conquis tous les états de terre-ferme des Vé-

nitiens, il fit dresser une batterie vis-à-vis de la ville, qu'on ne voit de-là que de fort loin, & fit tirer à toute volée des boulets qui ne pouvoient tomber que dans la mer. Cette canonnade lui parut suffisante pour qu'on pût dire qu'un roi de France avoit assiégé la ville de Venise.

*Jean d'Armagnac, duc de Nemours, Yves d'Alegre, Louis d'Ars, Stuart d'Aubigny, & Louis de la Trimouille, sont ceux dont il est ensuite question. C'est en parlant de ce dernier, qu'on a souvent comparé au fameux comte de Montmorency, que M. le marquis de P\*\* indique un autre parallele dont on ne manquera pas de sentir toute la justesse.*

» N'existe-t-il pas encore, dit-il, un homme  
 » dont le caractère & les aventures nous rap-  
 » pelle *Louis de la Trimouille & Anne de Mont-*  
 » *morency* ? Il a fait comme eux, de grandes  
 » conquêtes, remporté des victoires, contribué  
 » au succès de plusieurs batailles, même lorsqu'il n'y commanda pas en chef; il a com-  
 » me eux, mérité l'amitié & la confiance de  
 » plusieurs de ses souverains; celui que nous  
 » voyons a été quelquefois négligé, mais ja-  
 » mais vraiment disgracié. Il a brillé trop long-  
 » tems à la cour pour n'avoir pas été l'objet  
 » de la critique & de la jalousie; mais sa va-  
 » leur & son honneur n'ont jamais été soup-  
 » çonnés. Enfin, rappelons-nous que la Tri-  
 » mouille se maria, pour la seconde fois, à  
 » l'âge de près de 80 ans. »

Un M. d'Imbercourt, de la famille de *Brimeu*,

dans les Pays-Bas, se distingua dans les guerres d'Italie, sous Louis XII. Toutes les fois qu'il étoit sur le point de combattre, il avoit une espèce de colique d'entrailles qui l'obligeoit de descendre de cheval, & de se retirer en quelque lieu pour satisfaire à un besoin naturel. » Il ne faut pas en inférer de-là, dit » Brantôme, que M. d'Imbercourt eût quel- » que crainte; il étoit très-brave; mais l'ar- » deur avec laquelle il se portoit à combat- » tre, occasionnoit en lui cette révolution, » dont les médecins peuvent rechercher la » cause. « Ce même M. d'Imbercourt avoit une inclination particulière. Lorsqu'il se déterminoit à faire quelque expédition, il choisissoit toujours l'instant le plus chaud de la journée pour l'exécuter & conduire ses troupes au combat: il sembloit que la chaleur du soleil l'animât; mais ceux qui le suivoient, ne pensoient pas de même. Cependant *la fraîcheur de M. d'Imbercourt* avoit passé en proverbe, pour dire la plus grande chaleur du jour. Ce proverbe s'est renouvelé au commencement de ce siècle, où l'on disoit *marcher à la fraîcheur de M. de Vendôme*, pour dire s'exposer au plus grand soleil.

Le maréchal de Lautrec passoit généralement pour être si *têtu* & si opiniâtre, qu'un auteur Espagnol a dit de lui: » Qu'il aimoit mieux » prendre un mauvais parti imaginé par lui- » même, que d'en adopter un qui, quoiqu'in- » finiment meilleur, auroit été présenté par un » autre. « Quand on lui reprochoit ce défaut, Brantôme prétend qu'il disoit pour s'excuser:

» Qu'il avoit lu dans l'Histoire Romaine que  
 » le général *Lucullus* avoit ce même caracte-  
 » re. « Quoiqu'il fût ordinairement malheu-  
 reux, il eut le bonheur, en 1527, de pren-  
 dre en peu de jours, Pavie, que François Ier.  
 avoit inutilement assiégée pendant plusieurs mois  
 en 1524. On prétend que le roi en conçut de  
 la jalousie : mais il en fut bien consolé par la  
 triste fin que Lautrec fit devant Naples en 1528.  
 François Ier. le plaignit peu alors, & dit qu'il  
 s'attendoit bien qu'une expédition qui lui avoit  
 été confiée finiroit mal. Sur quoi il faut re-  
 marquer que, lorsque François Ier. donna deux  
 fois le commandement de ses armées à Lau-  
 trec, il étoit amoureux de la comtesse de *Châ-*  
*teaubriant* sa sœur, & que lorsque le maréchal  
 fut tué devant Naples, il ne l'étoit plus.

Au reste, on ne doit pas oublier qu'en fa-  
 veur de ce Lautrec, une intrigue de cour ren-  
 dit le vieux maréchal *Trivulce* suspect à Fran-  
 çois Ier. On lui dit que, comme il étoit Mi-  
 lanois, il favorisoit ses parens & ses amis, au  
 préjudice des véritables partisans de la France.  
 Le roi le rappella. Il revint à la cour, trouva  
 François Ier. à Chartres, & quand il voulut  
 aborder S. M. pour se justifier, le roi ne dai-  
 gna ni le voir, ni l'entendre, & tourna la tête  
 d'un autre côté. Le maréchal, qui avoit près  
 de 80 ans, & qui, tourmenté de la goutte,  
 étoit obligé de se faire porter, eut beau s'é-  
 crier : » Sire, Sire, un mot d'audience « ; il  
 ne l'obtint pas. Dans le moment il fut se met-  
 tre au lit, &, dit Brantôme, » n'en releva

» jamais jusqu'à ce qu'il fût mort ; & comme  
 » le roi fut la cause de sa maladie, touché en  
 » sa conscience, il l'envoya visiter. Pour toute  
 » réponse, le maréchal dit : *Hélas ! il n'est plus*  
 » *tems ; le dédain duquel il a usé envers moi,*  
 » *& mon dépit ont déjà fait leur opération ; je suis*  
 » *mort.* » Le roi en fut fort marri ; d'autant que le  
 maréchal de Lautrec , en faveur de qui toute  
 cette intrigue avoit été faite, ayant eu le com-  
 mandement du Milanois , s'y conduisit encore  
 plus mal que le maréchal de Trivulce. Aussi  
 M. le marquis de P\*\* fait-il avec raison l'ob-  
 servation suivante. » Les tristes exemples des  
 » coups que portent les paroles lâchées impru-  
 » demment par un souverain, qui quelquefois  
 » n'est pas méchant , mais seulement inconsi-  
 » déré, sont très-communs : en voici un du  
 » mal que peut faire même leur silence. «

L'origine de la fortune de *Montpezat* mérite  
 d'être rapportée. » Le soir même de la bataille  
 » de Pavie , François I , étant enfermé dan-  
 » une chambre, y étoit gardé à vue par un  
 » soldat Espagnol, & ce soldat avoit avec lui  
 » un prisonnier qu'il avoit fait à la bataille,  
 » & qu'il ne vouloit pas quitter, dans la crainte  
 » de perdre sa rançon. Ce prisonnier étoit d'  
 » *Lettes Després de Montpezat*, gentilhomme du  
 » Quercy, homme d'armes de la compagnie  
 » du maréchal de Foix. Le roi n'ayant per-  
 » sonne pour le déshabiller, le prisonnier s'of-  
 » frit à lui rendre ce service, avec la permis-  
 » sion de la sentinelle qui les gardoit tous les  
 » deux ; & François I ayan répondu à celui-

## 112 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» ci de la rançon de Montpezat , il continua à  
 » servir le roi , coucha dans sa chambre , &  
 » le suivit en Espagne. Content de son service ,  
 » François I le prit en amitié & lui procura  
 » un avancement que certainement il n'eût pu  
 » espérer dans d'autres circonstances. Il fut  
 » d'abord gentilhomme de la chambre du roi ,  
 » capitaine de 50 hommes d'armes , sénéchal  
 » du Périgord : le roi lui fit épouser la de-  
 » moiselle *Dufou* , riche héritière d'une fa-  
 » mille de Poitou. Montpezat défendit la ville  
 » de Fossan en Piémont , en 1536 , fut fait  
 » maréchal de France en 1541. La même an-  
 » née, il forma le siège de Perpignan, qu'il ne  
 » put prendre, quoique le dauphin , depuis  
 » Henri II , y vint en personne. Cela ne l'em-  
 » pêcha pas d'obtenir , en 1542 , le gouver-  
 » nement du Languedoc , à la place du con-  
 » nétable de Montmorency , lors de la disgrâce  
 » de celui-ci. Il mourut en 1544. Sa posté-  
 » rité masculine s'est éteinte avec ses deux  
 » petits-fils. «

Depuis long-tems on est convaincu de l'im-  
 portance de cette histoire de notre littérature,  
 dont nous avons tant de fois remis le plan  
 sous les yeux des lecteurs. L'extrait de chaque  
 volume ne fait plus qu'ajouter à notre recon-  
 naissance & à celle du public , & nous n'avons  
 pas besoin de répéter ici les éloges que l'illu-  
 stre auteur de cette entreprise mérite à tant  
 d'égards. Nous terminerons la notice de ce vo-  
 lume par quelques passages piquans sur des  
 guerriers du 16e. siècle. En voici qui concer-

ment le comte de Buren, grand-seigneur Flamand, qui étoit très-attaché à Charles-Quint.

Pour soutenir les intérêts de ce prince, il fit la guerre à toute rigueur aux rebelles des Pays-Bas. Si ses qualités militaires ne le mettent point au-dessus de ses contemporains, il est douteux qu'aucun d'eux fût plus grand buveur que lui. Il *carrouffoit*, ou si l'on aime mieux, *tringuoit* en vin & en bière, depuis le matin jusqu'au soir. Étant tombé malade, son médecin lui conseilla de changer son régime : il n'en voulut rien faire. Le docteur l'étant venu voir un jour, lui trouva le poulx si altéré, qu'il lui déclara qu'il n'avoit plus que cinq ou six heures à vivre. *Cela étant ainsi*, dit-il, *il faut bien les employer*. Aussi-tôt il fit mander ses parens & ses amis, & après avoir fait son testament, s'être confessé & avoir reçu le viatique, il se fit revêtir de ses plus beaux habits, armer de toutes pieces, à la tête près, endosser son manteau & le grand collier de l'ordre de la Toison-d'or, & s'étant assis en cet équipage, au milieu de la grande salle de son hôtel, il admit à son audience tous les gens de sa maison, leur parla à tous les uns après les autres, leur donna ses derniers ordres, leur distribua ses meubles & les chevaux de son écurie, &, dit Brantôme, *bût le vin de l'étrier de la mort*, soutenu par deux de ses gentilshommes, après quoi il expira.

Voici un trait de fermeté du marquis du Guast ou del Vasto, employé bien à propos. Il commandoit l'armée espagnole sous Charles-

Quint au siège de Tunis ; comme l'empereur se hasardoit trop , le marquis l'arrêta , & lui ordonna , comme général , de se retirer au corps de bataille , parce qu'il ne faut pas , disoit-il , que toutes les affaires soient ruinées par la perte & par l'imprudence d'un seul homme.

Ce fut sur le marquis du Guast que le comte d'Enguien gagna la fameuse bataille de Cérifoles. Le marquis se croyoit si certain de la gagner , qu'avant de la livrer , il s'abandonna aux plus indécentes fanfaronades ; & donnant , avant de partir de Milan pour livrer ce combat , un grand souper aux dames Milanoises , il leur promit d'amener à leurs pieds le comte d'Enguien prisonnier , & de le leur livrer pour en faire ce qu'elles jugeroient à propos. La bataille se donna , le marquis fut vaincu & prit la fuite. Les vainqueurs trouverent dans la tente son bouffon. Un des soldats pillards lui ayant demandé s'ils alloient faire une bonne capture : *Oh ! je vous en réponds* , leur dit-il : *vous allez trouver le plus riche & le plus bel équipage ; on n'en a rien détourné , & le général mon maître n'a emporté avec lui que ses éperons.*

Ce Brantôme est quelquefois d'une bonhomie bien attachante. En parlant de Henri II , il dit que dans le tems de pluie , il s'amusoit à jouer à la paume , sans vouloir jamais tenir le jeu en premier , mais seulement seconder ou tiercer. Au reste , il y avoit du plaisir à l'avoir pour second : car il abandonnoit son gain à ses associés ; & quand ils perdoient , il payoit pour eux. On ne peut pas être plus beau joueur ;



& , dit Brantôme , » les parties n'étoient alors  
 » que de deux , trois ou cinq cens écus , au lieu  
 » qu'à présent elles font de quatre ou fix mille  
 » écus ; mais le paiement n'est pas si beau , ni si  
 » exact qu'il l'étoit alors. «

Voici ce qu'il raconte du baron , depuis connétable de Montmorenci , qui étoit fort attaché à la religion de ses peres.

» Tous les matins il ne faillait de dire ses  
 » paternôtres , soit qu'il ne bougeât du logis ,  
 » ou montât à cheval , & allât parmi les champs  
 » aux armées ; & en les disant tout marmot-  
 » tant , il disoit , lorsque les occasions se pré-  
 » sentoient : *Allez-moi prendre un tel ; attachez*  
 » *cettui-là à un arbre ; faites passer cettui-ci par*  
 » *les piques tout à stheure ou les arquebuses , tous*  
 » *devant moi : taillez-moi en pièces ces marauds*  
 » *qui ont voulu tenir ce clocher contre le roi ; brû-*  
 » *lez-moi ce village ; boutez-moi le feu par-tout à*  
 » *un quart de lieue à la ronde ; & ainsi tels ou*  
 » semblables mots de justice ou police de guerre  
 » proféroit-il selon les occurrences , sans se dé-  
 » baucher ( détourner ) nullement de ses pater ,  
 » jusqu'à ce qu'il les eût parachevés , pensant  
 » qu'il eût commis une grande faute , s'il les  
 » eût remis à dire à une autre heure : tant il  
 » étoit consciencieux. «

Quelquefois l'anecdote la plus simple inspire au savant auteur des *Mélanges* un trait profond de morale. Après avoir dit que le connétable dans son premier exil conserva toujours la plus grande grande considération , qu'il s'expliquoit avec beaucoup de liberté sur tout

## 116 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ce qui se faisoit à la cour , & que même devant le roi , quand on osoit l'attaquer , il se trouvoit toujours là quelqu'un pour le défendre , il ajoute : *tant il est vrai que les rois ne peuvent pas faire tout perdre à ceux qui ne tiennent pas tout de leur faveur & de leur confiance passagere.*

» Le connétable ( dit-il ailleurs ) , qui avoit  
 » l'ambition de faire épouser à son fils la fille  
 » naturelle du roi Henri II, ne trouva d'autre  
 » moyen , pour parvenir à son but , que  
 » de faire faire une loi par laquelle les mariages  
 » faits sans le consentement des parens  
 » étoient déclarés nuls. Telle est l'origine de  
 » l'édit de 1556 contre les mariages clandestins. «

» Anne de Montmorency , déjà maréchal de  
 » France , fut nommé ambassadeur extraordinaire  
 » en Angleterre , pour faire jurer au roi  
 » Henri VIII la paix & l'alliance avec François I, & lui porter l'ordre de St. Michel.  
 » Il remplit cette ambassade extraordinaire avec  
 » un éclat & une magnificence surprenans. La  
 » suite étoit de plus de 600 seigneurs & gentilshommes. On lui fit à Londres des honneurs incroyables : le roi d'Angleterre lui  
 » donna le spectacle de faire jouer devant lui  
 » des tragédies & des comédies dont les acteurs & les actrices étoient les plus grands  
 » seigneurs & les plus grandes dames d'Angleterre. La princesse Marie , fille de Henri VIII  
 » & de Catherine d'Aragon , qui dans la suite  
 » monta sur le trône d'Angleterre , y joua

» un des principaux rôles. Anne de Montmo-  
 » rency reçut de la main du roi les marques  
 » de l'ordre de la Jarretiere , tant pour le roi  
 » son maître que pour lui-même. Il les rap-  
 » porta en France , & François I ne cessa ja-  
 » mais de s'en parer , sur tout lorsqu'il rece-  
 » voit des ambassadeurs d'Angleterre , & le  
 » jour de St. Georges , patron de l'ordre bri-  
 » tannique. «

» Le connétable abusoit de sa puissance au  
 » point qu'il cassoit ou faisoit casser , pour ainsi  
 » dire , de son autorité seule , les arrêts des  
 » cours souveraines. Enfin celles-ci , comme  
 » de raison , le trouverent mauvais , & adres-  
 » serent des remontrances très-fortes au roi ,  
 » qui les laissoit ainsi gouverner par un homme  
 » qui ne connoissoit point les formes judiciai-  
 » res. Montmorency se trouvant personnelle-  
 » ment insulté dans ces remontrances , prit la  
 » chose avec une hauteur qui paroîtroit au-  
 » jourd'hui presqu'inconcevable. Les auteurs  
 » contemporains disent qu'en parlant au chef  
 » d'une des cours souveraines du royaume ,  
 » il lui adressa ces terribles paroles : *Vous êtes*  
 » *plaisans de croire que le roi ne sache pas ce*  
 » *que vous êtes ; vous tenez tout de lui , & vous*  
 » *ne ferez rien si-tôt qu'il le voudra : allez igno-*  
 » *rans , allez apprendre à parler à votre maître.* «

Nous pourrions prolonger encore nos cita-  
 tions. Nous nous bornerons à rapporter une  
 anecdote sur le même connétable , dont un des  
 défauts étoit l'obstination. Il répondit avec beau-  
 coup de fierté au maréchal de Saint - André ;

qui ne vouloit pas qu'on donnât la bataille de St. Quentin : un vieux capitaine , nommé Doignon , qui étoit lieutenant de sa compagnie de gendarmes , & qu'il avoit coutume d'appeller *le bon-homme* , ayant voulu lui faire aussi des représentations : *Bon-homme* , lui dit-il , *laissez-moi faire*. La bataille tournant mal , le connétable , au milieu de l'action , lui demanda : *Bon-homme* , *que faut-il faire ?* Monseigneur , répondit Doignon , *je n'en fais plus rien ; il y a deux heures que je le savois bien*.

( *Journal de Paris ; Journal de littérature ; des sciences & des arts ; Journal encyclopédique.* )

---

LETTERS on political liberty , adressed to a member , &c. *Lettres sur la liberté politique , adressées à un membre de la chambre des communes du parlement Britannique* , &c. Londres , chez Evans , in-8vo. 1782.

CET ouvrage , dont nous avons annoncé la publication dans notre dernier journal (\*) , est ce qu'il y a de meilleur sur la liberté , depuis ce qu'en a dit Montesquieu dans son *Esprit des loix*. L'auteur invitant les savans à traiter la politique comme une science , observe que » le

---

(\*) *Esprit des Journaux* , novembre , 1782 , page 390.

» gouvernement a été rapporté à l'ordre de la  
 » divinité, aux réglemens des patriarches, à  
 » l'influence physique des climats, à la force  
 » des circonstances accidentelles, qui forment  
 » l'esprit d'une nation, à un droit divin à l'é-  
 » gard de certaines familles favorisées, à la su-  
 » périorité des talens, à l'ascendant des forces,  
 » à des droits inhérens, &c. Si le gouverne-  
 » ment peut être rapporté à l'une de ces cau-  
 » ses, il peut l'être à toutes. «

» La politique, prenant le rang de science,  
 » ne sera plus abandonnée aux gens d'affaires,  
 » dont les facultés actives sont aussi grandes,  
 » que le pouvoir de réflexion est peu confi-  
 » dérable. «

» Aujourd'hui les plus grands hommes dans  
 » chaque état, à l'exception de la Chine, ne  
 » sont que des passagers dans un vaisseau con-  
 » duit par d'ignorans marins, qui s'appliquent  
 » à toute autre chose qu'à la science, d'où  
 » dépend leur sûreté. Quand le vaisseau échoue,  
 » les philosophes sont précipités dans les aby-  
 » mes. Le premier devoir de chacun seroit  
 » d'examiner la nature & la construction de  
 » la machine sur laquelle il est embarqué pour  
 » faire le voyage de la vie. «

L'auteur établit & conserve la distinction,  
 à laquelle on a fait peu d'attention jusqu'ici,  
 entre la liberté civile & la liberté politique.  
 La première est le résultat des loix & des ré-  
 glemens qui mettent des bornes aux actions des  
 hommes, comme citoyens de la même com-  
 munauté, & les laissent libres dans ces limi-

tes. La liberté politique n'a rapport qu'aux grandes divisions de l'état, le peuple, la puissance exécutive & législative, & consiste à les maintenir chacun dans leurs droits. Ainsi une société n'a point de liberté politique, si son pouvoir exécutif influe & domine sur la puissance législative, & si la nation n'a point un moyen légitime & praticable, de réprimer & de surprendre les pouvoirs du gouvernement, lorsqu'ils sortent de leurs bornes.

Lors de la révolution, & depuis l'avènement de la maison d'Hanovre au trône, les libertés civiles de la Grande-Bretagne ont été augmentées, tandis que sa liberté politique a été presque anéantie. » Notre constitution, dit » l'auteur Anglois, présente la machine la plus » difficile à conduire, que la folie humaine ait » jamais produite. « Une pareille assertion est très-bizarre.

L'anonyme observe que tous les officiers des membres d'un corps ou d'une société doivent être distincts, & ne peuvent empiéter les uns sur les autres, sans préjudice & inconvéniens; que le pouvoir, qui n'est point contrebalancé par une puissance, qui lui résiste, est nécessairement funeste. Chez une nation qui n'a pas le pouvoir de maintenir sa liberté politique, une législation, & une magistrature sont une absurdité, ou un masque qui cache le despotisme.

Un état bien constitué, ayant des corps parfaitement séparés pour faire des loix, pour les exécuter, & pour maintenir tous les su-  
jets

jets dans leur justes limites , peut être une idée scientifique ; mais des philosophes , comme notre auteur , s'en occupent. Il rapporte avec discernement , quoique d'un ton un peu satyrique , les motifs par lesquels les particuliers s'écartent des formes. Il observe que du tems des Saxons , l'état jouissoit de la liberté politique à un très-haut degré ; il en trace ensuite l'histoire ; il ajoute qu'on fit une nouvelle constitution lors de la révolution , & qu'en s'occupant tout-à-fait de la liberté civile , & nullement de la liberté politique , on préféra le moindre bien au plus grand.

L'auteur distingue le peuple de la populace , & condamne la doctrine , qui prétend que le premier magistrat n'est point responsable de ses actions. Il observe que les neuf dixièmes des propriétés de la nation , sont entre les mains de ceux qui ont désapprouvé la guerre avec l'Amérique. Il lui semble qu'on commence à s'appercevoir que la propriété n'est pas une base assurée pour le pouvoir & la liberté politique. Selon lui , on ne fait pas encore précisément si c'est la *propriété* , ou si ce sont les *personnes* qui constituent l'état. Les individus riches , &c. auront toujours quelque influence sur le gouvernement , mais cette influence variera selon le plus ou le moins de vertu publique. Les hommes rentreroient bientôt dans l'état sauvage , si les richesses cessoient d'avoir leur effet ordinaire. Ceux qui possèdent des richesses , & ceux qui n'en possèdent point , verroient avec un chagrin égal diminuer leur

crédit & leur importance. L'opposition au plan de limiter le nombre des pairs vint de la chambre des communes. Mais une législation qui se règle & fait des loix sur de pareils principes, est nécessairement insuffisante, injuste & mauvaise.

Mais comment voir & déraciner ces vices & ces erreurs naturelles ? Comment désigner les sujets auxquels la voix du peuple est nécessaire & compétente ? Ces questions & plusieurs autres, seront sans doute discutées par notre auteur dans un autre tems.

Prétendre que le peuple possède & exerce le droit reconnu & légitime d'inspecter les pouvoirs législatif & exécutif, quoiqu'ils soient émanés de lui, c'est une assertion depuis si long-tems oubliée, qu'il faudra des tentatives, de grands efforts, & beaucoup d'années pour la faire entendre & l'établir. Il faudra peut-être se contenter d'y arriver à pas lents, ou par des associations irrégulières, comme celles dont l'Amérique & l'Irlande ont donné l'exemple, & il faudroit peut-être attendre quelque occasion critique & importante.

L'auteur non-seulement indique le mal, mais il propose encore le remède. Et quoique plusieurs puissent être à cet égard d'un autre avis, il nous semble que sa méthode ne pourra manquer d'être approuvée par le plus grand nombre. C'est par les divisions, & un arrangement semblable à l'organisation d'une armée, que la plus grande multitude peut sentir, juger, agir, &c. sans confusion, sans conspiration,



& sans danger. Il lance ensuite l'anathème contre ceux qui craignent l'innovation.

» La liberté, il est vrai, fut très-souvent  
 » l'ouvrage des révolutions; rarement fut-elle  
 » celui de la raison. Il fallut des passions pour  
 » détruire des passions; ce ne fut que l'excès  
 » des maux, qui força les hommes d'y cher-  
 » cher du remède. L'ignorance & la paresse  
 » les attachent à leur sort; ils supportent leurs  
 » peines, tant qu'elles sont supportables. Ce-  
 » pendant à la fin, aigri par le malheur, l'es-  
 » clave au désespoir, rompt quelquefois ses  
 » fers. Fatigué d'un pouvoir qui l'écrase, il  
 » tente alors toutes sortes de voies pour s'en  
 » débarrasser. C'est donc le despotisme qui l'o-  
 » blige à chercher dans les révolutions, des  
 » ressources cruelles & périlleuses, mais deve-  
 » nues nécessaires. Les révolutions sont au  
 » monde politique, ce que les tempêtes & les  
 » orages sont au monde physique; ils purifient  
 » l'air, & rétablissent la sérénité. Le despotif-  
 » me, semblable aux ardeurs d'un soleil trop  
 » brûlant, amasse des exhalaisons, qui s'em-  
 » brasent à la fin pour produire des tonner-  
 » res, dont la terre est ébranlée. Si des fac-  
 » tions agitent les sociétés où regne la liberté,  
 » c'est que la liberté n'y est pas encore éta-  
 » blie sur des fondemens assez solides. Mais  
 » dira-t-on, les habitans d'un pays libre, sont-  
 » ils plus heureux que d'autres? Sentent-ils  
 » leur bonheur? La possession d'un grand bien  
 » est toujours mêlée d'inquiétude; ceux qui  
 » n'ont rien à perdre, n'ont pas lieu d'être al-

» larmés. D'ailleurs, il est de l'essence de l'hom-  
 » me de n'être jamais parfaitement content.  
 » Ses desirs satisfaits le jettent dans l'inaction,  
 » que suit toujours la langueur. L'amour de la  
 » liberté, que l'intérêt de tant d'hommes puis-  
 » sans ou rusés attaque sans cesse, est une pas-  
 » sion jalouse & toujours éveillée. La tran-  
 » quillité dont jouissent quelquefois les sujets  
 » d'un despote, ressemble à l'inertie nécessaire  
 » des hommes retenus dans une prison. Leur  
 » gaieté même n'est que celle de ces malheu-  
 » reux, qui s'enivrent pour s'étourdir sur leurs  
 » maux. Leurs repos est celui d'un malade,  
 » que sa langueur accable. Les factions sont  
 » utiles à une nation, pour assurer sa liberté  
 » de plus en plus. Les corps politiques, ainsi  
 » que ceux des individus, demandent du mou-  
 » vement & de l'exercice pour conserver leurs  
 » forces, & pour se maintenir dans l'activité.  
 » La santé de notre corps dépend d'un exer-  
 » cice modéré, qui, sans l'accabler, développe  
 » ses facultés ; dans un corps politique, il faut  
 » de l'action ; il faut que les différens corps  
 » dont l'état est composé soient dans une lut-  
 » te, qui ne devient dangereuse que lorsque  
 » l'équilibre se détruit. La paix d'un état des-  
 » potique ressemble à l'inaction d'un cadavre,  
 » qui n'est plus remué que par les vers, qui  
 » le rongent, ou par les bêtes, qui le dévo-  
 » rent. La servitude, dit un grand homme,  
 » commence toujours par le sommeil. Il faut  
 » des citoyens actifs & vigilans pour conser-  
 » ver une liberté, que dans la société même,

» une foule d'ennemis tâche sans cesse d'anéan-  
 » tir. Elle importune le chef, qui veut tou-  
 » jours être absolu ; elle déplaît à ses minis-  
 » tres, qui veulent opprimer sous son nom ;  
 » elle choque les grands, qui veulent être  
 » distingués par d'injustes privilèges. ....

Ces lettres sont écrites avec la précision de Tacite ; elles sont pleines de feu & d'énergie. Les principes de l'auteur, en général, ne seront guère approuvés que dans un gouvernement libre ou républicain.

( *Monthly review.* )

*ANTICÉNOSOPHIE, ou le contraire de la vaine sagesse, poème didactique ; par M. G\*\* , prêtre, ancien curé de St. M\*\*, ci-devant chanoine de M\*\*\*. A Rome, & se trouve à Paris, chez l'Esclapart, libraire, pont Notre-Dame, à la Sainte-Famille. In-12. de 250 pages.*

**A** *Nticénosophie* est un intitulé de la fabrique de l'auteur, lequel intitulé est composé de trois mots grecs qu'il a très-bien traduits par ces trois mots françois, *le contraire de la vaine sagesse*. Ce titre savant annonce l'objet du poème, qui est de foudroyer les incrédules avec six mille vers polémiques. Nous croyons qu'il est vraiment difficile qu'ils tiennent contre une telle artillerie. Il y a des ouvrages qui n'exigent des journalistes aucune observation : des

citations prises au hasard , suffisent pour les faire connoître ; & qui a jamais fait des observations critiques sur le poëme de *la Magdeleine* , d'un certain carme ? Les amateurs en ont rapporté des fragmens , & il n'en a pas fallu davantage pour le rendre très-célebre. Citons donc des morceaux de l'*Anticénosophie* ; on verra probablement que ces vers-là sont bien moins susceptibles de critique que d'admiration. Voici comme l'auteur prouve dans le premier chant que Moïse a existé.

D'Adam jusques à lui n'ayant que quatre ayeux,  
 Dans l'exode il traça ce qu'il vit de ses yeux.  
 Doubter qu'il soit au monde une ville de Rome,  
 Ou nier qu'elle ait eu pour fondateur un homme  
 A vingt siècles de nous, appelé Romulus,  
 Que Scipion soit né dans Rome, où Lentulus,  
 Ce seroit s'acquérir le plus grand ridicule;  
 De peur d'avoir le bruit d'être un peu trop crédule,  
 On auroit le renom d'un fameux insensé;  
 Non, c'est à quoi jamais personne n'a pensé;  
 Mais se persuader de crainte de surprise,  
 Qu'il n'a point existé sur la terre un Moïse,  
 Ce seroit à l'excès être aussi craintif, ou  
 Il en faut convenir, même encore plus fou.

Après avoir tonné, dans le troisieme chant,  
 contre Mahomet & l'alcoran, il poursuit ainsi :

Mais un autre scandale encor plus odieux,  
 C'est la pluralité, le culte des faux dieux  
 Qui subsistent toujours dans de vastes contrées,  
 A qui nos vérités ne sont pas démontrées;  
 Dans notre Europe même, au Nord, chez le Lapon,

Dans l'Afrique, dans l'Inde, à la Chine, au Japon,  
 Où la fausse sagesse enflamme, incise, entaille,  
 Où sa féroce armée est rangée en bataille  
 Contre l'humanité, le bon sens, la raison,  
 N'adresse qu'au mauvais sa timide oraison,  
 Et suit aveuglement le bramin ou le bonze,  
 Qui, sous un air dévot, portent un cœur de bronze.

Description érudite de tous les oracles, de  
 toutes les fêtes, & de tous les temples qui  
 ont été détruits,

Oracles séduisans, ambigus dans leur tour,  
 D'Ammon, Delphes, Délos, Cyrrha, Patares, Cumes,  
 Repas de chair humaine, impudiques coutumes,  
 Sacrifices d'enfans, d'hommes & d'animaux,  
 Disques, palladium, charmes, larves, arvaux,  
 Vestales, epulons, dactyles, vulcanales,  
 Sorts, livres sybillins, thyrses, fleurs, paganales,  
 Hécatombes, parfums, hymnes, libations,  
 Offrandes, vœux, habits, bains & lustrations.  
 Satan, singe de dieu, s'argeoit des pontifes  
 Comme chez les Romains, & tels que les califes,  
 Comme encor maintenant au Japon, au Tangut  
 Et par-tout où du ciel il vole le tribut.

Le septieme chant commence par une ré-  
 futation du déisme & par des vers contre Bayle :

De ce compilateur quelques menus extraits  
 Vous suffisent pour prendre ou fabriquer vos traits,  
 Petits-mâîtres musqués & transformés en femmes,  
 De mouches & de fard masqués comme les dames.  
 O *petite-maîtrise* inconnue aux anciens !  
 Chez nous le premier poste est celui que tu tiens ;  
 Tes regards dédaigneux, tes haussemens d'épaules  
 Que l'on ne vit jamais autrefois dans les Gaules,

## 128 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

Grimaces, pirouettes & rengorgemens fiers  
Sont de cérémonie aujourd'hui tes grands airs.  
Ce n'est qu'en se prêtant à tes jeux insipides,  
Que lorsqu'on contribue à tes plaisirs stupides,  
Que l'on est à ton goût un homme essentiel,  
En mérites eut-on l'éclat de l'arc-en-ciel !

### Autre diatribe dans le huitieme chant.

On ne reconnoît plus la nation françoise,  
On n'y parle à présent qu'équivoque & fadaïse,  
Et l'on n'y pense plus que par distraction,  
Comme une trombe en mer toujours en action,  
A des riens somptueux, en style d'épigramme,  
De papier, chaque jour, on emploie une rame.  
Le goût pour le joli poussé jusqu'au transport,  
De nos conceptions retrécit le ressort,  
Au point que le sublime, à nos yeux, est énorme,  
Le simple, médiocre, & le pieux, difforme.  
Sur les productions, comme sur les habits,  
De la coquetterie on répand les rubis.  
Où sont ceux, parmi nous, qui cherchent à s'instruire  
Dans les sages auteurs, les seuls qu'on devroit lire ?  
On voit perdre souvent (la piété s'en plaint)  
Un tems si précieux dans un état très-saint,  
En plaisirs indécens, en lectures profanes,  
En visites, festins, jeux, trafics & chicanes.  
Polycarpe, Irenée, un Denis, Cyprien,  
Les Grégoires, de vous on n'y fait presque rien.  
Ignace, Caïus, les Hilaires, Damase,  
Les Eusebes, Eustate, Amphiloque, Athanase,  
Basile, Tite, Optat; de nos clercs peu lettrés,  
Marc, Philastres, Marcel, Pacien sont ignorés.  
C'est à leur tribunal qu'on voit les Théophiles,  
Didyme, les Ephrem, Proclus & les Cyrilles,  
Hypolite, Methode, Osius, sans honneur,  
De plaire aux paresseux ils n'ont pas le bonheur.

Enumération des auteurs qui composent la  
bibliothèque de l'incrédule.

Un Barberin, Pétrarque, Arioste, Aretin,  
Bocace, Coquillard, Jean de Méun, Cretin,  
Rousseau pour l'épigramme, un Piron, un Lafare,  
Hamilton en romans ce qu'on a de plus rare,  
Desfontaines, Dargens, Lattaignant, Colardeau,  
Richer, Vadé, Dorat, orneur du Jouvenceau,  
Sans oublier Voitaire; une bibliothèque  
Où l'on apperçoit peu d'érudition grecque :  
Mais Hobbes, Crellius, Hebert, Toland, Tindal,  
Blount, Thomas Brown, Colins, Voolston leur fanal,  
Jamais Stillingfleet, Cudwort, Clarke, Houteville,  
Les Vossius, la Chambre, escorte à ses yeux vile,  
Ni Crispo, ni Grenade, Erasme, Grotius,  
Boyle, Ray, Fenelon, Ditton, Fabricius,  
Mais un Cardan, Bodin, Peucer, les amulettes  
Et les contes pour rire occupent ses tablettes.

Les hérétiques avoient déjà fourni à l'au-  
teur la liste la plus formidable. Il n'y a pas  
jusqu'aux notes qui ne regorgent de noms aussi  
heureusement rassemblés & rimés.

Vers contre la toilette des femmes.

Une tête de femme au coiffeur indécent,  
Tributaire fait seul un état florissant.  
L'épiderme aujourd'hui des dames à clair voile,  
Qu'onteint, qu'on passe à l'huile, est semblable à la toile  
Où le peintre a placé sa gomme & ses couleurs.  
Leur toque exige-t-elle ou des ris ou des pleurs ?  
Du sexe féminin en quel tems la coëffure  
A-t-elle au sens commun jamais fait tant d'injure ?

(Journal de Paris.

*DISCOURS sur la vie & les ouvrages de Pascal.*

A La Haye ; & se trouve à Paris , chez  
Nyon l'aîné , rue du Jardinnet , quartier St.  
André-des-Arcs, 1782. *In-8vo.* 146 pages.  
Prix , broché , 1 liv. 16 f.

C E discours a paru à la tête de la collection complète des œuvres de Paschal , donnée en 1779 , en cinq volumes *in-8vo.* L'auteur , M. l'abbé B\*\*\* , le publie aujourd'hui à part avec des corrections & des additions considérables , qui certainement y donnent un nouveau prix ; c'est un ouvrage bien écrit & sagement fait , qui contient sur Pascal tout ce qui lui fait honneur , tout ce qui le peint véritablement , & tout ce qui est digne d'être rapporté , sans les puérilités dont la vie de ce grand homme , écrite par Mde. Périer sa sœur , n'est pas exempte.

On sait que Pascal naquit à Clermont en Auvergne , le 19 juin 1623 , d'Etienne Pascal , premier président à la cour des aides de cette ville. On connoît les particularités de son enfance , ses connoissances précoces en géométrie , & les découvertes importantes qui ont rendu son nom célèbre ; mais si c'est comme géometre que Pascal est le plus grand aux yeux de la postérité , c'est peut-être comme théologien qu'il a eu le plus de réputation



dans son tems ; & le tableau succinct des opinions qu'il a combattues ou embrassées , paroîtra sans doute intéressant à nos lecteurs.

Tout le monde a entendu parler de la fameuse querelle du molinisme & du jansénisme , qui a si long - tems agité l'église de France , troublé l'état , & fait le malheur d'une foule d'hommes respectables dans les deux partis ; mais peu de personnes sont bien instruites de l'origine & du fond de ces deux opinions théologiques : nous allons les mettre sous leurs yeux , d'après l'auteur de ce discours.

» Les premiers chrétiens, dit-il , occupés à  
 » la pratique des vertus , adoroient en paix  
 » des mysteres qu'ils ne pouvoient pénétrer.  
 » Les dissensions ne s'éleverent que lorsque  
 » cette ferveur venant à diminuer , l'attention commença à se fixer sur les parties spéculatives de la religion. C'est alors que , dans  
 » l'embarras d'accorder le libre arbitre avec  
 » l'action de la grace , on vit les esprits se  
 » partager , adopter & exagérer les vérités qui  
 » étoient les plus analogues à leur caractère ,  
 » à leur manière de voir & de sentir , & sur  
 » tout celles qui paroissoient se prêter le plus  
 » aux explications systématiques qu'ils se permettoient d'imaginer. Delà tous ces écarts  
 » qui , tantôt d'un côté , tantôt de l'autre , ont  
 » altéré la pureté du dogme , & qui se reproduisant sous différentes formes dans la suite  
 » des siècles , ont été tour-à-tour frappés des  
 » anathêmes de l'église. «

» St. Augustin , par le zele & les lumieres

## 132 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» qu'il déploya dans sa dispute contre Pélagé ;  
» partisan outré de la liberté , mérita d'être  
» appelé par excellence le docteur de la grace.  
» Avant cette dispute , il avoit combattu les  
» erreurs des manichéens , contraires au libre  
» arbitre. Par cette circonstance-là même , les  
» théologiens des écoles opposées ont pu puis-  
» ser des armes dans ses ouvrages ; mais com-  
» me la controverse qu'il soutint contre les pé-  
» lagiens , fut plus longue & plus animée , le  
» parti dont les opinions s'éloignoient le plus  
» des erreurs pélagiennes , a trouvé plus de  
» facilité à s'appuyer de son autorité , & s'est  
» particulièrement fait gloire de marcher sous  
» sa bannière. L'école de St. Thomas d'Aquin  
» adopta ce que la doctrine de St. Augustin  
» avoit de plus rigide , & parut y ajouter  
» quelque chose de plus rigide encore , en  
» voulant l'expliquer par le système de la  
» prémotion physique ; système suivant lequel  
» dieu lui-même imprimeroit à la volonté le  
» mouvement qui la détermine. Les francis-  
» cains & d'autres théologiens s'éleverent for-  
» tement contre cette doctrine. On accusoit les  
» thomistes d'introduire le fatalisme , de ren-  
» dre dieu auteur du péché , de le représenter  
» comme un tyran qui , après avoir défendu  
» le crime à l'homme , le nécessite à devenir  
» coupable , & le punit de l'avoir été. Les  
» thomistes , à leur tour , reprochoient à  
» leurs adversaires de transporter à la créature  
» une puissance qui n'appartient qu'à dieu , &  
» de renouveler les erreurs de Pélagé , en

» anéantissant le pouvoir de la grace , & en  
 » faisant l'homme auteur de son salut. «

Cette dispute fut animée , mais ne produisit aucun trouble , parce que *l'autorité ne s'en mêla point*. Une dissention plus funeste s'éleva bientôt.

» Luther & Calvin parurent ; ces deux nouveaux réformateurs , ardens à chercher des contrariétés entre la croyance de l'église catholique & la doctrine des premiers siècles du christianisme , prétendirent embrasser , mais outrepassèrent beaucoup les principes que St. Augustin avoit développés contre les pélagiens. Il est vrai que les luthériens ne furent pas long-tems sans revenir à des principes plus doux , & que , même parmi les calvinistes , Arminius & ses sectateurs abandonnerent tout-à-fait la doctrine de Calvin , pour prendre celle de Pélage. Mais lors de l'établissement du protestantisme , le système de la prédestination la plus rigide étoit un des points que les novateurs prêchoient avec le plus d'enthousiasme , & que les théologiens catholiques s'attachèrent le plus à réfuter. «

» Les *jésuites* , dont la société avoit pris naissance dans ce tems d'orage & de dissensions , se livrerent à la controverse avec toute l'activité que pouvoit inspirer l'ambition d'acquiescer la prépondérance dans l'église. Une métaphysique ingénieuse & séduisante leur attira des élèves & des sectateurs. Fiers de leurs succès , ils ne se bornerent pas à combattre Luther & Calvin : ils voulurent élé-

### 134 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» ver une nouvelle école contre celle de St.  
 » Thomas. Le système du jésuite Molina, sur  
 » l'accord de la grace & du libre arbitre, ba-  
 » lança la prémotion physique. Dans ce systè-  
 » me, dieu voit d'abord, par une prévision  
 » de simple intelligence, toutes les choses pos-  
 » sibles ; il voit par une autre prévision que  
 » Molina appelle la *science moyenne* ou la science  
 » des *futurs conditionnels*, non-seulement ce qui  
 » arrivera en conséquence de telle ou telle  
 » condition, mais encore ce qui seroit arrivé  
 » ( & qui n'arrivera pas ) si telle ou telle con-  
 » dition avoit eu lieu ; mais tous les hommes  
 » sont conditionnellement munis de graces suf-  
 » fisantes pour opérer leur salut, graces qui  
 » deviennent efficaces ou qui demeurent sans  
 » effet, selon le libre usage qu'ils en font ; lors-  
 » que dieu veut convertir ou sauver un pé-  
 » cheur, il lui accorde des graces auxquelles  
 » il prévoit par la science moyenne, que le  
 » pécheur consentira, & qui le feront persé-  
 » vé rer dans le bien. On voit par ce précis  
 » que Molina, cherchant à sauver la liberré  
 » humaine, lui donne une étendue trop illi-  
 » mitée, trop indépendante du créateur. Il n'a  
 » donc fait que substituer à la première diffi-  
 » culté une difficulté semblable & peut-être  
 » plus grande : car, suivant ses principes, la  
 » prescience d'un événement conditionnel qui ne  
 » doit pas arriver, est fondée sur une con-  
 » nexion entre cet événement & la condition  
 » dont il dépendoit ; connexion absolument  
 » incompréhensible, & cependant nécessaire par

» elle-même, puisque la condition n'ayant point  
 » été, & ne devant pas être réalisée, il n'a  
 » existé ni n'existera aucun exercice de la li-  
 » berté, aucune détermination qui puisse en  
 » être l'effet. Suárez fit quelques corrections au  
 » système de Molina, & crut pouvoir expli-  
 » quer, par le concours simultané de dieu &  
 » de l'homme, comment la grace opere infail-  
 » liblement son effet; sans que l'homme en  
 » soit moins libre d'y céder ou d'y résister;  
 » mais cette association de la divinité aux ac-  
 » tes de notre volonté foible & changeante  
 » est encore un mystère non moins impéné-  
 » trable que tous les autres points de la dis-  
 » pute. Malgré les objections qui démontroient  
 » l'incertitude & même la fausseté de leur doc-  
 » trine, les jésuites la produisoient par tout  
 » avec confiance, comme le véritable dénoue-  
 » ment des difficultés que les Sts. Peres avoient  
 » trouvées à concilier la liberté des actions hu-  
 » maines avec la prescience divine. Cette or-  
 » gueilleuse prétention blessa les anciennes éco-  
 » les. On fut indigné de la supériorité que ces  
 » nouveaux docteurs vouloient s'attribuer pour  
 » avoir introduit dans la théologie quelques  
 » subtilités métaphysiques qui, dans le fond,  
 » n'éclaircissoient rien, & qui même se con-  
 » tredisoient réciproquement. Les combats qu'ils  
 » eurent à soutenir en particulier contre les  
 » dominicains, s'animerent au point que le St.  
 » siege crut devoir s'en occuper : les théolo-  
 » giens des deux ordres débattirent leurs  
 » opinions devant ces assemblées si connues

## 136 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» sous le nom de congrégations *de auxiliis*. «

» Pendant que ces funestes divisions trou-  
» bloient l'église , Corneille Jansen , évêque  
» d'Ypres , si connu sous le nom de *Jansenius* ,  
» homme respecté pour sa science & pour les  
» mœurs , & fort éloigné de prévoir qu'un  
» jour son nom deviendrait un signal de dis-  
» corde & de haine , s'occupoit dans le silence  
» à méditer & à rédiger en corps de système  
» les principes qu'il avoit cru reconnoître dans  
» les livres du docteur de la grace. Il l'écrivit  
» sous le titre d'*Augustinus* , & le soumit au  
» jugement de l'église. A peine venoit il de  
» l'achever , lorsqu'il mourut de la peste , en  
» 1638. «

» L'*Augustinus* vit le jour pour la première  
» fois en 1640 : c'étoit un énorme in folio ,  
» écrit sans ordre & sans méthode , non moins  
» obscur par le style & par une diffusion ac-  
» cablante , que par le fond même des matières.  
» Quelle sensation , quel mal pouvoit-il pro-  
» duire , si on l'eût abandonné à sa destinée  
» naturelle ? Il dut tout son malheureux éclat  
» aux hommes célèbres qui le mirent en évi-  
» dence , & à l'animosité implacable de leurs  
» ennemis. «

» L'abbé de Saint-Cyran , ainsi que Jansé-  
» nius , imbu de la même doctrine , abhorrant  
» les jésuites & la science moyenne , vantoit  
» l'*Augustinus* , même avant qu'il fût achevé ,  
» comme le dépôt des secrets de la prédesti-  
» nation , & il en répandoit les principes dans  
» les lettres spirituelles qu'il écrivoit de tous

» côtés. Bientôt après, les solitaires de Port-  
 » Royal firent profession publique des mêmes  
 » sentimens. Alors Jansénius devint l'oracle des  
 » écoles les plus renommées : c'étoit un homme  
 » suscité de dieu , disoient-elles , pour servir  
 » d'interprete à St. Augustin. Les jésuites , ir-  
 » rités de l'abandon où ils voyoient tomber  
 » leur rhéologie , & jaloux des savans de  
 » Port-Royal , qui les effaçoient dans tous les  
 » genres de littérature , se souleverent avec  
 » emportement contre l'ouvrage de Jansénius.  
 » La matiere prêtoit aux équivoques ; en pres-  
 » tant les paroles de l'auteur , ils parviennent  
 » à former cinq propositions qui présentoient  
 » un sens évidemment faux & erronné ; ils les  
 » dénoncent au saint-siege , & sollicitent à  
 » grands cris la condamnation de l'*Augustinus*.  
 » Innocent X censura , le 31 mai 1653 , les  
 » cinq propositions , sans décider d'ailleurs d'une  
 » maniere précise , si elles étoient exactement  
 » contenues dans le livre inculpé. Le clergé de  
 » France , dans son assemblée de 1655 , de-  
 » manda un nouveau jugement au pape , en  
 » lui peignant les jansénistes comme des sujets  
 » rebelles & hérétiques. Alexandre VII ren-  
 » dit , le 16 octobre 1656 , une bulle qui  
 » condamnoit encore les cinq propositions ,  
 » mais avec la clause expresse qu'elles étoient  
 » fidèlement extraites de Jansénius , & héréti-  
 » ques dans le sens qu'il leur attribuoit. Cette  
 » bulle servit de base à un formulaire que le  
 » clergé dressa en 1657 , & dont la cour en-  
 » treprit d'exiger rigoureusement la signature.

### 138 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» Quatre ans après, Alexandre VII donna en  
» 1665 une seconde bulle avec un formulaire  
» sur le même sujet. «

» Il est vraisemblable que les jésuites au-  
» roient succombé dans leur poursuite contre  
» les disciples de Jansénius, si des hommes  
» tout-puissans dans l'Europe n'eussent eu in-  
» térêt de se joindre à eux. Les solitaires de  
» Port-Royal, & plusieurs autres théologiens,  
» sans défendre le sens littéral, prétendirent  
» qu'elles n'étoient point contenues dans l'*Au-*  
» *gustinus*, ou que si elles s'y trouvoient, c'é-  
» toit dans un sens catholique. Aucun ne mon-  
» tra tant de zèle & de véhémence que le fa-  
» meux Arnauld. Un jour, Nicole, son ami  
» & son compagnon d'armes pour la même  
» cause, mais né d'ailleurs avec un caractère  
» doux & accommodant, lui représentoit qu'il  
» étoit las de cette guerre, & qu'il vouloit  
» se reposer : *Vous reposer*, répond Arnauld !  
» *Eh ! n'aurez-vous pas pour vous reposer l'éter-*  
» *nité toute entière ?* «

» Arnauld étoit né avec une grande élo-  
» quence ; mais il n'en régloit pas assez les  
» mouvemens : son style négligé & dogmati-  
» que nuisoit quelquefois à la solidité de ses  
» écrits : car dans les matières qu'on ne peut  
» soumettre à la démonstration géométrique,  
» le charme de l'expression est l'un des princi-  
» paux moyens pour persuader. Il composa  
» une longue apologie de ses sentimens & de  
» sa doctrine ; mais en rendant justice au fond,  
» on trouva que cet écrit étoit pesant, mono-



» tone & peu propre à mettre le public dans  
 » ses intérêts. Il en convint lui-même de sang-  
 » froid , & fut le premier à indiquer Pascal  
 » comme le seul homme capable de traiter le  
 » sujet d'une manière solide & piquante. Pascal  
 » consentit volontiers à prêter le secours de  
 » sa plume pour une cause qui intéressoit des  
 » savans vertueux , infiniment chers à son  
 » cœur , & publia ces lettres si fameuses , im-  
 » proprement appelées *Lettres Provinciales*. «

Tout le monde connoît le fameux précipice de Pascal ; mais ce qu'on ne connoît pas aussi généralement , c'est la cause de cette vision singulière : cet homme étonnant , épuisé par des veilles & des travaux prématurés , s'étoit vu forcé de s'interdire absolument toute étude , toute contention d'esprit. Le principal exercice qu'il substitua aux méditations du cabinet , fut la promenade. Un jour du mois d'octobre 1654 , étant allé se promener , suivant sa coutume , au pont de Neuilly , dans un carrosse à quatre chevaux , les deux premiers prirent le mors aux dents vis-à-vis d'un endroit où il n'y avoit point de parapet , & se précipiterent dans la Seine. Heureusement la première secousse de leur poids rompit les traits qui les attachoient au train de derrière , & le carrosse demeura sur le bord du précipice ; mais on se représente aisément la commotion que dut recevoir la machine frêle & languissante de Pascal. Il eut beaucoup de peine à revenir d'un long évanouissement ; son cerveau fut tellement ébranlé , que , dans la suite , au milieu de ses

insomnies & de ses exténuations , il croyoit voir de tems en tems à côté de son lit un précipice prêt à l'engloutir. On attribue à la même cause une espece de vision ou d'extase qu'il eut peu de tems après , & dont il conserva la mémoire le reste de sa vie , dans un papier qu'il portoit toujours sur lui entre l'étoffe & la doublure de son habit. C'est encore cet accident qui réveilla en lui l'amour de la religion que son pere lui avoit inspiré dès son enfance , & le détermina à ne vivre à l'avenir que pour dieu.

( *Journal des savans ; Journal encyclopédique.* )

---

*LES aventures d'un provincial , ou histoire du chevalier DE JORDANS.* A Paris , chez J. Fr. Bastien , rue du Petit-Lion , près de la nouvelle comédie françoise. 1782. 2 parties in-12. l'une de 131 , & l'autre de 132 pag.

**Q**UOIQ'IL n'y ait rien de merveilleux dans l'invention & le style de ce roman , il est fait pour réussir , & on le fera peut être lire avec fruit aux jeunes provinciaux qui ne respirent que Paris , qui regardent Paris comme le centre du bonheur , & qui seroient prêts à sacrifier au plaisir de vivre à Paris , leur état , leur fortune , leurs parens même. Le héros est

le fils d'un M. *Jourdain*, bourgeois de Proven-  
ce. Voici le portrait qu'en fait l'auteur.

» Il avoit eu peine à finir sa logique, tant  
» elle lui avoit inspiré de dégoûts; la physi-  
» que ne l'attacha guere plus; mais en re-  
» vanche il étoit enchanté, quand il tenoit  
» entre les mains quelques-uns de nos poètes.  
» A quinze ans, il savoit par cœur les *Epi-*  
» *grammes* de Rousseau & les *Contes* de la  
» Fontaine; les romans sur-tout l'occupaient  
» délicieusement; il avoit des graces, une fi-  
» gure intéressante, une adresse singuliere; il  
» battoit ses amis à la falle d'armes, leur ga-  
» gnoit de l'argent à la paume; il étoit bon  
» danseur, habile chasseur, grand comédien,  
» & sur-tout excellent cocher. Dans tous les  
» romans & les comédies qu'il avoit lus, il  
» avoit vu Paris, choisi presque toujours pour  
» le lieu de la scene. Un beau jour il s'avisa  
» de réfléchir, & ses réflexions tomberent là-  
» dessus; on s'imagine bien qu'elles ne furent  
» pas profondes. Paris, se disoit-il, est le théa-  
» tre de tous les événemens: quel pays! com-  
» me on doit y briller! le beau rôle qu'on  
» doit y jouer! quand on est jeune... comme  
» moi; qu'on a de l'esprit... comme j'en ai,  
» & qu'on est charmant... comme je le suis.  
» Il faut absolument que je m'y jette; la ca-  
» pitale a besoin de moi; allons y fixer mes  
» pas; & laissons-y couler mes jours dans un  
» cercle de plaisirs.

Il parle de ses projets à son pere qui lui  
fait d'excellentes remontrances; il persiste, &

le bon homme Jourdain consent à ce que son cher fils aille passer un an à Paris. Il veut bien se gêner pour satisfaire cette petite fantaisie, & lui donne cent louis, en lui recommandant de les bien ménager, parce qu'il est hors d'état de lui donner davantage. Notre petit-maître provincial arrive à Paris. En arrivant, il réfléchit sur son nom, qui lui paroît excessivement commun, & il se décide à en changer. » Après bien des » combats, il ne voulut cependant pas renon- » cer entièrement à la seule chose qui le lioit » encore à sa famille ; &, par accommodement, il prit le nom de *Jordans*, qui lui parut plus sonore. Mais son ambition n'en demeura pas-là, il voulut avoir un titre ; où le trouver ? eh bien, dit-il, je suis le plus jeune de mes freres ; les cadets sont ordinai- » rement chevaliers, je m'appellerai donc le » chevalier de Jordans. «

Il se lie avec des jeunes gens de qualité, qui lui font faire connoissance avec quelques-unes de ces belles dames qu'on ne connoît ni sans argent ni sans danger, & notamment avec la belle *Sydonie*. On juge bien, d'après cet apperçu, que les cent louis de Jordans ne le menent pas loin. Il ne tarde pas à oublier la charmante Rosalie, qu'il avoit aimée à Marseille, & qui étoit si digne de son amour. Parmi ses nouveaux amis, se trouve un M. le comte, qui déshonore son nom par tous les vices à la mode, & même par l'escroquerie la plus basse. Le chevalier de Jordans se voit également dupe de ses amis & de la belle Sy-

donie. Son pere meurt ; il en reçoit la nouvelle presqu'en même tems que mille louis dont il hérite. Il joue , il perd tout ; & ne pouvant payer une lettre-de-change pour laquelle il est poursuivi , on l'arrête , & il est conduit au Forr-l'Evêque.

Tellé est la premiere partie de ce roman ; dans laquelle l'auteur a eu occasion de relever plusieurs de nos ridicules & des vices à la mode , mais qui nous paroît inférieure à la seconde. Elle n'est que le premier jet d'un homme d'esprit qui a vu , mais qui n'a pas assez digéré ses observations.

Dans la seconde partie , Jordans emprisonné demeure en proie à la douleur , au désespoir & au remords , & dans peu de jours il se trouve aux portes du tombeau. Le médecin qui est appelé , s'intéresse à son sort , obtient sa confiance , & en puisant dans sa bourse & dans celles de ses amis , il trouve de quoi le remettre en liberté. A peine est-il libre , qu'il reçoit une lettre de Rosalie , qui a su tous ses égaremens , & qui lui défend pour jamais de lui écrire. Le mépris de ses freres , qui ne veulent plus entendre parler de lui , & sur-tout la lettre de Rosalie , le replongent dans toutes les horreurs du désespoir. Il va se jeter dans une maison de chartreux , pour y finir ses jours. En travaillant à son jardin , il trouve une cassette enterrée. Cette cassette appartenoit à un jeune homme qui venoit de mourir. Qu'on juge de la surprise du malheureux Jordans , lorsqu'en ouvrant cette cassette , il y

trouve le portrait de Rosalie. Un hasard singulier a voulu que le jeune homme mort, fût justement un rival de Jordans, que le désespoir avoit fait retirer dans la même chartreuse. Le supérieur de la maison, religieux très-respectable, avoit pris en amitié Jordans; en entrant dans sa cellule, il le surprend penché sur le portrait de Rosalie, qu'il arrose de larmes. Ce malheureux amant confesse tout au sensible religieux, qui écrit aux deux freres de Jordans, & le réconcilie si bien avec eux, que l'un d'eux vient le chercher pour le ramener dans son pays.

Pendant ce tems-là, Rosalie, qui n'avoit écrit à son amant la lettre cruelle dont nous avons parlé, que pour obéir à un oncle barbare qui la tyrannisoit, ne peut plus résister aux transports de son amour; elle prend des habits d'homme, & arrive à Paris; elle y apprend que Jordans est à la chartreuse, & elle court à la chartreuse. Cette fille intéressante est instruite en y arrivant qu'il est mort depuis peu un jeune homme de Marseille; elle croit que c'est Jordans, & le lecteur souffre cruellement, en la voyant prête à revenir sur ses pas, sans avoir parlé à son amant. Mais enfin le hasard la fait revenir de son erreur; elle revoit Jordans, lui pardonne, l'épouse; & ils retournent à Marseille pour jouir en paix d'un bonheur qu'ils ont bien acheté.

Pour donner une idée du style de l'auteur, nous allons citer une partie du discours que le rival de Jordans adresse aux religieux avant de

de mourir. » Mes amis , je viens de me ré-  
 » concilier avec ce dieu ; il a vu mes peines ,  
 » & il a jetté sur moi un regard de pitié ; il  
 » a vu l'horreur de mes remords , & il m'a  
 » pardonné mes foiblesses. Aimez ce dieu , ser-  
 » vez ce dieu , foyez heureux par lui , ô vous  
 » qui avez porté à ses pieds un cœur libre &  
 » soumis ! foyez heureux par lui , ô vous que  
 » sa voix a appellés dans cette solitude ! mais  
 » tremblez , vous que le trouble des passions  
 » y a pu entraîner , & dont les tourmens ont  
 » avili & déshonoré son culte ! tremblez , vous  
 » qui n'avez apporté à ses pieds qu'un cœur  
 » rebelle , frémissant chaque jour des chaînes  
 » que vous lui-avez imposées. Je juge de  
 » votre tort par le mien. Oui , je l'avoue , &  
 » j'en frémis ; tous les jours que j'ai passés  
 » parmi vous ont été pour moi des siècles de  
 » peines. Quand le soleil abandonnoit l'hor-  
 » zon , je gémissois & je souffrois. Quand le  
 » soleil recommençoit sa carrière , je gémissois  
 » & je souffrois ; la clarté du jour , les téné-  
 » bres de la nuit , les travaux , les promena-  
 » des , les prières , les lectures , tout étoit  
 » pour moi une nouvelle source de tourmens.  
 » Je remplissois avec constance tous les devoirs  
 » d'un état auquel je n'étois pas appelé ; &  
 » je ne faisois rien qui ne me retraçât mes  
 » peines passées , qui n'augmentât mes peines  
 » présentes , & qui ne me répétât sans cesse :  
 » les maux que tu endures sont éternels. «

On lit avec beaucoup plus de plaisir cette  
 seconde partie. En général , on peut reprocher

à l'auteur de n'avoir pas assez creusé les situations qu'il a imaginées & les caractères qu'il a mis en scène. Mais il y a dans son ouvrage des personnages intéressans, tels que celui d'Hortense, qui est une femme instruite, aimant les lettres, & encore plus la bienfaisance; & celui du médecin qui visite Jordans dans sa prison. Le supérieur de la chartreuse est un modèle d'humanité; & l'on ne peut s'empêcher d'aimer Rosalie; l'auteur a su conserver à l'amour de son héroïne le caractère vif & passionné qui distingue nos provinces méridionales.

(*Mercur de France; Journal de littérature, des sciences & des arts.*)

---

*MÉMOIRE sur la nouvelle harpe de M. COUSINEAU, luthier de la reine; par M. l'abbé ROUSSIER, chanoine d'Ecoulis, correspondant de l'académie des inscriptions & belles-lettres, &c. mis au jour par M. F. DELAUNAY, du musée littéraire de Paris. Brochure de 40 pages. A Paris, chez Lamy, libraire, quai des Augustins, 1782.*

**L'**ÉDITEUR annonce dans un avertissement que la publication de cet ouvrage avoit été différée, parce qu'on le destinoit à être inséré dans la collection que le musée littéraire de Paris doit donner de ses mémoires. Mais on



s'est décidé à l'imprimer dès à présent , afin qu'il pût servir de réponse aux critiques qui ont été faites sur le système que présente la nouvelle harpe de M. Cousineau.

M. l'abbé Rouffier établit dans son mémoire que les principes des modernes , touchant l'intonation de divers intervalles musicaux , & qui ne sont autre chose que ceux de Zarlin , auteur italien du 16e. siècle , ne peuvent être regardés comme légitimes , soit qu'on les soumette aux yeux de la raison , soit qu'on les compare aux principes des anciens , ou ce qui est la même chose , soit qu'on les juge d'après le sentiment de l'oreille. Ces principes consistent à admettre , outre les deux sortes de demi-tons , que fournissent les principes de la musique , deux especes de tons , que l'on distingue comme les demi-tons en majeurs & mineurs , & dont l'un est plus élevé que l'autre ; ainsi dans une série de deux tons consécutifs comme dans le chant *ut re mi* , ou *fa sol la* , les modernes supposent que le premier de ces tons *ut re* , ou *fa sol* , est plus grand , plus élevé , plus intense que le ton suivant *re mi* , ou *sol la*. De cette distinction résultent diverses erreurs. 1°. La tierce majeure se trouve affoiblie , & conséquemment les demi-tons majeurs & mineurs sont déplacés ; par exemple , dans l'échelle d'*ut* , les deux demi-tons *mi fa* & *fi ut* deviennent majeurs , de mineurs qu'ils doivent être , conformément aux principes des Grecs , & selon que l'oreille les a toujours fait entonner. 2°. La plupart des autres intervalles éprouvent différentes al-

» térations , » Ce qui n'offre plus qu'un système  
 » de sons très-corrompu , bizarre , entièrement  
 » faux dans plusieurs de ses parties , & dont  
 » il ne peut résulter qu'un tout monstrueux ,  
 » si on le compare à ce que les anciens appel-  
 » loient l'*harmonie* , & qui n'est autre chose  
 » que cette correspondance mutuelle qu'ont  
 » entre elles toutes les parties du système  
 » musical. «

» Mais , continue M. l'abbé Rouffier , l'ex-  
 » périence journalière , d'accord avec les prin-  
 » cipes & l'*harmonie* des anciens , démontre  
 » l'absurdité du système des modernes , & l'on  
 » voit avec plaisir la plupart des musiciens ;  
 » sur-tout ceux qui ne consultent que l'oreille ,  
 » entonner exactement les demi-tons diatoni-  
 » ques très-rapprochés & sous la forme de *mi-*  
 » *neurs* ; les demi-tons chromatiques au con-  
 » traire très-agrandis & sous la forme de *ma-*  
 » *jeurs* , comme le prescrivent les principes des  
 » Grecs ; & enfin les tons , les tierces & tous  
 » les autres intervalles , dans leurs justes pro-  
 » portions , & telles qu'elles résultent d'une  
 » suite de quintes justes. C'est-là cette harmo-  
 » nie des anciens , & la base sur laquelle est  
 » établi le système des Grecs , dont tous  
 » les intervalles , sous quelque forme qu'on  
 » veuille les combiner , ne sont jamais que le  
 » résultat d'un assemblage de quintes ou de  
 » leurs synonymes , la quarte ou la dou-  
 » zième. «

Il est important d'observer qu'il y a tou-  
 jours , soit dans le système des Grecs , soit dans

celui des modernes , un demi-ton majeur & un demi-ton mineur dont l'ensemble compose le ton ; d'où il suit que dans l'un & l'autre système on compte également vingt-deux demi-tons. Mais le clavecin , l'orgue , la harpe , & en général tous les instrumens à touches étant bornés à douze demi-tons dans l'étendue d'une octave , présente ainsi le plus imparfait des systèmes. » Ce qu'il y a sur-  
 » tout de plus vicieux sur ces sortes d'instru-  
 » mens , & ce qui les rend en quelque façon  
 » étrangers à la musique , c'est que les demi-  
 » tons qu'ils forment ne sont proprement ni  
 » diatoniques , ni chromatiques , n'ayant ni le  
 » caractère de majeurs , ni celui de mineurs.  
 » Ce sont des demi-tons purement factices ,  
 » qui n'émanent d'aucune sorte de principes  
 » connus ; bien plus , dont le propre est de  
 » n'appartenir à aucun mode en particulier. «

M. Cousineau , luthier de la reine rue des Poulies , est parvenu à faire entendre sur la harpe les deux espèces de demi-tons , majeur & mineur , au moyen d'une augmentation de pédales , dont nous parlerons plus bas. D'après le conseil de M. l'abbé Rouffier , il a accordé sa nouvelle harpe par quintes parfaitement justes , & les demi-tons que présente l'octave diatonique se sont trouvés naturellement mineurs. Ensuite la mécanique a été disposée de manière à produire les demi-tons chromatiques , & il en est résulté un système complet , présentant pour chaque note un demi-ton majeur & un mineur placés dans leur ordre naturel ,

& réunissant la plus parfaite justesse entre tous les autres intervalles.

L'on ne peut se dissimuler que le système de M. l'abbé Rouffier a une simplicité & une clarté, qui, appuyées par une démonstration aussi évidente que la harpe de M. Cousineau, où ce système est mis en pratique, doivent lui gagner un grand nombre de partisans. Les critiques objecteront que les tierces de la nouvelle harpe paroissent un peu renforcées; mais ce prétendu inconvénient n'existe que pour eux, & est l'effet de l'adoption de leur système où les tierces sont affoiblies. Ils se plaindront aussi de ce que le système proposé fait disparaître la variété qui se trouve dans les diverses affections des tons qu'occasionne le tempérament; M. l'abbé Rouffier répondra aisément avec Rameau, que la variété se trouve dans l'entrelacement des modes, & nullement dans l'altération des intervalles, qui est une absurdité en musique, & il le prouvera en rappelant les grands effets qu'ont su produire ici depuis quelques années de savans compositeurs qui ont employé seulement des instrumens libres. Nous pensons donc que le nouveau mémoire de M. l'abbé Rouffier ne peut qu'ajouter à l'estime qu'il s'est acquise par sa profonde théorie, & que ce mémoire fera époque dans le système musical.

A l'égard de M. Cousineau, il doit être regardé comme le créateur d'un nouvel instrument, non seulement pour avoir détruit les bornes qu'on avoit prescrites à l'étendue de la har-

pe, mais encore pour en avoir rendu les sons susceptibles d'une justesse qu'ils n'avoient point auparavant, & que nul instrument à touches fixes, établi sur les principes ordinaires, ne peut comporter.

On fait que la harpe, telle qu'on l'a employée jusqu'ici, a dans l'étendue de chaque octave sept cordes, que l'on peut hauffer chacune de l'intervalle d'un demi-ton en les serrant, accidentellement ou à demeure, par un crochet qui correspond à une pédale que l'on fait mouvoir avec le pied. Mais de cette manière, la harpe ne peut donner qu'un certain nombre de modulations, & lorsqu'on veut en sortir, on rencontre des difficultés insurmontables; par exemple, on accorde ordinairement la harpe, à vide & sans qu'aucune corde soit haussée par les pédales, dans le ton de *mi bemol majeur*; dans cet état, la quatrième & la septième cordes de l'octave donnent les deux notes, *la bemol* & *re naturel*. Mais si l'on veut passer dans les tons de *la bemol* ou de *si naturel* majeurs, on a besoin dans le premier cas d'un *re bemol* qui ne peut être fourni par la corde du *re*, puisque l'effet de la pédale est seulement de hauffer; & dans le second cas, on ne peut se procurer le *la dièse* nécessaire au ton de *si naturel*, parce que la corde de *la bemol* destinée à le donner ne peut être haussée que d'un demi-ton par la pédale, & qu'il reste encore un autre demi-ton pour arriver au *la dièse*. Les maîtres sauvent cette difficulté en cherchant le *re bemol* & le *la dièse* sur les cor-

des précédentes & suivantes, & en employant réellement l'*ut diefe* pour le *re bemol* & le *fi bemol* pour le *la diefe*. Mais indépendamment de ce que cette supposition exige une manière inaccoutumée de doigter, qui est même impraticable en certains cas, elle devient une impossibilité absolue, lorsqu'on veut faire entendre ensemble *ut naturel* & *re bemol*, *fi naturel* & *la diefe*. Enfin, la même impossibilité a lieu quand on module dans des tons plus chargés de bemols ou de dieses que ceux de *la bemol* ou de *fi naturel*.

Pour éviter cet inconvénient, M. Cousineau a donc adapté à la harpe un double rang de pédales, de manière que chaque corde à vide peut être haussée deux fois d'un demi-ton. Il a observé de placer les deux pédales qui répondent à la même corde l'une au-dessus de l'autre, & il a construit le rang supérieur plus court de deux pouces que le rang inférieur. On accorde la harpe la *vide* en *ut bemol* majeur, & en accrochant le premier rang de pédales on se trouve en *ut naturel* majeur, c'est-à-dire, dans le ton qui n'exige à la clef ni bemols ni dieses; alors on peut moduler dans tous les tons, soit majeurs, soit mineurs, puisque les sept cordes de chaque octave peuvent devenir à volonté dieses ou bemols, en accrochant ou en décrochant l'une des pédales qui correspondent à chaque corde. La multiplicité des pédales peut paroître au premier aspect d'une plus grande difficulté qu'elle n'est réellement; la manière dont elles sont placées,

& l'inégalité de longueur des deux rangs doivent faire supposer qu'avec un peu d'habitude, le double rang ne sera guere plus embarrassant qu'un seul.

Dans les harpes anciennes, les filets sur lesquels les cordes appuient sont immobiles; il en résulte que, lors de la pression de la pédale, si le demi-ton se trouve trop bas ou trop haut, il est presque impossible de le rendre juste. Le Sr. Cousineau a imaginé de faire tous les chevalets mobiles, au moyen d'une vis qui les monte ou descend à volonté, & l'on obtient de cette manière la plus grande perfection dans la justesse des demi-tons.

Un autre inconvénient des harpes ordinaires est une inégalité très-génante dans l'exécution, causée par la pression des pédales qui éloignent des cordes voisines celles sur lesquelles elles agissent. Une nouvelle mécanique de M. Cousineau laisse les cordes haussées par les pédales dans la ligne directe, au moyen de ce qu'elle substitue au crochet ancien qui serroit les cordes, deux chevalets mobiles, l'un tourné vers le haut & l'autre vers le bas, qui viennent se rejoindre lorsqu'on fait mouvoir la pédale, & pincer la corde sans l'éloigner de la ligne verticale.

Ces dernières perfections peuvent s'adapter aux harpes ordinaires, à simple rang de pédales; elles mériteroient seules à M. Cousineau les plus grands éloges; mais elles ne peuvent être comparées au service vraiment important qu'il a rendu, en donnant la plus grande

## 154 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

étendue à un instrument borné, & en exécutant sur un système aussi simple qu'ingénieux, ce que, jusqu'à lui, on avoit tenté infructueusement. Les effets extraordinaires que les grands maîtres ne tarderont sûrement pas à tirer de ses harpes perfectionnées, lui assureront la reconnoissance de tous les amateurs des arts, & le dédommageront vraisemblablement des peines & des soins infinis que lui a coûté l'exécution de ces nouvelles mécaniques. On s'efforce déjà à les imiter, mais le public éclairé préférera toujours de se les procurer chez l'inventeur.

(*Journal de Paris ; Journal général de France.*)





*VOYAGE pittoresque des isles de Sicile, de Malthe & de Lipari ; où l'on traite des antiquités qui s'y trouvent encore , des principaux phénomènes que la nature y offre ; du costume des habitans & de quelques usages ; par M. JEAN HOUEL , peintre du roi. A Paris, de l'imprimerie de MONSIEUR, 1782. In-folio. Et se trouve chez l'auteur, rue du coq, à côté du café des arts. Prix, 12 liv. chaque livraison. Iere. & Ite. livraisons.*

**L**A Sicile est un pays célèbre & peu connu ; on a entrepris plusieurs fois de le décrire complètement, mais personne n'avoit eu le courage de M. Houel pour exécuter un travail aussi difficile. Un séjour de plusieurs années, une activité dévorante, une grande facilité, l'ont mis à portée de publier 300 dessins de tous les monumens de la Sicile. Les premières livraisons de ce grand ouvrage en donnent l'idée la plus avantageuse. L'auteur nous apprend dans sa préface, qu'ayant parcouru la Sicile en 1770, & ayant lu à son retour ce qu'en avoient dit les deux auteurs les plus connus, Reidzel & Brydone, il avoit senti du regret de n'y avoir pas été plus long-tems. » Mon imagination s'allume, dit-il, & » je prends une forte résolution ; celle de dé-

## 156 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» vouer plusieurs années de ma vie à cette  
 » étude, où l'entrevois de grandes richesses à  
 » manifester aux savans, aux artistes, à tous  
 » les amateurs des merveilles de la nature ou  
 » des arts. Je me sentoie né pour faire un  
 » voyage avec quelques succès & d'une ma-  
 » niere un peu nouvelle. Une santé robuste me  
 » permettoit les longues fatigues, une grande  
 » activité qui s'irrite par les obstacles, & la  
 » passion de faire des découvertes, devoient  
 » me rendre les travaux que je m'imposois  
 » plus faciles & plus agréables. Je parlois aussi  
 » le langage du pays. D'ailleurs j'étois peintre  
 » & architecte, & je pouvois, avec les con-  
 » noissances de ces arts, non-seulement m'in-  
 » téresser plus qu'un autre aux objets que  
 » j'allois visiter, mais encore les reproduire. «

En effet, cet artiste, dont le séjour en Si-  
 cile ne devoit être que d'un an, a passé qua-  
 tre années à visiter cette île fameuse, celle  
 de Malthe & celle de Lipari; il en a rapporté  
 un nombre considérable de tableaux peints à  
 gouache, représentant les vues perspectives,  
 avec les plans, coupes & élévations géomé-  
 trales de tous les monumens épars que ces  
 îles offrent à la curiosité du voyageur.

Il a sur-tout séjourné dans ces villes qui of-  
 frent encore une foule de beaux monumens  
 échappés en partie aux ravages des guerres  
 & des tems, comme Segeste, Selinunte, Agri-  
 gente, Elorine, Syracuse, Catane, Paterno,  
 Aderno, Centorbi, Tavormine, Tindare, Che-  
 salu, Thermini, Solanto.

Il y a décrit & figuré deux amphithéâtres, six theatres, vingt-six temples, dont deux sont encore sur pied & assez bien conservés; trois monumens triomphaux, des palais, des murs de villes, des ponts ayant encore leur pavé antique, des naumachies, des conserves d'eau, des aqueducs, des puits creusés dans le roc avec des communications souterraines, d'autres puits faits en terre cuite, des bains de différentes especes, des tombeaux très variés de forme, de grandeur & de construction; des écuries antiques : enfin, de ces édifices dont le caractère singulier ne peut indiquer la destination, mais qui sont cependant intéressans, par leur grandeur, par leur construction ou les matériaux qui ont été employés; des statues, des bas-reliefs, des vases en marbre, ornés de sculptures; des vases étrusques, grecs & autres, en terre cuite, des fragmens d'architecture, des meubles, des ustensiles, & généralement tout ce qui peut donner une idée de ces tems reculés.

On fait que de toutes les isles de la Méditerranée la Sicile est la plus grande, la plus fertile & la plus peuplée : nul pays n'a éprouvé plus de révolutions politiques. Les Phéniciens furent les premiers qui l'occupèrent; ils y fonderent des colonies; les Grecs s'y établirent peu après le siege de Troye; les Carthaginois en disputèrent l'empire aux Grecs pendant plusieurs siècles; les Romains en chasserent les Carthaginois, & ils en réunirent tous les divers gouvernemens. Dans la décadence

## 158 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

de l'empire, les Vandales la pillèrent & l'asservirent, Bélisaire la fit rentrer un moment, pour ainsi dire, sous la domination des empereurs d'Orient. Bientôt elle devint la proie des Sarrafins, auxquels les Normands l'enleverent; ils y fonderent un royaume, d'où les Allemands les chasserent, & ceux-ci en furent expulsés à leur tour par les François, qui y périrent tous dans ce fameux massacre connu sous le nom de *Vêpres siciliennes*. Les Aragonois y furent reçus comme des maîtres. Depuis cette dernière révolution, la Sicile est sous la puissance de la branche d'Espagne qui regne à Naples.

Les Romains & les Grecs avoient initié les Siciliens dans les arts qu'ils leur avoient apportés; & s'ils n'eussent été dégradés par une servitude continuelle, ils auroient pu signaler leur industrie. Ils se sont contentés de tous ces trésors de l'antiquité, de toutes ces merveilles de la nature & des arts qu'on trouve dans leur île, & qui se ressentent néanmoins de la barbarie des tems.

La première livraison est enrichie de six estampes à la gouache. La première est une carte fort exacte de la Sicile.

La 2e. représente un voyageur avec son escorte, sans laquelle on marche rarement dans cette île, qui jadis a été infectée de brigands, & où il pourroit s'en trouver encore.

Dans la 3e. planche on a rendu la manière dont les Siciliens sont vêtus, ce qui est très-bien détaillé dans l'historique de ce voyage :

L'auteur a saisi pour cela le moment d'une procession, » où des payfans, dit-il, marchoient » par centaines. Ils avoient la tête nue; ils » portoient une couronne de véritables épines » qui les piquoient bien cruellement. Ils avoient » la corde au col, la torche à la main & un » scapulaire pendant sur la poitrine. Ils alloient » les uns après les autres, baissant le front, » chantant des litanies, précédés de prêtres, » de moines, de tambours, & de gens armés » qui tiroient de tems en tems quelques coups » de fusil. « Tout cela n'a rien de bien merveilleux; on en voit autant en France, en Espagne & dans une grande partie de l'Allemagne, où la dévotion porte ses excès encore plus loin. L'auteur a joint à cette estampe le plan du temple de Ségeste, qu'on trouve à 500 pas du chemin qui conduit à Trapani. Ce temple existe tout entier, du moins dans la partie extérieure. Isolé sur une colline, au milieu d'une campagne déserte, la noble simplicité de son architecture en éclate davantage. C'est une colonnade qui forme un quarré long de 30 toises sur 12 de large. Les deux faces ont six colonnes; les deux côtés en ont douze, sans compter celles des angles; un fronton couronne les six colonnes. On n'a omis aucun des détails nécessaires pour l'intelligence du travail & des proportions de ces colonnes, ce qui fait le sujet de la 4e. planche. La 5e. offre une vue intérieure de ce même temple, & la 6e. la vue extérieure.

« Je dinai, dit l'auteur, au milieu de cette

## 160 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» superbe colonnade , dont l'aspect imposant  
» atteste encore & le génie de ceux qui l'éle-  
» verent , & la stupide barbarie des hommes  
» qui détruisent rapidement dans l'ivresse fé-  
» roce de la guerre & les cités & les monu-  
» mens qu'il a fallu tant de siècles, de travaux  
» & de talens pour construire. Les dieux de  
» la Grece , disois-je , étoient adorés ici ; des  
» reptiles y habitent aujourd'hui , & c'est un  
» artiste sorti des forêts de la Gaule qui vient  
» dessiner les débris de ces temples, dont le  
» mérite est inconnu aux habitans de ce pays ;  
» race mêlée, issue de cent peuples différens ,  
» & dont peut être aucun n'est originaire de  
» cette île , ni des Grecs qui l'ont conquise ,  
» instruite , rendue célèbre. Un horrible ser-  
» pent sorti d'entre les ruines vint troubler  
» mon dîner & mes réflexions , & me confir-  
» ma que son espece avoit aujourd'hui l'em-  
» pire de ce lieu. «

C'est ainsi que l'auteur termine ce premier cahier , & cette fin nous rappelle ce vers si connu ,

*Et le songe finit par un coup de tonnerre.*

Le second cahier de ce voyage contient six estampes avec la description & l'historique des monumens que ces planches représentent. La première , qui est la septième dans l'ordre général , offre le plan du théâtre de Ségeste avec l'élévation géométrale du même monument. Ce théâtre y est représenté dans son état entier , afin d'en marquer les dimensions d'une manière

plus précise. Il paroît avoir été un édifice très-simple, sans accessoires. Il est parfaitement isolé. Sa largeur totale est d'environ 32 toises 3 pieds; sa hauteur d'environ 36 pieds dans sa partie la plus élevée. Son orchestre a 15 toises 2 pieds de largeur, & 10 toises 4 pieds de profondeur.

La 8e. planche offre la vue extérieure de ce théâtre. Entre ce monument & le temple, étoit bâtie la ville de Ségeste, qui eut autrefois beaucoup de splendeur; elle n'est plus aujourd'hui qu'un amas de ruines. Une métairie est la seule habitation qu'on y trouve. De Ségeste, l'auteur se rendit à Trapani, ville située au bord de la mer, à 2 milles du mont Erix, qu'on appelle aujourd'hui le mont de St. Julien. L'image de la vierge des carmes est très-célèbre à Trapani & dans toute la Sicile.

» Ce ne fut pas sans peine, dit M. Houël;  
 » que j'obtins de la voir : après bien de for-  
 » malités, un carme en rochet & en étole ar-  
 » riva, suivi d'un frere, tous deux d'un air  
 » très-recueilli; le frere alluma des cierges;  
 » fit maint gestes, se présentant à la porte du  
 » sanctuaire, agita une petite sonnette qu'il  
 » avoit à la main, pour avertir le public qui  
 » n'y étoit pas (car j'étois seul) que la Ma-  
 » donna alloit être découverte; il tira ensuite  
 » un rideau de damas, puis un de gaze; alors  
 » je vis une statue de marbre, grande comme  
 » nature, tenant un enfant dans ses bras, ou-  
 » vrage d'une composition froide & d'un travail  
 » très-fini. «

## 152 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

De-là notre voyageur monta au sommet du mont St. Julien , où fut jadis l'ancien *Drepanum* , aujourd'hui petite & misérable ville. Les femmes y vivent très-retirées , comme dans les endroits peu fréquentés de la Sicile ; elles appréhendent sur-tout la rencontre des étrangers. On a pris soin de leur en faire la plus grande peur , de sorte qu'elles paroissent plutôt les fuir que les éviter. On fait voir en ce lieu les restes d'un temple de Vénus qui a eu autrefois beaucoup de célébrité.

» Sur la cime de ces montagnes , dans les  
» trous des rochers les plus escarpés , des pi-  
» geons se sont logés & se sont excessivement  
» multipliés. Comme ces oiseaux étoient con-  
» sacrés à Vénus , dont le temple étoit sur cette  
» montagne , il fut un tems où les Siciliens  
» s'imaginèrent qu'ils devoient les détruire com-  
» me un reste du paganisme : ils leur firent  
» une chasse furieuse : leur position les garan-  
» tit de cette persécution fanatique. Alors on  
» les exorcisa comme suppôts du diable ; l'exor-  
» cisme ne fut point efficace , & les pigeons  
» continuèrent toujours à habiter , à peupler ,  
» à embellir ces demeures agrestes , ne soup-  
» çonnant pas plus les malédictions des chré-  
» tiens , qu'ils n'avoient conçu les adorations  
» des payens. Ces montagnes sont si élevées  
» qu'elles se perdent souvent dans les nuages. »

» C'est un singulier spectacle , continue l'au-  
» teur , que de voir les nuages en-dessous , &  
» d'apercevoir la terre au travers des inter-  
» valles mobiles qu'ils laissent entr'eux ; ces



» nuages ont l'air d'un océan glacé qui s'étend  
 » jusqu'à l'horizon ; la terre qu'on apperçoit  
 » de place en place ressemble à des isles sub-  
 » mergées & contenues entre des glaçons. «

On trouve sur le rivage de Trapani une espèce de coquille qu'on appelle came. Elle est de deux ou trois pouces de diamètre & d'une épaisseur de deux ou trois lignes ; elle est couverte communément d'une mouffe semblable à un très-beau velours verd. On la travaille dans cette ville : on en fait de petits bas-reliefs qu'on porte en bagues ou en bracelets. C'est, selon M. Houel, du nom de cette coquille, qu'on a donné le nom de *camée* à ces agates ou à ces compositions de deux ou trois couleurs, sur lesquelles on grave des têtes ou des sujets dans le goût de l'antique.

De Trapani, l'auteur partit pour l'isle de St. Pantaléo, où l'on prétend qu'Hercule bâtit la ville de Mottya, qui a depuis appartenu aux Carthaginois, & que les Sarrafins ont détruite.

La 9me. planche offre la vue des restes de cette ville, avec le plan d'une saline près de l'isle de St. Pantaléo, entre Trapani & Marsalla. La partie la plus considérable de Mottya, & que l'auteur a représentée, consiste en deux bastions dont la face a 30 pieds, & les flancs 18.

La saline est une des plus grandes qu'il y ait en Sicile. C'est un bassin quarré, de 300 toises de long sur 250 de large ou environ ; il est divisé en plusieurs cases. Voici la manière dont on obtient le sel.

## 164 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» On fait d'abord entrer l'eau dans une grande  
 » case qui s'appelle la froide ou la mere ; l'eau  
 » y entre par une vanne , telle que la mer la  
 » donne : de cette case , où elle commence à  
 » s'évaporer , on la fait passer dans une seconde  
 » un peu moins grande & moins froide ; on  
 » l'y laisse se diminuer par l'évaporation en-  
 » core environ 15 jours. Alors on la fait pas-  
 » ser dans une troisième case , qu'on appelle  
 » la *recauda* ou la tiède ; là , cette eau , déjà  
 » très-chargée de sel , s'évapore encore & se  
 » fait toujours plus en diminuant de quantité.  
 » De-là on la jette avec des seaux ou des  
 » écoppes dans une quatrième case , qu'on ap-  
 » pelle la chaude , divisée en plusieurs petits  
 » compartimens ; de - là , elle s'écoule dans la  
 » très-chaude , divisée de la même manière ,  
 » & enfin dans la dernière , de même forme  
 » & de même grandeur , où elle dépose deux  
 » pouces de sel environ pour cinq pouces  
 » d'eau «

» On prend ce sel ; on en fait des masses  
 » pyramidales qu'on expose à l'air pendant une  
 » année. Il se forme une croûte qui conserve  
 » le dedans : on le fait moudre sous une grande  
 » roue qui tourne verticalement autour d'un  
 » pivot ; puis on le crible comme du sable  
 » dont on veut tirer les pierres ; dans cet état  
 » il passe dans le commerce. «

La 10<sup>me</sup>. planche contient une vue du port  
 antique de Lilybée , ville connue aujourd'hui  
 sous le nom de Marsalla. On croit qu'elle a  
 été fondée avant la guerre de Troye , & qu'Enée

y aborda lorsqu'il vint porter en Italie ses dieux & sa famille. On lui avoit donné le nom de Lilybée , parce qu'elle étoit en face de la Lybie. On compte parmi les habitans dont s'honore cette ville, la Sybille de Cumes , qui vivoit au tems d'Enée , selon Virgile , & qui vint mourir à Lilybée, s'il faut en croire Solin & Isidore.

L'auteur a représenté dans la même planche ( figure 2 ) plusieurs morceaux antiques épars dans Marsalla , trois-têtes en marbre , dont une d'Esculape , entourées de différentes médailles , d'anciennes monnoies des villes de Ségeste , de Mottya , de *Diëpanum* & de Lilybée.

Un très-beau vase de marbre blanc , orné de belles anses & d'un feuillage qui l'embrasse , fait le sujet de la 11me. planche ; il a été trouvé dans un tombeau près de Marsalla ; il avoit pour couvercle son propre pied , & renfermoit des cendres. Cette planche contient encore d'autres vases & un dieu Pan.

M. Houel offre aux regards des amateurs , dans la 12me. planche , la fameuse grotte de la Sybille. Elle est creusée dans le roc , à 18 pieds de profondeur. Pour donner autant qu'il est possible une juste idée de ce lieu souterrain , & ne pas tomber dans l'inconvénient des dessins géométraux , l'auteur , dans la première figure , a représenté cette grotte en élévation , & en a donné le plan en relief dans la 2me. figure. Pour en faire voir l'intérieur & l'étendue , il a supposé & représenté dans son dessin une démolition de cette grotte : on y voit une

multitude d'hommes qui en emportent les pierres, & qui en découvrent l'intérieur à la vue : la rupture de ces murs & le travail de ces ouvriers offrent par leurs groupes & par la perspective des plans avancés & reculés, un tableau plus intéressant que n'eût fait une simple représentation géométrale.

Sur la grotte est bâtie une église consacrée à St. Jean, au milieu de laquelle sont deux escaliers qui servent à descendre dans le souterrain. M. Houel soupçonne que cet escalier est antique.

» Ce lieu, dit-il, fut jadis d'une grande magnificence : on en peut juger par le pavé en mosaïque, dont une partie autour du salon a été assez bien conservée. En face de cet escalier est une espèce d'alcove où reposoit peut-être la Sybille. On apperçoit encore quelques restes de peintures dans plusieurs endroits de l'alcove & du cabinet. Elles sont très-anciennes & dans le goût des Grecs. Le christianisme n'a point entièrement détruit la réputation de la Sybille. La veille de la fête de St. Jean, les femmes du peuple viennent en foule consulter cette antique prophétesse, qui semble revivre pour elles dans l'eau qui coule au fond de cette grotte ; elles lui demandent si, dans l'année, leurs maris ne leur ont point fait quelque infidélité. Les jeunes filles viennent aussi la consulter afin de savoir si, dans l'année, elles n'auront point de mari. Pour le bien savoir, elles boivent de cette eau : leur imagination exal-

» tée leur donne une forte d'ivresse ; elles crient  
 » & proferent certains mots au-dessus de l'ou-  
 » verture du canal qui laisse voir l'eau à 3 pieds  
 » de profondeur. Ce lieu est très-sonore ; il  
 » y a un écho ; & selon l'endroit d'où l'on  
 » parle , & la manière dont on parle , il rend  
 » des sons différens qu'on entend comme on  
 » peut , & qu'on interprete comme on veut.  
 » Les femmes , selon leur desir , ou leur soup-  
 » çon , ou le caprice du moment , en con-  
 » cluent que leurs maris sont volages ou fide-  
 » les ; & la conduite qu'elles tiennent , en est  
 » la conséquence. «

Il y a dans le 2e. cahier de cet ouvrage bien d'autres choses qui concernent les mœurs & les usages de la Sicile ; mais comme ce détail nous meneroit trop loin , nous nous arrêterons aujourd'hui à ce que nous en avons dit ; & dans le journal prochain , nous ferons connoître tout ce que renferme de plus curieux & de plus intéressant le troisieme cahier.

En général , il y a de la chaleur dans le style de M. Houel ; on le liroit peut-être avec plus de plaisir , s'il y avoit moins de préentions dans des détails , qui n'en comportoient guere. Cet ouvrage peut devenir très-intéressant ; l'entreprise est très-dispendieuse , & l'auteur n'a rien négligé pour la rendre digne de son sujet.

( *Journal des savans ; Journal encyclopédique.* )

*LES ressources de la vertu ; par l'auteur des mémoires de Milady B\*\*\*. A Amsterdam , & se trouve à Paris , chez J. G. Mèrigot , le jeune , quai des Augustins , au coin de la rue Pavée. 1782. 2 vol. in-12., chacun de deux parties , & de près de 300 pages. Prix 3 liv. broché.*

ON aime les romans , quand ils ont le double mérite de plaire & d'instruire : on aime à trouver dans ces sortes d'ouvrages des plans bien tracés , des caractères bien développés , des situations attachantes , un but honnête & utile , & un style sage ment adapté au sujet : nous sommes persuadés que tous ces moyens réunis sont très-propres à former le cœur & l'esprit des jeunes gens , & à leur tenir lieu de l'expérience , pour les conduire avec sûreté dans le sentier épineux de la vie sociale. Si la plupart des livres de ce genre ne sont pas de l'utilité que l'on pourroit en attendre , c'est qu'ils ne réunissent point toutes les conditions dont nous venons de parler , & dont le concours est absolument nécessaire à la composition de ce que l'on appelle un *bon Roman* dans toute la signification du terme. La lecture du nouvel ouvrage dont nous allons donner un extrait , causera d'autant plus de plaisir , que nous sommes rarement dans le cas de présenter en ce genre

genre quelque chose de vraiment intéressant.

Madame d'Orneville est une femme de la première qualité, jeune, belle & vertueuse, que l'inconduite de son mari, qu'elle a perdu de vue, a forcée à se retirer dans une très-petite campagne, seul-débri qui lui reste d'une fortune honnête. Un fils & une fille dans le bas âge sont l'unique bien que son époux lui a laissé; & une amie fidelle, nommée *Julie*, qui a autrefois élevé son enfance, l'a suivie dans sa retraite, résolue à n'abandonner jamais sa maîtresse, & à l'aider toute sa vie de ses conseils & de son travail. Madame d'Orneville, éloignée du tourbillon du monde où elle avoit été adorée, trouvoit dans sa vertu & dans la compagnie de son amie & de ses enfans des ressources qui commençoient à lui rendre sa solitude agréable, lorsque, par malheur pour son repos, une certaine marquise de *Château-brun*, qui venoit de perdre son mari, ayant, par ses travers & ses ridicules, épuisé dans la capitale toutes les ressources d'une coquette, d'une dévote & d'un bel-esprit, résolut de quitter un monde qu'elle laissoit, pour venir dans la province, où elle espéroit jouer encore un rôle assez brillant. La terre où elle se retira étoit voisine de celle de Madame d'Orneville, qui ne put se dispenser de la voir. La marquise avoit un fils aussi estimable qu'elle étoit ridicule : il vit Madame d'Orneville; c'en fut assez pour en devenir passionnément amoureux; & il étoit trop aimable pour que Madame d'Orneville ne le vit pas & ne le reçût pas chez

elle avec plaisir. Ils avoient contracté l'habitude de se voir , & plusieurs mois s'étoient écoulés fans que rien ne troublât une liaison qui ne paroïssoit fondée que sur une estime réciproque , lorsque le marquis reçut l'ordre de rejoindre son régiment : cette nouvelle fut pour lui comme un coup de foudre ; il va chez Madame d'Orneville , lui annonce son départ ; elle pâlit : il voit , pour la première fois , combien il est aimé ; dans les transports de son amour , il offre sa main à cette femme charmante ; mais avec un trouble qu'il est difficile d'exprimer , Madame d'Orneville lui apprend , en sanglotant , qu'elle est mariée. Le marquis est désespéré ; il veut se jeter sur son épée ; Madame d'Orneville s'élance sur lui & retient son bras : ils passent du désespoir à la douleur la plus amère , & versent tous deux des torrens de larmes ; enfin revenus un peu à eux , Madame d'Orneville , pressée par le marquis , lui raconte son histoire. Elle avoit perdu ses parens de bonne heure , & étoit tombée sous la tutelle d'un certain président *des Ormes* , grave personnage qui avoit une épouse aussi effarée que lui du rang & de la considération que leur donnoit la présidence : un fils étoit l'unique héritier de ce couple orgueilleux ; l'éducation qu'on lui avoit donnée , en avoit fait un petit personnage très-suffisant , fort pédant & très-plat , digne en tout de ses illustres parens. Ce fut à ce cher rejeton que M. le président & Madame son épouse résolurent de donner Madame d'Orneville en mariage ; mais malgré le



dégoût que les jeunes personnes ont pour la dépendance, Madame d'Orneville ne put se résoudre à changer les désagrémens qu'elle éprouvoit sous la tutelle du président, contre le malheur d'épouser un jeune homme qu'elle ne pouvoit ni aimer ni estimer : elle intéressa en sa faveur une dame de ses parentes, ennemie de Madame des Ormes, & par son moyen, & celui de toute sa famille, elle parvint à épouser le comte de *Valcy*, qu'elle aimoit, & qui, sous prétexte de faire l'amour à la présidente, n'alloit chez elle que pour y voir Madame d'Orneville. Ce mariage causa une fureur épouvantable à Madame des Ormes : dans l'impuissance de se venger elle-même, elle voulut engager son fils à tirer raison de cet affront ; mais son fils, qui n'étoit pas d'humeur à se battre, lui prouva, sans réplique, que cet usage étoit barbare & ridicule, & qu'enfin le duel étoit inconnu des Grecs & des Romains. Les nouveaux époux vécurent heureux pendant quelque tems ; mais toute la fortune de la comtesse de *Valcy* fut bientôt dissipée par les folles dépenses du comte. Celui-ci, à l'occasion d'une femme débauchée, tue dans un différend le fils d'un ministre alors en faveur : il est obligé de s'expatrier ; la comtesse sa femme lui donne ses diamans & le peu qui lui reste d'argent, pour faciliter son éloignement, & il se fait accompagner dans sa fuite par la prostituée qui a causé ses malheurs. Madame de *Valcy* change de nom, & se faisant appeller Madame d'Orneville, s'est retirée dans cette

## 172 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

terre où elle vit à présent. On imagine , quelle fut la douleur du marquis , lorsqu'il entendit ce récit de Madame d'Orneville ; ses malheurs la rendoient mille fois plus chere à son cœur : cette femme respectable le quitte , en lui disant un adieu éternel. Il part , le désespoir dans l'ame ; c'est ainsi que se termine la premiere partie.

Madame d'Orneville , abandonnée à sa douleur , perdoit l'espoir de revoir jamais le marquis , & sa vertu lui défendoit même d'en former jamais le desir : il faut avoir aimé , il faut avoir sa sensibilité pour se former une idée de son affreuse situation. Elle reçoit la lettre la plus touchante du marquis ; elle l'inonde de ses larmes , & , malgré l'amour qu'elle a pour lui , fidelle à la voix du devoir , elle lui fait , en pleurant , une réponse que lui ont dictée la vertu & la pitié , & finit par lui imposer un éternel silence. Les malheurs de Madame d'Orneville , tout affreux & tout multipliés qu'ils fussent , n'étoient pas encore à leur comble. Le fils du président des Ormes se voyant maître de ses biens & de sa conduite , par la mort de son pere , trouve dans ses papiers quelques pieces concernant la terre de Madame d'Orneville ; il les fait valoir , & parvient , à force de chicane , à déposséder cette femme vertueuse du seul bien qui lui restoit. Elle fuit en Hollande avec ses enfans & Julie sa fidelle amie : celle-ci la secourt du peu d'argent que lui avoient valu ses épargnes , & l'engage à partir pour Amsterdam , où elle avoit un parent

nommé *Abraham Spit*, François réfugié, homme bon & franc. Elles partent. *Abraham* les reçoit à bras ouverts; elles vivent dans sa maison, où il leur avoit préparé un appartement simple, mais commode. Là Madame d'Orneville pensa à l'éducation de ses enfans : *Abraham* instruisit son fils dans l'art du commerce, tandis qu'elle, avec sa fille & *Julie*, travailloient pour s'entretenir. Madame d'Orneville tiroit aussi parti du talent qu'elle avoit de peindre fort joliment; ce qui lui procura la connoissance d'un peintre Flamand qui avoit un neveu nommé *d'Orfan*, à qui il donnoit la plus brillante éducation. *D'Orfan* devint l'ami du jeune d'Orneville, & l'amant de sa sœur; mais madame d'Orneville représenta à sa fille que sa naissance étoit trop au-dessus de celle de *d'Orfan*, & qu'elle devoit renoncer à lui. La jeune *Adélaïde*, qui étoit naturellement fière, & qui aimoit sa mère, lui fit le sacrifice, sinon de son amour, du moins de ses résolutions : elle congédia *d'Orfan*, qui, dans son désespoir, prit le parti de s'expatrier. Le peintre est dans la dernière affliction; il fait entendre à Madame d'Orneville que *d'Orfan* n'est pas son neveu, mais un dépôt qui lui a été confié : cependant il s'intéresse pour le jeune d'Orneville, & l'adresse au marquis de *Villemaisons*, son ami, qui étoit gouverneur de Saint-Domingue. Ce gouverneur le prit en amitié, & lui fit une petite fortune; & quelques années après, il revint en Europe avec le jeune homme; il voit Madame d'Orneville : il se trouve, par son

histoire qu'il lui raconte , qu'il est son oncle ; il lui apporte de grands biens , dont il la fait seule héritière. Il avoit amené avec lui d'Amérique un homme qu'il aimoit beaucoup , & qui se nommoit *Landerson* : cet homme étoit toujours sombre & mélancolique ; il avoit effuyé des malheurs ; il avoit été obligé de s'expatrier pour avoir tué un homme en duel ; il s'étoit enfui avec une femme qui lui voloit tout son argent , ayant laissé chez lui une épouse qui lui avoit sacrifié tout son bien. Parti pour l'Amérique , il y avoit obtenu la protection de M. de Villemaisons ; celui-ci crut trouver quelque ressemblance entre l'histoire de Landerson & ce que Madame d'Orneville lui avoit raconté de son mari ; il le mène chez elle ; elle reconnoît le comte de Valcy , est touchée de ses remords , & lui pardonne : le marquis de Villemaisons obtint sa grace à la cour , & voilà la famille réunie & dans l'aisance. Madame d'Orneville , que nous n'appellerons plus que la comtesse de Valcy , partit pour la France , & Abraham la suivit jusqu'aux frontières , où il la quitta en fondant en larmes. Le comte de Valcy s'aperçut bientôt que son épouse n'avoit pour lui que les sentimens & les égards que lui prescrivait son devoir ; il soupçonna que pendant son absence un autre s'étoit emparé de son cœur ; il devint jaloux , sombre & rêveur , & mit tout en usage pour découvrir ce fatal secret. Il étoit rentré dans la possession du bien dont le jeune président des Ormes avoit si injustement dépouillé son

épouse ; ce qui lui procura l'occasion de voir la marquise de Châteaubrun : elle lui parla de Madame d'Orneville, qu'elle ignoroit être sa femme, & lui apprit ses liaisons avec le marquis son fils : mais toutes les circonstances qu'il recueillit par d'autres que par la marquise, lui prouverent assez que le cœur seul de son épouse lui étoit infidèle : il dissimula jusqu'à ce qu'un jour il intercepta une lettre du marquis de Châteaubrun à madame de Valcy. Le marquis, toujours amoureux, lui proposoit sa main, au cas que son mari, dont il ne faisoit pas l'éloge, l'eût heureusement laissée veuve. Le comte est furieux ; il ne ménage plus rien ; entre chez son épouse, l'accable des reproches les plus insultans ; elle se justifie, & fait une réponse sèche au marquis en présence de son époux : cependant elle forme la résolution de remettre ses biens entre les mains de son oncle, & de se retirer au couvent. Le comte, qui sent que sa fortune dépend de sa femme, emploie tous les moyens de la fléchir, & ils continuent de vivre ensemble, se faisant respecter de toute la province, le mari par son faste, & son épouse par ses qualités & ses vertus. Le jeune marquis de Valcy, que nous avons appelé jusqu'ici d'Orneville, étoit à Paris pour y suivre le chemin des honneurs : le marquis de Châteaubrun se trouvoit aussi dans la capitale ; il entend nommer le marquis de Valcy ; ce seul nom rappelle à son cœur un souvenir qui lui sera toujours cher : il cherche & trouve le jeune

## 176 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

homme, & il se l'attache par les liens de la plus étroite amitié. La compagnie de Valcy lui devenoit de jour en jour plus nécessaire; car, sans lui laisser soupçonner l'amour qu'il avoit eu, & qu'il conservoit encore pour son aimable mere, c'étoit toujours sur elle qu'il faisoit tomber la conversation; il avoit appris toutes les circonstances de sa vie & du retour de son époux; & ce qui le touchoit sur-tout, c'étoit la mélancolie dont son fils affuroit qu'elle étoit affectée, particulièrement depuis trois ans; c'étoit à-peu-près l'époque où il avoit écrit, & il ne put douter d'être cher encore au souvenir de Madame de Valcy. Il avoit eu de son mariage une fille charmante, nommée *Henriette* : il desira unir son sort à celui du marquis de Valcy. Les jeunes gens se virent souvent chez lui; ils s'enflammèrent l'un pour l'autre : le marquis de Châteaubrun donna son consentement à leur union, & le jeune de Valcy partit pour aller demander l'agrément de ses parens. Il en parle à Madame de Valcy : on peut s'imaginer le trouble où cette nouvelle la plonge, & tous les sentimens qu'elle lui inspire pour le constant & généreux marquis de Châteaubrun; mais elle prévoit bien l'obstacle qui va s'opposer au bonheur de son fils; elle ne peut retenir ses larmes. » Oh ! » ma mere, s'écrie le jeune Valcy, ne puis-je » être heureux sans vous offenser ? Devois-je » jamais craindre que la plus douce joie de » ma vie fût la douleur de la vôtre ? « On sent bien que la comtesse ne peut pas décou-

vrir à son fils la cause de son chagrin : cependant il se rappelle toutes les circonstances auxquelles son enfance ne lui avoit pas permis de faire attention ; il devine le secret de sa mere, elle ne lui en fait plus un mystere ; la vertu n'a jamais à rougir de rien devant qui que ce puisse être : le jeune de Valcy voit dans toute sa grandeur l'obstacle qui s'oppose à sa félicité. Sa mere lui conseille de s'éloigner , de crainte que son pere , qui étoit très clairvoyant , ne s'aperçût de quelque chose : il part. Le sort prépare de nouveaux coups à l'infortunée comtesse de Valcy. Une famille riche & puissante offre son alliance à son mari , en lui proposant le marquis de .... pour époux de sa fille ; il veut forcer Adélaïde à accepter ce parti ; elle le refuse avec fermeté : son pere impérieux lui défend de jamais paroître à ses yeux , si elle ne veut lui obéir. Le marquis de Villemaisons , instruit de cette cruauté , va trouver le comte , lui parle avec fermeté , & lui fait entendre qu'un seul acte de sa volonté peut le dépouiller de tous ses biens , qu'il ne doit qu'à sa libéralité ; & , sans attendre la réponse du comte , il sort & part pour Bordeaux avec Madame de Valcy & sa fille , afin de les soustraire l'un & l'autre au ressentiment du comte. Ils vont à la comédie ; ils voyent dans une loge un prince Allemand , & près de lui le jeune d'Orfan couvert des marques de l'honneur & de la gloire ; le peintre son oncle est avec lui : ils apperçoivent à leur tour les dames de Valcy & le marquis de Villemaisons :

## 178. L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

on peut s'imaginer l'étonnement réciproque. D'Orfan ne peut quitter le prince ; mais Wasconi son oncle va rejoindre ces dames dans leur loge ; il leur raconte en peu de mots l'histoire de d'Orfan , depuis le moment où il avoit pris la fuite. Wasconi , après l'avoir cherché dans une grande partie de l'Europe , l'avoit trouvé auprès du prince de.... qui combattoit alors contre les Turcs : le jeune d'Orfan ayant changé de nom , s'étoit mis comme volontaire à la suite de l'armée , & se signala tellement que le prince voulut le voir ; il le questionna beaucoup , & le reconnut enfin pour son fils. Le prince , jeune encore , avoit fait à Maubeuge la connoissance d'une demoiselle de condition , & en étoit devenu amoureux ; elle l'avoit si bien payé de retour , qu'elle en avoit eu un fils que l'on nomma d'Orfan. La famille de la demoiselle étoit trop délicate sur le point d'honneur , pour ne pas cacher à tous les yeux la honte dont le prince venoit de la couvrir , & les parens du prince étoient trop entêtés de leur rang pour souffrir que leur fils épousât une autre qu'une princesse. Le jeune prince confia cet enfant à Wasconi , son maître de dessin , qui le fit élever par sa sœur , sous le nom de son neveu : enfin le pere du prince étoit mort dans le même tems où d'Orfan se signaloit à l'armée du prince son pere , qui enfin le reconnut , & lui fit rendre dans son camp tous les honneurs dûs à son fils : mais ce qui fut le plus important pour la constante Adélaïde , ce fut d'apprendre que d'Or-



fan l'aimoit toujours. Nous ne peindrons point tous les transports que dûrent faire naître des entrevues aussi intéressantes qu'elles étoient inattendues : Il suffit de dire que le prince de .... dont le bonheur avoit été autrefois sacrifié aux préjugés de ses parens, & qui connoissoit l'amour & tous ses malheurs, ne voulut pas exposer son fils à une si cruelle épreuve; il vit la comtesse de Valcy & la charmante Adélaïde; il fut enchanté de l'une & de l'autre, & consentit avec joie à l'union des deux amans. Le comte de Valcy informé de l'honneur que le prince de .... vouloit bien faire à sa famille, donna les mains à un mariage qui flattoit sa vanité; & le jeune marquis de Valcy ne se sentit pas d'aise de retrouver son ami d'Orfan, & de le voir son beau frere.

Restoit à faire le bonheur du jeune marquis & de son aimable Henriette; mais lorsque son pere en entendit parler, il entra dans une si furieuse colere qu'il accabla son épouse des plus cruels reproches; & alla trouver le marquis de Châteaubrun pour lui faire mettre l'épée à la main. Le marquis étoit bien éloigné de vouloir se battre contre le mari de Mde. de Valcy; il fit ce qu'il pût pour lui faire entendre raison & pour justifier la conduite de la comtesse & la sienne propre : le comte fut obligé de se retirer sans avoir eu le plaisir de se battre. Quelque tems après, il lui survint une maladie très-sérieuse; & comme il n'espéroit point en réchapper, il fit venir son épouse qu'il avoit rendue si malheureuse, & lui demanda pardon

de ses indignes procédés. Mde. de Valcy est attendrie jusqu'aux larmes..... » Trop malheureuse épouse ! s'écrioit le comte, ah, c'est la vertu même qui prononce mon arrêt, qui appelle sur la tête de ton coupable époux la vengeance qui t'est due.... Ah ! du moins, quand je ne serai plus, que ma triste mémoire ne vous tourmente pas.... Que mon fils, uni à l'objet de ses vœux.... que vous-même «..... Il ne put achever, & mourut dans les bras de son épouse qui le baigna des pleurs les plus sincères. On laissa à Mde. de Valcy le tems de calmer ses douleurs ; & lorsque le deuil fut fini, le jeune marquis épousa la fille du marquis de Châteaubrun. En vain celui-ci employa-t-il tous les moyens que son amour put lui suggérer, pour déterminer la comtesse à accepter sa main : elle ne voulut point, par un mariage avec un homme que haïssoit son mari, paroître justifier la jalousie que celui-ci avoit fait éclater pendant sa vie. Le marquis fut obligé de se rendre aux bonnes raisons de Mde. de Valcy, & de se borner aux plaisirs purs qu'elle lui offrit dans sa société, & dans une amitié qui durera autant que ses jours.

C'est ainsi que se termine ce joli roman. Le style en est soigné, sans être affecté ; tout y est sage & mis à sa place ; les épisodes sont tellement liés au sujet principal, qu'on ne sauroit les en séparer sans toucher au vif, & il regne presque par-tout un ton de vérité si naturel, que le lecteur oublie souvent que ce n'est

D E C E M B R E , 1782. 181

qu'une fiction, & s'intéresse pour les personnes qui y agissent comme si elles lui tenoient de bien près. Mais le plus grand mérite de cet ouvrage, c'est que la vertu y est peinte sous les traits les plus vrais & les plus touchans; heureux l'auteur qui la connoît & l'aime assez, pour en faire un portrait aussi agréable & aussi ressemblant !

( *Journal de littérature , des sciences & des arts.* )

---

VIAGGI dei Papi dell' abbate Francesco Gusta, &c. *Voyages des Papes ; par l'abbé FRANÇOIS GUSTA.* A Florence 1782.

CET ouvrage a été entrepris à l'occasion du voyage de Pie VI vers l'empereur Joseph II. M. l'abbé François Gusta nous y présente le tableau des courses pontificales depuis Innocent I en 409, jusqu'au pape actuel exclusivement, ne faisant mention que des voyages volontaires. Tout le monde fait les motifs qui ont fait prendre à Pie VI la résolution d'aller s'aboucher avec l'auguste successeur de Marie-Thérèse.

Après une introduction, où l'auteur donne le plan de son ouvrage, & dit quelques mots touchant le voyage de Pie VI, il commence l'histoire des courses apostoliques. La première est celle d'Innocent I à Ravenne, pour s'aboucher avec l'empereur Honorius, en 409. Voici ce qui y donna lieu.

## 182 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» Alaric , roi des Goths , dit M. Gusta ,  
 » ayant pénétré en Italie , s'avança jusqu'aux  
 » portes de la puissante Rome , & sans obsta-  
 » cle vint l'assiéger ; ayant empêché d'y in-  
 » troduire des vivres , le peuple fut réduit aux  
 » funestes effets d'une cruelle famine. Dans  
 » cette extrémité le sénat désespérant d'avoir  
 » du secours de l'empereur Honorius , qui né-  
 » gligeoit extrêmement la conduite des affai-  
 » res du gouvernement , essaya d'apaiser Ala-  
 » ric avec des présens. Mais celui-ci très-irrité ,  
 » ne voulut entendre aucun des articles , & ne  
 » promit autre chose que de faire grace de la  
 » vie. On proposa donc de nouvelles condi-  
 » tions , & le sénat convint de donner à Alaric  
 » cinq mille livres d'or , trente mille livres  
 » d'argent , quatre mille tuniques de soie , trois  
 » mille peaux teintes en écarlate , trois mille  
 » livres de poivre. Mais comme il n'y avoit  
 » point de deniers publics , & que les parti-  
 » culiers ne pouvoient y suppléer , on fut obli-  
 » gé d'avoir recours aux idoles d'or & d'ar-  
 » gent , pour former cette forte somme. Moyen-  
 » nant ces présens , Alaric leva le siege de  
 » Rome l'an 409 , & le sénat envoya à Ra-  
 » venne vers l'empereur Honorius trois per-  
 » sonnes en qualité d'ambassadeurs , pour obte-  
 » nir de lui la confirmation du traité conclu  
 » avec Alaric , & lui faire contracter une al-  
 » liance avec ce dernier. Honorius accueillit  
 » mal les députés , désapprouvant hautement les  
 » opérations du sénat. «

Honorius se soucioit peu qu'Alaric vînt de

nouveau assiéger Rome. Dans cette situation embarrassante, le sénat résolut d'envoyer à Ravenne de nouveaux députés.

» Ce fut alors, dit l'auteur, que le S. Pontife Innocent I, qui, pendant tout ce tems, » s'étoit efforcé de consoler son peuple dans » la présente tribulation, l'exhortant à recourir avec ferveur à dieu, touché de compassion à l'aspect des nouveaux malheurs, qui alloient affliger la malheureuse Rome, s'offrit pour accompagner les ambassadeurs, convaincu que par sa présence il engageroit l'empereur à la paix. Son voyage fut toutefois inutile. »

Pendant qu'Innocent étoit à Ravenne, arriva le malheureux sac de la superbe Rome, par Alaric, extrêmement irrité de l'obstination d'Honorius à lui refuser la paix aux conditions modérées, qui lui étoient proposées. La ville fut abandonnée au pillage & à la fureur du soldat. *On ne peut se rappeler sans verser des larmes*, dit le célèbre Muratori (*Ann. d'Italie*, tom. 3, an. 416.) *la cruauté exercée par les Goths, en cette occasion.*

Le Voyage qui suit est celui de S. Léon I, au camp d'Attila, roi des Huns, en 452.

L'Occident étoit troublé par les ravages d'Attila, qui entra en Italie par la Pannonie, & fit des incursions dans plusieurs provinces. On craignoit pour Rome, qu'il se proposoit d'attaquer. Mais les siens l'en détournèrent par l'exemple d'Alaric, qui n'avoit pas vécu long-tems après l'avoir pillée. On résolut de tenter des pro-

positions de paix. On envoya donc à Attila le pape S. Léon avec Avienus, consulaire, & Trygetius, qui avoit été préfet. Ils le trouverent dans le Mantouan, près de l'embouchure du Mincio dans le Pô. Le pape lui adressa un discours pathétique. » Attila, dit notre historien, » tout ému, ne cessoit de fixer le vénér. ble » visage du saint pontife, & convaincu par la » force de ses paroles, il lui accorda ce qu'il » lui demanda, & ordonna immédiatement à son » armée de se retirer & de rentrer dans la » Pannonie. »

On ne sauroit croire quelle fut la surprise des généraux d'Attila, en voyant leur souverain faire cet acte de clémence. Comme ils lui demanderent la raison de cette conduite, » Il » répondit, rapporte M. Gusta, que pendant le » discours de l'évêque de Rome, il avoit vu à ses » côtés, un vieillard très-vénérable, qui, l'épée » nue à la main, l'en menaçoit, s'il ne se rendoit » aux prières de l'évêque. ( *Egli rispose, che in » tempo che parlava quel vescovo, aveva veduto » presso lui un vecchio molto venerando, che con » una spada sguainata lo minacciava, se non » acconsentiva alla suppliche del vescovo. (\*)* ) S. » Léon retourna ensuite à Rome, avec les députés, très-satisfait de l'heureux succès de son voyage, reconnoissant les effets de la » providence de dieu, qui s'étoit servi de sa

---

(\*) M. Gusta, se sert ici des paroles de Muratori.

D E C E M B R E , 1782. 185

» langue pour amollir l'ame cruelle & sangui-  
» naire du féroce Attila.

Le troisieme *voyage* est celui d'Hormisdas à Ravenne, en 518, vers Théodoric, roi des Goths. Il y a peu d'historiens ecclésiastiques, qui fassent mention de cette course apostolique.

» Nous ne pouvons, dit l'auteur Italien,  
» nous dispenser d'en parler & d'en faire con-  
» noître le motif. Après la condamnation d'A-  
» cace, évêque de Constantinople, partisan  
» obstiné d'Eutichès, laquelle avoit été faite à  
» Rome par le pape Félix III, en 484, l'é-  
» glise de Constantinople s'étoit séparée de la  
» communion du pape, & ce schisme dura jus-  
» qu'en 518, où mourut l'empereur Anastase.  
» Pendant tout ce tems, les évêques d'Orient  
» agirent auprès de l'empereur pour lui faire  
» protéger hautement leurs erreurs. Dès le  
» commencement de son regne, Justin, prince  
» très pieux, écrivit à Hormisdas, alors pape,  
» qu'il desiroit sincèrement réunir l'église de  
» Constantinople avec celle de Rome. A ses  
» lettres l'empereur joignit celles du patriarche  
» Jean, pénétré des mêmes sentimens, & qui  
» souhaitoit ardemment cette réunion, à la re-  
» quisition du peuple de Constantinople, qui,  
» se voyant à peine délivré du cruel gouver-  
» nement de l'empereur Anastase, avoit con-  
» juré le patriarche de professer la foi catho-  
» lique démontrée dans les quatre conciles gé-  
» néraux, & dans la fameuse lettre de S. Léon  
» à S. Flavien, patriarche de Constantinople.  
» Il ne vouloit pas rester plus long tems ex-

» clus de la communion romaine. On s'imagine  
 » aisément le plaisir que ces lettres firent à  
 » Hormisdas ; livré tout entier aux intérêts de  
 » la religion, il embrassa volontiers cette oc-  
 » casion de procurer la paix à l'église, & ré-  
 » solut d'envoyer ses légats pour recevoir  
 » à la communion l'église de Constantinople.  
 » Mais par cette démarche, il craignit de dé-  
 » plaire à Théodoric, roi des Goths, qui, s'é-  
 » tant rendu maître de l'Italie, sans que l'em-  
 » pereur Anastase s'y opposât, avoit éta-  
 » bli sa cour à Ravenne, & se faisoit respec-  
 » ter des Romains. Il jugea donc à propos de  
 » traiter auparavant de cette affaire avec Théo-  
 » doric. Il voulut donc aller lui-même à Ra-  
 » venne pour lui demander son consentement  
 » sur la légation qu'il projettoit d'envoyer à  
 » Constantinople. Théodoric, quoique Arien,  
 » étoit pourtant très-moderé envers les ca-  
 » tholiques, & avoit une grande dévotion pour  
 » les tombeaux des apôtres Pierre & Paul ;  
 » c'étoit l'effet des insinuations & des con-  
 » seils du savant & vertueux Cassiodore, son  
 » secrétaire. Il eut beaucoup de plaisir de re-  
 » cevoir à sa cour le pape, & l'accueillit avec  
 » toutes les marques d'attention & de respect.  
 » Ils convinrent ensemble d'envoyer cinq lé-  
 » gats, &c. Le pape ayant pris congé de Théo-  
 » doric, s'en retourna sur le champ à Rome. »

Les légats furent aussitôt envoyés à Con-  
 stantinople, & Hormisdas vit la paix de l'église  
 rétablie dans l'Orient.

Le quatrième voyage est celui de Jean I à



D E C E M B R E , 1782. 187

Constantinople, vers l'empereur Justin, en 525.

» Justin avoit publié contre les Ariens quelques décrets par lesquels il ordonnoit que leurs églises leur fussent ôtées & consacrées à l'usage des catholiques, & que ceux qui ne voudroient pas embrasser la religion catholique, seroient privés des dignités qu'ils possédoient; Théodoric en fut extrêmement irrité. Il devint tout autre qu'il n'avoit été, & se porta à des actions, qui, comme l'écrivit Muratori, déshonorèrent les derniers jours de sa vie & rendirent odieux son nom, qui jusqu'alors avoit été très-cher aux peuples d'Italie, à cause de la sagesse & de l'équité de son gouvernement. Il protesta de traiter de la même manière les catholiques d'Italie, & de la remplir de carnage. Il fit venir à Ravenne le pape Jean, & lui enjoignit d'aller à Constantinople avec ses ambassadeurs Théodore, Importun & Agapit, qui avoient déjà été consuls, & Agapit, patrice, afin d'engager l'empereur Justin à rendre aux Ariens leurs églises; autrement il menaçoit de faire périr tous les catholiques ses sujets. «

Le pape, qui desiroit de délivrer l'Italie de la fureur de Théodoric, partit promptement avec les ambassadeurs, conduisant avec lui cinq évêques. Ce fut la première fois que Constantinople vit dans ses murs le chef visible de l'église.

» En entrant dans Constantinople par la porte dorée, dit M. Gusta, un aveugle le pria de lui rendre la vue; ce qu'il fit en

## 188 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» posant la main sur ses yeux, en présence  
 » de tout le peuple, qui fut tout étonné à la  
 » vue de ce miracle : ce qui augmenta confi-  
 » dérablement la vénération pour le vicaire de  
 » Jesus Christ. Il remplit fidèlement sa com-  
 » mission, puisqu'ayant représenté à l'empereur  
 » le péril qui menaçoit les catholiques d'Ita-  
 » lie, il l'engagea facilement à révoquer les  
 » décrets contre les Ariens, lui conseillant de  
 » prendre des moyens plus doux pour faire  
 » rentrer dans la voie du salut les hérétiques  
 » obstinés. Ayant obtenu ce qu'il desiroit de  
 » l'empereur, il retourna promptement en Ita-  
 » lie, chargé de riches présens, que lui avoit  
 » fait Justin pour les églises de Rome.

Le pape étant arrivé à Ravenne, on croyoit qu'il seroit bien reçu de Théodoric, à cause de la réussite de son ambassade. Mais il en arriva tout autrement, puisque le roi le fit mettre en prison avec les sénateurs, qui l'avoient accompagné. Quant au motif d'un traitement si dur, les historiens ecclésiastiques varient de sentiment. Selon M. Gusta, » il paroît certain  
 » que la principale cause fut de ce qu'il ne  
 » vit pas de bon œil les honneurs rendus au  
 » pape par l'empereur, soupçonnant une ligue  
 » secrète du pape & des Romains avec l'em-  
 » pereur pour se soustraire de la domination  
 » des Goths. « Cette raison paroît la plus vrai-  
 » semblable ; c'est le sentiment de Muratori &  
 » de Fleury.

Jean mourut de maladie dans sa prison le 27 mai 526. Théodoric ne survécut que trois mois

au pape. » Procope , dit notre auteur , rap-  
 » porte qu'on lui servit un jour sur sa table la  
 » tête d'un grand poisson. Sur le champ Théo-  
 » doric fut tout ému ; il s'imagina voir dans  
 » cette tête celle de Symmaque (\*) ; qui se  
 » mordoit les levres , & le regardoit d'un air  
 » furieux. L'épouvante qu'il en eut fut telle ,  
 » que s'étant mis au lit , la fièvre le prit ;  
 » il mourut bientôt , pleurant son crime d'avoir  
 » fait mourir Symnaque & Boece sur de fausses  
 » accusations. »

Le *voyage* d'Agapit à Constantinople , en  
 535 , vient ensuite. Le pape fut forcé de l'en-  
 treprendre par Théodat , roi des Goths , comme  
 Jean Ier. l'avoit été par Théodoric. Justinien ,  
 successeur de Justin , vouloit reprendre sur les  
 Goths les provinces de l'empire Romain qu'ils  
 avoient usurpées. Théodat , épouvanté de ses  
 préparatifs , craignit de perdre le trône. Plein  
 de fureur , il écrivit au pape & au sénat de  
 Rome , les menaçant de faire mourir tous les  
 sénateurs avec leurs femmes & leurs enfans ,  
 s'ils ne faisoient en sorte de détourner l'empereur  
 du dessein qu'il avoit pris.

---

(\*) Pendant le voyage du pape à Constantinople ,  
 Théodoric fit mettre en prison Symmaque & Boece ,  
 son gendre. Ils furent accusés de crime d'état , savoir :  
 de vouloir soutenir la dignité du sénat contre les en-  
 treprises de Théodoric , & d'ailleurs Boece étoit fort  
 zélé pour la religion catholique , qu'il défendit par plu-  
 sieurs écrits. Ils furent mis à mort sous les deux pres-  
 que dans le même tems.

» Dans cette affliction du sénat romain, dit  
 » M. Gusta, Agapit résolut d'aller en personne  
 » à Constantinople, afin de rassurer le timide  
 » & furieux Théodat. Mais le voyage du pape  
 » fut sans effet. Il entra dans Constantinople,  
 » accompagné de cinq évêques ses légats, de  
 » deux diacres & de deux notaires de l'église  
 » romaine, & fut reçu par Justinien avec des  
 » grandes marques de vénération. Il ne put  
 » toutefois rien obtenir touchant l'objet de son  
 » ambassade, l'empereur répondit qu'il s'étoit  
 » engagé dans la guerre par trop de dépenses. «  
 Par-là le pontife fut réduit à traiter des affaires  
 de religion. Il mourut à Constantinople, comme  
 il se préparoit à retourner en Italie.

Le voyage de Vigile à Constantinople eut  
 lieu en 546. Le principal motif de ce voyage  
 fut de décider la fameuse question des trois  
*Chapitres*, qui furent la cause de tant de dis-  
 sentions parmi les évêques d'Orient, & la source  
 de plusieurs schismes. Sous le nom des trois  
*Chapitres* on entend une lettre d'Ibas, arche-  
 vêque d'Edeffe, écrite à Maris, Persan, les li-  
 vres de Théodore, évêque de Mopsueste, &  
 quelques écrits de Théodoret, évêque de Cyr,  
 contre S. Cyrille d'Alexandrie, ouvrages rem-  
 plis des principes du Nestorianisme. Ayant en-  
 fin terminé cette affaire avec beaucoup de  
 travail, Vigile retourna en Italie; mais à peine  
 arrivé en Sicile, il y mourut de la pierre, le  
 10 janvier 555, après avoir tenu le St. siége,  
 pendant dix-huit ans.

Depuis Vigile jusqu'au pape Constantin;

aucun des pontifes Romains ne s'absenta volontairement de son siége. Ce dernier vint à Constantinople en 710, mandé par l'empereur Justinien pour terminer la fameuse contestation au sujet des canons de Trulle, ainsi appelés du nom du salon du palais impérial, où fut célébré le VIe. concile général de CP. en 680, & ensuite un autre concile particulier, composé de quelques évêques d'Orient, en 686, ou, comme le veulent quelques uns, en 691.

» Le pape, dit M. Gusta, se rendit volontiers à l'invitation de l'empereur; s'étant mis en route, il fut reçu, par ordre de Justinien, avec les honneurs qu'on avoit coutume de rendre à la personne même de l'empereur. Comme il approchoit de Constantinople, Justinien fit aller à sa rencontre Tibere son fils, accompagné du patriarche Cyrus & du sénat. Il entra dans la ville au milieu des acclamations du peuple. De là il se rendit à Nicomédie, où se trouvoit l'empereur. Celui-ci, ayant la couronne sur la tête, se prosterna à ses pieds, qu'il baïsa, & ils s'embrassèrent ensuite avec amitié. Le dimanche suivant le pape célébra la messe, & l'empereur y communia de sa main. «

» Après de longues conférences, le pape consentit à confirmer plusieurs des canons de Trulle, savoir ceux qui n'étoient point contraires à la discipline de l'église romaine. L'empereur lui renouvela tous les privilèges du St. siége, & ils se séparèrent l'un de l'autre, réciproquement satisfaits; le pape re-

## 192 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» tourna à Rome, où il rentra après un an  
» d'absence. «

Après le *voyage* de Constantin, viennent ceux de Zacharié à Terni, ville d'Ombrie, & ensuite à Ravenne, à Pavie & à Pérouse, en 742, 743 & 750.

» La puissance des empereurs d'Orient, dit  
» notre auteur, étoit sur son déclin; il ne  
» leur restoit plus que Ravenne, résidence des  
» exarques. Les rois Lombards faisoient leurs  
» efforts pour s'en rendre tout-à fait maîtres.  
» Mais plusieurs villes résistoient à leur vio-  
» lence, voulant se soustraire du nouveau  
» joug. Ce fut l'origine de plusieurs petits  
» tyrans, qui, devenus puissans dans leurs  
» villes, en usurperent la domination. Les  
» ducs de Spolète & de Bénévent, s'opposè-  
» rent en plus d'une occasion aux conquêtes  
» des Lombards. Les Romains étoient divisés,  
» favorisant tantôt un parti, tantôt un autre.

» Luitprand, roi des Lombards; avoit étendu  
» ses conquêtes, & s'étoit rendu maître de  
» quatre villes du territoire de Rome. A peine  
» Zacharie fut-il élevé à la papauté, en 741,  
» qu'il lui envoya des légats, & obtint de lui  
» la promesse qu'il restitueroit les villes dont  
» il s'étoit emparé. Mais comme le roi diffè-  
» roit à remplir sa promesse, vu qu'il avoit  
» reçu des Romains un secours de troupes  
» contre Trasamond, duc de Spolète, Zacharie  
» résolut d'aller en personne lui parler. Luit-  
» prand étoit à Terni, ville d'Ombrie; le  
» pape y alla, accompagné de quelques évê-  
ques

» ques & de quelques clercs ; il fut reçu du  
» roi avec de grands honneurs. «

Le pape obtint la restitution des quatre villes. Luitprand fit en outre un acte de donation, & rendit à saint-Pierre le patrimoine de la Sabine, & confirma la paix avec les Romains pour vingt ans. Zacharie entra ensuite victorieux dans Rome.

L'année suivante 743, le même pontife fut obligé d'entreprendre un autre voyage, occasionné par Luitprand, qui avoit manqué de remplir sa promesse, & qui alloit assiéger Ravenne. L'exarque Eutychius, Jean, archevêque de Ravenne, & tout le peuple écrivirent au pape, pour le prier de venir à leur secours. Zacharie, ayant envoyé inutilement des légats au roi, alla lui-même à Ravenne. Il obtint ce qu'il desiroit, après quelque résistance de la part de Luitprand, & s'en retourna à Rome, pour en sortir encore quelques années après.

» Luitprand, selon notre auteur, étant mort  
» en 744, le trône fut occupé par Rachis,  
» duc de Forli, avec lequel le pape conclut  
» un traité de paix pour vingt ans. Mais ja-  
» loux d'étendre ses domaines, il mit le siège  
» devant Pérouse en 750. L'infatigable Zacha-  
» rie se mit de nouveau en route pour aller  
» à sa rencontre, & l'obligea de se retirer. La  
» force avec laquelle il lui reprocha son infi-  
» délité, & la crainte qu'il lui inspira de la  
» vengeance divine, qu'il provoquoit haute-  
» ment, furent, comme l'effet le montra,  
» surprenantes; puisque non-seulement il leva

» le siege , mais reconnoissant encore la vanité  
 » des grandeurs humaines , il abdiqua la cou-  
 » ronne en faveur d'Astolphe son frere , pour  
 » se retirer dans un monastere , afin d'y mener  
 » une vie solitaire & toute consacrée au ser-  
 » vice de dieu. «

Etienne II , successeur de Zacharie , entre-  
 prit un voyage en France en 754. Astolphe ,  
 roi des Lombards , avoit conçu l'idée de se  
 rendre maître de Rome ; en conséquence il  
 écrivit aux Romains que s'ils ne se soumettoient  
 à sa puissance , ils seroient tous passés au fil de  
 l'épée. Etienne exhorta le peuple à implorer  
 le ciel. Il eut en même-tems recours à l'em-  
 pereur Constantin Copronyme ; mais il n'en  
 obtint rien. Il écrivit aussi à Pépin , roi de  
 France , qui lui accorda ce qu'il demandoit ,  
 & lui envoya des ambassadeurs pour le prier  
 de passer en France.

» Le pape sortit de Rome le 14 octobre  
 » 753 , accompagné des mêmes ambassadeurs ,  
 » & de plusieurs habitans de Rome , qui pleu-  
 » roient son départ , & s'efforçoient de le  
 » retenir , craignant pour sa vie , dans la fu-  
 » reur où étoit le roi Astolphe. Mais plein de  
 » confiance en dieu , il recommandoit son trou-  
 » peau à S. Pierre , & se flattoit que son  
 » voyage ne seroit pas infructueux. Quand il  
 » fut proche de Pavie , Astolphe lui fit enten-  
 » dre qu'il ne fût pas assez hardi pour lui  
 » parler de rendre Ravenne & l'Exarchat. Le  
 » pape répondit qu'il ne craignoit rien , & qu'il  
 » étoit résolu d'en faire la demande. «



## D E C E M B R E , 1782. 195

Mais sa démarche fut vaine. Il ne put rien obtenir. Astolphe voulut l'empêcher de passer en France ; mais le pape fit assez de diligence pour prévenir les desseins du roi.

» Pépin, dit notre auteur, envoya au-de-  
» vant de lui son fils Charles, âgé de douze  
» ans, pour l'accompagner des frontières jus-  
» qu'à Pontyon, en Champagne, où le roi  
» devoit le recevoir. Quand le pape en fut à  
» trois milles, Pépin alla à sa rencontre avec  
» la reine & ses autres fils. Il se prosterna à  
» ses pieds, & marcha à côté de son cheval,  
» lui servant d'écuyer. Le pape, après avoir  
» fait de grands présens au roi, à la reine &  
» à la famille royale, lui renouvela la prière  
» qu'il lui avoit déjà faite, savoir que sans  
» délai il voulût délivrer Rome des vexations  
» des Lombards. «

Pépin résolut de passer en Italie. A la tête d'une forte armée, il conduisit le pape, & alla mettre le siège devant Pavie. Astolphe fut obligé de rendre à l'église romaine tous les pays qui lui avoient été enlevés. Pépin s'étant retiré, Etienne retourna à Rome.

M. Gusta ne dit rien des voyages que Léon III fit en France, l'un, quand, fuyant de prison, il se retira en 799 auprès de Charlemagne, qui le remit sur le siège pontifical, & l'autre : quand, en 804, il alla voir à Quercy le même Charlemagne, pour célébrer ensemble les fêtes de Noël. L'auteur passe au voyage d'Etienne IV, en France, en 816. Voici comme il en parle :

» Nous ne dirons presque rien du voyage

## 196 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» d'Etienné IV à Rheims, pour s'aboucher  
 » avec l'empereur Louis I. Nous ignorons le  
 » motifs de cette démarche ; les écrivains ec-  
 » clésiastiques gardent le silence sur cet arti-  
 » cle. Il fut toutefois accueilli du roi avec les  
 » plus grandes marques de respect & de vé-  
 » nération. Plusieurs personnes illustres, & le  
 » neveu même de l'empereur, Bernard, roi  
 » d'Italie, l'accompagnèrent depuis les fron-  
 » tières jusqu'à Rheims. Louis alla au devant  
 » de lui à un mille de la ville, & par trois  
 » fois, avec une grande humilité, se prosterna  
 » à ses pieds. Ils eurent tous deux de longues  
 » & fréquentes conférences dans le monastère  
 » de St. Remi; & après que le pape, avec  
 » beaucoup de solennité, eut couronné l'em-  
 » pereur, s'étant fait réciproquement de magni-  
 » fiques présens, ils se séparèrent : le pontife  
 » retourna en Italie. «

Le voyage qui suit, est celui que fit Gré-  
 goire IV en France, en 832. L'empereur Louis-le-  
 Pieux & ses fils étoient en guerre. Le pape se flat-  
 tant de rétablir l'union entre eux, résolut d'aller  
 en France pour s'aboucher avec Louis & ses fils,  
 afin de mettre fin aux troubles qui les divi-  
 soient. Sa démarche fut vaine. Louis & ses en-  
 fans, avec leurs armées, étoient en présence,  
 campés dans une grande plaine entre Bâle &  
 Strasbourg. L'empereur se voyant abandonné  
 de ses troupes, qui avoient passé du côté de  
 ses enfans, congédia le peu qui lui restoit, &  
 passa au camp de ses fils. Alors, de l'avis du  
 pape, & de tous les seigneurs, on regarda

## D E C E M B R E , 1782. 197

Louis comme déchu de la dignité impériale, qui fut conférée à Lothaire ; Grégoire s'en retourna ensuite à Rome.

Le *voyage* de Jean VIII à Pavie vers l'empereur Charles-le-Chauve, eut lieu en 877. Ce pontife ayant écrit à Charles-le-Chauve, pour le prier de lui envoyer du secours contre les Sarrafins, qui venoient faire des incursions jusqu'aux portes de Rome, cet empereur prit la résolution d'aller en Italie, & partit au mois de mai 877. Le pape alla au devant de lui. Ils se rencontrèrent à Verceil, d'où ils allèrent ensemble à Pavie. De-là ils se retirèrent à Tortone, sur la nouvelle que Carloman venoit fondre sur eux avec une armée. Jean marcha vers Rome en diligence, avec un crucifix d'or orné de pierreries, que l'empereur donnoit à St. Pierre. N'ayant point eu de secours de Charles contre les Sarrafins, & n'en espérant point, il fut obligé de traiter avec eux, sous la promesse d'un tribut de 25000 marcs d'argent par an. M. Gusta passe sous silence la fuite du même Jean, quand l'année suivante, 878, pour se soustraire aux embûches de quelques seigneurs de Rome, il fut obligé de se retirer en France.

» Nous passons aussi sous silence, dit l'auteur, le *voyage* peu connu que fit Adrien III, en 885, pour s'aboucher en France avec l'empereur Charles-le-Gros, qui l'avoit invité à venir, pour décider par son autorité quelques prétentions particulières qu'il avoit. Adrien, arrivé à St. Césaire, petit endroit

## 198 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» du Modenois, y mourut, & fut enterré dans  
» la fameuse abbaye de Nonantola. «

M. Gusta ne fait nullement mention des voyages & expéditions militaires de quelques papes du Xe. siècle, appelé avec raison siècle de ténèbres & d'ignorance. Il ne dit qu'un mot sur le voyage de Clément II, qui à peine élu pape par l'autorité de l'empereur Henri, l'accompagna en Allemagne, où il resta peu de tems. Le pape mourut dans ce voyage, & fut enterré à Banberg.

Les voyages de Léon IX sont très-communs dans l'histoire. Notre auteur n'en parle que très brièvement. » Il monta sur le siège pontifical, dit M. Gusta, l'an 1049, & la même année, après avoir tenu un concile à Rome contre les élections simoniaques, il en tint un autre bientôt après à Pavie, pour le même motif. De-là il passa en Allemagne, & célébra à Cologne, avec l'empereur Henri, la fête de St. Pierre. De-là il alla à Rheims, où ayant tenu un concile, on y fit plusieurs canons contre divers abus introduits dans les églises des Gaules. Sur la fin de la même année, il retourna en Allemagne, & célébra un autre concile à Mayence. Il revint à Rome sur le commencement de l'année 1050. Et dans un concile convoqué au mois d'avril, il condamna les erreurs de Bérenger, archidiacre d'Angers, contre l'existence réelle du corps de J. C. dans l'eucharistie. La même année, il présida à un concile à Verceil; de-là il passa en France, & s'arrêta à Toul.

» Il alla ensuite en Lorraine, & entra de nou-  
 » veau en Allemagne. Il retourna à Rome en  
 » février 1051, & y tint un autre concile  
 » après Pâques. Pendant le reste de l'année,  
 » il visita les églises de Bénévent, de Capoue,  
 » du Mont Cassin, & autres du royaume de  
 » Naples. A peine de retour, il fit un troi-  
 » sième voyage en Allemagne, en 1052, pour  
 » empêcher la guerre entre l'empereur Henri II  
 » & André, roi de Hongrie. Après avoir visité  
 » plusieurs églises d'Allemagne & d'Italie, il  
 » retourna à Rome dans le carême de 1053,  
 » & après avoir convoqué un autre concile,  
 » il marcha contre les Normands à la tête de  
 » ses troupes. Cette expédition fut très-mal-  
 » heureuse pour lui, puisqu'il fut défait & con-  
 » duit prisonnier à Bénévent, où il resta jus-  
 » qu'au mois de mars 1054. Ayant recouvré  
 » la liberté, de retour à Rome, il y mourut  
 » le 19 avril de la même année, &c.

Voici un distique fait à sa mort :

*Vidrix Roma, dole, nono-viduata Leone,  
 Ex multis talem vix habitura parem.*

Le successeur de Léon IX, fut Victor II, qui  
 fit un voyage en Allemagne en 1056, vers  
 l'empereur Henri II ; il en fut reçu avec beau-  
 coup d'honneur à Goslar ; l'empereur étant  
 tombé malade de chagrin, y mourut le 5 oc-  
 tobre 1056, en présence du pape lui-même.  
 Victor ayant passé l'hiver dans cette ville, re-  
 tourna en Italie ; arrivé à Florence, il y mou-  
 rut le 28 juillet 1057.

## 200 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» Dans la même ville de Florence , dit M.  
» Gusta , moururent les deux successeurs im-  
» médiats de Victor , savoir , Etienne IX , qui  
» y termina ses jours le 29 mars 1058 ,  
» assisté par Hugues , abbé de Clugni , & fut  
» enterré dans l'église cathédrale , avec les hon-  
» neurs qui lui étoient dûs. « L'autre fut Ni-  
colás II , qui mourut au mois de juillet 1061.  
Dans le court espace de quatre années , Florence  
donna la sépulture à trois papes.

L'auteur ne dit rien du *voyage* fait à Luc-  
que par Alexandre II , qui passant par Florence ,  
ne voulut point consentir à l'épreuve du feu  
que prétendoient faire les moines de Vallom-  
breuse , contre l'évêque de Florence , accusé  
par eux comme simoniaque & hérétique. M.  
Gusta passe rapidement au célèbre *voyage* du  
fameux Grégoire VII , au château de Canosse ,  
en Lombardie , pour y attendre l'empereur  
Henri IV , en 1077.

La dispute entre Grégoire VII & le roi  
Henri IV , au sujet des investitures , causa des  
maux infinis à l'église & à l'état. Les excom-  
munications , les dépositions , les schismes , les  
révoltes , les horreurs de la guerre en furent  
les tristes suites. L'investiture ecclésiastique étoit  
une cérémonie par laquelle , avant de se met-  
tre en possession , les prélats nouvellement élus ,  
recevoient du prince la crosse & l'anneau pas-  
toral. En 1075 , Grégoire proscrivit cet usage  
par un décret qu'il fit notifier à Henri , avec  
menace de l'excommunier , s'il refusoit de s'y  
conformer. Henri alors occupé contre les Saxons

révoltés, promit d'obéir. Mais après les avoir défaits, il changea de disposition. L'an 1076, Grégoire lui écrivit d'exécuter ses promesses. Henri n'en fit rien; ayant tenu une assemblée à Worms, il entreprit de déposer le pape & le fit condamner. Grégoire, de son côté, tint un concile, où il excommunia Henri, le déclarant déchu de la couronne, & déliant ses sujets du serment de fidélité. Bientôt il écrivit aux princes & aux prélats de Germanie pour les engager à se donner un autre roi. Cette lettre eut de funestes effets. Un grand nombre de seigneurs Allemands s'assemblerent bientôt pour déposer le roi & en élire un autre. Henri voyant le péril qui le menaçoit, promit tout ce qu'on voulut. On exigea qu'il se fît absoudre de l'excommunication dans l'an & un jour. En conséquence il partit avant Noël avec sa femme & son fils encore enfant, pour se rendre en Italie. Arrivé au château de Canosse, en Lombardie, où étoit le pape, il resta trois jours à la porte, sans aucune marque de dignité, nuds pieds, vêtu de laine sur la chair, & jeûnant jusqu'au soir; il fut à la fin admis à l'audience de Grégoire, dont il obtint son absolution aux conditions portées par un acte du 28 janvier 1077. Ensuite l'empereur & le pape se séparèrent. Henri ne tarda pas à rompre son traité. Les seigneurs Allemands, ne gardant plus alors de mesures, s'assemblerent à Forcheim, & élurent roi, le 17 mars 1077, Rodolphe, duc de Suabe. L'an 1080, Henri fit élire pape, dans l'assemblée de Brixen, Guis-

bert, archevêque de Ravenne, qui prit le nom de Clément III; & s'étant fait couronner empereur par cet anti-pape, il assiégea Grégoire, renfermé dans le château Saint-Ange. Grégoire délivré par Robert Guiscard, se retira à Salerne, où il mourut.

M. Gusta passe sous silence différens voyages forcés que firent plusieurs papes durant le schisme qui divisa l'église après la mort de Grégoire VII.

L'an 1177, nous offre le voyage d'Alexandre III à Venise, pour faire la paix avec l'empereur Barberouffe. Comme celui-ci avoit toujours soutenu le parti des anti-papes, il fut excommunié par Alexandre. Bientôt il voulut se réconcilier avec le pape, auquel il envoya pour cette fin des ambassadeurs. » Alexandre, » dit l'auteur, s'étant assuré de la sincérité de » ses propositions, accepta sur le champ la » réconciliation, & résolut d'aller à Bologne » au-devant de Frédéric. L'empereur confirma » par serment la sûreté promise au pape par » les ambassadeurs. D'Anagnie, où il s'étoit » retranché, Alexandre passa à Bénévent, & » alla s'embarquer près de Siponte, sur les galères du roi de Sicile, qui le conduisirent » à Venise. Il fut reçu du doge, du sénat & » de toute la ville avec des marques extraordinaires d'allégresse. De-là il se rendit à Ferrare; ayant changé de sentiment sur l'endroit » de l'entrevue, il retourna à Venise. Quelques jours s'étant écoulés, l'empereur y arriva. »



Frédéric reçut l'absolution & fit la paix.  
Le pape prit ensuite la route de Rome.

» Le successeur d'Alexandre III, dit M.  
» Guſta, fut Lucius III. Celui-ci ayant reçu  
» pluſieurs injures des Romains, qui vouloient  
» ſe ſouſtraire du domaine pontifical, alla à  
» Vérone en 1184. Il avoit prévenu l'empe-  
» reur Frédéric de ſ'y trouver, pour traiter  
» de différentes affaires touchant le domaine  
» temporel de l'églife. Ils eurent une confé-  
» rence, mais rien n'y fut conclu. Lucius con-  
» voqua un concile, où furent excommuniés les  
» nouveaux hérétiques & les Romains, comme  
» rebelles à l'églife. Frédéric retourna en Al-  
» lemagne, & Lucius reſta à Vérone, où il  
» mourut le 23 novembre 1185. «

» A Lucius III, continue le même auteur,  
» ſuccéda Urbain III..... Ayant reçu à Fer-  
» rare, où il s'étoit rendu de Vérone, la  
» malheureuſe nouvelle de la déſaite des chré-  
» tiens en Paleſtine, il y tomba malade & y  
» finit ſes jours, plutôt de chagrin que de ma-  
» ladie, en 1188. «

» Grégoire VIII fut élu à Ferrare ſuccesseur  
» d'Urbain III; s'étant rendu à Piſe pour ac-  
» commodér les différends ſurvenus entre les  
» Piſans & les Génois, il y mourut à ſon  
» arrivée. «

Innocent III entreprit pour le même motif  
le voyage de Gènes, la dernière année de ſa  
vie, ſavoir, en 1216.

Honorius III, ſuccesseur d'Innocent III,  
avoit fait tous ſes efforts pour conduire à une

fin heureuse la guerre que les chrétiens soutenoient en Palestine. Il avoit exhorté, ainsi que son prédécesseur l'avoit fait, l'empereur Frédéric II, à prendre les armes dans cette expédition sacrée. Frédéric avoit promis de le faire, mais, sur de vains prétextes, il retardoit à remplir sa parole.

» Honorius, dit notre auteur, voulant l'obliger à exécuter sa promesse, l'invita à une entrevue, qui devoit d'abord se tenir à Vérone. Mais ensuite le motif de la foiblesanté du pape, fit prendre Ferentino pour l'endroit où ils devoient s'aboucher avec Jean de Brienne, roi de Jerusalem. Celui ci étoit venu de Palestine à Rome & en France, pour solliciter de nouveaux secours pour la Terre-Sainte. Il étoit accompagné des grands-maitres des templiers, de l'ordre teutonique & de celui des hospitaliers. Le pape, l'empereur, & le roi Jean se trouverent tous trois à Ferentino. Le pontife employa tout son zele pour engager l'empereur à secourir le roi Jean. Après de longues conférences, on conclut que, comme il y avoit alors une treve avec les Sarrafins, & qu'il falloit beaucoup de tems pour faire les préparatifs nécessaires, Frédéric passeroit sous deux années en Palestine avec une puissante armée. L'empereur confirma sa promesse par serment, & pour y donner plus grande sûreté, il promit encore de prendre pour épouse Yolande, fille unique du roi Jean. L'entrevue étant terminée, le roi Jean passa en France,

» en Angleterre & en Espagne, pour y cher-  
» cher du secours. Le pape retourna à Ro-  
» me, &c. »

En 1274, nous voyons Gregoire X aller en France, où il tint le second concile général de Lyon, pour le besoin de la Terre-Sainte, & la réunion de l'église grecque. Ce pontife étant tombé malade à son retour en Italie, mourut à Arezzo, au mois de janvier 1276.

L'an 1309, nous offre Clément V, transférant en France le siege apostolique. Le couronnement de Clément V se fit à Lyon, en présence de Philippe-le-Bel, qui avoit procuré son élection. Le pontife déclara bientôt qu'il vouloit résider en France. » Ce pape, dit M. » Gusta, fit plusieurs petits voyages en France : » nous ne ferons qu'indiquer les lieux, parce » que les motifs en sont très-peu intéressans. » Avant son couronnement, il alla de Bordeaux » à Agen, ensuite à Toulouse & à Montpel- » lier, où il s'arrêta quelque tems. Il reçut » alors la visite de Jacques II, roi d'Aragon, » qui lui rendit hommage pour les royaumes » de Sardaigne & de Corse, & l'accompagna » jusqu'à Lyon. Après son couronnement, il » fit un autre voyage en France, transféra le » siege à Poitiers, ensuite à Bordeaux, & en- » fin à Avignon. « Telle est l'époque du sé- » jour des papes en cette ville.

Urbain V, fit le voyage d'Avignon en Ita-  
lie, en 1367. Arrivé à Rome, il y fut reçu  
avec une joie d'autant plus grande, que de-  
puis 1304, année où Benoît XI étoit sorti

## 206 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

de Rome, cette ville étoit privée de son pasteur. L'an 1370, Urbain quitta l'Italie pour retourner à Avignon; peu de tems après son arrivée en cette ville, il mourut le 19 décembre 1370.

Le *voyage* de Grégoire XI à Rome en 1376, fut l'époque du rétablissement du siége apostolique en cette ville. Pressé par les sollicitations de Catherine de Sienne, de Brigitte, & de Pierre, infant d'Aragon, religieux franciscain, Grégoire partit d'Avignon pour se rendre à Rome. » Il s'embarqua à Marseille, dit M. Gusta, » le 2 d'octobre 1376, & arriva à Gênes le 18 » du même mois. Il continua sa navigation & » vint sur la fin de décembre à Corneto, où » il débarqua, & fit la route par terre jusqu'à » Rome, où il fut reçu avec une allégresse » extraordinaire. « Il mourut en cette ville le 27 mars 1378.

» Après la mort de Grégoire XI, continue » notre auteur, arriva le déplorable & long schisme, qui dura jusqu'à l'an 1417, fruit très-naturel de la corruption générale des mœurs, » qui regnoit dans le quinzième siècle comme » dans celui qui l'avoit précédé. Le schisme » mit tant les papes que les anti-papes dans » un mouvement continuel. Nous aimons mieux » n'en point parler, que d'en dire peu de » chose. «

M. Gusta passe sous silence les *voyages* violens d'Eugène IV, dont le pontificat fut rempli de traverses & de malheurs sans nombre.

Le *voyage* de Pie II à Mantoue eut lieu

en 1459. Il y convoqua une assemblée des princes chrétiens pour traiter de la guerre contre les Turcs, & des moyens de détruire ces formidables ennemis. Après l'assemblée de Mantoue, Pie II reprit la route de Rome par la Toscane. On fit sur le champ les préparatifs de la flotte qui devoit partir d'Ancone pour aller combattre les Turcs. » Le pape, » dit notre auteur, pour encourager davan- » tage l'armée, résolut d'aller à Ancone; son » zèle lui faisoit dire qu'il vouloit s'embarquer » sur la flotte pour assister & animer au com- » bat les chrétiens. Il passa effectivement au » mois de juin 1464 à Ancone, où, au mo- » ment qu'il étoit occupé plus que jamais à » presser le départ des vaisseaux, il tomba ma- » lade & mourut le 14 août de la même an- » née. Sa mort suspendit une entreprise si dif- » ficile. «

M. Gusta ne dit rien des expéditions mili- taires d'Alexandre VI & de Jules II, comme n'étant point de la classe des *voyages*, qui sont l'objet de son ouvrage. Il passe au *voyage* de Léon X à Bologne, pour s'aboucher avec François I, roi de France, en 1515. » Le » pape, dit l'auteur Italien, étant parti de » Rome, arriva à Bologne le 8 décembre 1515, » pour y attendre le roi François I, qui y » arriva trois jours après, avec un corps de » cavalerie. Ils eurent de longues conférences, » & Léon obtint du roi l'abolition de la prag- » matique-sanction, publiée au concile de Berri, » laquelle étoit très-désavantageuse à la cour

## 208 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» de Rome , & fit un nouveau concordat de  
» beaucoup d'utilité au siege apostolique. « Le  
roi s'étant retiré à Milan avec ses troupes pour  
repasser en France, le pape reprit la route de Ro-  
me , & s'arrêta quelques mois à Florence sa patrie.

L'an 1529 nous voyons Clément VIII à Bo-  
logne, où il couronna empereur Charles V, le  
24 février 1530. » Deux années après, en  
» 1532 , dit M. Gusta , ils se trouverent de  
» nouveau à Bologne , & dans cette seconde  
» entrevue on traita de l'état du christianisme  
» en Allemagne , à raison des rapides progrès  
» qu'y faisoit l'hérésie de Luther , & on y con-  
» vint de la nécessité de convoquer un concile  
» général. A peine de retour à Rome , Clément  
» fit un voyage pour s'aboucher avec le roi  
» de France. L'objet de cette entrevue , qui  
» eut lieu à Marseille en 1533 , fut, de la part  
» du pape , de donner pour épouse à Henri ,  
» duc d'Orléans , sa niece , Cathérine de Mé-  
» dicis , fille de Laurent , pere d'Alexandre ,  
» reconnu alors pour duc de Florence , par le  
» moyen des intrigues & des violences du mé-  
» me Clément.

Le successeur de Clément VII fut Paul III,  
qui , pour établir la paix entre la France &  
l'Empire , invita François I & Charles V , à  
une entrevue à Nice en Provence. Afin de  
les obliger de s'y trouver , il s'y rendit lui-  
même en personne. Paul III s'aboucha de nou-  
veau avec l'empereur , en 1541 , à Lucque.  
L'an 1545 , il eut une autre avec Charles V,  
à Buffeto.

Clément VIII alla en 1598 à Ferrare: voici ce qui donna lieu à ce voyage.

César d'Est, après la mort d'Alfonse II, duc de Ferrare, qui l'avoit déclaré héritier universel de ses états, fut proclamé duc de Ferrare. Le pape prétendit que le duché de Ferrare étoit dévolu au St. Siege, *ob lineam finitam, seu ob alias causas*. En conséquence, loin de reconnoître César d'Est, pour successeur légitime d'Alfonse II, il lui fit signifier qu'il eût à comparoître sous quinzaine à Rome pour y déduire les raisons qui l'avoient porté à prendre le titre du duc de Ferrare. Clément excommunia bientôt César d'Est, qui, à l'arrivée des troupes du pape, fut obligé de sortir de Ferrare, pour se retirer à Modene. Clément, jaloux de voir sa conquête, fit alors le voyage de Ferrare.

M. Gusta finit ici l'histoire des courses pontificales; il ne dit rien du voyage de Pie VI à Vienne, laissant à d'autres le soin d'en faire l'histoire.

(*Novelle letterarie.*)



---



---

## M Ê L A N G E S.

---



---

### *QUE NE PEUT L'AMOUR PATERNEL?*

**Q**UAND le ciel a donné à l'homme des desirs violens, le plus funeste présent qu'il puisse y ajouter, c'est une grande étendue de pouvoir. M. de Frémival étoit né avec des sens fougoux; une surabondance de santé & de vigueur lui donnoit des passions brûlantes, & il étoit riche, c'est-à-dire, qu'il avoit la faculté de les satisfaire. De bonne heure il avoit eu la passion de l'amour, ou, pour mieux dire, l'amour des femmes; de bonne heure il en avoit fait, non pas son délassement, mais son occupation; & ce goût chez lui n'avoit fait que se renforcer encore par l'habitude de s'y livrer. Depuis vingt ans, (car Frémival en avoit déjà près de quarante, & il croyoit toujours avoir le même âge, parce qu'il avoit toujours la même conduite) depuis vingt ans, dis-je, il grossissoit la liste de ses victimes. C'étoit pourtant un scélérat qui n'avoit pas encore perdu le titre d'honnête homme; c'est-à-dire, que s'il contraignoit au divorce deux époux autrefois bien unis, s'il caufoit ainsi la ruine d'une famille entière, il payoit une dette de jeu en



moins de vingt-quatre heures; & s'il violoit, pour perdre une femme crédule, les sermens les plus sacrés, il respectoit une parole donnée pour une partie de plaisir.

Il ne faut pourtant pas s'y méprendre; Frémival n'étoit pas un fat. Un fat n'ambitionne que le bruit, au lieu qu'il aimoit moins à conquérir qu'à posséder; il n'en restoit pas plus long-tems en place, il changeoit; mais ce n'étoit pas pour multiplier ses conquêtes, c'étoit par le desir d'un nouvel objet. Cette considération le rendoit moins condamnable, ou du moins plus à plaindre; mais ses conquêtes n'en étoient pas moins des victimes; sa passion étoit aussi funeste que la vanité d'un fat; & d'ailleurs l'habitude l'avoit rendu si peu difficile sur les moyens, que les plus criminels n'étoient plus qu'un jeu pour lui, s'ils favorisoient ses projets.

Tel étoit Frémival; tel il va se montrer dans l'anecdote qu'on va lire. Il avoit vu la jeune Milésie, & il n'avoit pu la voir sans la desirer. Ce n'étoit pas un air de coquetterie, ce n'étoit pas l'élégance de la toilette qui l'avoit séduit. Si la beauté de Milésie brilloit, c'étoit à travers les habits les plus grossiers; elle étoit belle sous la livrée de l'indigence. Ce qui auroit dû la rendre respectable aux yeux de Frémival, ne servit qu'à ranimer son espoir; & dès le jour même il fit jouer les ressorts de la séduction.

Milésie étoit fille d'un pauvre ouvrier qui avoit une famille de douze enfans. Il n'avoit d'autre revenu que le travail de ses bras; quel-

## 212 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ques-uns de ses fils commençoient à le seconder; mais de si foibles secours ne pouvoient suffire à tant de besoins. Ce qui ne contribuoit guere à l'enrichir, c'est que Jérôme, (tel étoit le nom du vieillard) étoit de la probité la plus exacte. Mais cette probité servoit au moins à le consoler dans ses chagrins & à l'encourager dans ses travaux; l'aspect d'une famille trop nombreuse faisoit quelquefois couler ses larmes, mais au moins il avoit vu sa probité germer dans le cœur de tous ses enfans; pas un ne le faisoit rougir; & si son front étoit sillonné par le chagrin & les années, le sourire du plaisir étoit quelquefois sur ses levres.

Digne élève d'un pere aussi vertueux, Milésie l'honoroit par sa conduite. Quand l'honneur ne lui auroit pas été aussi cher que sa propre vie, la seule crainte de déplaire à l'auteur de ses jours l'eût retenue dans les bornes du devoir. Son pere l'avoit distinguée parmi ses enfans; il les rendoit tous heureux autant qu'il étoit en lui; il avoit pour tous les mêmes soins; mais il avoit un degré de tendresse de plus pour l'aimable Milésie, & elle se montra toujours digne de cette prédilection. Elle rejetta les offres brillantes que lui fit faire Frémival, & elle n'étoit point orgueilleuse de son refus, qui lui paroissoit aussi naturel, aussi simple qu'indispensable. Elle s'applaudissoit plutôt de ne pas affliger son pere. Hélas! elle ignoroit que, sans le vouloir, elle devoit lui causer un jour le plus violent chagrin.

Cependant la probité du vieillard , la conduite irréprochable de sa famille , avoient intéressé à son sort tous les cœurs sensibles ; & un beau jour , il fut mandé chez un notaire , qui lui donna les assurances d'une pension de 800 liv. Ce bienfait ne l'arrachoit point à la pauvreté , vu le nombre de ses enfans ; mais il allégeoit au moins son fardeau. Le bon Jérôme ne pouvoit pas recevoir avec indifférence les moyens de rendre sa famille plus heureuse. Sa joie éclata par les transports les plus vifs. Il brûloit de tomber aux genoux de son bienfaiteur ; mais cet homme généreux avoit voulu être inconnu. Content du témoignage de son propre cœur , il auroit cru son action trop intéressée , s'il eût aspiré au plus léger tribut de reconnoissance.

Peut-être quelque lecteur , en apprenant le bienfait , a cru en avoir deviné l'auteur ; il aura nommé Frémival , & en faveur de ce procédé , il aura vu avec un peu plus d'indulgence les travers de sa conduite. Je suis forcé de lui enlever cette douce erreur. Frémival , loin d'être l'auteur d'un procédé aussi délicat , aima mieux , comme on va voir , en faire l'instrument de ses coupables projets. La modestie désintéressée du bienfaiteur va devenir dans ses mains l'arme du mensonge & de la plus basse séduction.

Ayant laissé passer quelque tems depuis cette pension , dont il avoit appris la nouvelle tout des premiers , il se présenta chez le bon vieillard , qui avoit fait de vains efforts pour dé-

couvrir son bienfaiteur. Frémival n'étoit pas connu du pere ; il n'avoit même jamais parlé à Milésie ; le hafard avoit voulu jusques-là qu'il ne pût expliquer ses desirs que par un interprete, accoutumé fans doute à de pareilles négociations. Il entre avec le costume de la richesse, qu'il n'eut pas de peine à se donner, & avec le maintien de l'honnêteté, qu'il faisoit avec plus de peine.

Bon homme, lui dit-il, vous cherchez depuis long tems cet inconnu assez heureux pour devenir votre bienfaiteur, qui a su ennoblir sa fortune en la faisant servir à vos besoins. Vous l'auriez toujours cherché en vain, si le desir d'ajouter à ce foible bienfait ne le forçoit à se faire connoître. Ce bienfaiteur, plus heureux depuis qu'il a pu commencer votre bonheur, c'est moi.

La reconnoissance de ce sensible vieillard ne s'exprime d'abord que par un cri, & il se précipite aux genoux de Frémival. Celui-ci, avec un air de modestie qui n'appartenoit qu'au véritable bienfaiteur, recule un pas, & lui dit : levez-vous, mon ami ; je serois indigne d'être votre bienfaiteur, si j'étois venu lever un tribut sur votre reconnoissance. A ces mots, il le releve & l'embrasse : bon vieillard, continua-t-il, l'estime que vous m'avez inspirée depuis long-tems, ne doit pas se borner à cette pension modique que vous avez bien voulu accepter ; mais faites-moi jouir avant tout du spectacle de votre famille intéressante. Aussi-tôt le vieillard appelle avec empressement toute sa

famille, Therese, Pierre, Guillaume; il les appelle tous ensemble & par leur nom, en s'écriant : le voilà ! le voilà notre bienfaiteur ! A ces mots toute cette famille intéressante se jette aux pieds ou dans les bras de Frémival. Quel tableau ! On est indigné de voir un spectacle si touchant étalé aux regards d'un homme qui l'avoit si peu mérité ; mais n'envions pas son sort : malgré ses habitudes criminelles, malgré ses coupables projets, il ne dut pas le voir d'un œil tranquille ; son cœur dut être tourmenté ; il étoit vil à ses propres yeux.

Cependant il témoigne l'intérêt le plus vif, l'attendrissement le plus vrai. Il interroge tour-à-tour chacun des enfans, demande leur nom au pere, donne un conseil à l'un, une leçon à l'autre, les caresse tous, & Jérôme le remercie les larmes aux yeux. Au milieu d'eux, Frémival a vu Milésie, dont la joie décente charmoit le cœur du pere, & irritoit les desirs de Frémival. Dès qu'il l'eut apperçue, il auroit voulu ne voir qu'elle, ne parler qu'à elle ; mais il crut devoir se contraindre, & il ne lui adressa la parole qu'après avoir interrogé presque tous ses freres & sœurs. Après cet examen, un peu long à son gré, mais indispensable pour l'exécution de son dessein, Frémival dit au vieillard : mon cher Jérôme, je suis enchanté de votre famille ; elle est digne de vous ; elle fera la consolation de votre vieillesse ; mais un travail excessif épuise vos forces, & pourroit, en abrégeant vos jours, leur enlever trop tôt l'exemple de vos vertus. Dès

ce jour , sans perdre aucun de vos enfans , je veux que vous en ayez deux de moins à entretenir. Voyons ; les filles sont les plus difficiles à placer : j'en prends deux , & je me charge de leur sort présent & à venir. J'enverrai l'une à ma mere , & l'autre je la place auprès de ma femme. J'espère , ajouta-t-il d'un ton hypocrite , que leur conduite répondra toujours à vos projets & aux miens , & que nous n'aurons jamais à rougir , vous , d'être leur pere , & moi , d'être devenu leur ami. A ces mots il choisit Milésie , & la plus laide de ses sœurs , pour éloigner encore mieux les soupçons.

Jérôme étoit bien désolé de se séparer de ses deux filles ; mais il s'agissoit de leur bonheur , & il étoit si bon pere ! Milésie eût bien voulu ne le quitter jamais ; mais elle connoissoit la triste situation de ce bon vieillard ; comment ne pas se prêter à l'adoucir ? Cependant elle ne put s'empêcher , ainsi que sa sœur , de témoigner ses regrets par un torrent de larmes.

Allons , mon bon ami , reprit Frémival en faisant semblant d'essuyer les siennes , faites-leur un petit trousseau pour le moment , & je pourvoirai à tout ; mais hâtez-vous , parce que je pars pour la campagne. Je veux qu'elles vous visitent souvent , que vous veniez les voir vous-même. Dans peu de jours je vous donnerai de leurs nouvelles.

Il faut convenir qu'on ne pouvoit guere soupçonner Frémival de mauvaise foi. Son ton ,  
ses

ses manieres , le titre qu'il usurpoit ne permettoit aucun doute sur ses sentimens ; aussi n'entra-t il dans le cœur des enfans & du pere que le chagrin de se quitter. On oublia même , ou plutôt on ne crut pas avoir besoin de demander à Frémival où il alloit. Il est pourtant à présumer qu'il avoit préparé une réponse à cette question , si Jérôme avoit songé à la faire. Les deux sœurs ayant ramassé quelque peu de hardes , embrasserent leur pere bien tendrement ; & après bien des larmes répandues de part & d'autre , ils se dirent adieu.

Cependant , ce bon Jérôme a peine à s'arracher des bras de Milésie. Malheureux vieillard ! tu ne fais pas à qui tu viens de livrer ta fille ! Tu crois ne pleurer que son départ ; mais ton cœur paternel a pressenti sans doute de plus grands chagrins. Après l'avoir quittée , tes bras s'ouvrent encore pour l'embrasser , & il semble que ces embrassemens ne soient qu'une ruse innocente de ton cœur pour retarder , pour empêcher son départ.

Il fallut pourtant se séparer. Jérôme donne de sages conseils à ses deux filles ; il ne les recommande pas à Frémival ; ( il ne croit pas en avoir besoin ) mais il les exhorte bien à aimer ce second pere : il ignoroit combien il profanoit ce titre sacré en l'appliquant à Frémival ! La tendre Milésie , tenant sa sœur par la main , descend pour monter dans un carrosse qui l'attendoit à la porte. Quand ses yeux humides ne virent plus son tendre pere , elle les baissa modestement ; il sembloit qu'elle n'o-

sât les lever vers Frémival : qu'eût-elle fait si elle avoit su que celui qu'elle prenoit pour un bienfaiteur, n'étoit qu'un séducteur audacieux ?

Ce qu'il y a sans doute de plus étonnant jusqu'ici, c'est l'audace de Frémival. Sa démarche, quelque puissant, quelque riche qu'il fût, pouvoit avoir des suites fâcheuses ; mais ou il n'avoit rien prévu, ou il étoit décidé à tout braver. Quoi qu'il en soit, après avoir envoyé la laide sœur de Milésie on ne fait pas où, il l'emmena elle-même dans une terre qu'il venoit d'acheter.

Il est tems d'avertir que Frémival avoit été époux, & qu'il étoit pere encore d'un garçon & d'une fille, tous deux à-peu-près de l'âge de Milésie. Ce détail ne servira guere à diminuer ses torts : le titre de pere ne le rend que plus coupable. Mais en déclarant ce nouveau motif de blâme, je dois avouer aussi une qualité que son inconduite ne lui avoit pas fait perdre. Malgré le désordre de sa vie ( & ceci paroîtra aussi heureux qu'étonnant ) ses enfans avoient toujours conservé leur place dans son cœur : cet homme toujours coupable, n'avoit jamais cessé d'être bon pere. C'est un bonheur dont il n'étoit pas digne ; mais enfin ce sentiment, qui influera sur le dénouement de cette histoire, avoit survécu aux autres qualités de son cœur.

En arrivant dans sa terre avec lui, Milésie fut un peu étonnée de n'y trouver personne. Frémival lui dit que sa femme arriveroit sous



peu de jours. Il lui conta quelques douceurs ; cependant pour ne pas l'effaroucher d'abord , il voulut différer de lui déclarer ses sentimens , & lui laisser soupçonner ses véritables projets. Il avoit très-peu de monde avec lui ; il est même à présumer qu'il n'avoit mis près d'elle que des gens gagnés , & qui ne devoient lui dire que ce qu'on vouloit lui laisser apprendre. Il avoit défendu à son fils de venir le trouver à la campagne sans y être appelé par lui ; & sa fille vivoit avec une très-vieille tante , dont elle devoit hériter.

Mais quoique Frémival eût assez d'esprit pour sentir qu'il avoit besoin de prudence & de précautions dans cette intrigue , il étoit trop impatient pour perdre beaucoup de jours. Il fit bientôt taire le bienfaiteur pour ne laisser parler que l'amant. Enfin , sa conduite devint telle , que la pauvre Milésie sentit bientôt à quel péril elle se trouvoit exposée. Elle demanda à retourner chez son pere ; & le refus qu'elle essuya , ne fit que redoubler sa frayeur. Elle osa parler avec quelque vivacité ; mais plus elle marquoit de répugnance pour écouter les offres de Frémival , plus sa prison se resserroit ; & on lui fit comprendre qu'elle étoit en proie aux desirs effrénés d'un tyranique séducteur. L'estime que Frémival lui avoit inspiré , & la reconnoissance qu'elle avoit cru lui devoir , firent place à la haine , & même au mépris ; & cependant elle ignoroit encore qu'il n'avoit fait qu'usurper auprès de sa famille le titre de bienfaiteur ; elle ignoroit que le men-

fonge & l'audace avoient été les seuls titres pour l'enlever au sein paternel.

Quoique la conduite de Frémival eût excité dans le cœur de Milésie la plus juste indignation, comme elle sentoît qu'elle avoit tout à craindre de la violence, & qu'un homme tel que lui étoit capable d'en user, elle crut que la prudence devoit venir au secours de sa vertu. Les innocens stratagèmes, ou plutôt les heureuses inspirations de son cœur, réprimoient la fougue de son tyran. Tantôt un coup-d'œil assuré, interprète de la noble fierté de son ame, enchaînoit ses desirs, ou du moins arrêtoit ses coupables efforts; (tant il est vrai que le vice qui ose immoler la vertu, n'ose pas toujours la regarder sans trembler) tantôt, par un regard attendrissant qui sembloit lui dire je perds la vie si vous me ravissez l'honneur, elle sembloit le désarmer au moins pour un instant. Elle en venoit même quelquefois jusqu'à lui laisser tout espérer sans lui rien promettre.

Tandis que la pauvre Milésie passe les jours & les nuits dans la crainte & dans la douleur, que fait son pere infortuné? Il avoit attendu quelques jours avec impatience, mais avec sécurité, des nouvelles de ses deux enfans & de son prétendu bienfaiteur. Un trop long retard lui donna du chagrin, sans réveiller ses soupçons; comment suspecter un homme dont la conduite, les discours & le maintien respiroient que la bienfaisance? Mais enfin quelques amis, à qui il raconta son aventure,

lui inspirerent leur juste frayeur ; & le malheureux Jérôme , qui avoit toujours trouvé la fortune si cruelle , sentit bien qu'il y avoit des maux plus affreux que ceux qu'il avoit soufferts jusques-là. La pauvreté , l'humiliation n'approchoient point du supplice qu'il éprouvoit. Sa douleur étoit commune à toute sa malheureuse famille ; & ils se disperferent tous pour découvrir Milésie & sa sœur ; mais toutes leurs démarches furent inutiles , comme les efforts de Milésie pour avertir son pere de son fatal emprisonnement.

Tandis que Frémival renouvelloit ses efforts , auprès d'elle , que dis-je ? au moment qu'il sembloit se disposer à ravir par la violence ce qu'il ne pouvoit obtenir , le fils de Frémival , pour une affaire de la dernière importance , crut devoir venir le joindre à la campagne , malgré la défense qui lui en avoit été faite ; il crut que l'objet de sa visite le mettroit à l'abri des reproches de son pere. Soit imbécillité de la part des gardiens de Milésie , soit que , content de lui avoir défendu d'arriver sans en être averti , il n'eût pas cru devoir le configner , les portes lui furent ouvertes , & son entrée fut si peu prévue , qu'il surprit Frémival avec Milésie. Après qu'il se fut excusé envers son pere sur l'importance de l'affaire qui l'amenoit , celui-ci , pour paroître moins déconcerté , ouvrit une conversation vague avec Milésie & son fils , bien décidé à l'arrêter au premier mot si elle devenoit trop particulière. Mais cet entretien ne fut pas long ;

il pria Milésie de se retirer , donna secrètement des ordres pour elle , & entendit son fils sur l'objet de son voyage. Après lui avoir dicté ses volontés à ce sujet , il lui dit que la jeune personne qu'il venoit de voir lui avoit été confiée par ses parens pour des raisons de famille , & qu'il lui ordonnoit le silence le plus absolu , sous peine de sa malédiction. Frémival , quoique aimant ses enfans , avoit toujours su s'en faire craindre ; il étoit très-entier dans ses opinions , & très-despotique dans ses volontés.

Mais si son fils avoit un motif pour ne pas parler de ce qu'il avoit vu , il en avoit un très-pressant aussi pour desirer de savoir ce qu'étoit la jeune personne. Sa courte entrevue avec Milésie avoit produit un de ces événemens qui étonnent toujours , quoiqu'ils se renouvellent assez souvent. Il n'avoit pu la voir quelques momens , & entendre quelques mots de sa bouche , sans lui trouver des charmes & de l'esprit. Milésie étoit réellement charmante , & le malheur n'avoit fait qu'ajouter à sa physionomie un nouveau degré d'intérêt. Elle avoit peu parlé ; mais souvent une sottise & une femme d'esprit prononcent différemment la même phrase , de manière qu'avec les mêmes mots , l'une prouve son esprit , l'autre sa bêtise. Les yeux de Selmour ( c'est le nom du jeune homme ) avoient exprimé sans doute ce qu'il avoit senti ; & ce qu'il y a de plus surprenant , c'est que l'infortunée Milésie ne fut peut-être pas tout-à-fait insensible à l'amour

qu'elle avoit inspiré. Mais, quoi ! le cœur de la vertueuse Milésie, infortunée par l'amour, se seroit laissé surprendre au même sentiment qui étoit la seule cause de ses malheurs ! Ces effets, quoique bizarres, ne sont point étrangers à l'amour ; & Milésie, pour avoir été sensible, n'auroit pas été plus coupable : sa résistance étoit l'effet de sa vertu, & son amour étoit l'ouvrage du hasard.

Frémival n'avoit pas envie de garder long-tems son fils avec lui ; cependant il étoit trop tard pour le renvoyer. Selmour passa donc la nuit à la campagne ; & l'on se doute bien que cette nuit ne fut pas employée à dormir. Milésie qu'il voyoit, qu'il entendoit encore, quoique absente, ne lui permit pas un moment de repos. Le lendemain, quand il eut pris congé de son pere, il sentit déjà vivement le chagrin de vivre loin de Milésie, dont il ne savoit pas encore le nom. Au lieu de retourner à Paris, il se cacha dans quelque hameau voisin ; il conserva des intelligences dans le château qu'habitoit son pere, & il trouva le moyen de faire parvenir une lettre à Milésie. Il est peu surprenant que, dans la situation où elle étoit, elle ait répondu favorablement, soit de vive voix, soit par écrit. Quand son cœur ne seroit entré pour rien dans ses démarches, l'amour seul de la liberté étoit un motif suffisant. Selmour, encouragé, hasarda de nouveaux efforts, & il vint à bout de parler à Milésie, qui lui confia son aventure. Il rougit de la conduite de son pere ; mais cette confiance

le mit dans l'embarras le plus cruel. Ira-t il dénoncer son pere ? Laissera-t-il en proie à la violence ce qu'il aime déjà plus que lui-même ? Il connoissoit l'emportement de son pere ; il le savoit capable d'immoler Milésie , & d'attenter même à ses propres jours , si l'on se présenteoit ouvertement pour lui enlever sa proie. La nature & l'amour déchiroient son cœur , & ne lui suggéroient aucun projet qu'il pût avouer. De son côté , Milésie qui , comme lui , voyoit fort bien qu'il y avoit tout à craindre d'un homme tel que Frémival , n'osoit lui conseiller une action d'éclat , & il fut convenu qu'ils attendroient huit jours encore sans prendre aucun parti. Pendant ce tems-là , Milésie , en laissant à Frémival un faux espoir , se jugeoit à l'abri de ses entreprises.

Cependant Selmour se vit obligé d'aller pour un jour à Paris , & il revint à la campagne pour revoir secrètement encore sa chere captive ; mais il parut devant elle avec tous les signes du désespoir. Elle l'interrogea , le pressa vivement pour apprendre la cause de ses chagrins. Enfin Selmour lui confia que sa sœur , séduite par un prince étranger , venoit de prendre la fuite ; & en même-tems il lui fit voir une lettre de sa tante qui le prioit d'annoncer cette fatale nouvelle à son pere.

La sensible Milésie prit beaucoup de part à son chagrin ; mais tout-à-coup une nouvelle idée vint la frapper comme une lumiere imprévue. Elle la communiqua à Selmour , le força de lui céder la lettre , & de consentir à l'usage

qu'elle en vouloit faire. Peu de tems après, Frémival revint d'une campagne voisine, où il avoit fait une visite. En arrivant il alla voir Milésie, qui, tenant en main la lettre que lui avoit donnée Selmour, lui dit : Monsieur, vous allez revoir Monsieur votre fils qui vient d'arriver. Il est allé se promener en attendant votre retour, & voilà une lettre que j'ai vu de loin tomber de sa poche, comme il sortoit du jardin. J'ai cru devoir la ramasser, & vous prier de la lui remettre vous-même. Frémival, à la lecture de cette lettre, fut frappé comme d'un coup de foudre. Il tomba dans un fauteuil, accablé du plus affreux désespoir. J'ai dit qu'il aimoit ses enfans : avoir à pleurer en même-tems son honneur & sa fille, étoit un nouveau genre de tourment qu'il ne connoissoit pas encore. Ses forces sembloient près de l'abandonner, quand Milésie, s'approchant de lui sans morgue, sans colere & avec un sentiment qu'on ne sauroit exprimer : Monsieur de Frémival, lui dit-elle, le désespoir, le tourment affreux auquel vous semblez prêt à succomber, mon malheureux pere le souffre maintenant pour moi, & c'est vous qui en êtes la cause.

Ces mots allerent jusqu'au cœur de Frémival, qui sembla sortir d'un sommeil léthargique. Il se jeta en pleurant dans les bras de Milésie, lui demanda le pardon de tous ses torts, & lui dit qu'elle alloit revoir son pere. En effet, il courut se jeter aux pieds du malheureux vieillard, que le chagrin avoit con-

duit aux portes du tombeau, & qu'il trouva dans son lit, environné de toute sa famille fondante en larmes. Il confessa tous ses forfaits en présence de ceux qui en avoient été les témoins, & presque les victimes. Cet aveu étoit un châtement qu'il voulut s'imposer lui-même. Jérôme frémit encore d'effroi en apprenant un péril qui étoit déjà passé. Mais enfin il retrouvoit ses deux filles, il les retrouvoit encore dignes de lui; il pardonna tout à Frémival, qui lui en témoigna la plus humble reconnaissance. Ce n'est pas tout, ajouta celui-ci, qui avoit appris l'intrigue de Selmour; souffrez, respectable vieillard, que mon fils répare mes torts envers la vertueuse Milésie. Leur mariage fut conclu; & Frémival, corrigé par l'amour paternel, chercha à se consoler de ses chagrins, en s'occupant du bonheur de son fils.

( Par M. IMBERT. )

( *Mercur* de France. )

*LE CONCILIATEUR, ou LETTRE SUR LES  
JARDINS ANGLAIS.*

MONSIEUR,

**V**ous connoissez le comte d'Elbion, ce courtisan aimable, qui penseroit bien, s'il ne briguoit avec trop d'affectation le titre de *Penseur*. Ses vertus sont de tous les pays, comme vous savez; mais il a le goût exclusivement anglois.



C'est à cette manie que je dois la visite dont il m'a honoré, & qui m'a forcé d'avoir recours à la plaisanterie pour soutenir une autre plaisanterie échappée à mon indiscretion devant une assemblée d'anglomanes. Cette coterie vantoit les beautés de je ne fais quel jardin à l'angloise, où le citadin dégagé du labyrinthe des grandes villes trouvoit, avec la simplicité de la nature, toutes les variétés de la vie rustique. J'avois assuré d'un air très-sérieux que mon jardin de Rocvif offroit les mêmes agrémens; & M. d'Elbion, prévenu par ce nom seul, promis de s'y transporter pour en rendre compte à la société. Il tint parole hier matin, accepta un petit régal de thé, & dirigea ses pas vers le parc, dont le développement seroit majestueux, s'il n'étoit gâté par la proportion des masses. Je lui demandai pardon de cette régularité, & j'en rejettrai la faute sur mon pere, qui heureusement se trouvoit à la chasse pendant notre savante promenade.

Une petite porte s'ouvrit ensuite, & nous montra la campagne. Quelques habitations épar-  
 ses sur un espace peu étendu sembloient placées à tort & à travers, par la main du hasard. Cette disposition plut au comte; mais elle le frappa moins qu'un groupe d'enfans qui gambadoient sur le gazon pêle-mêle avec des agneaux. Après avoir fait des réflexions très-philosophiques sur la sympathie que la nature, quand elle n'est pas encore corrompue, établit entre toutes les *especes*, nous parcourûmes les bois, les vallons, les éminences, en un mot

tous les sites qui pouvoient offrir des payfages variés. Mon homme louoit l'intelligence du décorateur qui avoit placé ici un ruisseau rapide, là une flaque d'eau croupiffante, plus loin un pré verdoyant au pied d'un côteau aride ; enfin il admiroit tout , jusqu'à la stérilité.

Des cris que nous entendîmes dans une maison voisine, nous attirèrent de ce côté. Plusieurs personnes y déplorent la perte d'une vache trouvée morte auprès de la forêt seigneuriale. Le chef de cette famille désolée osa me dire en face qu'on devoit sans doute imputer à mon garde bois le malheur qui privoit deux enfans de leur mere nourriciere. Ce reproche humilia mon amour-propre , mais ne déconcerta pas ma philosophie. Sans m'amuser donc à réfuter une imputation que je croyois fausse, je tirai ma bourse, & je comptai au payfan cinq louis qui compensoient au double la perte qu'il avoit faite. Cette maniere de consoler les affligés répandit la sérénité dans le ménage , & je sortois au milieu des bénédictions , lorsqu'un prud'homme du village vint déclarer qu'il avoit vu la vache essayer de franchir un fossé dont le bord opposé lui avoit tordu le cou en la repoussant. Le maître du logis , tombant alors à mes pieds, demanda pardon de ses injustes murmures , & fit plusieurs tentatives pour m'obliger à reprendre la somme que je lui avois donnée si généreusement : je n'avois aucune envie de l'accepter ; & quand même ce dessein me seroit venu dans l'esprit , je n'aurois osé l'exécuter devant le grave phi-

lanthrope qui m'observoit ; mais prenant le ton convenable à la situation , je répondis ainsi : L'or qui a touché la main d'un malheureux est sacré pour moi ; ainsi gardez ce foible dédommagement que je croyois vous devoir par des motifs de justice , & que je vous prie de garder par amitié pour moi. A ces mots, le comte sautant à mon cou, s'écria avec les transports de la sensibilité moderne : » Oh ! le plus respectable des hommes ! viens , que je t'embrasse » mille fois. Oui, tu sera des nôtres, puisque » tu construis & que tu visites à l'angloise. »

Ensuite la curiosité nous porta vers quelques chaumières, où mon compagnon trouva des tableaux exacts, à la vérité, mais presque tous uniformes. On y voyoit des hommes robustes à la taille élevée, des femmes fraîches à la démarche droite, & cette monotonie commençoit à affoiblir l'enthousiasme de M. d'Elbion échauffé par la scène précédente, lorsque le hasard offrit à nos yeux une boiteuse dont le corps balancé sur deux hanches, sembloit n'avoir jamais trouvé l'à-plomb. Ce contraste mérita les éloges de mon anglomane, qui, croyant que je l'avois ainsi placé à dessein, ne pouvoit se lasser d'admirer mon goût antisymétrique. Nous aurions ri plus long-tems de cette caricature, si nos regards ne s'étoient fixés sur un bâtiment consacré par la religion : c'étoit l'église de Rocvif, vaisseau simple, que le comte ne daigna pas visiter, parce que le cimetière se trouva sur son passage. Après l'avoir parcouru avec une complaisance délicieu-

se, il arrêta enfin sa vue sur une grande quantité d'os humains qui, à l'entendre, méritoit seule l'attention d'un observateur réfléchi, c'est-à-dire, bien sombre & bien mélancolique. M. d'Elbion critiqua plusieurs détails, & conclut que ce théâtre de miseres manquoit de goût, parce que les crânes confusément entassés dans un coin, étoient entourés de plantes élevées qui ôtoient à cette intéressante pyramide tout son effet pittoresque.

L'ensemble de la triste clôture charmoit cependant mon bizarre compagnon. Ah nature, nature ! s'écrioit il, tu nous plais toujours malgré ta difformité, & l'homme te contemple avec plaisir lors même que tu détruis l'humanité. Ce plaisir pesoit trop sur mon ame ; ainsi j'entraînai M. d'Elbion vers une ferme riantie dont sa curiosité parcourut tous les recoins. Il n'oublia pas, comme vous le pensez bien, la laiterie & le poulailler, assortimens exigés dans tout jardin anglois par ces caillettes de la capitale qui, pour le dire en passant, affichent un goût décidé pour la campagne.

La scène changea bientôt, & nous eûmes à peine fait 50 pas que nos regards s'arrêtèrent sur les masures d'un vieux château. A merveille, s'écria mon enthousiaste ! La couleur des matériaux, l'ébranlement des masses, la confusion des débris, tout forme ici l'illusion la plus parfaite. C'est sans doute à coups de canon que ton architecte a dessiné ces brèches, & disposé l'auguste délabrement qui nous saisit d'un respect religieux. Oui, mon cher ami, tout est

parfait dans cette imitation, ainsi que dans le reste du jardin. Il y manque, repris-je alors, une jolie voierie dont le plan doit être tracé par un amateur qui a le goût très-délicat. Son dessin charmera, m'a-t-on dit, les ames tendres qui aiment à se replier sur elles-mêmes & à favoriser le plaisir que l'on goûte en réfléchissant sur la décomposition des êtres. Voilà qui est bien imaginé, dit le comte, & cette dépense ajoutera un singulier ornement au jardin, où, d'ailleurs, tout se ressent de ton opulence : car enfin ceci a dû te coûter immensément. Rien, lui répliquai-je alors, voyant qu'il étoit tems de faire finir la comédie. Le vieux château dont vous avez cru les ruines factices est un monument des ravages du tems & des fureurs de la ligue. Quant aux maisons que nous avons visitées, elles forment le petit hameau de Rocvif, qui existe tel que vous le voyez depuis plusieurs siècles. — Mais tout vous appartient. — A peu-près comme Courbevoi appartient à son seigneur. Content de posséder un quart de ce territoire, je n'ai pas eu l'ambition d'en envahir la surface entière pour mettre sous la clef un village artificiel ; ainsi j'ai mon lot à part : mes vassaux disposent arbitrairement de leur patrimoine ; mais les communications établies pour l'utilité publique semblent ne mettre à nos courses & à nos promenades d'autres bornes que celles de l'horizon. Cet avantage vaut bien celui des enceintes murées, qui, à la vérité, vous rappellent les droits d'une jouissance exclusive,

## 232 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

mais qui , en vous séparant du reste de l'univers , vous laissent seul au milieu d'un peuple de valers.

A ces mots , M. d'Elbion demande ses chevaux & monte dans la voiture qui l'avoit amené. Au ton cavalier de ses adieux , je compris que cet anglomane faisoit beaucoup de cas de la propriété , & fort peu de l'air qu'on respire sur les terres d'autrui.

C'est ainsi , Monsieur , que s'est terminée la visite du plus vertueux & du plus singulier des hommes. Il a pris le petit village de Rocvif pour un jardin à l'angloise , & je ne saurois l'en blâmer , puisque les jardins de cette espece sont une imitation platement exacte des hameaux. Mais , entre nous , doit-on approuver la manie qu'il a de bouleverser un parc dessiné par le Nôtre , d'agrandir son étendue sans s'embarasser des proportions , d'y occuper tous les maçons & tous les charpentiers de la province à des constructions triviales , enfin de se ruiner pour bannir de son jardin la magnificence & la majesté ?

Essayons de prouver qu'on pourroit concilier les deux systèmes , c'est à-dire , réunir la décoration à la simplicité. Les châteaux de la haute noblesse sont en général imposans par les beautés de leur architecture : quels effets produiront ces superbes monumens , si vous les entourez de la nudité angloise ? Ils ressembleront à ces brillans palais des fées , incrustés ordinairement de pierres précieuses , & toujours bâtis dans les lieux les plus agrestes. Donnez

donc à ces magnifiques demeures les assortimens prescrits par le goût & par la raison. Que de longues allées , traversant impérieusement les terres , annoncent au loin la puissance du maître Que la main d'un sculpteur habile peuple les parterres & les bosquets de ces divinités champêtres dont la poésie a fait l'emblème de la nature riante. Flore sera toujours vue avec plaisir au milieu de ses fleurs. Pomone semblera , par sa présence , porter l'abondance dans vos vergers ; & Diane prenant le bain vous amusera par les soins qu'elle se donne pour former avec l'eau transparente un manteau à sa pudeur. Enfin , lorsque vous serez las de ces êtres chimériques , visitez l'humble réduit préparé vers l'extrémité du parc à quelque ménagère surannée , & jetez ensuite des regards philosophiques sur la jeune & charmante pastourelle que vous avez placée auprès d'elle , uniquement pour suivre la loi des contrastes , qui est l'ame des plaisirs.

Mais j'oublie ici que l'anglomane veut fuir les hommes. Rien n'est plus sage ; ainsi je te laisse , triste misanthrope , promener ta mélancolie dans ces forêts , où la nature semble vouloir cacher sa froide végétation aux regards du soleil. Oublie l'univers entier ; livre-toi aux méditations les plus profondes. En t'isolant , tu jouiras de toi-même , dis-tu ? Tu ne jouiras donc de rien.

Quant à vous , heureux François , qui cherchez l'activité jusques dans la solitude même , extasiez-vous , si vous pouvez , devant un che-

## 234 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

vreau sautillant ; voyez bondir la pesante genisse ; procurez-vous le tintamarre de quelque moulin qui réveille le sens de l'ouïe , assoupi par le silence des bois ; en un mot , alliez dans vos possessions les beautés recherchées de l'art aux charmes naturels de la campagne , mais n'y admettez jamais de cimetières : on n'en trouve que trop par-tout.

Je ne blâme pas , comme vous avez vu , la mode de ces maisonnettes que l'on construit aujourd'hui dans vos jardins , & où l'on loge ( par votre munificence ) le travail avec la frugalité ; mais je crains qu'un censeur attabilaire n'accuse la grandeur de ne bâtir ainsi que pour avoir le plaisir de contempler de plus près la petitesse.

Je suis bien éloigné d'adopter cette caustique interprétation : j'ai cependant peur qu'en concentrant ainsi votre bienfaisance dans les limites d'un parc , vous ne perdiez l'habitude de ces visites charitables que la sensibilité vous inspiroit jadis , & que l'humanité réclame toujours pour les ménages indigens placés hors de l'enceinte de vos possessions. Le rustique attirail de la vie champêtre se trouvera par-tout sans frais pour vous : en effet , entrez chez le plus chétif fermier , son taudis vous offrira , avec le cortège de l'agriculture , ces distributions de laiterie & de poulailler que votre architecte a , par un sublime effort d'imagination , disposées dans vos parcs. Vous y verrez encore , ce qu'on ne rencontre guère dans vos châteaux , ni dans vos prétendues chaumières , un pere



de famille content au milieu des privations, & quelques enfans pleins de fraîcheur souriront à votre aspect, quand même la libéralité ne vous auroit pas rendu digne de leurs innocentes caresses.

L'oisiveté, qui pèse plus à la campagne qu'à la ville, quoi qu'en disent les partisans de la vie rustique, auroit une agréable ressource dans la culture des plantes étrangères & curieuses. L'amour-propre trouveroit certainement son compte en forçant la nature à multiplier dans nos climats les arbrisseaux qui produisent la cire, le suif & le vernis. Ces arbustes ne croissent-ils pas dans notre zone ? Il est vrai qu'en France ils exigent des attentions dispendieuses, heureusement pour vous, personnages opulens, qui êtes si fort embarrassés de vos trésors & de votre tems.

Mille autres végétaux exotiques pourroient, en embellissant les bosquets, leur donner une célébrité, qui a son prix dans un siècle où l'homme ne fait jouir que lorsqu'il étonne l'homme. Le regne animal offre de son côté un vaste champ à la curiosité françoise : qui doute, par exemple, que les poulets à laine de la Chine ne se naturalisent chez nous, pourvu que les belles mains de nos dames s'occupent de leur nourriture ? Quant au poisson d'or, qui nous vient du même pays, il prospérera facilement dans les réservoirs entretenus par l'opulence. Si les yeux de nos Crésus, qui aiment, dit-on, à voir de l'or par-tout, sont réjouis par les rapides évolutions de cette brillante dorade,

## 236 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

leur ame ne fera pas moins satisfaite lorsqu'ils procureront à notre climat des richesses étrangères. Elles deviendront peu-à-peu indigènes, parce que le tems & la patience plient à tout la nature elle-même. L'homme, cet être fragile, ne la dompte-t-il pas lorsqu'il lui plaît de se transporter indifféremment sous la zone torride ou sous la zone glaciale ?

Je propose, comme vous le voyez, Monsieur, des amusemens utiles. Mes projets seront-ils rejettés tout-à-fait ? Je ne le crains pas : la singularité a tant de charmes !

J'ai l'honneur d'être, &c.

RONTIEU.

*A Naleim, le 4 octobre 1782.*

( *Journal encyclopédique.* )

---

*SUITE de la notice de la vie & des écrits du  
peintre MENGES. (\*)*

C'EST n'est pas aux artistes, Messieurs, mais aux amateurs ignorans & riches qu'il faut attribuer la décadence des arts. L'opulence stupide, force un habile artiste de renoncer à ses idées ; souvent même elle lui préfère un ignorant qui a du manège & de la docilité. Quelle

---

(\*) *Journal de novembre, page 214.*

gaucherie de la part des amateurs de cette espèce ! Ne verront-ils jamais qu'en se conduisant ainsi, l'or ne sert qu'à graver le mépris sur leur front ? En effet est-il possible à un vrai connoisseur de voir un ouvrage fait en dépit de la raison & du bon sens, sans s'en prendre à l'ineptie de celui qui l'a commandé ? Que celui qui met un artiste en action, sache commander & juger, & nous aurons de bons & excellens morceaux. Les productions des artistes Grecs n'ont un mérite si éminent que parce qu'ils travaillèrent pour de vrais connoisseurs. Il est donc essentiel que les amateurs soient en état de voir & de juger ; pour y parvenir, ils n'ont qu'à lire & méditer les écrits de Mengs, qui se servit aussi habilement de la plume que des crayons & du pinceau. En réunissant & publiant ces écrits, M. le chevalier d'Azara élève à la gloire de leur auteur un monument aussi durable & certainement plus utile à la postérité, que la statue de bronze qu'il lui a érigée au Panthéon. Voici quels sont ces écrits de Mengs, 1°. des réflexions sur le beau & sur le goût en peinture ; 2°. d'autres réflexions sur les trois maîtres modernes de la peinture, *Raphaël, Corrége, Titien*, & sur les anciens peintres ; 3°. fragment d'un discours sur les moyens de faire fleurir les beaux-arts en Espagne ; 4°. lettre à M. Falconet, sculpteur François. Ces quatre opuscules, auxquels l'éditeur a joint des observations savantes de sa composition sur le premier traité de Mengs, forment, avec les mémoires de sa vie & la

## 238 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

liste des tableaux qu'il fit en Espagne, le premier volume des ouvrages de ce grand peintre. Le second volume contient; 1°. une lettre à M. Fabroni sur le fameux groupe de *Niobé*; 2°. un fragment d'une seconde lettre au même, sur le même sujet; 3°. une lettre à Dom Antoine *Ponz* sur le mérite des principaux tableaux du palais de Madrid. Cette lettre a été imprimée en espagnol dans le voyage d'Espagne de *Ponz*; on en a ensuite donné une mauvaise traduction italienne à Turin; 4°. lettre sur l'origine, le progrès & la décadence des arts du dessin; 5°. mémoire sur la vie & les ouvrages de *Correge*, suivi de réflexions sur le mérite de ce peintre, auxquelles l'éditeur a joint des notes de sa façon; 6°. mémoire sur l'académie des beaux-arts de Madrid; 7°. enfin des leçons pratiques de peinture, à l'usage des maîtres & des élèves, où l'auteur traite du dessin, du clair-obscur, du coloris, de la composition, de la grace & des proportions du corps-humain. Ce second volume finit par une ample table alphabétique des matieres.

Je n'entreprendrai pas, Messieurs, une analyse de ces divers écrits; les amateurs & les artistes doivent les lire & relire; pour leur en inspirer le goût, je me borne à extraire un seul morceau, c'est le chapitre 5e. de la seconde partie du 1er. traité; il a pour titre : *Histoire du goût.*

Toutes les choses d'ici-bas étant imparfaites, la faculté de discerner le bon est, selon *Mengs*,

la seule qualité essentielle qui soit restée aux hommes; le mérite de leurs productions consiste dans le discernement & le choix; celui-là seul est vraiment raisonnable qui connoît la valeur de chaque objet, & qui sait discerner le plus estimable, pour y fixer son esprit, & s'y attacher irrévocablement. Cette maniere de penser & d'opérer a distingué tous les artistes célèbres depuis les Grecs jusqu'à nous. Les plus habiles sont ceux qui dans la nature ont su discerner le meilleur, & qui, d'après ce discernement, ont dirigé toutes leurs études, tous leurs soins, toutes leurs facultés. Au contraire, les artistes médiocres se sont attachés au médiocre; les mauvais se sont épris du mesquin & du minutieux: & c'est ainsi que l'on a passé du mesquin à l'inutile, de l'inutile au mauvais, & du mauvais au faux & au chimérique. Les Grecs sont les premiers qui aient montré un vrai goût; prévenus que les arts étant faits pour l'homme, & que l'homme n'aimant rien tant que lui-même, l'homme doit être le premier objet de l'art, ils tournerent toute leur attention sur lui; en conséquence ils le peignirent & le moulerent tout nud; la régularité & la symmétrie du corps humain les conduisit à la connoissance des *proportions*, observant ensuite que la force du corps consiste en deux mouvemens principaux, l'un par lequel il ramene ses membres vers le tronc, l'autre par lequel il les étend au-delà, ils furent sur la voie de l'anatomie, & acquirent les premières idées de l'expression; bientôt re-

montant jusqu'à la cause des objets qu'ils avoient considérés, ils s'éleverent jusqu'à la divinité; pour en faire une image sensible, ils choisirent parmi les parties du corps humain celles qui se concilioient le mieux avec les qualités imaginaires de leurs dieux, & tout en leur donnant la forme humaine comme la plus parfaite qui soit dans la nature, ils rejetterent judicieusement ce qui auroit trop rapproché les dieux de la foiblesse de l'homme. Enfin trouvant un milieu entre la divinité & l'homme, & réunissant ces deux idées, ils en formèrent les peintures de leurs héros. Telle fut la génération du beau dans l'esprit des Grecs qui parvinrent par ce moyen au sublime de l'art. Ce but difficile une fois atteint, les usages reçus chez les anciens, leur fournirent les moyens de s'exercer sur les objets accessoi- res, tels que les draperies, les animaux, &c. mais ils n'estimoient ces parties que ce qu'elles valent; les esprits justes & élevés restèrent attachés à l'objet premier & essentiel de l'art. C'est alors que des génies bornés & étroits voulurent aussi se jeter dans la carrière des arts; dès ce moment, les ouvrages ne furent plus appréciés par les gens raisonnables, mais par les riches & les puissans; ce qui amena petit-à-petit la chute des arts; ils dégénérèrent en futilités, en bagatelles minutieuses; les artistes ne s'occupèrent plus que d'objets ridicules, ou invraisemblables, ou faux, tels que les grotesques, &c. L'art, abandonné par la raison, fut soumis au hasard seul. Un homme de goût s'avisoit-il de  
recommander

recommander aux artistes l'imitation de l'antique ? Des imitateurs ferviles , qui n'avoient que des yeux & point de jugement , copioient leurs modeles , sans les entendre , & sans se servir des moyens employés par les anciens , parce qu'ils méconnoissoient ces moyens ; d'où il arrive que dans ces copies ferviles , on distingue encore deux mains très-différentes ; celle du grand homme qui avoit servi de modele , & celle de son ignorant & stupide copiste. Sous quelques empereurs de Rome , il y eut quelques vrais connoisseurs ; mais ce sont des lumieres rares qui s'éteignirent bientôt faute d'aliment. Les copistes mécaniques précipiterent l'art lui-même dans un discrédit général ; les vrais artistes n'eurent plus le moyen de s'élever , parce qu'ils ne furent plus secondés ; & le flambeau du goût s'éteignit totalement dans ces siècles barbares où l'Europe , occupée de guerres & de dévastations , dédaigna les arts , amis de la paix , de l'aisance & du savoir.

Après une longue léthargie , le monde se réveilla pourtant , & les arts renaquirent de leurs cendres. Quelques pauvres artistes de la Grece opprimée , les seuls qui eussent conservé quelque idée de la peinture , à cause de leur religion qui admettoit les images , rapportent en Italie les débris de l'art , mais d'un art si grossier , & défiguré , que dans ces informes productions , on n'apperçoit guere que l'envie de peindre les objets ; bientôt l'art trouve accès chez les Italiens , alors riches & puissans ; le génie des artistes s'élève à mesure qu'ils

sortent de la pauvreté , & la peinture est tirée de l'oubli par quelques hommes de mérite , parmi lesquels on doit distinguer le *Giotto*. Néanmoins comme le discernement ne vient qu'à la suite de l'instruction , tous ceux qui ont précédé Raphaël , Corrége & Titien , ne songerent qu'à imiter l'antique , & ils l'imitèrent sans goût. Leurs tableaux sont de vrais chaos , ouvrages informes d'artistes qui vouloient & ne pouvoient copier la nature ; ou qui , pouvant l'imiter , ne s'en tenoient pas à l'imitation , & cherchoient à choisir , sans savoir faire un choix. Ce n'est qu'au tems des trois lumières de la peinture , que celle-ci & la sculpture s'éleverent jusqu'au choix , par l'impulsion du génie de Michel-Ange ; de ce choix naquit le goût de l'art. Mais l'art n'étant qu'une imitation de la nature entière , & la nature surpassant , par son étendue , les bornes de notre intelligence , les hommes ne sauroient embrasser un sujet aussi vaste dans son universalité. Aussi ces trois maîtres de l'art se bornèrent-ils chacun à une partie , à laquelle se porta toute leur attention , comme si en elle seule eût consisté l'art entier. Raphaël choisit l'expression , qu'il trouva dans la composition & le dessin ; Corrége prit le gracieux , qu'il trouva dans certaines formes , & singulièrement dans le clair-obscur ; Titien s'attacha à la vérité , & la trouva dans le coloris. Celui d'entr'eux qui a possédé la partie de l'art la plus importante , est assurément le plus grand des trois ; aussi Raphaël occupe-t-il , sans contestation , le pre-



mier rang , pour l'expression ; Corregge tint le second , parce que la grace est la seconde partie de la peinture ; & comme la vérité dans les tableaux est une loi , plutôt qu'un ornement , Titien n'est qu'au troisieme rang ; mais ils sont tous trois grands peintres , parce que chacun d'eux a possédé une partie essentielle de l'art. Le mérite de ceux qui sont venus depuis est inférieur , parce qu'ils n'ont eu qu'une portion de l'une de ces parties principales. Mais , de tous les artistes , les plus grands sont les anciens Grecs , parce que le beau idéal constituant la premiere & la plus importante partie de l'art , eux seuls ont su réunir dans leurs compositions toutes les perfections imaginables. Eh ! comment ces Grecs parvinrent-ils à ce degré de perfection ? C'est , 1<sup>o</sup>. parce que , loin d'avoir la témérité d'embrasser la nature dans toute son étendue , ils s'attachèrent à une seule partie ; en sorte qu'à égalité de talens avec les modernes , il est tout simple qu'ils aient été plus loin qu'eux , & qu'ils soient arrivés plus près de la perfection ; 2<sup>o</sup>. parce que , chez eux , les ouvrages n'étoient pas , comme chez nous , jugés par l'ignorance , mais par la raison ; or l'homme raisonnable & instruit juge communément avec indulgence , & avec discrétion ; au-lieu que les fols & les ignorans sont toujours prêts à déprimer , à ravalier & à porter atteinte aux réputations les mieux établies. Telle est donc la raison de la différence des peintres anciens & des nôtres. Ceux-ci sont tout le contraire des premiers ; ils veu-

lent embrasser toutes les parties, & n'atteignent dans aucune à la perfection. Contens du suffrage des sots & des ignorans qui paient, les modernes négligent les gens sages & instruits qui souvent paient mal, & ils abandonnent ainsi la raison & les regles de l'art. Aussi à qui devons-nous le goût du beau dans les arts? C'est à ces peuples qui accorderoient leur estime, non à la fortune, mais à la raison & au savoir, qui considéroient un sage comme le plus grand homme d'une cité, & qui donnoient sans hésiter au plus habile artiste le nom de philosophe. Avec des mœurs aussi énormément différentes de ces mœurs antiques, pouvons-nous raisonnablement espérer que de notre tems les arts puissent jamais reprendre ce haut degré de gloire d'où ils sont déchus? &c.

Telle est en substance, Messieurs, la manière dont Mengs trace l'histoire du goût; les bornes d'une lettre ne permettant pas seulement d'entamer l'esquisse de ses autres écrits, je finis par quelques traits sur la personne de l'auteur, qui seront plus agréables au grand nombre de vos lecteurs, que des observations didactiques.

Mengs eut un caractère franc, mais très-irascible. L'enthousiasme pour les arts lui faisoit dire avec une franchise qui tenoit de la dureté, son sentiment sur les ouvrages de peinture & de sculpture que l'on soumettoit à ses regards. Mais au fond, c'étoit (selon M. le chevalier d'Azara, son admirateur & son ami,) la bonté même; quand il s'apercevoit qu'il avoit

offensé quelqu'un par sa franchise, il ne tar-  
doit pas à s'en repentir, à réparer ses torts au-  
tant qu'il étoit en lui, & même à aider de ses  
conseils l'artiste offensé. Le pape Clément XIV  
ayant acheté d'un marchand de Venise quel-  
ques tableaux, demanda un jour à Mengs ce  
qu'il en pensoit. — *Qu'ils ne valent rien*, ré-  
pond-il brusquement; *V. S. a été trompée.* —  
*Mais un tel peintre les a beaucoup vantés.* — *C'est*  
*que ce peintre & moi, nous sommes deux; il loue*  
*ce qui est au-dessus de ses forces, & je blâme ce*  
*qui est au-dessous des miennes.*

Un sculpteur fit une statue maussade pour  
le mausolée d'un pape, & y mit son nom de  
cette manière *N. invenit.* » Très-bien fait à lui,  
» dit Mengs, d'avoir averti que cette statue  
» est de son invention; à coup sûr il ne l'a pas  
» prise hors de sa tête. »

Malgré ces brusqueries, il paroît qu'on ne  
peut refuser à Mengs une candeur très-esti-  
mable. Il eut toute sa vie une horreur ex-  
trême pour le mensonge : en voici une preu-  
ve. A son arrivée en France par le pont de  
Beauvoisin, les commis de la douane trou-  
vant dans ses malles plusieurs tabatieres d'or  
enrichies de brillans, qu'il avoit reçues en pré-  
sent, lui demandent s'il les a pour les vendre  
ou pour son propre usage. Mengs répond qu'il  
n'étoit point marchand, & qu'il ne faisoit pas  
usage du tabac. Instances des commis & prie-  
res, de leur part, d'affirmer que ces tabatie-  
res sont à son usage, pour les laisser passer li-  
brement; jamais ils ne purent en tirer d'autre

déclaration que celle déjà faite , savoir , que de sa vie il n'avoit fait usage du tabac. En conséquence , les commis se trouverent forcés de confisquer les bijoux comme marchandises ; Mengs les laissa faire tranquillement , & jamais il n'auroit songé à les réclamer , si des amis ne se fussent chargés de ce soin. Mari fidele , pere tendre , il a pourtant fait tort à sa famille par son désintéressement & par un mépris pour la fortune , qu'il porta si loin , que quoique durant les 18 dernieres années de sa vie il eût touché plus de 180 mille écus , à sa mort il ne laissa pas de quoi se faire enterrer. La czarine lui avoit commandé deux tableaux sans en fixer le sujet & le prix , en lui avançant seulement 2000 écus à compte. La mort de notre peintre ne lui avoit pas permis de mettre la premiere main à ces tableaux ; mais l'impératrice informée par M. le cardinal de Bernis de l'état de détresse où cet artiste laissoit sa famille , lui a donné cette somme. Charles III , roi d'Espagne qui , durant la vie de Mengs , l'avoit comblé de biens , a , depuis sa mort , doté ses cinq filles & pensionné ses deux fils. De pareils traits de bienfaisance rappellent ce décret des Amphyctions qui , par estime pour les talens du peintre *Polygnote* , & par reconnoissance pour les ouvrages qu'il avoit faits à Athènes , arrêterent que cet artiste célèbre seroit logé & entretenu aux frais de l'état , dans quel qu'endroit de la Grece qu'il voulût habiter.

J'ai l'honneur d'être , &c. *l'abbé DE ST. L\*\*\*.*

( *Journal de Paris.* )

*LETTRE aux auteurs du Journal encyclopédique, sur un ouvrage dont ils ont rendu compte.*

M E S S I E U R S ,

**L**E soin que vous prenez d'insérer dans votre journal les productions vraiment estimables des auteurs qui préfèrent l'avantage d'être utiles à leurs concitoyens, à la réputation qu'ils auroient pu acquérir comme hommes-de-lettres, doit le rendre précieux : peut-on faire un meilleur usage de ses talens, que de les consacrer au bonheur des hommes ? Saper leurs institutions vicieuses, déraciner leurs préjugés, c'est évidemment diminuer la somme des maux qui affligent notre espèce. J'ai lu avec beaucoup de plaisir dans votre journal, l'analyse de l'*Opinion d'un citoyen sur le mariage & sur la dot* (\*). L'ame honnête de l'auteur se peint dans ses écrits : frappé des désordres qu'entraînent les mariages où l'intérêt seul préside, du mépris des bonnes mœurs, si essentielles à l'ordre social, qui en est la suite, il a voulu remédier à un mal incurable. Auroit-il réussi à rétablir l'ordre & l'harmonie dans les familles, à resserrer les liens qui unissent un époux à sa femme, une mere à ses enfans, les en-

---

(\*) Voyez notre journal de novembre, pag. 43, où nous avons donné un extrait de l'ouvrage qui fait le sujet de cette lettre.

sans à leurs peres , si son plan étoit adopté ? C'est ce que je vais examiner. L'auteur anonyme paroît n'avoir considéré la matiere importante qu'il a traitée , que sous le point de vue relatif à ses idées ; il n'a entrevu que les avantages d'une pareille institution , sans prévoir les inconvéniens trop multipliés qui en résulteroient nécessairement d'après nos usages & nos mœurs. Je doute fort qu'il fût possible de changer l'opinion qui décide même l'homme sage à ne point épouser une femme sans dot : il sent la nécessité indispensable de laisser à ses enfans une fortune honnête , s'il se marie : il fait à sa postérité le sacrifice de son bonheur ; mais la certitude d'assurer une existence à ceux qui lui devront le jour , le dédommage des sacrifices pénibles qu'il leur fait.

Si le souverain rendoit un édit qui obligéât chaque citoyen , de quelque classe qu'il fût , d'épouser une femme sans dot , une pareille loi produiroit nécessairement l'effet contraire à celui qu'il croit devoir en résulter ; & loin d'augmenter le nombre des mariages , elle tendroit évidemment à les diminuer. Je ne lui opposerai pas les infractions continuelles qui rendroient inutiles un règlement de ce genre , & qui feroient toujours pencher la balance en faveur de la fille opulente. L'homme très-riche pourroit seul se soumettre à la loi ; il ne craindroit point de diviser sa fortune entre plusieurs rejettons ; il sait que , quelque grand que puisse être leur nombre , ils ne feront que diminuer leur opulence , sans ôter à leurs besoins.

Le citoyen pauvre, qui n'a d'héritage que ses bras, de ressources que dans son industrie, épouse, sans contrainte & sans loix, la fille qui n'a pour dot qu'une bonne santé & des vertus; il s'engage avec joie dans les liens du mariage; une postérité nombreuse ne sauroit l'effrayer; il se livre avec transport au plus doux penchant de la nature, & dédaigne ces précautions destructives de l'espece humaine. Est-il ouvrier, cultivateur? Ces enfans qu'il aura nourris, élevés à la sueur de son front, seront un jour sa richesse. Meurt-il? l'incertitude de leur sort ne vient point troubler ses derniers momens; il leur a transmis l'héritage de ses peres, une constitution forte & l'amour du travail. Mais le citoyen des villes, le gentilhomme, par exemple, qui n'a qu'un modique patrimoine, dont la division seule mettroit les co-partageans dans l'indigence, & dont la subdivision plus étendue réduiroit à rien la portion de chaque individu, peut-il épouser une femme sans dot, & combler ainsi la mesure de son infortune, en faisant partager les privations continuelles qu'il est forcé de s'imposer, aux malheureuses victimes qui lui devroient le jour, & dont le seul crime seroit l'imprudence de leur pere.

L'auteur n'ayant en vue que les classes les plus distinguées de l'état, ne sauroit ignorer que la noblesse françoise, cette partie précieuse de la nation, grace à nos institutions & à nos préjugés, n'a point l'option d'état : l'église, le militaire & la robe sont les seuls débouchés

## 250 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

qui lui soient ouverts. Il faut qu'il reçoive une éducation analogue au choix qu'il se propose de faire. Le noble malheureux qui se trouvera dans la position que je viens d'indiquer, languira sans espoir comme sans ressources.

Sans doute l'auteur philosophe m'objectera l'absurdité du préjugé qui empêche le gentilhomme de s'enrichir par le commerce, de profiter du double avantage d'être utile à sa patrie & d'acquérir une fortune considérable qu'il ne devroit qu'à ses talens & à son industrie. Quelque ridicule que puisse être ce préjugé, il a jetté de trop profondes racines dans les esprits, pour que la noblesse françoise ose encore le braver.

Rétablir l'ordre social, ramener l'homme au plus doux sentiment de la nature, le rapprocher de la compagne que l'être suprême créa pour son bonheur, tel est le but de l'anonyme. J'aurois pu trouver dans la dépravation des mœurs qu'il veut restaurer, dans les progrès du luxe qu'il veut arrêter, de quoi réduire son système à un simple paradoxe, ingénieux à la vérité, mais impraticable. Il y auroit de la barbarie à vouloir enlever au philosophe qui, dans le silence du cabinet, s'occupe des moyens d'améliorer la condition humaine, l'espoir de voir réaliser la chimere de la félicité publique.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L\*\*\*., officier au régiment  
de L\*\*\*., infanterie.

A Brest, le 9 mai 1782.



---

*AVIS à Messieurs les Antiquaires , avec indication  
de médailles romaines très-rares , & de quelques  
découvertes récemment faites à Tongres.*

DANS le dernier avis sur les découvertes faites à Tongres , que je publiai dans l'*Esprit des Journaux* du mois de février 1781, j'avois indiqué les *empereurs, impératrices, Césars & tyrans* qui manquoient dans ma collection de médailles , & j'invitois MM. les antiquaires qui auroient voulu se défaire de quelques-unes des têtes qui me manquoient , de traiter avec moi , par échange contre des curiosités naturelles ou des médailles modernes alors classifiées , afin de compléter , autant qu'il est possible , la suite des têtes impériales depuis *Pompée-le-Grand* jusqu'à *Héraclius*. Depuis la publicité de cet avis , plusieurs curieux se sont gracieusement offerts pour traiter avec moi , les uns par échange , les autres par vente ; & leur empressement m'a déjà procuré des médailles très-curieuses dont je crois devoir donner une notice détaillée pour la satisfaction des amateurs. Je m'y crois d'autant plus obligé , que parmi ces têtes , il s'en trouve qui n'ont pas encore été décrites , ou même dont l'existence ou l'authenticité a été révoquée en doute par quelques auteurs. Je suis cependant fondé à assurer qu'elles ne sont pas suspectes , ayant été examinées avec le plus grand soin par des savans , à qui elles ont causé autant de surprise que de satisfaction.

La première médaille , en grec , représente la tête de Livie , femme d'Auguste , sous le nom

## 252 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

de *Junon*, & au revers la tête de *Julie*, fille d'*Auguste* & de *Scribonie*, sous le nom de *Vénus*. M. Vaillant, dans son livre des médailles grecques, a cité une pareille médaille du cabinet de la reine *Christine* de *Suede*, mais son inscription y est mutilée : la voici entière : autour de la tête de *Livie*, on lit sur ma médaille ΛΙΒΙΑΝ ΗΡΑΝ ΧΑΡΙΝΟΣ : & au revers autour de la tête de *Julie* : ΙΟΥΛΙΑΝ ΑΦΡΟΔΙΤΗΝ. D'ailleurs celle dont parle M. Vaillant est de la troisième forme de bronze ; celle-ci approche de la première.

La seconde porte la tête de *Marc Agrippa*, gendre d'*Auguste*. S'ensuit la légende : P. QVINTILI VARI. AGRIPPA. Au revers est la tête d'*Auguste*, élevée entre celles de *Caius* & *Lucius*, ses fils adoptés. AVG PONT MAX. Cette très-rare médaille représente l'empereur & ses successeurs désignés ; elle est de bronze & de la 3me. forme. Je ne pense pas qu'elle soit publiée dans ce module. Mais je la trouve en grande forme dans les colonies de M. Vaillant, où elle est regardée comme pièce unique du trésor royal, par l'auteur, qui l'a copiée de M. Morelle, in *Specim. tab. 17*.

Sur la 3me. on voit la tête nue d'*Agrippa* le jeune ; voici la légende : AGRIPPA CAESAR CORINT. Au revers on lit dans une couronne : C. HEIO POLLIONE ITER. C. MVSSID. PRISCO II VIR. Cette médaille de bronze de la 3me. forme, se trouve parfaitement représentée dans les colonies de M. Vaillant, qui la regarde comme une pièce unique.

La 4me. présente la tête de *Julie*, fille d'*Auguste*, avec un paon au-devant, & un épi derrière, sans légende. Au revers est la tête de *Minerve*, coiffée de son casque ; la légende y est en caractères puniques, dont quelques-uns se

trouvent sur une médaille d'argent de Juba le pere, roi de Numidie, au revers du temple. Cette médaille de la 2me. forme de bronze, peut être placée entre les *rarissimes*. Voyez M. Beauvais, dans son *Histoire abrégée des empereurs*, tome I, pag. 66.

Sur la 5me. se présente la tête de Julie Livie, fille de Germanicus & d'Agrippine; l'inscription y est grecque : ΙΟΥΛΙΑΝ ΝΕΑΝ ΓΕΡΜΑΝΙΚΟΥ, & au milieu : ΜΥΤΙ. Au revers est debout la figure voilée de Caligula, comme pontife; on y lit : Γ ΚΑΙΣΑΡΑ ΣΕΒΑΣΤΟΝ, & au milieu encore : ΜΥΤΙ. Cette médaille de la 3me. forme de bronze a été publiée par M. Seguin, & paroît ex-copiée par M. Vaillant dans son livre *Numismata Græca*, où elle est par-tout un peu mutilée, quant à la légende. Celle-ci est très-bien conservée. M. Seguin la dit être frappée par les Mytilenois, en mémoire de la naissance de Livie dans l'isle de *Lesbos*, où Germanicus & Agrippine, dans leur route vers Syrie, étoient abordés. Sa rareté se distingue par R. R. R.

De la 6me. qui est médaillon de bronze, s'élève le buste de Britannicus jusqu'à la poitrine; sa tête y est nue & tournée vers sa gauche: s'ensuit l'inscription grecque : ΚΛΑΥΔΙΟΣ ΒΡΕΤΑΝΝΙΚΟΣ ΚΑΙΣΑΡ. Au revers est debout & nud le dieu d'Alabande, qui tient de la droite quelque vase, & de la gauche un rayon: devant ses pieds on voit un cerf, à ce qu'il paroît. ΑΛΑΒΑΝΔΕΩΝ. Ce médaillon peut être regardé comme piece unique.

La 7me. porte l'effigie de Poppée, femme de Néron. L'épigraphe y est en grec : ΠΟΠΠΑΙΑ ΣΕΒΑΣΤΗ. Au revers on lit : ΕΦΕΣ, & on voit une figure assise, qui tient de sa droite étendue une victoire, & de sa gauche une lance: devant

## 254 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ses pieds est une petite figure qu'on ne distingue pas bien. Cette médaille de bronze de la 2me. forme, ne se trouve pas dans ma petite bibliothèque, elle doit être très-rare comme toutes les autres de Poppée, avec les noms des villes qui les ont fabriquées.

Dans la 8me. on voit la tête laurée d'Othon, tournée vers sa droite : voici l'inscription : ΑΥΤΟΚ. ΜΑΡΚ. ΟΘΩΝΟΣ ΣΕΒ. Au revers est le type ordinaire de l'espérance entre ces deux lettres L. A. qui marquent l'année première de son regne. Elle est de la deuxième forme de bronze d'Égypte. Sa tête ne me manquoit pas absolument, car j'en possédois deux de revers différents en argent ; mais comme c'est la première originale qui me vient en bronze, & qu'elle ne se trouve point entre les douze différentes grecques de M. Vaillant, ni entre celles de M. Patin, j'ai jugé à propos d'en faire mention.

La 9me. présente la tête de Matidia, niece de l'empereur Trajan, comme un peu mitrée ; la légende est encore grecque : ΜΑΤΙΔΙΑ ΚΕΒΑΣΤΗ. Au revers il y a un aigle : à sa droite on voit une N. au-dessus de l'aigle un B, & à sa gauche un A. Cette médaille est de la 3me. forme de bronze. Le degré de sa rareté paroît indiqué par M. Beauvais par R. R. R. R.

La 10me. donne la tête nue d'Antonin, tournée vers sa droite : ΑΝΤΙΝΟΟC ΗΡΟC. Au revers on lit à l'entour d'un taureau : ΗΙΟΑΕΜΟΝ ΑΝΕΟΗΚΕ ΚΜΥΡΝΑΙΟΙC. Pareille médaille se trouve gravée dans le livre de M. Vaillant, intitulé : *Numismata Græca*, en forme de médaillon. Celle-ci n'est que de la 2me. forme de bronze, mais je ne pense pas qu'elle soit encore publiée sous cette forme.

## D E C E M B R E , 1782. 255

L'11me. porte la tête de la deuxième femme d'Eliogabal en argent. On y lit sa nomination : **IVLIA AQVILIA SEVERA AVG.** & au revers : **CONCORDIA** ; où l'on voit une déesse debout devant un autel , sur lequel elle étend de sa droite une patere , & de sa gauche elle porte une double corne d'abondance.

Les médailles d'argent de cette princesse étoient autrefois comptée entre les communes , excepté quelques-unes , comme on le voit dans le second tome de M. Vaillant , imprimé à Rome 1743. Aujourd'hui les cabinets se sont beaucoup multipliés : un officier de distinction , m'a dit que dans la seule ville de Toulouse , on trouvoit aujourd'hui plus de trente cabinets de médailles antiques , où autrefois à peine on en auroit compté quinze. C'est apparemment cette multiplication des cabinets depuis ladite année 1743 , qui a déterminé M. Beauvais , dans l'ouvrage publié en 1767 , à placer déjà les médailles d'argent de cette Julia au second degré de rareté.

Dans la 12me. on admire la tête de la troisième femme d'Eliogabal , décrite en grec : **ANNIA ΦΑΥΚΤΙΝΑ**. Au revers on voit un aigle les ailes déployées ; dessous , un demi-cercle avec ces lettres **L. E.** , ou la date de la cinquième année. Cette médaille de petit bronze d'Egypte , est désignée entre les grecques de Mrs. Vaillant & Patin. Aussi seroit-elle beaucoup plus rare que la précédente ; mais elle n'est pas hors de tout soupçon.

La 13me. présente la tête laurée de Balbin regardant sa droite ; on y voit cette inscription grecque : **ΑΤΤ'Κ. ΔΕΚ. ΚΑΙΛ ΒΑΑΒΕΙΝΟC CEB.** Au revers est un navire rempli de sept figures & ayant des voiles : la légende est : **ΚΟΡΚΥ-ΡΑΙΩΝ**. Cette médaille de bronze de la deuxième

## 256 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

forme manque entre les grecques des auteurs cités ci-dessus.

La 14me. donne la tête de Tranquilline, coëffée en sommet : on y lit autour : SAB. TRANQVILLINA AVG. Au revers on voit une proue chargée de trois hommes : la légende porte : C. I. C. A. APA. D. D. Ce qui se doit lire, selon mon avis : *Colonia Julia Claudia Augusta Apamda decreto decurionum*. Cette médaille de la deuxième forme de bronze, manque dans les colonies de M. Vaillant.

La 15me. porte la tête de Marin, & un aigle dessous les ailes déployées : voici la fanatique inscription : ΘΕΩ ΜΑΡΙΝΩ. Au revers est Pallas debout avec son casque sur la tête ; elle tient de sa droite une patere, & de sa gauche une lance : aux pieds on voit son bouclier décoré de l'effigie de Gorgon. On y lit ΦΙΑΠ ΠΟΠΟΛΙΤΩΝ ΚΟΛΩΝΙΑC. Cette médaille de la troisième forme de bronze, se trouve dans Strada & Occo, où elle a été tenue pour fausse par quelques amateurs : aujourd'hui elle est reconnue pour originale, & mérite d'être placée entre les *rarissimes*.

A la 16me. on admire la tête de Pacatien, tyran dans les Gaules, ornée d'une couronne à rayons, & regardant sa gauche ; on y lit ses noms : IMP. T. IVL. M. PACATIANVS AVG, & au revers : VICTORIA AVG, où l'on voit une victoire debout tournée vers sa gauche. Cette rarissime médaille est de la troisième forme de bronze ; je ne pense pas qu'elle ait encore été publiée.

La 17me. n'est pas moins digne d'admiration, à raison de la tête de Cyriade, qu'elle porte tournée vers sa gauche, & également couronnée comme la précédente. S'ensuit la légende :

IMP. C. CYRIADES P. F. AVG. Au revers on lit GENIVS EXERCI. On y voit le dieu nud debout, qui tient de sa droite une lampe, & de sa gauche une corne d'abondance. Cette médaille est de la troisième forme de bronze, & peut être regardée comme singulière, puisque M. Beauvais dit, qu'on n'en connoît point dans les cabinets; quoique Golzius & Ursinus rapportent une médaille d'or, du même tyran de l'Orient.

S'ensuit la 18me., qui porte la tête de Macrien le jeune, tyran en Orient, rayonnée comme la précédente; on y lit: IMP. C. FVL. MACRIANVS P. F. AVG, & au revers IOVI CONSERVATORI. Jupiter y est assis tenant de sa droite une patere & de sa gauche une lance. A ses pieds est un aigle. Cette médaille de bronze est de la troisième forme: on la trouve dans Patin, Vaillant & Mezabarbe; mais pas le revers.

La 19me. présente une tête couronnée de rayons: IMP. C. F. QVIETVS AVG. Au revers on voit une victoire debout regardant sa droite, & on y lit: VICTORIA AVG. Elle est de troisième forme de bronze.

La 20me. porte la tête de Zénobie, avec la légende en grec: CENT. ZHNOBIA CEB. Au revers on voit une femme debout, qui élève sa droite & porte de sa gauche une double corne d'abondance. On voit à sa gauche L. Δ. ce qui marque la 4me. année de son regne. Cette rarissime médaille se trouve parfaitement, quant à sa forme & ses représentations, dans Spanheim, tom. 2. dissert. 7. pag. 637, à l'exception qu'elle marque la 5me. année par ces lettres L. E.

Je possède, depuis long-tems, une autre

## 258 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

médaille de Zénobie ; mais dont la légende du côté de la tête avoit souffert des injures du tems : elle a pour revers le type de l'espérance avec ces lettres L. E. comme on la trouve dans le célèbre Séguin : voyez *NVMISMATA SELECTA*. pag. 75. Il est à remarquer que le savant Spanheim, qui la cite d'après Séguin, conclut de ce revers, contre ; puisque cette héroïne n'a pas seulement gouverné l'Orient sous les noms de ses fils ; mais aussi sous son propre nom, ou de sa propre autorité. On peut voir Spanheim au lieu indiqué.

A la 21me. on voit avec surprise la tête laurée d'Odenat, roi de Palmyre, & mari de Zénobie, tournée vers sa gauche ; on lit à l'entour ATT. K. OΔENAΘOC CEB. Au revers, on voit le même type de l'espérance debout, & la date de sa deuxième année : L. B. Cette médaille de bronze d'Egypte, de la 3me. forme, comme les deux précédentes, paroît originale aux amateurs qu'il ont vue & examinée. D'ailleurs M. Spanheim, dans son tome I, dissert. 2, pag. 91, parle des excellentes médailles d'Odenat : *In præclaris ejusdem nummis*. Urfinus & Golzius les citent ; je ne sais par quelle raison un auteur les regarde toutes comme fausses. Il parle de même de médailles d'Hérodien, qui sont citées par plusieurs auteurs ; mais j'espère en recevoir sous peu de jours, une originale d'un seigneur Allemand, qui en possède deux, & qui m'a déjà honoré de sa gracieuse lettre d'avis.

La 22me. présente la tête de Junia Donata, dans une lune en croissant : on y lit IVN. DONATA AUG. & au revers FECVNDITAS AUG. où l'on voit une femme debout, tenant sa droite à un enfant, qui est à ses pieds ; de sa gauche, elle porte une corne d'abondan-



ce ; dessous cette corne est un A. Cette médaille de la 3me. forme de bronze, est singulière, & peut-être unique.

La 23me. porte la tête d'Aureole, tyran en Italie, couronnée de rayons ; avec la légende : IMP. C. AVREOLVS AUG. Au revers on lit : MONETA AUG. où la déesse debout tient de sa droite une balance, & de sa gauche une corne d'abondance. Cette médaille de la 3me. forme de bronze, peut être placée entre les rarissimes.

A la 24me. on voit la tête de Magnia Urbica, dans une demi-lune : on lit autour : MAGNIA VRBICA AUG. au revers VENVS GENETRIX. Cette déesse debout, tient de sa droite une pomme, & de sa gauche une javeline ; à sa droite est une D. Cette médaille de la 3me. forme de bronze, est placée entre les rares.

Sur la 25me. on voit la rarissime tête laurée d'Alexandre, tyran en Afrique. L'inscription porte : IMP. ALEXANDER P. F. AVG. Au revers on le voit à cheval, terrassant un ennemi ; & on y lit : GLORIA EXERCITVS KART. Dans l'exergue PRT. Cette médaille de la 2me. forme de bronze, vu le revers, paroît très-singulière. Je ne pense pas qu'elle soit encore publiée.

La 26me. représente le buste d'Hannibalien, roi du Pont : a l'entour on lit : FL. CL. HANNIBALIANO REGI. Au revers on le voit debout dans un navire, tenant de sa droite un phénix sur un globe, & de sa gauche un étendard, avec le monogramme du christ. A sa gauche on voit une victoire, la légende porte : FEL TEMP. REPARATIO. Cette rarissime médaille de bronze est de la 3me. forme.

## 260 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

La 27me. porte la tête nue de Nepotien, tyran à Rome : voici la légende : FL. POP. NEPOTIANVS P. F. AVG. Au revers on lit : GLORIA ROMANORUM; il y est à cheval, traversant de sa lance un captif, qui est à genoux. Dans l'exergue sont ces lettres : R. S L C. Cette médaille de bronze de la 3me. forme, est placée entre les rarissimes.

S'ensuit le 28me. avec la tête de Constantin le tyran, coëffée de perles : D. N. CONSTANTINVS P. F. AVG. Au revers on lit : VICTORIA. D. AVGG G. On le voit debout avec un étendard dans sa droite, & de sa gauche, il tient un globe avec une victoire dessus, qui le couronne : il foule de son pied gauche un ennemi. Au bas on lit TR. OBS. Cette médaille de la 3me. forme de bronze est rarissime.

La 29me. qui est d'argent fin, montre la tête de Jovin, tyran dans les Gaules, couronnée de perles. S'ensuit l'inscription : D. N. IOVINVS P. F. AVG. Au revers on lit VICTORIA AVG. où la figure assise tient de sa droite une victoire, qui la couronne, & de sa gauche une lance. Dans l'exergue on voit : TR. M. S. C'est-à-dire, TRevis Moneta, Signata, comme sur la précédente, TRevis, OBSignata.

La 30me. & dernière porte la tête laurée d'Attale : on y lit : PRISCVS ATTALVS P. F. AVG, & au revers SECVRITAS REIPUBLICAE. On y voit une victoire ordinaire debout. A sa droite vers le milieu de la médaille, on voit les lettres R C A, sur une ligne perpendiculaire. Du côté gauche une L, & dans l'exergue, il me paroît que je découvre à la loupe : CONS OB : ce seroit CONStantinopoli OBfig-

nata. Cette médaille est placée par M. Beauvais entre les rarissimes.

Au moyen de ces médailles que je me suis procurées, il ne me manque plus entre tous les empereurs, impératrices, césars & tyrans, depuis Pompée-le-Grand, jusqu'à Heraclius, que les têtes suivantes : de M. Brutus, C. Cassius, M. Antoine le fils, C. Antoine, frere aîné de Marc le triumvir, Césarion, Césonie, Drufille, les Messalines, Octavie, Claudia, Clodius Macer, Vitellius le pere, Julie fille de Tite (car celle que je possède de cette princesse me paroît fausse); Domitille, de laquelle je possède un grand bronze sans sa tête, Vespasien le jeune, Marciana, GAE. Antonin, Titiane, Plautiane, Pauline, Perpenna, Corn. Supera, Sulp. Antonin, Ingenius, Macrien le pere, Val. Valens, Regillianus, Alex. Emilien, Trebellien, Celsus, Saturnin, Herennien, Timolaus, Meonius, Lollien, Victorine, Censorin, Firmius, Proculus, Bonosus, Nigrina, Nigrinianus, M. Aur. Julianus, Valeria, Achilleus, Amandus, Calp. Piso, Domit. Domitien, Romulus Cesar, Martinien, Helene & Fausta, NOB F. Vetranton, Desiderius, Procope Flacilla, Eudocie, Placidie, Sebastien, Eudoxie, Jean tyran, Honorie, Petron. Maxime, Pulcherie, Avite, Verine, Majorien, Severe III, Anthemius, Olybrius, Glycerius, Jules Nepos, Momulus, Basilisque, Zenonide, Euphémie, Vitalien, Julia Procla, Uran. Antonin, Baliste.

Il est vrai qu'entre cette classe, il s'en trouve plusieurs dont on ne connoît point de médailles; mais comme il arrive de tems en tems qu'on découvre quelques têtes auparavant inconnues, & qui ne sont pas d'abord publiées, surtout quand elles ne tombent pas dans les mains

de quelqu'amateur actif ; j'ai trouvé bon de mettre ensemble toutes lesdites têtes qui me manquent, soit qu'on en connoisse aujourd'hui des médailles, où que l'on n'en connoisse pas. Si donc quelques personnes qui ont une ou plusieurs desdites têtes doubles, vouloient s'en défaire, j'ai l'honneur de leur proposer en échange des médailles antiques & modernes, tant des rois de France, d'Angleterre, d'Espagne, que des évêques de Liege, Cologne, &c. des princes, ducs, comtes, barons, & seigneurs de beaucoup de différens endroits ; ou contre des curiosités naturelles, selon le goût des amateurs, qui peuvent m'écrire directement ; je les prie de vouloir bien affranchir leurs lettres.

Quant aux découvertes d'antiques qui se faisoient autrefois & si fréquemment à Tongres ; à proportion que la plantation de la garance a diminué, elles ont diminué aussi. Depuis trois ans on ne peut plus débiter ici cette teinture, qui étoit autrefois si recherchée, qu'avec perte considérable : ainsi cette culture a presque universellement cessé. On a cependant encore trouvé les antiquités suivantes, depuis ma dernière publication.

1. Un demi-corps de Minerve en or émaillé, dont la tête est couverte d'un casque, qui porte sa crête très-joliment chargée de différentes couleurs, & recourbée vers le front. Son collier est une très-délicate bande d'or, sa cuirasse tant devant que derrière est émaillée en bleu noirâtre & bordé d'or. Au-lieu de ses mamelles, on voit de chaque côté une petite perle. Comme cette figure est faite sans bras, elle n'a pas non plus le reste du corps : sa longueur, y compris le casque, ne surpasse pas celle d'un demi-pouce. Cette piece très-délicatement travaillée

mérite d'être placée dans le cabinet d'un prince. Elle a été trouvée près de l'Yferenborn. C'est ce lieu où anciennement jaillit la fontaine ferrugineuse, dont Pline-le-jeune, dans son liv. 31, a fait un si bel éloge, & qui par le renversement de l'ancienne ville, étant couverte de pierres & de décombres, s'est fait plus bas une ouverture, par laquelle elle coule encore de nos jours, conservant ses mêmes propriétés salutaires & le même goût ferrugineux indiqué par Pline.

2. Une tête de lion en bronze, pesant à-peu-près une livre, qui a servi à l'extrémité de la poignée d'une épée.

3. Un manche de couteau, qui doit avoir servi aux sacrifices de Diane, comme on peut le conjecturer : ce manche étant fait en forme d'un bras, qui tient de ses doigts étendus une patte de cerf. Il est d'ivoire & de la longueur d'un doigt.

4. L'agraphe d'un *laticlavium*, ou robe d'un sénateur Romain, en forme d'une étoile, dont les points sont ornés de six rosettes qui ont été émaillées, comme aussi le tour du centre qui est ouvert. Elle a la circonférence d'une demi-couronne de France. Sa languette y manque.

5. Une médaille d'or de la forme des quinaires, représentant une tête couronnée de perles. On y lit : TRIECTO FIT, & au revers BOSONE. MONETARIO; où l'on voit une croix sur une base, & dans les angles inférieurs un point, dessous la base encore six points. M. van Mieris a fait graver cette médaille dans son livre intitulé : *Beschryving der bisschoplyke munten van Utrecht*, sur sa première planche ; mais il n'en donne pas d'éclaircissement. Il est vrai que dans une chose si obscure, on auroit

besoin d'un Œdipe pour donner une explication incontestable. Néanmoins si je peux hasarder ma pensée, je crois d'abord que beaucoup d'amateurs conviendront que cette médaille appartient à un ancien roi de France, & qu'ils conviendront aussi qu'au revers le nom d'un Boson est sa qualité de monétaire. Or, entre plusieurs Bosons que je rencontre dans l'histoire abrégée de la France de M. de Mezeray, je ne trouve aucun autre, auquel je pourrois avec plus de fondement attribuer cette médaille, qu'à ce Boson, qui étoit le favori de Charles-le-Chauve & beau-frere de la reine Richilde, deuxième femme de ce roi. Charles fit ce Boson duc d'Aquitaine, grand-maître des portiers, il lui céda la Provence à perpétuité, & sa niece Hermengarde pour épouse; enfin il le combla tellement de richesses, d'autorité, de faveurs, qu'il fut peu après un de ceux qui démembrement la monarchie. Voyez l'auteur cité, pag. 341, 350, 359, &c. de ce que j'ai avancé d'après Mezeray. Il est assez vraisemblable que ce Boson étoit aussi intendant de la monnoie & en tira son profit; quoique l'historien ne le dise pas positivement. Ainsi cette médaille pourroit bien représenter la tête de Charles-le-Chauve: ce qui me fait pencher davantage vers cette idée, c'est que les lettres sont très-ressemblantes à celles, qu'on trouve sur une médaille d'argent de Louis dit le Débonnaire, où il est au revers d'un navire, & qui étoit son prédécesseur.

6. Une médaille d'argent, qui porte la tête de Tite Antonin, en forme de Sérapis avec un vase : au revers il y a une autre tête laurée qui porte quelque chose de la forme d'un globe. L'inscription en partie effacée est très-difficile; cependant elle paroît grecque.

7. Une

7. Une autre en argent de Crispine : on lit autour : CRISPINA AVGVSTA. Au revers CONCORDIA ; où l'on voit deux mains jointes.

8. Une autre en argent : SEVERUS PIVS AVG ; sa tête y est laurée. Au revers on lit : MINERVA SANCT. Cette déesse y est debout ; de sa main droite elle tient son bouclier devant ses pieds , & de sa gauche une lance. C'est la première de Severe qui se rencontre avec ce revers.

9. Une autre du même empereur avec le revers RECTOR ORBIS.

10. Une de Geta en argent avec sa tête nue : SEPT. GETA CAES PON. Au revers on lit : CASTOR , qu'on y voit mener son cheval.

11. Une autre en argent de Constance Chlore ; sa tête laurée y est entourée de cette inscription : CONSTANTIVS N. C. Au revers on lit VICTORIA SARMAT. où l'on voit quatre figures militaires faire leur sacrifice sur un autel devant la porte du fort Prétorien. Ces quatre figures représentent les deux Augustes , Dioclétien & Maximien , & les deux Césars , Constance & Galere , qui étoient tous présents à la guerre , & participèrent aux victoires remportées sur les Sarmates.

12. Une médaille de petit bronze qui porte la tête laurée de Constance - le - Jeune , sans légende. Au revers on voit dessous une étoile , avec cette inscription horizontalement placée : CONSTANTIVS CAESAR , & plus bas : P. TR.

13. Une autre petit bronze qui porte la tête laurée de Valens , D. N. VALENS P. F. AVG. Au revers on lit GLORIA ROMANORVM ,

## 266 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

& on y voit une victoire ordinaire debout, ce qui est très-singulier, vue la légende dans l'exergue P. TR.

Toutes ces découvertes font partie du cabinet de Mr. Van Muyssen à Tongres, pays de Liege.

( Article communiqué par M. Van  
Muyssen. )





## POÉSIES FUGITIVES.

*ADÉLAÏDE, ou la raison dupe de l'amour,  
Conte.*

**A**DÉLAÏDE, au printemps de sa vie,  
Pensoit en philosophe, & méprisoit l'amour.  
Adélaïde étoit pourtant jolie;  
Taille bien prise & jambe faite au tour.  
Quelque peu de penchant à la coquetterie,  
Des yeux fripons, de l'esprit, des talens,  
Et l'âge heureux de seize à dix-sept ans :  
Voilà le vrai portrait de la gentille fillette.  
Elle aimoit à parler, (je m'en étonne peu,  
On dit qu'à ce défaut toute femme est sujette,  
Et j'en fais de grand cœur l'aveu,  
Car je suis femme, & dois en savoir quelque chose.)  
Adélaïde, un soir, dans un cercle nombreux,  
Où de l'indifférence elle plaidoit la cause,  
S'exprimoit en ces mots : » Heureux ! cent fois heureux !  
» Celui qui de l'amour ne ressent point les feux !  
» Pour lui, dans tous les tems, la nature est riante,  
» Il sait jouir de tout. Une ame indifférente  
» A peu de frais peut goûter le bonheur ;  
» Le vol d'un papillon, le parfum d'une fleur,  
» Tout l'intéresse, tout l'enchanté.....  
» Loin de l'objet aimé, rien ne plaît à l'amant.  
» Sombre, distrait, rêveur, impatient,  
» S'il veut parler, sa langue s'embarrasse ;  
» Il entend sans comprendre, & regarde sans voir.  
» L'espérance l'enflamme, & la crainte le glace ;

## 268 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» Le plus léger soupçon le met au désespoir.  
» S'il dort, la triste jalousie  
» Vient troubler son repos par un songe fatal,  
» Qui lui fait voir un amant , un rival  
» Aux pieds de son ingrate amie.  
» Il en frémit, il s'éveille indigné,  
» Et croit sans cesse entendre une voix qui lui crie :  
» Est-il vrai que tu sois aimé ?  
» Ce doute affreux empoisonne sa vie.  
» Je le répète encor , heureux ! cent fois heureux !  
» Celui qui de l'amour ne ressent point les feux.  
» Je jure. . . » En cet endroit on interrompt la belle,  
On annonce Derval. Ce Derval , cher lecteur ,  
Est fait pour captiver le cœur  
De la beauté la plus cruelle.  
Il entre , & sa présence interdit l'orateur ,  
Qui , tour-à-tour , rougit , pâlit , chancelle.  
Adieu les beaux discours , les préceptes moraux ;  
Un regard de Derval enflamme Adélaïde ,  
Et de mon héroïne un coup-d'œil bien timide  
A Derval ôte le repos.  
J'ignore la fin de l'histoire ;  
Mais si j'en crois les médisans ,  
Après mains beaux raisonnemens ,  
La fiere Adélaïde a cédé la victoire ,  
Et répète depuis ce tems :  
Qu'à son âge on est foible , & qu'il ne faut pas croire  
Aux philosophes de seize ans.

*Par Mlle. DE GAUDIN.*



*L'HIVER, stances à Eglé.*

**L'**HIVER descend dans nos campagnes ,  
 Les vents sifflent , l'air s'obscurcit ,  
 La neige voltige & blanchit  
 Le front sourcilleux des montagnes.

Sous ce triste fardeau les forêts ont plié ;  
 Dans chaque fleur , dans chaque plante ,  
 Par-tout l'hiver s'offre à ma vue errante ,  
 Par-tout il s'est multiplié.

De l'astre qui nous luit les rayons salutaires ,  
 Sans force & sans chaleur colorent nos côtes ;  
 Et dans ses ruches solitaires ,  
 L'abeille paresseuse interrompt ses travaux.

Les ruisseaux enchaînés sur leurs rives glacées ,  
 Reposent en silence & presque inanimés ,  
 Et sur les neiges entassées ,  
 Mes pas tremblans sont imprimés.

Tous les élémens se confondent ,  
 Les fougueux aquilons répondent  
 Au mugissement sourd des flots tumultueux ;  
 De l'hiver déchaîné tout nous peint les ravages ;  
 Et ces fleuves errans suspendus dans les cieus ,  
 Rapides précurseurs des foudres , des orages ,  
 Ceignent des monts blanchis les sommets fastueux.

Entends-tu , chere Eglé , du fracas des tempêtes  
 Retenir les monts foudroyés ?  
 Tout se confond , la mort est sur nos têtes ,  
 Mais le plaisir & à nos pieds.

## 270 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Ame de tout ce qui respire,  
 Toi, pour qui j'ai monté ma lyre,  
 Divin plaisir, viens réchauffer mes sens;  
 Je laisse au loin gronder les vents,  
 C'est en vain que leur rage à m'effrayer conspire.

Quand je tiens mon Eglé dans mes bras amoureux,  
 Ai-je besoin de Flore ou de Zéphyre?  
 Au milieu des frimats mon cœur est plein de feux;  
 Eglé, par un coup-d'œil, par un tendre sourire,  
 Me ramène au printemps quand la nature expire.

*Par M. LATOUR DE LAMONTAGNE.*

---

*A M. DE W., de l'académie françoise.*

**H**ORACE en le chantant fait aimer Tivoli;  
 Qui n'habite en esprit le Laurentin de Pline?  
 Qui ne connoît Moulin-Joli,  
 Au moins par les tableaux que ta muse en dessine?  
 Quand tu décris on voit, & bien voir c'est jouir;  
 Mais à moi Provençal il me reste une envie;  
 C'est de comparer la copie  
 Au modele vanté qui pique mon desir.  
 Qu'il doit être charmant ton heureux hermitage!  
 Le Virgile François, ton ami, l'a chanté;  
 Et mon esprit tout enchanté,  
 Des sites, des bosquess, dont il trace l'image,  
 Court après la réalité,  
 Qui plaît toujours bien davantage.  
 N'aguere un des Césars visitant ce séjour,  
 A toi-même, à ton goût, sut rendre un digne hommage,  
 Après les demi-dieux je puis avoir mon tour.  
 Amant passionné d'un riant paysage,  
 Chez toi, je viens en simple troubadour,  
 Admire la nature & visiter un sage.

*Par M. B....*

*COUPLETS chantés en trio à la fin de la FÉE  
URGELE, sur le théâtre de Strasbourg, le 15  
septembre 1782, devant M. le comte & Madame  
la comtesse du Nord.*

C OUPLE CHARMANT, votre secret,  
Malgré vous, se révèle;  
Votre cœur est un indiscret  
Qui, par-tout, vous décele.  
En vain, dans un nuage épais,  
L'astre du jour voile ses traits:  
Des cieux l'azur  
Paroît moins pur  
Privé de sa présence;  
Mais de son cours  
On sent toujours  
La divine influence.

Tout héros sur nous a des droits,  
Tout François chérit les bons rois;  
Si de LOUIS  
Nos cœurs épris  
Portent l'amour jusqu'au délire,  
Vous partagez ce qu'il inspire.

Couple charmant, votre secret,  
Malgré vous, se révèle;  
Votre cœur est un indiscret  
Qui, par-tout, vous décele.  
Ainsi PIERRE vint parmi nous,  
Mais il fut moins heureux que vous;  
Car si *Pallas*  
Suivoit ses pas,

Vous voyez sur vos traces  
 Et les vertus & les appas  
 De *Minerve* & des *Graces*.

En voyageant , vous triomphez ;  
 Les peuples , que vous vîsitez ,  
 Par vos bienfaits ,  
 Sont vos sujets ;  
 Dans chaque état , vous pouvez dire :  
 « Je n'ai point quitté mon empire »

Couple charmant , votre secret ,  
 Malgré vous , se révèle ;  
 Votre cœur est un indiscret  
 Qui , par-tout , vous décele.  
 Vous allez , loin de ce séjour ,  
 Servir la patrie & l'amour...  
 Sous leurs drapeaux savoir jouir  
 D'une double victoire ,  
 C'est joindre les fleurs du plaisir  
 Aux rayons de la gloire.

Ces couplets sont de M. Belleval , comédien du roi à Strasbourg , connu sous le nom de M\*\*\* , par plusieurs piéces de théâtre données en province , & l'opéra de *Zulima* , joué aux Italiens.

## LE BON - SENS ET LE BEL - ESPRIT.

### F A B L E.

**P**UISQUE , pour un instant , le hasard nous rassemble ,  
 Esprit fort & subtil , voyons , causons ensemble. --  
 Je ne peux disposer d'un moment aujourd'hui ,  
 Et suis même attendu , chez la marquise d'Amble ,  
 Où nous devons d'abord disserter sur l'ennui

Que le bon-sens apporte avec soi dans le monde. --  
*Bravo.* -- J'y veux prouver que cet être divin,  
 Sur qui le fol espoir du vil peuple se fonde,  
 N'est rien autre que l'air, le feu, la terre, l'onde;  
 Le ciel, le tems, l'espace, ou la nature enfin. --  
*Bravissimo.*.... C'est-là ta doctrine profonde?  
 Ah! qu'en absurdités le bel-esprit abonde!  
 L'univers seroit donc son propre créateur:  
 Remonte au premier homme, & nomme son auteur? --  
*La nature.* -- Faut-il qu'ainsi tout se confonde!  
 L'imagination errante & vagabonde,  
 Prend l'effet pour la cause, & l'œuvre pour la main.  
 Serviteur: à tromper le pauvre genre humain,  
 Pour moi, je n'entrevois qu'un funeste avantage;  
 Et j'aime cent fois mieux, comme l'a dit un sage,  
 Le simple sens-commun, qu'un esprit aussi fin,  
 Lorsque l'on en voit faire un si mauvais usage.

*Par M. F\*\* , de la société philosophique de  
 Philadelphie.*

## ÉPIGRAMME

*Contre un Médecin.*

**J'**ÉTOIS indisposé, mais je ne souffrois guere.  
 Chez moi *Vachide* arrive incontinent,  
 Il me tâte le poulx, me presse un peu l'artere;  
 Je n'avois point la fièvre, & je l'ai maintenant.  
*Par M. MÉRARD DE SAINT-JUST.*

*A M. L\*. B\*\* , qui m'engageoit à traiter en vers ;  
un sujet vertueux.*

**E**N vers moraux , moi prêcher la vertu  
 A mon pays!.. Mais qui voudroit me lire?  
 Ce vieux sultan , de langueur abattu,  
 A qui Vénus ne daigne plus sourire?  
 Ce parvenu qui brave la satire,  
 Coquin titré , de larcins revêtu ?  
 Ce lourd Midas qui mange , boit , digere ,  
 Et bâille & dort ? Ce fainéant doré ,  
 Brigand public & pourtant honoré ,  
 Qui , de son poids , charge , à grands frais , la terre ?  
 Ce philosophe en vogue chez Iris ,  
 A ses genoux décrivant la tendresse ?  
 Ce colonel , brave au cœur de Paris ?  
 Cet artisan de blasphèmes écrits ,  
 Dont l'infamie est livrée à la presse ?  
 Ce gros Crassus , de honte enveloppé ,  
 Qui , contre dieu , s'irrite à son soupé ?  
 Ce cher abbé , réveil-matin des belles ,  
 . . . . .  
 Petit élu , fort bon juge en dentelles ?  
 Cet harpagon qui ne prise que l'or ,  
 Et veille & sèche & meurt sur son trésor ?  
 . . . . .  
 . . . . .  
 Cet histrion... Mais pourquoi t'affliger  
 Par des tableaux ... que j'adorois encore ?  
 Tel est le vice : on maudit , on abhorre  
 Son portrait seul ; mais pour le corriger ,  
 Le peintre est peu : pour ce pénible ouvrage ,  
 Cent écrivains ne valent pas un sage .  
 Qu'un froid pédant , prodigue de leçons ,



DECEMBRE, 1782. 275.

A sermoner épuise son génie;  
Faire parler une honorable vie,  
Voilà, je crois, le plus beau des sermons.

*Par M. GAUTIER.*

---

## LES NOUVELLES PHILIPPIQUES.

*Par M. COLLIN.*

### O D E I.

C  
ONTRE le roi de Macédoine  
L'orateur Grec se déchaîna;  
Sur l'ambitieux Marc-Antoine  
Le consul Romain s'acharna;  
En France, un poète farouche  
Vomit le poison de sa bouche  
Contre un prince qu'il abhorroit;  
Et moi, poète subalterne,  
Je veux d'un Philippe moderne  
Crayonner aussi le portrait.

Mais cette triple Philippique  
Distilloit l'absynthe & le fiel;  
Moi, dans la mienne, je me pique  
D'élever mon héros au ciel;  
Et si ma muse s'émancipe  
A chanter un nouveau Philippe,  
C'est pour que la postérité  
Sache qu'on doit à notre ville (\*)

---

(\*) Chartres. L'auteur a trop bonne opinion du goût de la capitale, pour douter que le nom de *Philippe* y soit parvenu.

## 276 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

Le pâtissier le plus habile  
Que la terre ait jamais porté;

De Chartres superbe rivale,  
J'estime tes pâtés, Amiens;  
Mais dieux ! quel immense intervalle  
De ceux de mon Philippe aux tiens !  
Des tiens l'ignoble couverture  
Aux animaux sert de pâture :  
Des siens le toit, les murs dorés,  
Sous l'avidé main qui les sappe,  
Croulent... nulle pierre n'échappe,  
Et murs & toit sont dévorés.

Le râle, habitant de nos rives,  
Le guinard, fier d'être chartin,  
Cailles, pluviers, perdrix & grives  
Reconnoissent leur souverain.  
Il parle ; à sa voix tous paroissent :  
Leve-t-il le bras ? tous s'empressent  
De subir un trépas si beau.  
A regret encore ils respirent ;  
Par tes mains, Philippe, ils aspirent  
A se voir creuser un tombeau.

Enfans d'un pere infatigable,  
Courez, volez, pâtés exquis :  
Vous serez admis à la table  
Et du prélat & du marquis...  
Que dis-je ? à la table royale. (\*)  
Qu'au gré d'une ardeur martiale,  
Sous les yeux du vaillant d'Artois,  
Crillon combatte pour son prince ;

---

(\*) Philippe envoie, toutes les semaines, des pâtés à la cour.

Philippe, au fond de sa province,  
Régale le meilleur des rois.

Bien qu'en ma friande patrie  
Philippe ait nombre de rivaux;  
Dans l'art de la pâtisserie,  
Jamais Philippe n'eut d'égaux.  
Vérité, préside à mes rimes!  
Vous étiez, ô rivaux sublimes!  
Dignes de naître parmi nous.  
Célebres par-tout à la ronde,  
Sur tous les pâtissiers du monde  
Vous regnez. . . il regne sur vous.

## O D E I I.

PLEIN d'un poétique délire,  
Par des accens séditieux  
Je n'ai point profané ma lyre:  
J'ai mis un homme au rang des dieux.  
Muse, l'occasion est belle;  
Accours à la voix qui t'appelle.  
Déjà de ton cerveau fécond  
Une Philippique est éclosé:  
Il faut d'une autre apothéose  
Honorer Philippe second.

Si j'ai, fidele à mes principes,  
Elevé l'autre au premier rang,  
C'est que le chantre des Philippes  
Dut commencer par le plus grand.  
J'entends un sévère critique  
Me dire d'un ton phlegmatique:  
» Est-ce ainsi que vous plaisantez  
» Sur un sujet grave « ? -- Silence:  
Le Philippe par excellence  
Est le Philippe aux bons pâtés.

## 278 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

Mais de nos Philippes qu'importe  
 Lequel est l'aîné, le cadet?  
 Digne du nom fameux qu'il porte,  
 Illustre élève de Bardet(\*),  
 Les héros de ma Philippique  
 Souvent dans l'arène olympique (\*\*)  
 Terrassa ses plus-fiers rivaux.  
 Paris le demande; il s'écrie:  
 » Non. C'est à vous, ô ma patrie!  
 » Que je consacre mes travaux.«

Long-tems Philippe de son maître  
 Fut l'intrépide compagnon.  
 Bardet n'est plus... il va renaître;  
 Nous n'avons changé que de nom.  
 Le grand Bardet, nouvel Alcide,  
 Poursuivoit l'essaim homicide  
 Des fléaux acharnés sur nous:  
 O roi, digne héritier d'Hercule,  
 La mort à ton aspect recule,  
 Et sa faux tombe à tes genoux!

Poursuis, Philoctète moderne,  
 Poursuis tes exploits glorieux;  
 Et si, tels que l'hydre de Lerne,  
 Tu vois ces monstres furieux  
 De leur sang renaître sans cesse,  
 Redouble de force & d'adresse:  
 Il est beau de vaincre toujours.  
 Si tu n'en purges nos rivages,

---

(\*) Célèbre chirurgien, l'un des plus habiles opérateurs de son tems: il est mort en 1777.

(\*\*) M. Philippe a remporté plus d'une médaille à l'académie de chirurgie. (*Ces notes & celles dont la première ode est accompagnée, sont de l'auteur.*)

Au moins de leurs cruels ravages

Tu sauras arrêter le cours.

Du haut de la voûte céleste ,  
 Barder, son scapel à la main ,  
 Applaudit de l'œil & du geste  
 A ton courage plus qu'humain...  
 Ah! que dis-je! il te porte envie;  
 Et comparant sa courte vie  
 Avec un repos éternel ,  
 Honteux de se voir immobile ,  
 Il brise son arme inutile ,  
 Et s'indigne d'être immortel.

Beau dépit digne d'Alexandre!  
 Souvent à des moyens plus doux  
 Son successeur daigae descendre :  
 Sûr de vaincre , il suspend ses coups.  
 A regret il taille, il mutile;  
 S'il peut sauver un membre utile ,  
 Ah! plutôt jusqu'au lendemain  
 Il va retarder sa victoire :  
 Il met la véritable gloire  
 A ménager le sang humain.

O ville heureuse qui possède  
 Un défenseur si généreux!  
 Trop heureux qui peut, à son aide ,  
 L'appeller contre un mal affreux  
 Qui le ronge, avide sangsue!  
 Philippe , armé de sa massue ,  
 Accourt... le mal est déjà loin.  
 Mais plus heureux cent fois encore  
 Celui qui l'estime & l'honore ,  
 Et de lui n'eut jamais besoin!

---

A C A D É M I E S.  
S É A N C E S  
DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

---

I.

*ACADÉMIE royale des sciences, belles-lettres & arts de Rouen.*

L'ACADÉMIE tint le 7 août 1782 sa séance publique. Elle y annonça que le *Prix des belles-lettres*, dont le sujet étoit *l'Eloge du comte de Tourville, vice-amiral de France*, avoit été décerné au discours de M. Cambon, avocat en parlement.

L'auteur, présent à la séance, vint recevoir de M. le directeur, une médaille d'or de la valeur de 300 liv.; on lut un abrégé de ce discours, qui fit connoître le zèle de M. Cambon pour les intérêts de la patrie, & combien son cœur aspire à lui susciter un vengeur, sur le grand modèle dont sa plume a tracé le tableau.

On proposa pour sujet du prix à donner dans le même département en 1783, *l'Eloge*

*de Nicolas Pouffin , peintre célèbre , né aux Andelys , & mort à Rome.*

Les discours , lisiblement écrits en françois ou en latin , seront adressés , *francs de port* , avant le 1er. jour de juillet 1783 , à M. *Haillet de Couronne* , secrétaire-perpétuel pour la partie des belles-lettres.

On annonça que les présens de divers particuliers & l'emploi des bienfaits du roi , procuroient enfin à l'académie la satisfaction de rendre publique sa bibliotheque. M. l'abbé Vrégeon , trésorier , qui a bien voulu la mettre en ordre , dans l'emplacement concédé par Mrs. les maire & échevins , a promis encore de s'y trouver les mercredi & samedi de chaque semaine , depuis deux heures jusqu'à quatre après-midi.

L'académie avoit proposé pour *le prix des sciences* qu'elle desiroit décerner cette année : *Jusqu'à quel point & à quelles conditions peut-on compter dans le traitement des maladies , sur le magnétisme & sur l'électricité tant positive que négative ? la théorie doit être appuyée par des faits.* ---- *L'appareil des expériences doit être assez détaillé , pour que l'on puisse les répéter au besoin.* ---- *On n'ignore point le nombre d'écrits publiés à ce sujet ; les auteurs y trouveront des matériaux , pour former le tableau de nos connoissances acquises sur cet objet , & il sera facile d'apprécier ce que l'art devra à leurs recherches personnelles.* ---- *Le prix est une médaille d'or de 300 livres.*

Depuis cette proposition , publiée en septembre & octobre 1781 , l'académie a reçu plu-

## 282 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

seurs lettres anonymes , par lesquelles elle est priée d'accorder aux concurrens un délai , pour perfectionner leurs travaux & multiplier leurs expériences ; & vu l'importance majeure de l'objet , elle s'est déterminée à laisser le concours ouvert jusqu'au 1er. jour de juin 1783 , passé lequel tems , aucun ouvrage n'y sera plus admis.

Un amateur des sciences , qui desire rester inconnu , a vu avec intérêt combien la question sur les *terres calcaires* , proposée en 1780 , avoit donné lieu à l'auteur couronné , de s'étendre en applications à l'agriculture & aux arts. Dans l'espoir qu'il pourroit résulter autant d'avantages d'un travail semblable sur les *terres vitrifiables* , il a fait offrir une somme de trois cents livres , pour un *prix extraordinaire à décerner au mois d'août 1783*. L'académie de Rouen accepta ses offres généreuses avec reconnoissance , & autant pour en accélérer le témoignage , que pour ménager plus de loisir aux sçavans qui desireroient concourir , elle annonça par les papiers publics du mois de mai dernier , qu'elle proposeroit ce prix de trois cents livres , pour être adjugé au mois d'août 1783 , à un mémoire dont l'objet seroit *d'établir des caractères distinctifs entre les diverses terres , ARGILLEUSE , ALUMINEUSE , QUARTZEUSE & autres , que les chymistes ont jusqu'à présent confondues sous le nom de TERRES VITRIFIABLES : en sorte que de ces distinctions physiques & chymiques bien établies , résultent des connoissances utiles à l'agriculture & à differens arts , tels que la FOU-*



LERIE, la POTERIE, la FAYANCERIE, celui de la PORCELAINE, la VERRERIE, & autres, dont plusieurs sont cultivés à Rouen avec succès, & font une partie du commerce de cette ville. Ces deux propositions furent répétées dans la séance publique du 7 août 1782.

Les mémoires, lisiblement écrits en françois ou en latin, seront adressés, *francs de port*, avant le 1<sup>er</sup>. jour de juin 1783, à M. L. A. Dambourney, négociant à Rouen, secrétaire-perpétuel pour la partie des sciences.

(*Journal de Paris.*)

## I I.

*SOCIÉTÉ royale des sciences & des arts de Metz.*

La société n'a reçu aucun mémoire sur la question suivante, proposée pour le concours de cette année (\*) : *Lorsque la ville de Metz se gouvernoit en république, a-t-elle été commerçante ou manufacturière ? Si elle l'a été, quand, comment & pourquoi a-t-elle cessé de l'être ? Quels obstacles s'opposent aujourd'hui, soit à l'établissement, soit au rétablissement du commerce & des manufactures dans cette ville, & quels seroient les moyens de diminuer ces obstacles, s'il est impossible de les anéantir tout-à-fait ?* Ce défaut de mémoires fait suffisamment sentir, soit la difficulté du sujet, soit la disette des matériaux nécessaires pour le

---

(\*) *Journal d'avril*, 1781, page 284.

bien traiter. La partie historique de cette question lui donne en effet une étendue qu'on ne sauroit bien remplir qu'après des recherches qui ne sont pas aisément à la portée des personnes qui auroient pu se livrer à ce travail. Ce motif a déterminé la société royale, non à abandonner totalement le sujet, mais à le diviser, pour le réduire à une question de fait, dont la solution seroit infiniment utile en procurant la connoissance de l'état actuel du commerce de cette ville; connoissance nécessaire, soit pour diriger les pas des hommes d'état qui s'occupent du bonheur des peuples, en donnant à chaque branche de l'industrie le degré d'encouragement qui peut lui convenir, soit pour exposer aux yeux des citoyens le tableau de leur situation, & leur indiquer les objets vers lesquels il seroit plus utile de tourner leurs spéculations. En conséquence, cette compagnie demande pour le sujet du prix qu'elle décernera en 1784, *qu'on donne l'état des différentes branches du commerce actif, passif & d'entrepôt de la ville de Metz & du Pays-Messin, & qu'on en établisse la balance.* Elle propose en même tems, pour un prix extraordinaire qu'un citoyen l'a mise à portée de distribuer l'année prochaine, *de déterminer avec le plus de précision qu'il sera possible, les avantages qui résulteront de la construction des canaux indiqués pour le commerce actif, passif & d'entrepôt de toutes les parties de la province.* Le plan de ces canaux, dont l'idée a été conçue par M. le comte de Caraman, est, 1°. de rendre la Meuse navigable jusqu'à Pa-

gny & au-delà ; 2°. de faire communiquer cette rivière avec l'Aisne , & d'établir une navigation de Donchery , avec l'Oise par l'Aisne ; 3°. de faire communiquer la Meuse avec la Moselle , entre Toul & Pagny. L'académie observe que , pour remplir l'objet qu'elle se propose , il sera essentiel de considérer la question sous des rapports distincts avec les différentes villes & les divers pays dont la province est composée , & il est nécessaire de remarquer que , par ce mot *la province* , l'académie n'entend point seulement parler des Trois-Evêchés de Metz , Toul & Verdun , ce qui excluroit les villes de Longwy , Sarlouis , Sedan & autres , mais tous les pays situés dans la généralité & dans le ressort du parlement de Metz. Le sujet du prix qui a déjà été annoncé l'année dernière pour 1783 , est cette question : *Quelle est l'origine de l'opinion qui étend sur tous les individus d'une même famille une partie de la honte attachée aux peines infamantes que subit un coupable ? Si cette opinion est plus nuisible qu'utile ; & dans le cas où l'on se décideroit pour l'affirmative , quels seroient les moyens de parer aux inconvéniens qui en résultent ?* Le prix pour chacun des sujets proposés sera une médaille d'or de la valeur de 400 liv. Les mémoires doivent être adressés , francs de port , au secrétaire-perpétuel de la société royale , avant le 1er. juin de chacune des années pour lesquelles les questions sont proposées.

(*Journal encyclopédique.*)

## I I I.

*ACADÉMIE royale des sciences, inscriptions & belles-lettres de Toulouse.*

Le sujet proposé par l'académie, pour le prix de 1782, étoit de *détailler les avantages en général de l'établissement des Etats provinciaux, & en particulier ceux dont le Languedoc est redevable aux états de cette province.*

Les vues de l'académie n'ayant point été remplies pour le prix de cette année, elle propose pour celui de 1785, qui sera de cinq cens livres, *d'exposer les principales révolutions que le commerce de Toulouse a essuyées, & les moyens de l'animer, de l'étendre, & de détruire les obstacles, soit moraux, soit physiques, s'il en est, qui s'opposent à son activité & à ses progrès.*

A l'égard du prix de 1783, l'académie annonça en 1780, qu'elle proposoit deux sujets, à chacun desquels elle destine un prix de cent pistoles.

Le premier est *l'influence de Fermat sur son siècle, relativement aux progrès de la haute géométrie & du calcul, & l'avantage que les mathématiques ont retiré depuis, & peuvent retirer encore de ses ouvrages.*

Le second est *de déterminer les moyens les plus avantageux de conduire dans la ville de Toulouse une quantité d'eau suffisante, soit des sources éparses dans le territoire de cette ville, soit du fleuve qui baigne ses murs, pour fournir, en tout*

*rens, dans les differens quartiers, aux besoins domestiques, aux incendies & à l'arrosement des rues, des places, des quais & des promenades.*

Les auteurs sont invités de joindre à leurs projets le plan des ouvrages à faire avec les élévations, les coupes & les estimations nécessaires pour constater la solidité & la dépense de l'entreprise, & à donner aussi un aperçu des frais de construction des tuyaux & dérivation & de conduite pour amener les eaux dans les maisons particulieres. Ils sont libres de faire usage, à leur gré, des eaux de source & des eaux de la Garonne, relativement aux quartiers de la ville qui pourront être plus aisément & plus abondamment fournis de ces diverses eaux, même de ne proposer que les unes ou les autres pour tous les objets de service.

L'administration municipale de cette ville, pénétrée de l'importance de ce dernier sujet, & du peu de proportion qui se trouve entre les travaux qu'il exige, & une somme de mille liv., a délibéré d'y ajouter cent louis; de maniere que le prix total fera de trois mille quatre cens livres.

L'académie communiquera à ceux qui se proposeront de concourir pour ce prix, les renseignemens qu'elle a déjà, & ceux qu'elle espere de se procurer encore.

Quant au prix de 1784, le public fut informé l'année derniere, qu'elle reproduisoit le sujet donné en 1778, dans l'esper que les auteurs traiteront avec une égale profondeur

## 288 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

la partie chymique, & la partie médicale. Ce sujet consiste à *assigner les effets de l'air & des fluides aërisiformes, introduits ou produits dans le corps humain, relativement à l'économie animale.*

Les ouvrages, écrits lisiblement en françois ou en latin, seront adressés *francs de port*, à M. l'abbé Rey, conseiller au parlement, secrétaire perpétuel de l'académie. Ils ne seront reçus que jusqu'au dernier jour de janvier des années pour les prix desquelles ils auront été composés, & l'académie proclamera, dans son assemblée publique du 25 du mois d'août de chaque année, la piece qu'elle aura couronnée.

L'académie, qui ne prescrit aucun système, déclare aussi qu'elle n'entend pas adopter les principes des ouvrages qu'elle couronnera.

(*Journal de Paris.*)

### I V.

*ACADEMIE impériale & royale des sciences & belles-lettres de Bruxelles.*

L'académie tint le 17 & le 18 du mois d'octobre, une séance générale pour la distribution des prix.

Elle avoit proposé en 1780, pour question historique de déterminer. » Depuis quand le » droit romain étoit connu dans les provinces » des Pays-Bas Autrichiens, & depuis quand » il y avoit force de loi? « Le prix de cette question fut décerné à M. de Berg, écuyer, amman de Bruxelles, qui à l'ouverture du bil-

let;

let, a été reconnu auteur du mémoire françois, portant pour devise : *Leges sacratissimæ quæ constringunt omnium vitas, intelligi ab omnibus debent, &c.* Quatre mémoires furent jugés dignes de l'accès ; le premier en latin par M. Heylen, archiviste de l'abbaye de Tongerlo, ayant pour devise : *Mores leges perduxerunt jam in potestatem suam, &c.* ; le second pareillement écrit en latin, par M. Hettema, avocat à Malines, dont la devise étoit : *Medio tutissimus ibis* ; le troisieme en françois, par M. d'Outrepoint, avocat au conseil souverain de Brabant, qui avoit pris pour devise : *Nos moribus nostris vivimus* ; le quatrieme, écrit en flamand, par M. Verhoeven, négociant, secrétaire de l'académie des beaux-arts à Malines, auteur déjà connu dans les concours de cette académie ; sa devise étoit : *Belgicè pro patria.*

Parmi les autres mémoires, il s'en est trouvé deux, écrits en latin, qui n'ont pu ni concourir, ni être examinés, parce qu'on ne les a reçus que dans le mois d'octobre : l'un portoit pour devise : *Nihil est ab omni parte beatum* ; l'autre, *Deficiente meo Romano jure gubernor.*

Pour la question de physique, aussi proposée en 1780, il s'agissoit » d'indiquer les arbres & les plantes étrangères qu'on pourroit naturaliser dans nos provinces ; de faire » connoître leur utilité, le terroir qui leur convient, la culture qu'ils exigent. Outre les » noms latins & françois, les auteurs devoient » ajouter, autant qu'il se pouvoit, les noms

» flamands. « Le prix de cette question fut adjugé à l'auteur d'un mémoire flamand sous la devise : *ô Fortunatos nimium sua si bona norint Agricolas !* A l'ouverture du billet on reconnut que cet auteur étoit M. Segers , curé de St. Léonard , près de Hoogstraeten , le même qui remporta en 1779 le prix de la question sur les abeilles. Au reste l'académie ne couronne point ce mémoire comme ayant satisfait à tous égards ; mais comme renfermant des recherches dont la publication pourroit être utile au public. L'*Accessit* fut accordé à M. de Badts , négociant à Steenvoorde près de Cassel , auteur d'un mémoire flamand , qui portoit pour devise : *De deugh behoud haer waerde en prys.*

Dans l'usage où est l'académie de publier ses programmes deux années d'avance , elle propose pour le concours de 1784 , les deux questions suivantes.

1<sup>o</sup>. » Comment , & depuis quel tems s'est  
» formé l'ordre du Tiers-Etat , en sa qualité  
» de représentant du peuple dans les assem-  
» blées des états du duché de Brabant ? Cet  
» ordre est-il plus ancien , ou moins ancien  
» que celui de la noblesse ? «

2<sup>o</sup>. On demande » quels sont les effets de  
» l'électricité appliquée aux plantes & aux ar-  
» bres dans les ferres ; les auteurs doivent consi-  
» tater ces effets par une suite d'expériences  
» bien détaillées. «

Le prix de chacune de ces questions sera une médaille d'or du poids de ving-cinq ducats. Les mémoires doivent être écrits en la-



D E C E M B R E , 1782. 291

tin, en françois ou en flamand. Ils feront adreſſés & remis franc de port à M. des Roches, ſecrétaire perpétuel, avant le 16 juin 1784. L'académie exige la plus grande exactitude dans les citations. Pour cet effet, les auteurs auront ſoin de marquer les pages des éditions dont ils ſe feront ſervis. Ils ne mettront point leur nom à leurs ouvrages, mais ſeulement une devife à leur choix. Ils la répéteront dans un billet cacheté qui contiendra leur nom & leur adreſſe. Ceux qui ſe feront connoître de quelque maniere que ce ſoit, & ceux dont les mémoires auront été remis après le terme preſcrit, ſeront abſolument exclus du concours.

( *Gazette des Pays-Bas.* )

V.

*ACADÉMIE de Padoue;*

L'académie des ſciences, belles-lettres & arts de Padoue, n'a rien trouvé de ſatisfaiſant dans les mémoires relatifs au programme analytique.

Le concours pour le problème optique n'a point eu lieu, faute de mémoires.

Quant à l'éloge de Pétrarque, propoſé pour prix, un ſeul mémoire eſt arrivé à tems; le prix a été réſervé pour le concours de l'année 1783.

Pour la ſeconde queſtion relative à la claſſe de la philoſophie, on propoſe d'examiner, ſi, quant au phyſique & au moral, on peut démon-

*trer avec les seules lumieres de la raison que l'homme soit tel qu'il devroit être, & tel qu'il seroit sorti des mains de son auteur; d'où il faut conclure qu'il est nécessairement arrivé un changement dans la nature humaine.*

Quant au troisieme sujet, touchant les arts, l'académie, ayant pour but d'encourager les artistes en tous genres, à perfectionner & améliorer les arts, croit, d'après l'esprit de son institut, ne point restreindre le génie inventif, à l'imitation de quelque art ou à quelque recherche particuliere; elle propose un prix de 30 séquins à l'inventeur d'une machine ou instrument quelconque, de quelque espece qu'il soit, & qu'on jugera de la plus grande utilité. Dans le cas où plusieurs de ces inventions seroient jugées d'un mérite ou d'un avantage égal, l'académie disposera, en faveur des concurrents, des sommes destinées aux prix qui ont été remis. Ce programme s'étendra pour toutes les années à venir.

Le tems fixé pour envoyer tant les mémoires que les machines ou autres découvertes, sera tout le mois de juin 1783, & les prix seront distribués en décembre de la même année.



## S P E C T A C L E S.

## P A R I S.

## O P É R A.

**L**E mardi 8 d'octobre , on a remis à ce théâtre *Colinette à la Cour* , paroles de M\*\*\*. , musique de M. Grétry , & les représentations de cet opéra ont le plus brillant succès.

Nous ne reviendrons pas sur les beautés & les défauts que le public a observés dans cet ouvrage , lors de sa nouveauté (\*), mais nous répéterons qu'on doit de la reconnaissance à l'homme de goût qui a ouvert cette carrière aux talens , en introduisant ce genre nouveau , susceptible non-seulement de toutes les richesses musicales , mais encore des tableaux , des fêtes & de tous les accessoires qui embellissent le théâtre lyrique. C'est le premier ouvrage où l'on ait vu des scènes & un dialogue de comédie exprimés par une musique vraiment comique. Il appartenait au compositeur ingénieux , brillant & fécond , qui a enrichi de tant de chef-d'œuvres le théâtre Italien , d'introduire

(\*) Journal de février , 1782 , pag. 298.

sur celui de l'opéra cette heureuse nouveauté. Ce n'est pas qu'il n'eût déjà prouvé, par une multitude d'airs & de duos dans ses opéras-comiques, comment on peut allier la vérité & la force comique avec le naturel & la grace du chant; mais dans un opéra il falloit tout-à-la-fois un récitatif simple, clair, rapide & accentué, dont le *Devin de Village* avoit seul donné quelque idée; il falloit unir & fondre ce récitatif avec le chant mesuré, les duos, les chœurs, pour n'en faire qu'un ensemble de musique, dont les variétés ne fussent déterminées que par le mouvement & les nuances de la scène même : voilà ce que M. Grétry a fait le premier. On ne sauroit trop louer l'art ou plutôt le goût infini avec lequel il a su lier, dans le premier acte, le beau duo, *Quoi, la veille d'un mariage*, & le petit monologue de plainte qui suit, avec la scène entière de Colinette, du prince & du confident, qui termine l'acte. C'est un modèle de la manière dont on peut adapter à la scène ces finales, dont l'heureuse invention est dûe, comme tant d'autres, au génie fécond des Italiens; mais où ils ont plutôt cherché en général une variété de musique que l'effet dramatique. Ils leur ont donné le nom de *finales*, parce que les compositeurs ne les ont placées qu'à la fin des actes, comme dans leurs opéras ils ne placent les airs & les duos qu'à la fin des scènes; mais à mesure que la musique dramatique se perfectionne, on sent que ces différentes combinaisons de chant peuvent se placer par-tout où l'action en fournit naturellement le sujet.

Le succès de cette reprise de *Colinette à la Cour*, doit nous faire attendre avec impatience un ouvrage du même genre par les mêmes auteurs, qu'on répète, & qui a pour titre : *l'Embarras des Richesses*.

(*Mercur de France.*)

## COMÉDIE FRANÇOISE.

Le samedi 5 octobre, on a donné la première représentation de *Zoraï, ou les Insulaires de la Nouvelle-Zélande*, tragédie en cinq actes & en vers.

Les sauvages de la Nouvelle-Zélande ont voulu se donner une forme d'administration. Ils ont envoyé deux députés en Europe. L'un d'eux, nommé *Huliscar*, après avoir observé la constitution du gouvernement anglois, est revenu dans sa patrie. Il brûle du desir de lui donner des fers, de se faire choisir pour roi, & de la gouverner en despote. Amoureux d'*Asiloë*, fille d'un vieillard aimé & respecté de toute la peuplade, du vénérable *Tango*, il a demandé sa main à son pere; mais le sauvage, qui a lu dans l'ame d'*Huliscar*, & que les projets de cet audacieux ont prévenu contre tout système de gouvernement émané de l'Europe, fait jurer à sa fille de ne jamais être l'épouse d'*Huliscar*, ni même de *Zoraï*. Ce *Zoraï* est l'amant aimé d'*Asiloë*, le second député de la Nouvelle-Zélande. Sa mission étoit d'étudier les mœurs des François, & l'esprit de leur économie politique : il est attendu de

## 196 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

jour en jour. La tendre Afiloë jure, sans peine, que jamais Huliscar ne sera son époux ; mais elle ne fait, en parlant de Zorai, qu'un serment conditionnel. Il est parti de la Nouvelle-Zélande, vertueux, cher à Tango, à ses compatriotes, & digne d'obtenir son cœur & sa main. Si, à son retour, il tente, comme Huliscar, d'affervir son pays, Zorai ne lui inspirera plus que le mépris & la haine que l'on doit aux tyrans. On apprend que Zorai revient, qu'on a vu son vaisseau, que dans quelques instans il doit entrer dans la rade. Le perfide Huliscar, qui craint dans Zorai un rival de sa grandeur future, ainsi que de sa tendresse, envoie à sa rencontre des assassins, auquel le jeune sauvage échappe, tant par sa valeur que par le secours de son ami *Telasco*. Zorai & Huliscar ont ensemble un entretien dans lequel ce dernier expose ses vues & ses projets, & propose à Zorai de partager avec lui la puissance souveraine. Le jeune homme s'étonne & s'indigne. Peu sensible aux menaces du tyran, il lui annonce qu'il osera tout entreprendre pour s'opposer à ses desseins, pour défendre la liberté ; qu'il bravera tout, même le fer des assassins. Cependant Zorai doit rendre compte de sa mission devant la peuplade assemblée. Il entre dans des détails assez longs sur le gouvernement français. Il vante la félicité des sujets du roi de France : heureux, dit-il, sous le pouvoir d'un seul prince, comme le sont des enfans sous l'autorité d'un père sensible & tendre. Toujours guidé par ses pré-

ventions, Tango ne voit encore qu'un despote dans un monarque; mais *Palmore*, & quelques autres sauvages qui ont la confiance de la peuplade, ont apperçu, dans le système que Zoraï leur a développé, le gouvernement qui convient à la Nouvelle-Zélande, celui dont dépend le bonheur des peuples. Huliscar se retire furieux à la tête de ceux qu'il a engagés dans son parti, après avoir déclaré que si l'on veut nommer un roi, il a des droits à la royauté; qu'il a le vœu du plus grand nombre des sauvages, & que c'est à main armée qu'il soutiendra ses prétentions. La retraite d'Huliscar, son audace, le grand nombre de ses partisans, tout se réunit pour inquiéter Tango, Zoraï & Palmore. L'effroi, la fureur succèdent à leur inquiétude, quand ils apprennent qu'Huliscar vient d'enlever Afiloë. Zoraï & Telasco volent sur les traces des ravisseurs. Afiloë leur est arrachée. On la transporte dans le bois sacré, elle est évanouie, & n'ouvre l'œil à la lumière que pour se retrouver dans les bras de son cher Zoraï, dont elle ignoroit le retour. La conversation amoureuse des deux jeunes gens est interrompue par l'arrivée de Tango. Le vieillard, toujours fidele à ses préjugés, ne voit encore qu'un traître dans Zoraï; qu'un ambitieux qui a puisé chez les Européens l'amour de la grandeur suprême. Mais le moment presse, Huliscar menace; la peuplade va être en proie au carnage: Zoraï veut épargner le sang de ses compatriotes. Il fait proposer à Huliscar un combat singulier. Telasco est chargé

du message. Ce dévouement généreux ouvre les yeux de Tango , qui , passant tout-à coup d'une méfiance humiliante à une admiration exagérée , unit Afiloë à Zoraï. Huliscar , instruit dans une partie des arts destructifs de l'Europe , a fait élever une forteresse ; il y a rassemblé l'amas effrayant des armes les plus meurtrières. Pour répondre à la proposition que lui fait Têlasco , il le conduit dans la forteresse , lui fait connoître ses arsenaux & ses ressources , & le renvoie , après lui avoir demandé si , avec la certitude de vaincre , il doit s'exposer au hasard d'un combat singulier. A peine Têlasco a-t-il expliqué la réponse d'Huliscar , qu'on voit paroître un envoyé du perfide. Son maître , dit-il , propose la paix à condition qu'on lui rendra la jeune Afiloë , & qu'il deviendra son époux. A ce prix tout rentrera dans son premier état. Le bon Tango , toujours disposé à ménager le sang de ses frères , propose à Zoraï & à sa fille de faire un effort sublime , d'étouffer leur amour , & de le sacrifier à la patrie. Zoraï consent à déchirer son cœur , à mourir malheureux ; il va renoncer à son amante. Palmore s'y oppose ; il a deviné les projets d'Huliscar. Amant d'Afiloë , le traître ne cherche qu'à la soustraire au carnage ; & sûr alors de sa proie , il suivra ses premiers desseins. Cette idée paroît probable ; elle est bientôt confirmée par Têlasco. Ce jeune sauvage a conduit l'envoyé d'Huliscar hors des limites du bois consacré aux dieux de la Nouvelle Zélande , & celui-ci l'a instruit de la politique



artificieuse & barbare de son maître. Le désespoir s'empare de Tango ; il propose de rassembler la peuplade dans le bois sacré, hommes, femmes, enfans, vieillards, & de ne laisser à l'usurpateur que des cendres & des cadavres. Une idée plus heureuse suscite à Zoraï un autre projet. Il réunit les vieillards les plus respectables, marche à leur tête au-devant d'Huliscar, & les présentant aux soldats du tyran, il leur demande s'ils seront assez barbares pour égorger leurs freres, leurs amis & leurs peres. Huliscar, qui craint toujours l'ascendant de Zoraï, leve sur le jeune héros une de ces armes dont l'effet presque inévitable ressemble à celui du tonnerre. A cette vue Tango fuit ; il vient trouver Asiloë. Le trépas est la seule ressource qui leur reste. Il lui présente un poignard. Asiloë balance à s'en servir. Mourir si son époux respire encore ! Cette idée retient son bras. Tango l'encourage ; elle va terminer sa vie, le poignard va frapper son sein. Telasco accourt, & lui arrache le fatal couteau. Tout est changé. Zoraï n'a point été frappé. L'action d'Huliscar, l'aspect vénérable de tous les vieillards de la peuplade ont réveillé dans tous les cœurs l'amour de la patrie & de la liberté. Huliscar est tombé sous les coups de Zoraï ; ses troupes ont mis bas les armes ; elles ont volé dans les bras de leurs parens, de leurs amis. L'intrepide Zoraï a été proclamé roi, & il obtient sans retour la main de sa chere Asiloë.

Cette tragédie a été retirée du théâtre par

son auteur le jour de la première représentation ; & c'est un courage assez rare pour mériter des éloges. Elle avoit été reçue avec transport par l'assemblée des comédiens , & considérée comme un excellent ouvrage. Le public en a jugé autrement , & l'on peut assurer qu'il a mieux vu que l'aréopage comique. Ce drame tragique est entièrement d'imagination. Il est néanmoins à presumer qu'on a eu pour objet d'y présenter quelques-unes des causes qui ont opéré ou , pour mieux dire , commencé une des plus grandes révolutions dont il soit parlé dans les fastes de l'univers. Une pareille tentative nous semble au moins hasardée , puisque cette révolution n'est pas encore absolument accomplie. L'opposition du gouvernement françois & de la constitution angloise ne nous paroît pas heureusement saisie. L'amour des François pour leurs rois , le bonheur dont ils jouissent sous l'autorité des loix auxquelles leur prince même rend hommage , tout cela sans doute est intéressant & fait pour frapper les peuples les plus barbares , pour leur faire désirer une administration semblable à la nôtre. Mais est-il naturel qu'un sauvage , après avoir étudié le système du gouvernement anglois , ne retourne dans son pays qu'avec l'amour du despotisme ? Voilà certainement une conséquence bien bizarre ! & puis le théâtre est-il fait pour la discussion de ces objets ? Laissons ces grandes vues aux cabinets politiques , aux personnes faites pour gouverner les états , ou aux écrivains philosophes qui ont approfondi la

science diplomatique , & bornons-nous à faire des tragédies intéressantes par le jeu des caractères & le développement des passions humaines. Celle dont nous venons de rendre compte n'inspire qu'à peine un foible intérêt. La marche en est lente , le plan mal ordonné , l'action froide , l'exposition obscure & le dénouement invraisemblable. Quant au style , il est souvent incorrect & dur , presque toujours foible & négligé , & ce n'est que par intervalles qu'on y distingue quelques uns de ces traits qui annoncent un homme sensible , instruit & éclairé. On dit que l'auteur est encore jeune. On peut croire qu'il a trop présumé de ses forces , & que dans un sujet mieux choisi , plus mûrement approfondi , & travaillé avec plus de soin que celui-ci , il se montrera digne des encouragemens que lui ont mérités quelques morceaux & quelques intentions de sa tragédie.

*Sumite materiam vestris , qui scribitis , æquam Viribus.*

Le mercredi 23 octobre , on a donné la première représentation des *Amans Espagnols* , comédie en cinq actes & en prose.

Don *Uriquez* a deux filles. La première , nommée *Cornélie* , aimoit le comte *Altamont* , & en étoit aimée. Une affaire d'honneur a forcé le comte à se cacher ; & même à faire courir le bruit de sa mort. Le cœur , toujours plein de sa tendresse , *Cornélie* refuse tous les partis que son pere lui propose , & demeure

demeure fidelle à son amant. *Léonore*, sa sœur, aime un jeune cavalier qu'elle connoît sous le nom de *Don Firmin* ; mais *Uriquez* ne consent point à leur union, & s'oppose de toute son autorité aux moyens que les amans mettent en œuvre pour parvenir à se voir. Une duegne appelée *Inésilla*, protege leurs amours, & soutient leur courage par les facilités qu'elle leur procure de s'entretenir quelquefois à l'insu d'*Uriquez*. Cependant, l'amour a ramené *Altamont* à Séville ; il y a pris le nom de *Don Lortas*, & a chargé son valet *Pedrillo* de s'informer de ce qui s'est passé pendant son absence. Quelle est sa douleur, quand *Pedrillo* vient lui dire que la fille d'*Uriquez* aime *Don Firmin*, & que malgré les oppositions de son pere, elle veut épouser ce cavalier ! Comme *Altamont* ignore qu'*Uriquez* a deux filles, il croit *Cornélie* infidelle. L'indiscrétion de *Gusman*, valet de *Don Firmin*, l'instruit encore que la duegne doit introduire son prétendu rival pendant la nuit dans le jardin d'*Uriquez*. Il ne doute pas que l'intention de ce jeune amant ne soit d'enlever sa maîtresse : en conséquence il projette de s'opposer à cet enlèvement ; & après s'être informé de l'heure & du signal convenus, il se rend près de la porte du jardin, suivi de gens armés. *Don Firmin* s'y rend à son tour, accompagné de quelques spadassins. Combat entre les deux troupes qui se retirent toujours en se battant. *Altamont* reste à la porte du jardin. Attiré par le bruit, *Uriquez* est sorti, il ex-

rive , & ne trouvant plus personne , il se dispose à rentrer chez lui. La frayeur le saisit , quand il entend une voix qui lui défend d'approcher sous peine de la vie. Il est bientôt rassuré lorsqu'on ajoute qu'on vient de s'opposer à l'enlèvement de la fille d'Uriquez , & qu'on ne souffrira pas qu'on entreprenne rien contre la tranquillité ou l'honneur du pere. Alors il se fait connoître , embrasse son bienfaiteur , & l'engage à entrer chez lui , afin de ne pas s'exposer à être saisi par les patrouilles. Altamont continue de se déguiser sous le nom de Lortas , & accepte l'asyle qu'on lui propose. A peine est-il introduit , que Don Firmin , qui s'étoit écarté à la suite des combattans , revient & est aussi-tôt arrêté par un alcade qu'il cherche en vain à séduire. On l'emmene. Uriquez a conduit Altamont dans son jardin , il le prie de l'y attendre , tandis qu'il ira lui faire préparer un appartement. Inésilla , à qui la vigilance d'Uriquez n'a pas permis de donner le signal convenu , descend au jardin dans l'espérance que Don Firmin s'y sera rendu ; elle y rencontre Altamont , le prend pour celui qu'elle cherche , & l'introduit dans l'hôtel , où à tout événement , il se laisse entraîner. Don Firmin , après s'être fait connoître de l'alcade , est revenu au rendez-vous. Il entre dans le jardin , & y trouve Pédrillo , qu'il prend pour un des gens de la maison. Leur conversation est interrompue par le retour d'Uriquez , qui , prenant à son tour Don Firmin pour Don Lortas , l'introduit aussi dans l'hôtel. Pédrillo n'a

point voulu suivre les pas de la duegne, mais il suit volontiers ceux du pere. Les événemens multipliés de la journée ont redoublé l'inquiétude naturelle à Uriquez; il fait venir Pédrillo & l'interroge. Le refus que fait celui-ci de s'expliquer clairement sur le rang de son maître, ajoute encore à ses soupçons; il menace: mais la fermeté de Pédrillo, & le titre d'*Excellence*, dont il se sert en parlant du faux Lortas, engagent le vieillard à la modération & à différer le moment d'éclaircir ses doutes. Pédrillo se retire d'un côté, Uriquez de l'autre. Altamont; qu'Inésilla a continué de prendre pour Don Firmin, entre dans le salon où Léonore doit se rendre. C'est Cornélie qui y vient. Confidente de l'amour de sa sœur, elle veut éprouver son amant. Altamont reconnoît la voix de sa maîtresse, & se croyant sûr de son infidélité, il veut laver dans son sang l'outrage fait à sa tendresse. Cornélie fuit. Don Firmin entre un moment après, & est défié par Altamont qui se nomme. Le meurtrier de mon frere! s'écrie Don Firmin, en s'armant de son épée. On accourt, on apporte des bougies, on s'empare des deux amans. Cornélie retrouve le sien dans le faux Lortas. Don Firmin déclare qu'il se nomme Don *Juan de Moraldo*, & qu'il a pris un nom supposé afin de poursuivre plus sûrement celui qui l'a privé d'un frere. Altamont reconnoît la cause de son erreur & de son injuste jalousie. Uriquez réconcilie les deux rivaux, accorde la main de Léonore à Don Juan, celle de Cornélie au comte, & chasse Inésilla. La duegne se pro-

pose de se consoler de cette disgrâce , avec l'argent qu'elle a gagné en servant les amours de Léonore.

L'ennui du beau nous fait aimer le laid

a dit J. B. Rousseau. Moliere , & ceux de ses successeurs qui ont été doués de quelques talens , ont enrichi notre scène d'ouvrages , où , à l'aide d'une intrigue assez bien ourdie pour fixer la curiosité , & assez sagement combinée pour que les ressorts s'en développassent naturellement , le jeu des passions auxquels l'homme est en proie , instruisoit & intéressoit tout-à-la-fois le spectateur attentif. Qui croiroit qu'on dédaigne aujourd'hui de prendre pour modèles ces chefs-d'œuvres qui ont fait pendant un siècle , les délices non-seulement de la France , mais de l'Europe entière , & qui ont donné à notre théâtre l'honneur d'être cité comme le premier de tous les théâtres du monde ? Qui pourroit présumer que dans ce siècle où l'on a perfectionné la connoissance de l'homme ; où la morale , mise à la portée de tous les esprits , offre le champ le plus vaste aux écrivains observateurs , on abandonnât les routes tracées par l'auteur du *Misanthrope* , pour se traîner sur les pas des auteurs dramatiques de l'Espagne ? On peut pardonner à Boissrobot & à quelques autres génies de la même trempe , de s'être laissés séduire par le faste ridicule , par l'exagération bizarre des expressions & des idées familières alors aux auteurs Espagnols , comme d'avoir pris pour de l'intérêt cette in-

concevable accumulation d'événemens que l'on remarque dans toutes leurs piéces de théâtre. Au moment où ils écrivoient, notre scène étoit à peine dans son enfance; la nation, dans les troubles qui l'avoient si long-tems agitée, & dont elle gémissoit encore, avoit pris un ton chevaleresque qui rendoit naturel à ses yeux ce qu'elle auroit regardé comme faux & absurde dans tout autre tems: d'ailleurs, on n'avoit qu'une très-foible idée de ce qu'on appelle le goût; la comédie de caractère étoit inconnue; nous n'avions point de modèles, & l'avantage de créer le genre de comédie qui convient à une nation éclairée, étoit réservé à Corneille & à Molière. Mais peut-on pardonner à un écrivain du dix huitième siècle, d'avoir imité par choix ce que l'on imita jadis par nécessité?

Les détails que nous venons de donner des *Amans Espagnols* sont assez exacts pour prouver à nos lecteurs combien l'intrigue de cette comédie est compliquée; que les ressorts en sont trop nombreux pour ne pas se nuire mutuellement; enfin, qu'ils ne peuvent que fatiguer l'attention & détruire tout intérêt, même celui de curiosité. Cette comédie n'est point dans nos mœurs, & ce n'est pas un motif pour la blâmer. Chaque nation a les siennes; & il seroit aussi ridicule de porter des mœurs espagnoles dans une intrigue française, que de porter les mœurs françaises à Londres. Mais Aristote a dit, & on a depuis répété avec raison, qu'au théâtre il ne suffit pas que les mœurs soient



vraies , & qu'il faut encore qu'elles soient bonnes. Le caractère de Léonore a généralement déplu. Le ton dur , indécent & dépouillé de tout respect avec lequel elle parle à son pere , a révolté tous les gens délicats. En vain l'imitateur chercheroit-il à s'excuser en rejetant cette faute sur son modele. Choisir un tel guide est déjà une erreur , mais suivre ses traces avec exactitude , c'en est une plus grave encore. Par-tout & dans toutes les circonstances , un pere même injuste , doit être respecté ; & malheur à l'être que les passions égarent assez pour lui faire oublier ce qu'on doit à l'auteur de ses jours. La facilité avec laquelle Don Juan de Moraldo pardonne la mort d'un frere dont il médite depuis long-tems la vengeance , n'a pas paru moins blâmable. Il falloit ou se servir d'un autre moyen pour obliger Don Juan à changer de nom , ou motiver davantage la cause du pardon qu'il accorde. Quant au style de cette piece , il est rempli de jeux de mots , de quolibets , de trivialité. On y trouve toujours la même maniere de plaisanter. En voici deux ou trois exemples. Don Firmin dit à Gusman de lui chercher des musiciens pour donner une sérénade , & de les choisir propres à un coup de main. Gusman fait la réflexion suivante : *En ce cas il ne vous faut pas des musiciens un peu braves , mais des braves un peu musiciens.* Lorsque l'alcade demande au même Don Firmin qui il est , celui ci lui répond : *Je suis un homme galant , & je vais vous prouver que je suis un galant homme , &c. &c. &c.* D'après tout ce

## 308 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

que nous venons de dire, on ne doit pas être surpris que cet ouvrage ait été mal reçu par les spectateurs ; mais on doit s'étonner de l'avoir vu représenter, si aujourd'hui on doit encore s'étonner de quelque chose.

Les seuls traits qui aient paru amuser le public, sont ceux dont on pouvoit faire une application maligne à l'insipidité de cette étrange production. On a entr'autres, applaudi de tous les coins de la salle, ce mot que dit au dernier acte, un des personnages : *Nous avons passé une cruelle soirée !*

(*Mercur de France ; Journal de Paris ; Journal général de France.*)

## COMÉDIE ITALIENNE.

Le vendredi 27 septembre, on a représenté, pour la première fois, *le Diable Boiteux*, ou *la Chose impossible*, opéra comique en un acte, en prose & en vaudevilles.

Le titre de ce petit ouvrage rappelle d'abord le conte plaisant, mais un peu graveleux, du bon Jean La Fontaine ; cependant l'action de l'opéra comique n'a aucune ressemblance avec celle du conte, & le but en est absolument différent. Chez La Fontaine, le diable consent à rendre un amant heureux, à condition que celui-ci, loin d'obéir au diable, saura le faire obéir, en lui donnant à toute heure, & sans nul retardement, de nouveaux ordres à exécuter ; faute de quoi, son corps & son ame appartiendront à sa ran. Un ordre, dont

l'exécution est impossible, rompt le pacte & rend l'amant libre. Ici, c'est toute autre chose.

Un jeune homme, appelé *Lindor*, ne pouvant obtenir la main de sa maîtresse, se livre au désespoir. L'amour lui apparôit sous la figure du *Diable Boiteux*, & lui promet, s'il veut se donner à lui, de faire son bonheur. L'amant consent à tout. Le prétendu diable lui remet un talisman, au moyen duquel il n'a qu'à former des souhaits; & ils seront remplis sur le champ, mais à condition qu'il n'y aura pas plus de cinq minutes d'intervalle d'un souhait à l'autre. » Prends bien garde, lui dit-il. Si » les cinq minutes passées, tu n'as plus rien à » m'ordonner, tu perds *Florise* pour toujours, » & tu deviens sur le champ mon esclave. » Mais si, de ton côté, tu me commandes une » chose impossible, tu seras libre à l'instant, tu » posséderas *Florise*, & je te serai soumis. » *Lindor*, au comble de sa joie, est bientôt tourmenté par son bienfaiteur; pour s'en débarrasser, il lui commande tout ce qui lui vient dans la tête. Il finit par lui demander pour celle qu'il adore, *le plus beau bouquet qu'on ait jamais vu*; il ne l'a pas obtenu, qu'il en exige encore un qui le surpasse. Le diable, pour le coup, s'avoue vaincu, & déclare que c'est *la chose impossible*, puisque le bouquet qu'il vient de présenter, est composé de lys, de roses, & de leurs superbes rejettons; allusion qui a été vivement sentie & généralement applaudie. L'Amour alors se fait connoître, & jure de ne plus quitter les deux époux. Tel est le fond du

### 310 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

nouvel opéra-comique qui a eu beaucoup de succès. Cette ingénieuse bagatelle est, d'un bout à l'autre, écrite avec autant de goût que de pureté ; tous les couplets en sont bien faits & remplis de pensées agréables. Elle fait honneur aux talens de M. Favart le fils ; & le public l'a demandé pour lui en témoigner sa satisfaction. Nous desirons qu'il continue de s'exercer dans un genre que son pere a traité d'une manière si supérieure.

Le mardi 8 octobre, on a donné, pour la première fois, *Tibere*, parodie en deux actes & en prose, mêlée de vaudevilles, par M. Radet.

Cette parodie de *Tibere* est froide & triste. Il est vrai que la tragédie qui y a donné lieu offroit peu de ressources, & ne pouvoit faire naître qu'un très-petit nombre de plaisanteries saillantes : mais ce qu'on peut reprocher à l'auteur, c'est d'avoir été souvent dur dans ses critiques ; d'avoir fait usage d'une foule de *rebus*, de proverbes & de propos rebattus, que la bonne compagnie & les bons écrivains ont banni de la conversation & des ouvrages. Le choix des vaudevilles est souvent heureux. Les refrains produisent quelquefois des épigrammes piquantes. Le dialogue est généralement vrai, plaisant de tems en tems, & coupé avec beaucoup de facilité. Le dénouement, qui ne ressemble en rien à celui de la tragédie, est écrit avec quelque grace ; on y remarque des idées fraîches & galantes. Tout cela peut faire présumer que M. Radet, en travaillant avec soin

D E C E M B R E , 1782. 311

des sujets comiques , méritera des encouragemens.

Ce qui a mérité le plus d'applaudissemens dans cette parodie , est la réflexion de *Serenus* dans la prison. » Mais , dit-il , puisqu'on entre si facilement dans cette prison-là , est-ce qu'il ne seroit pas possible d'en sortir un peu ? »

( *Mercur* de France ; *Journal* de Paris ; *Journal général* de France. )

## A L L E M A G N E .

### A I X - L A - C H A P E L L E .

Le 20 d'octobre , les comédiens François d'Aix-la-Chapelle y ont donné , pour la clôture de leur théâtre , la dernière représentation de CHARLEMAGNE , drame héroïque en trois actes , de la composition du Sr. Duval , principal acteur de la troupe. Soit que cette piece ait un mérite extraordinaire , soit que tout ce qui porte le nom de Charlemagne flatte toujours les habitans d'Aix , nous avons été témoins de l'affluence des spectateurs.

L'empire assuré par Charlemagne à Louis-le-Débonnaire , son fils légitime , malgré les intrigues de Pepin , son fils naturel : voilà l'action. La scene est à Aix-la-Chapelle.

Ier. ACTE. Pepin , roi d'Italie , s'imaginant que Charles son pere lui fait injustice en destinant l'empire à Louis , a conspiré contre tous deux. Il a attiré les Saxons , qui doivent arriver aux portes de la ville ce jour-là même pré-

### 312 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

paré pour le couronnement de Louis. Henri, duc de Frioul, cherche à le détourner de sa révolte, en lui remontrant les devoirs de fils & de sujet : il n'écoute rien ; l'ambition étouffe en lui les cris de la nature ; son pere a le premier fait taire le sang ; il est l'aîné : en cette qualité, il croit que l'empire lui appartient. Dès que Charles ne voit plus en lui son fils, il ne voit plus dans Charles que son tyran. Il ne peut plus supporter les mépris de Fastrade, épouse de Charlemagne & mere de Louis, & l'entendre continuellement flétrir la mémoire de sa mere. Plutôt que de voir son cadet Louis, fils de cette femme impérieuse, ceint du diadème impérial, il périra & avec lui la race naissante des Carlovingiens. Si sa mere ne fut pas reine, elle mérita de l'être.

Pepin aime Hermengarde, que Louis est sur le point d'épouser : & , soit qu'au sein des disgraces le cœur s'enflamme avec plus de violence, soit que la jalousie du bonheur de son rival l'excite à le traverser, il veut plutôt renverser le trône que de le voir en sa possession.

ACTE II. Charles déclare à Pepin que le destin place Louis au-dessus de lui ; mais qu'il les aime tous deux également, & que, si sa tendresse peut réparer le tort des circonstances, il n'aura point à se plaindre : mais Pepin éclate en reproches, ne pouvant croire à cette tendresse, quand son pere appelle Louis au trône à son préjudice, & lui ravit amante & couronne.

Indigné

Indigné de tant d'ingratitude & de témérité, Charles dit à Pepin : » Vas, mon cœur prend  
 » exemple du tien qui n'est pas fait pour sen-  
 » tir la nature : comme toi je saurai l'étouf-  
 » fer ; & puisque mes bontés ne sauroient t'en-  
 » gager à la reconnoissance, mon autorité te  
 » forcera à la soumission. «

Cependant on annonce à Charlemagne que les nouvelles qu'on a reçues de la révolte des Saxons ne sont que trop véritables, qu'ils se sont avancés par des chemins détournés jusqu'aux pieds des murailles d'Aix, & que l'on voit déjà leurs bataillons se former dans la plaine. Aussi tôt il ordonne que l'armée soit prête à sortir de la ville, & il confie à Pepin le sort de la journée, en lui ordonnant de marcher à côté de son frère.

Pepin, réduit à trahir sans détour ou son pere ou les Saxons, & les amis qu'il a engagés dans son parti, paroît toujours décidé à sacrifier son frere, auteur de tous ses maux. Cependant Henri l'informe qu'un prêtre endormi dans le temple, & réveillé par le bruit des voix des conjurés, a entendu la conspiration & vient de la révéler à l'empereur. Il lui conseille de fuir :  
 » Il n'est plus tems, dit Pepin, fers plutôt  
 » ma fureur, prends ce fer, & de cent coups,  
 » vas percer le rival qui me prive de tout.  
 » Si tu balances, ton trépas est certain. « Henri répond ; » Je peux recevoir la mort, & non la  
 » mériter. «

Hermengarde survient. Pepin lui découvre nettement ses prétentions sur elle ; que c'est

lui qui a engagé les Saxons à venir appuyer ses droits, & que, si elle veut lui épargner un fratricide, il faut qu'elle le suive. Mais la révolte & un double parricide ne sont pas des moyens de gagner son cœur. Elle lui conseille de recourir à la clémence de Charles, & de mériter le pardon par un prompt repentir. Il rejette ce conseil pusillanime, il n'est rien qu'il n'entreprenne pour la posséder, & puisque ses tyrans le dépouillent de tout, il a droit de tout oser contre eux. Il lui propose de s'unir ensemble par les plus saints sermens. Son emportement fait frissonner Hermengarde qui lui représente tout ce que la nature, le devoir & son intérêt peuvent suggérer. Il ne cede point.

Charles a appris que Pepin est l'auteur de la révolte des Saxons. En vain Louis l'excuse en alléguant qu'ou il n'est point coupable ou qu'il se fera laissé entraîner par la légion des flatteurs qui l'obsèdent, & qui ne pouvant obtenir les honneurs par leur mérite, y tendent par les forfaits. Charles a des indices certains, & il connoît le caractère de Pepin d'un orgueil indomprable, incapable d'être contenu dans aucunes bornes, & affectant une indépendance entière. Il ordonne de le chercher, de lui demander son épée de sa part, & s'il ose faire résistance, c'est sa tête qu'il faut apporter.

On ne trouve point Pepin. Il n'est plus dans la ville. Les rangs des ennemis rétentissent de son nom. Le peuple semble se mutiner en sa faveur ; mais Charles est sûr que de ce côté, en



se montrant seulement, il dissipera l'orage. Il met son épée entre les mains de Louis, & déposant sa couronne sur l'autel, il lui enjoint de la prendre & de se couronner lui-même : puis il l'embrasse, en lui donnant les avis propres à la circonstance, & tous les chevaliers jurent de lui être fideles.

ACTE III. Hermengarde seule déplore son sort. Couronnée aux yeux des nations, quels déplaisirs elle éprouve ! son époux en est aux mains avec les ennemis, sur le point peut-être ou de périr ou de teindre ses mains du sang fraternel. Elle prie le ciel de ne pas abandonner la patrie aux maux qu'entraînent la révolte & la guerre.

Sa confidente accourt éplorée. Elle a vu du haut des murailles les chevaliers jusqu'alors invincibles plier, & Louis entraîné dans leur fuite. Hermengarde veut voler les joindre. La confidente la retient. Ce n'est point aux femmes à courir braver le trépas dans la mêlée. Leur devoir est de se résigner au sort, en attendant l'arrêt qu'il va rendre.

Charles desire que Louis soit victorieux. Mais quelle épreuve pour un pere de former des vœux contre son sang !

Un instant a changé la fortune. Un chevalier voyant les troupes impériales en fuite, les a ralliées & ramenées au combat. Courant dégager Louis renversé sous les pieds des chevaux & entouré d'ennemis, il lui a demandé la grace de mourir à ses côtés. Quelle douce surprise pour Louis ! ce chevalier c'étoit Pepin. Louis se relève ; rien ne résiste plus à leurs efforts réunis, & la victoire

assure à jamais le sceptre à Louis & à sa postérité.

Louis & Pepin reviennent ensemble au milieu des acclamations de la joie publique. Pepin, déchiré de remords, loin de demander grace, prie Charles de le punir. Mais un pere peut-il jamais devenir un juge rigide ! Tout est oublié. Les hostilités cessent, & le bruit des armes se change en actions de graces. » S'il est encore des rebelles, dit Charles, gagnons-les par des bienfaits. » Les actes d'humanité sont l'encens le plus digne de dieu qui nous a donné la victoire. Mes enfans, je ne puis être heureux que de votre bonheur. Jouissez en long-tems, & ma destinée est glorieusement remplie «.

Il semble qu'il devoit y avoir des chœurs qui n'ont point eu lieu à la représentation. Le public satisfait a beaucoup applaudi : ce qui prouve que l'auteur a su saisir son goût. Il a rapproché les événemens avec adresse ; le plus souvent son style est digne du cothurne ; & il laisse voir qu'avec plus de travail il est capable de faire mieux.

Charlemagne n'est pas un héros ordinaire. Tout ce qui l'abaisse doit être réformé : ainsi son manque de parole supposé, & sa retraite du combat où il laisse son fils. La conversion de Pepin, si elle est nécessaire, ne pourroit elle pas être préparée ! Les François méritent sans contredit les louanges de toute la terre : mais n'en appartenoit-il point du tout aux Allemands dans les conjonctures, & dans leur pays !

La piece a dû une partie de son brillant succès au jeu des acteurs, qui sont allé représenter à Anvers pendant l'hiver.

D E C E M B R E , 1782. 317

L O N D R E S.

H A Y - M A R K E T.

*L'INDIEN-ORIENTAL*, comédie nouvelle, représentée pour la première fois sur le théâtre de Hay-Market, le 16 juillet 1782.

Cette pièce est le premier essai dramatique d'une jeune dame.

Les personnages sont : Edmond, le colonel Irnwood, Savage, Cécil, Darnford, Johnson, son fils, Simpson, Emma Cécil, Henriette Sidney, Mistriss Cécil.

M. Cécil, vieux *Gentleman*, dont la manie est de donner des avis au premier venu, a été tuteur d'Edmond, né dans l'Inde, de parens Anglois. Ce jeune homme, pendant qu'il demouroit chez Cécil, étoit devenu amoureux d'Emma sa fille; mais avant qu'ils pussent être mariés, Edmond fut obligé de retourner pour quelques années dans son pays natal. Le colonel Irnwood, amoureux d'Emma, en fait confidence à son ami Darnford. Celui-ci apprenant qu'elle aime Edmond, cherche à lui faire renoncer à cet objet pour Irnwood. En conséquence il répand le faux bruit qu'Edmond, revenu de l'Inde, a épousé une riche femme Asiatique, qu'il a emmenée avec lui. Emma est plongée dans la plus cruelle douleur, en apprenant la perfidie de son amant, & fait serment de ne jamais se marier. Dans cette triste situation, elle est

consolée par Savage , ami de son pere , qui étoit dans le même cas qu'elle. Ce jeune homme avoit été trompé par son amante , qui s'étoit mariée avec un autre. Il avoit donc renoncé pour toujours au mariage ; il avoit beaucoup d'amitié pour Emma , qui avoit quelque ressemblance avec son ancienne maîtresse. Il l'adopte pour sa fille , & lui destine tout son bien. Henriette Sidney , qui aime secrètement le colonel , regardant comme faux le bruit du mariage d'Edmond , qu'elle voit inventé par Irnvod ou Darnford , en fait des reproches au premier , qui se croyant trahi par Darnford , avoue le tout à Henriette. Il offre ensuite de rendre justice à Edmond , & la prie d'accepter sa main. Darnford a fait accroire à l'Indien-Oriental , qu'Emma en a épousé un autre. Il se livre au désespoir , jusqu'à ce que Savage lui ouvre les yeux. Il cherche Darnford pour le punir de sa fausseté. Il le rencontre avec le colonel. Tous deux lui avouent leur faute , & se réconcilient avec lui ; ils lui promettent une amitié stable & constante. Emma & Edmond , convaincus que leur attachement réciproque n'est point altéré , voient leurs desirs couronnés par le mariage , ainsi que Henriette qui épouse le colonel.

( *Universal magazine.* )

---

HISTOIRE-NATURELLE.

## P H Y S I Q U E.

## C H Y M I E . B O T A N I Q U E .

## I.

*OBSERVATIONS sur le Nostoch , par Dom POMEL le jeune , religieux de l'ordre de Cîteaux , résidant à l'abbaye de Ste. Marie en Franche-Comté.*

**L**A mousse membraneuse, ou le *nostoch* des Allemands , ne paroît qu'entre l'équinoxe du printemps & celui de l'automne. Cette plante naît immédiatement après une grande pluie ; & l'astre du jour, qui vivifie tout, la fait bientôt disparaître. M. Magnol prétend qu'elle se dissout presque entièrement dans l'eau , & se corrompt en peu de tems. Les alchymistes la regardent comme le principe de toute la nature végétale. M. Magnol, professeur à Montpellier, a été le premier qui lui ait fait l'honneur de la ranger parmi les plantes. M. de Tournefort en a fait de même. M. de Réaumur dit que

quand le *nostoch* a été séché de manière à perdre sa couleur, & même à échapper à la vue, une pluie le reproduit & le rend visible. M. Geoffroy le jeune, dans les *Mémoires de l'académie des sciences* (année 1708), assure avoir trouvé à cette plante des racines. M. de Réaumur a toujours soutenu qu'elle n'en avoit point : il a remarqué dans de certains tems, sur la surface de quelques *nostochs*, quantité de petites graines qu'il croit appartenir à ces plantes, & il les a semées dans des vases particuliers : les graines ont germé ; mais il n'y a jamais observé aucune racine : il prétend que les jeunes feuilles forment toute la plante.

Après avoir observé le *nostoch* avec le microscope, j'ai découvert sur sa surface de petites graines dont la configuration est assez ressemblante à celle d'un œuf de fourmi. J'ai détaché quelques-unes de ces graines qui tenoient à ce végétal par un petit filament, & que j'ai d'abord prises pour la production de quelque insecte : j'ai essayé d'en écraser une avec la pointe d'un canif ; j'ai trouvé de la résistance ; & en la divisant, l'enveloppe s'en est séparée. L'intérieur de cette graine est une matière solide & verdâtre. J'ai pris deux verres que j'ai remplis à moitié de ce végétal, & que j'ai fini de remplir un d'eau froide, & l'autre d'eau tiède ; j'ai placé ce dernier dans un lieu où il pouvoit conserver son degré de chaleur, & j'ai exposé le premier au grand air. Au bout de 24 heures, j'ai eu la curiosité d'observer ce qui se passoit dans mes deux vases : je n'ai

trouvé aucun changement bien sensible au *nostoch* qui étoit dans l'eau froide ; il m'a paru qu'il avoit un peu augmenté , qu'il étoit plus transparent , & j'ai sur-tout observé que la graine ne donnoit aucune marque de végétation. J'ai également observé que le *nostoch* que j'avois mis dans l'eau tiède avoit aussi un peu augmenté , & qu'il étoit plus transparent ; mais j'ai vu avec surprise que les grains , de longs & ovales qu'ils étoient , se trouvoient affaîlés. J'ai employé de nouveau le microscope pour examiner ce qu'étoit devenue la matiere que l'enveloppe de cette graine contenoit : j'ai , au premier coup-d'œil , découvert que cette enveloppe se trouvoit garnie d'une ramification qui imitoit assez la toile d'araignée , & qu'elle se réunissoit à un même point pour former une tige longue environ de 2 ou 3 lignes , de l'extrémité de laquelle partoît une autre ramification multipliée , & qui s'étendoit dans la terre voisine. En continuant d'admirer cet agréable spectacle , il s'est présenté à ma vue du *nostoch* naissant , gros comme une petite lentille , ensuite des gouttes de liqueur verdâtre qui commençoient à se coaguler ; j'ai tant-soit-peu pressé la graine , & aussitôt j'ai vu paroître dans plusieurs endroits de cette ramification une liqueur verte , mais liquide ; j'ai enfin ouvert l'enveloppe , & j'ai vu qu'elle contenoit encore de cette même liqueur ; ce qui feroit conjecturer que chaque branche de la ramification formant un petit tuyau par où se filtre cette liqueur , le *nostoch* se développe , s'accroît , se multiplie

### 322 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

promptement & à l'infini , & qu'il contient en lui-même tous les caractères de la végétation.

Cette plante ne naît qu'entre l'équinoxe du printemps & celui de l'automne , parce que ce n'est que dans ces deux saisons qu'elle acquiert le degré de chaleur qui lui est nécessaire pour la végétation. Je ne crois pas le *nostoch* susceptible de corruption , ni de dissolution dans l'eau ; par une seconde expérience , après l'avoir bien lavé , je n'ai trouvé aucun dépôt au fond du verre. J'ai fait dessécher cette plante au soleil : en moins de 10 minutes , elle est devenue , pour ainsi dire , imperceptible. Je l'ai mise ensuite dans un verre d'eau tiède : au bout de quelques heures , elle a repris son état primitif. Il n'est pas surprenant qu'un rayon de soleil la fasse disparaître si promptement : étant sur la surface de la terre , & aussi délicate , elle se trouve bientôt sans nourriture. Il seroit à souhaiter que les chimistes voulussent se donner la peine d'en faire l'analyse. C'est l'individu , pour la dessiccation , le plus difficile possible. (*Journal encyclopédique.*)

#### I I.

#### *DÉCOUVERTE en histoire-naturelle.*

Quelque soient les progrès de l'histoire-naturelle parmi nous , on fait encore de tems en tems des découvertes qui ont échappé aux recherches de nos savans les plus distingués en ce genre.



En parlant des différentes especes de punaises, on avoit bien dit que celle des jardins se nourrit de chenilles, de limaçons, &c. mais aucun naturaliste ne s'étend à ce sujet, & ne fait nulle part mention de son combat singulier avec la chenille. Plus heureux qu'eux à cet égard, M. Bridelle de Neuillan a surpris, pour ainsi dire, la nature sur le fait, & observé que la punaise des jardins est un ennemi très-redoutable pour les chenilles qui dévastent les arbres fruitiers. Dès que la punaise voit une chenille, & que rien ne la trouble, elle s'approche tout doucement d'elle & lui enfonce directement dans l'œil l'aiguillon dont elle est armée : alors la chenille se sentant piquée, fait des efforts pour se débarrasser ; mais la punaise se laissant entraîner avec une résistance proportionnée, les rend inutiles & ne la quitte pas. En peu d'instans la chenille perd ses forces, diminue sensiblement de volume, & meurt en moins de six minutes.

( *Journal de Paris.* )

### I I I.

*OBSERVATIONS sur une propriété du gaz méphitique.*

M O N S I E U R ,

Toutes les découvertes qui peuvent tendre à l'utilité publique ont quelques droits à la publicité ; & comme je connois peu

de journaux plus utiles que le vôtre, c'est à vous que je m'adresse pour l'annonce d'un fait qui, je crois, est le premier de son espèce. Voici ce dont il est question.

Il y a quelque tems que j'entendis parler d'un ouvrage couronné par la société royale des sciences de Nancy, sur les moyens de préserver les édifices des incendies, & d'arrêter les progrès des flammes. Comme bon citoyen, je me hâtai de me procurer ce mémoire, afin que si malheureusement l'occasion se présentait d'être utile, il me fût possible de tirer meilleur parti de ma bonne volonté. J'ai le malheur de m'endormir habituellement le livre à la main, & précisément ce jour-là m'arriva l'aventure qui motive cette lettre. Je lisois avec beaucoup d'attention & de plaisir l'ouvrage de M. Piroux, je prolongeai vraisemblablement ma lecture trop avant dans la nuit, car le sommeil me surprit, malgré les efforts que je faisois pour l'éloigner, & je me réveillai une heure après au milieu de la fumée, ayant à côté de mon lit une chaise enflammée, dont le feu étoit prêt à se communiquer aux rideaux de mon lit. Mon premier mouvement fut de courir à un pot à eau qui étoit sur une commode; mais par malheur il se trouva vuide : j'eus recours à un autre vase qui se trouva également vuide; je ne fais par quelle fatalité tous ces moyens manquèrent ce soir-là. Enfin, Monsieur, j'avoue que je fus un moment très-embarrassé : heureusement j'avois dans un coin de ma chambre deux gran-

des cruches remplies de gas-méphitique qui devoit servir à une expérience fort intéressante : je me souvins de la propriété qu'a le gas d'éteindre la lumière ou le feu , introduit dans son atmosphère , & je tentai l'expérience suivante.

Je débouchai une de mes cruches , & je versai à grands flots , sur le bois & la paille de la chaise enflammée , que j'avois isolé le mieux possible , le gas en question. L'eau n'auroit pas opéré l'extinction plus promptement ; en moins d'un quart-d'heure , j'eus la satisfaction de voir le danger passé , & je rendis aussitôt de très-humbles actions de grâces à MM. le duc de Chaulnes , de Laffone , Macquer , Lavoisier , Priesteley , &c. qui nous ont éclairés sur les propriétés surprenantes de ce gas intéressant.

J'aurai l'honneur de vous observer que pendant environ dix minutes , j'éprouvai une difficulté de respirer assez sensible ; difficulté probablement occasionnée par la présence de ce gas que je n'avois pas économisé ; mais elle diminua par degrés , & au bout d'une demi-heure , il n'étoit pas plus question d'oppression que d'incendie.

Voilà , Monsieur , l'événement dont j'ai cru devoir vous faire part : ce moyen d'éteindre le feu m'a paru neuf , & n'est point annoncé dans l'ouvrage de M. Piroux. Il pourroit se faire que , dans certaines occasions , il devînt utile à MM. les médecins , chymistes , & autres savans qui sacrifient le sommeil à l'a-

### 326 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

vancement des sciences , & je serai trop heureux si mon observation peut leur faire naître des idées capables de la perfectionner. J'ai l'honneur d'être , &c.

GEORGEST, *ingénieur des ponts & chaussées , à Nevers.*

( *Gazette d'agriculture, commerce, finances & arts.* )



---

---

# M É D E C I N E.

## C H I R U R G I E.

---

---

### I.

*GUÉRISON de plusieurs animaux mordus par  
des chiens infectés de la rage.*

M E S S I E U R S ,

**L'**INFIDÉLITÉ, malheureusement trop reconnue de tous les spécifiques employés jusqu'à ce jour contre la rage, me fait un devoir de publier les succès qu'a eus dans le traitement de cette maladie, le Sr. Douffot, élève de l'école vétérinaire de Paris, & la méthode qui les lui a obtenus. Je me bornerai à l'exposition simple des faits.

Dans le courant de juillet dernier, M. Bertier, intendant de Paris, fut informé par son subdélégué à Courtenay, que plusieurs vaches de sa subdélégation avoient été mordues par des chiens enragés; il me chargea d'envoyer un élève à leur secours. Je fis choix du sieur Douffot, dont je connoissois l'intelligence & les talens.

### 328 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

La premiere vache qu'il traita appartenoit au syndic de St. Loup Dordon; elle avoit été mordue en plusieurs endroits à la jambe gauche de derriere; quarante-trois jours s'étoient déjà écoulés depuis cette époque; les plaies étoient cicatrisées, mais un flux extrêmement abondant de salive, survenu depuis quelques jours, allarmoit, & avec raison, le propriétaire. L'éleve ouvre toutes les plaies, il les cauterise, & les couvre d'onguent mercuriel, il passe un féton au fanon, il donne le matin en breuvage trois gros d'alkali volatil concret dans une pinte d'infusion d'anagallis; des signes non-équivoques lui ayant fait soupçonner l'existence de vers dans les premieres voies, il donne à midi une pinte d'infusion de sarriette, avec addition de deux gros d'huile empireumatique. Il fait prendre le soir une pinte d'infusion d'anagallis pure.

Ce traitement fut continué quinze jours de suite, pendant lesquels les plaies furent frictionnées tous les matins avec l'onguent mercuriel, & le féton onctionné avec partie égale d'onguent basilicum & d'onguent mercuriel.

Pendant tout le traitement, on ne donna à l'animal que la moitié de la ration ordinaire de fourrages, on les choisit seulement plus substantiels & de meilleure qualité; l'éleve crut devoir proscrire la pâture, parce qu'outre les inconvéniens qui auroient pu résulter du développement de la rage dans un animal de cette force abandonné, la nourriture verte contient une quantité de parties aqueuses capables d'annuler les effets des médicamens.

Au bout de quelques jours de traitement le Sr. Douffot eut la satisfaction de voir le flux de salive s'arrêter , & tous les symptômes inquiétans s'évanouir & disparaître absolument , & ce ne fut que pour plus grande sûreté qu'il crut devoir prolonger son traitement.

Onze autres vaches de la paroisse de Courtenay avoient été mordues par un chien qui l'avoit été lui-même par celui qui avoit lacéré la jambe de la vache qui fait le sujet de l'observation précédente. L'une de ces vaches appartenant au nommé Couturier , avoit été mordue en quatre endroits à la jambe gauche de derrière à la face externe du tibia. Quatre autres appartenoient à Etienne Renaud , l'une avoit deux morsures sur le tendon près du jarret , l'autre avoit quatre morsures à la cuisse gauche ; la troisième avoit été mordue à l'avant-bras gauche ; la quatrième ne portoit aucune blessure , mais elle s'étoit trouvée avec les autres lorsqu'elles avoient été mordues , & il étoit à présumer que le chien s'étoit aussi précipité sur elle.

Cinq autres appartenoient à Antoine Copin ; deux avoient été mordues à la jambe gauche ; les trois autres ne portoit aucunes morsures sensibles.

La onzième appartenoit à Nicolas Cheneday , elle avoit été mordue à la partie supérieure du genou droit.

Toutes ces vaches furent soumises au même traitement que la première , à l'exception de celles qui ne présentoient aucune morsure , qui

### 330 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

ne prirent l'alkali qu'à demi-dose ; mais on leur passa un seton , & on les mit également à l'usage de l'huile empireumatique étendue dans l'infusion de sarriette , pour les raisons que nous avons indiquées , raisons , dont l'émission par l'anus d'un grand nombre de vers démontra la solidité.

Pendant que le sieur Douffot suivoit ce traitement , des chiens qui avoient été mordus par ceux qui avoient blessé les vaches , & qui avoient été négligés , eurent des accès d'hydrophobie , & mordirent deux vaches & trois cochons.

L'une de ces vaches avoit été mordue à la partie inférieure de la cuisse droite ; les plaies , au nombre de cinq , étoient très-profondes ; l'autre avoit trois morsures à la partie inférieure du tibia , & trois autres à la partie supérieure de la cuisse gauche. Ces deux vaches furent traitées comme les premières.

Les trois cochons furent soumis au même traitement ; l'un d'eux avoit été mordu au bout du nez , les deux autres avoient seulement été terrassés & foulés par le chien.

Plus de deux mois se sont écoulés depuis que ces animaux ont été traités ; aucun n'a donné le moindre symptôme inquiétant , & il ne me paroît pas possible de douter qu'ils n'aient été bien préservés.

J'ai l'honneur d'être , &c. CHABERT.

( *Journal de Paris.* )



## I I.

*LETTRE sur un fait remarquable.*

M E S S I E U R S ,

Comme vous êtes vraiment amis de l'humanité, & que toujours vous vous êtes fait un plaisir de communiquer au public tout ce qui peut l'intéresser, vous voudrez bien insérer dans votre journal l'observation suivante.

Un de mes amis vient de me faire passer un détail exact & fidele des vices organiques qui ont occasionné la mort de feu M. Capron, ingénieur à Angers. Ce détail lui a été envoyé par M. Coutouly, médecin en grande réputation dans cette ville, lequel a fait ouvrir le cadavre de M. Capron, & qui a été témoin de ce spectacle aussi touchant qu'extraordinaire. Le témoignage d'un homme si respectable mérite qu'on y ajoute foi. Quoiqu'il y ait 2 ans passés que M. Capron ait cessé d'être, je crois qu'il n'est point inutile de communiquer cette observation aux maîtres de l'art, qui, comme moi, ne seront pas surpris de la mort de cet aimable homme; ce qui les étonnera seulement, ce sera de voir qu'il ait pu vivre avec tous les maux que je vais détailler.

M. Capron a terminé sa malheureuse carrière par une indigestion de pâtisserie le 22 février 1780. Il déjeûna ce jour avec deux gâteaux de pâte non levée, & but un peu de vin vers

### 332 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

9 heures du matin. A 11 heures, se trouvant en mal-aise, il avala, comme remède, un gobelet d'eau-de-vie, ce qui mit le comble à ses douleurs : car à une heure, que le médecin le vit, il souffroit tellement, qu'il ne pouvoit plus parler, qu'il étoit plié en deux, & froid comme marbre. On le jugea mourant. Les secours d'eau & d'huile, d'eau tiède, de thé, de cannelle, de bains chauds, lavemens, calmans, adoucissans, laxatifs, &c. &c., furent administrés coup sur coup sans aucun succès. Seize heures suffirent pour mettre fin à ses souffrances. Son corps fut ouvert; & dans l'examen le plus scrupuleux qu'on en fit, on trouva, 1°. l'estomac percé d'un trou fistuleux à laisser passer le doigt, avec un bourrelet calleux de la largeur de 6 lignes; le trou fistuleux, ensemble le bourrelet, de 20 lignes de diamètre, & recouvert partiellement d'une espece de soupape membraneuse.

2°. Adhérence de l'estomac avec le diaphragme, telle qu'il a fallu appuyer fortement sur le scalpel qui refusoit de couper, à cause de la dureté des brides nerveuses & des liens qui colloient ensemble ces viscères.

3°. Fonte ou suppuration totale de l'épiploon.

4°. Adhérence des intestins grêles entr'eux, & avec le péritoine antérieurement.

5°. Inflammation gangreneuse de l'un & de l'autre, & suppuration dans l'interstice de ces intestins.

6°. Inflammation considérable du ventricule,

du mésentère , de tous les boyaux , & singulièrement des cœcum & rectum ; beaucoup de points noirs sur le colon.

79. Collection d'air élastique & de purulence blanchâtre & épaisse dans la capacité centrale , sur laquelle nageoit l'huile que le malade avoit prise. Cette huile , il est aisé de le sentir , s'étoit échappée par la fistule qu'on a trouvée.

MM. les médecins & chirurgiens qui feront lecture de cette observation intéressante , jugeront sans peine que tous ces accidens ne peuvent être l'ouvrage de 16 heures de souffrances. Tous seront surpris que M. Capron ait pu vivre avec tant de délabrement , qui a eu son principe dans une affaire d'honneur qu'il eut il y a plus de 20 ans , lorsqu'il servoit dans l'infanterie.

( J'ai traité à Givry , près d'Attigny , en décembre 1774 , un dragon de Condé qui , comme M. Capron , avoit reçu un coup de sabre dans le ventricule ; mais il fut plus heureux. Le coup étoit du côté gauche , & pénéroit vraiment dans la capacité , puisque le blessé rendoit par la plaie l'eau de poulter & les boissons vulnéraires dont il faisoit usage. Je lui enlevai une forte portion de l'épiploon qui étoit au-dehors , & que je ne pus réduire malgré l'application d'un appareil assujettissant. Au bout de 14 jours , l'estomac fut cicatrisé , de même que les tégumens , en sorte que je le quittai bien guéri le 14. Il vit , se porte bien , & peut en rendre lui-même témoignage. Les saignées , la

diète, des boiffons amples & des injections ont terminé cette cure en fi peu de tems, quoique j'aie été forcé le 8<sup>me</sup>. jour de la maladie d'agrandir en bas l'ouverture des tégumens, où il se faisoit une fusée.)

Voilà la copie sincere que M. Coutouly a envoyée à M. Aubert de Semuy, beau-frere de M. Capron. Je souhaite qu'elle soit utile, & qu'on puisse en tirer des connoissances. Il est à desirer que quelqu'habile homme de l'art fasse part de ses réflexions sur une observation qui doit être regardée comme un phénomène. Si l'ouverture du cadavre n'eût point été faite, qui eût jamais osé soupçonner que le défunt eût pu vivre avec tant de maux? Cet exemple devoit engager les medecins & les chirurgiens à demander la permission d'ouvrir les personnes dont les causes des maladies de mort sont rares, ou n'ont point été connues, & ceux qui refusent ou qui ne souffrent qu'avec grande répugnance l'ouverture des cadavres, soit de leurs parens, soit de leurs amis, à faire au bien public un sacrifice de cette répugnance, qui n'a rien de raisonnable. Par là on pourroit faire des découvertes très-utiles à la conservation de l'espece humaine, & la médecine & la chirurgie, ces sciences si cheres & si respectables, ne pourroient elles mêmes qu'y gagner.

J'ai l'honneur d'être, &c.

DURUELLE le jeune, chirurgien  
d'Antigny-sur-Aixne.

*Le 8 septembre 1782.*

(*Journal encyclopédique.*)

---

AGRICULTURE.  
ÉCONOMIE.  
INDUSTRIE. COMMERCE.

---

I.

*AVIS SUR LES BLEDS GERMÉS, par le comité de l'école gratuite de boulangerie, imprimé & publié par ordre du gouvernement. A Paris, de l'imprimerie de Ph. D. Pierres, imprimeur ordinaire du roi, de la police, &c. rue Saint-Jacques. 1782. Dix-huit pages in-8vo.*

Le gouvernement nous ayant fait passer un exemplaire de cet excellent mémoire, nous croyons devoir entrer pour quelque chose dans les vues bienfaisantes dont il est animé, en contribuant à répandre des instructions qu'il publie sur des objets d'une utilité aussi générale.

*OBSERVATIONS SUR LES BLEDS GERMÉS.*

*Cause de la germination du bled.*

L'ABONDANCE des pluies pendant le tems des récoltes, a retardé la moisson, & fait germer une partie des bleds sur pied ou en javelle.

*Ce qu'on nomme bled germé.*

On donne le nom de bled germé au bled ; dont une portion a subi la germination ; car si la totalité du grain avoit entièrement développé son germe , il seroit difficile d'en faire de bon pain , parce que le germe auroit épuisé une partie des principes du bled. Ce qu'on nomme bled germé se borne donc à quelques grains qui sont plus ou moins germés dans chaque épi.

*Le bled germé n'est pas nuisible à la santé.*

Il est bon de prévenir que le pain qui provient du bled germé n'a rien de dangereux pour la santé, si on a recours aux précautions qui vont être indiquées ; quelques médecins regardent même la farine de ce bled , comme préférable pour faire la bouillie des enfans , parce que la germination du bled détruit en partie la viscosité de la farine.

## INCONVÉNIENS DU BLED GERMÉ.

*Difficile à conserver.*

Le bled germé est très-difficile à conserver , parce que le développement du germe le dispose à fermenter & à s'échauffer , & qu'en outre il retient beaucoup d'humidité , raison de plus pour qu'il fermente & s'échauffe.

*Plus sujet aux insectes.*

Les insectes paroissent l'attaquer plus volontiers , parce qu'il est plus tendre , & que la  
germination

germination lui donne un goût sucré, parce qu'aussi, plus susceptible de s'échauffer, il favorise davantage la ponte des insectes.

*Altérations qu'il subit.*

Le bled germé, abandonné à lui-même, ne tarde pas à fermenter & à s'échauffer; il contracte de l'odeur & de la couleur, le grain devient d'un rouge obscur. Dans cet état il a un mauvais goût & une saveur piquante, qui se communique à la farine & au pain. Enfin il se moisit & s'aigrit. Alors les animaux même le rebutent, & de pareil bled ne peut plus faire, tout au plus, que de l'amidon.

On conçoit que des bleds germés qui auroient été altérés de la sorte, ne pourroient plus donner qu'un pain très-mauvais & nuisible à la santé.

*Du moulage du bled germé.*

Le bled germé se mout mal.

Il engrappe les meules.

Il engraisse les bluteaux.

Il donne peu de farine.

Le son retient une partie de la farine.

*De la farine de bled germé.*

La farine de bled germé est humide & molle.

Elle prend peu d'eau au pétrissage, & donne communément moins de pain.

Elle ne se conserve pas, sur-tout pendant les chaleurs; un orage, un coup de tonnerre peut la gâter.

*Du son de bled germé.*

Le son du bled le meilleur & le plus sec ne peut pas se conserver long-tems ; le son d'un bled germé & humide doit à plus forte raison se corrompre aisément , aussi il s'aigrit & passe sur le champ à la putridité ; les animaux n'en veulent plus , & s'ils en mangeoient , ils en seroient incommodés.

Ce son retient beaucoup de farine ; si on a attendu un peu de temps pour le bluter , cette farine est aigre , bise , remplie de mittes , conséquemment elle rendra le pain très-mauvais.

*Des levains faits avec la farine de bled germé.*

Le levain fait avec la farine de bled germé absorbe peu d'eau.

Il fermente ou revient très-promptement , mais il ne tarde pas à s'affaïsser & à s'applatir , & si on ne l'emploie pas à temps , c'est un levain passé.

*De la pâte faite avec la farine de bled germé.*

La pâte est encore sujette à plus d'inconvéniens que le levain.

Comme le levain , elle absorbe ou boit peu d'eau.

Elle est courte.

Elle est gluante.

Elle n'a pas de soutien.

Elle mollit.

Elle lâche à l'apprêt.

Elle rend son eau.



*Du pain de bled germé.*

Le pain de bled germé ne bouffe ou ne se gonfle pas au four.

Il s'y applatit.

Si on n'a pas mis beaucoup d'espace entre les pains, ils tiennent tous ensemble.

Il cuit difficilement.

Il quitte sa croûte.

La croûte est coriace.

On a beau vouloir le ressuier, il reste mat, gluant & gras cuit.

Il est fade.

Il se digere difficilement.

Il nourrit moins.

Il s'aigrit.

Il se moisit.

M O Y E N S

*De remédier aux inconvéniens du bled germé.*

Après avoir bien fait connoître tous les inconvéniens du bled germé, on va indiquer les moyens les plus propres à y remédier.

Il est imprudent de laisser le bled germé en meule ou *moie*, il faut le mettre en grange.

Si on a dans la grange des bleds secs, le bled germé finira par les rendre humides; il est donc important de les séparer.

Si la grange n'est pas bien aérée, le bled germé s'y conservera mal; il vaut mieux le battre sur le champ, au risque de laisser du grain dans l'épi.

La gelée arrête la germination, en sorte que le bled germé, peut, à la rigueur, se conserver pendant l'hiver; mais pour peu que cette saison soit

humide, ou lors du retour des chaleurs, le bled germé est exposé à quelques-uns des accidens décrits ci-dessus, & on ne peut pas l'en préserver; tous les soins possibles ne l'empêchent pas de s'altérer.

*Dessécher les bleds.*

Le bled étant battu, on l'exposera sur le dessus d'un four; on le répandra sur le plancher, ou on le mettra sur des claies ferrées: on le remuera, de quart-d'heure en quart-d'heure, avec une pelle: on laissera une porte ou une fenêtre entr'ouverte, pour donner issue à l'humidité.

Si on n'a pas de piece au dessus du four, on mettra le bled germé dans le four même, quelque temps après que le pain en aura été retiré; on laissera la porte du four entr'ouverte, & on remuera le bled de dix en dix minutes, avec de longues pelles ou des rateaux, pour faciliter l'évaporation de l'eau.

On n'attendra pas que le bled soit parfaitement sec, pour le retirer du four; car alors il seroit trop desséché: d'ailleurs le bled le plus sec, contient toujours une portion d'humidité nécessaire.

Le bled ainsi étuvé on le criblera.

On aura l'attention de ne le mettre en sacs ou en tas, que quand il sera bien refroidi, car si on l'enferme chaud, il retiendra un peu d'humidité, qui adhère à la surface du grain, & le feroit moisir.

On objectera que ce moyen est embarrassant; mais si c'est le seul, il faut nécessairement l'employer, ou courir le risque de voir ses bleds perdus. Les soins qu'exige la conservation des bleds germés, sont bien plus pénibles & bien plus coûteux, ils sont presque toujours infructueux, enfin ce sont des soins continus, tandis que huit ou

dix jours de dessication sauveront la provision d'une année entière. D'ailleurs ce moyen , fût-il encore plus embarrassant , on en est dédommagé par la meilleure qualité , par l'abondance de la farine , ainsi que par la quantité & la bonté du pain.

*Des étuves.*

Si la dessication du bled germé est praticable à l'aide du four , pour le consommateur , elle devient plus difficile pour celui qui fait le commerce du grain , ou qui en a de grands approvisionnement. Dans ce cas , un four ne suffit plus , il faut recourir à une étuve ; mais la dépense & les soins que demande cette dessication en grand , sont bien compensés par le plus de valeur qu'a ce bled étuvé.

*Etablissement d'étuves publiques.*

Quelques provinces sont assez sujettes à l'accident de la germination ; sur dix années , il y en a quelquefois quatre où le bled se récolte germé. Combien il seroit à désirer que dans ces provinces-là , le seigneur , le fermier , ou la communauté eussent une étuve commune , comme il y a un pressoir , où chacun pût aller étuver son grain , moyennant une légère redevance !

*Autres avantages d'une étuve publique.*

Une pareille étuve pourroit également servir à sécher les pois , les haricots , enfin les légumes qui , dans les années humides , sont sujets à se gâter , & qu'on conserveroit sains par ce moyen. Cet établissement d'une bienfaisance éclairée , seroit bien préférable au secours momentané

### 342 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

que la charité donne à l'indigent, en assurant une nourriture plus saine, en diminuant le nombre des malades, ou en écartant ces épidémies dont on ignore presque toujours la cause, & qui n'en ont souvent d'autre que la mauvaise qualité des alimens.

#### *Étuver la farine.*

Si malheureusement on avoit fait moudre le bled germé, sans avoir pris la précaution de le dessécher ou de l'étuver, comme la farine ne pourroit pas se conserver, il faudroit recourir aux mêmes moyens que pour les bleds, quoique l'application alors en soit plus difficile. Il faut étendre la farine sur des toiles, & la remuer quand elle est sèche, ce qui exige des soins plus grands, & occasionne un peu de perte.

#### *Avantage de la dessiccation.*

Le bled germé ou la farine qui en provient, une fois étuvés & bien desséchés, auront l'avantage de se conserver autant que des bleds & des farines ordinaires.

Le bled se moudra bien.

Les meules ne s'engrapperont pas; la farine sera plus sèche.

On retirera plus de farine.

Le son ne retiendra pas autant de farine.

Si on le blute quelque tems après le moulage, on en retirera de la farine, qui ne sera pas aigre & pleine d'insectes, comme celle que donne le son de bled germé non étuvé, lorsqu'on le blute.

Le son moins humide ne se corrompra pas aussi aisément, & sera bon pour les bestiaux.

*Observation importante.*

Le bled germé ou la farine qui en provient, perd, par la dessiccation, une portion d'humidité, qui diminue d'autant leur poids; mais ce n'est une perte ni pour le commerçant ni pour le consommateur.

Le commerçant vendra son bled beaucoup plus cher, comme étant plus sec & plus capable de se conserver.

Quant à la portion d'humidité que les bleds & farines germés étuvés ont perdue à la dessiccation, elle est & au-delà, remplacée par l'eau que ces farines absorbent au pétrissage; en sorte que les bleds & farines étuvés donnent plus de pain que ceux qui ne l'ont point été.

*Des levains.*

Les levains faits avec la farine du bled germé doivent être plus nouveaux, plus jeunes qu'on ne les emploie ordinairement, parce que la germination rend la farine propre à fermenter plus promptement.

Ils doivent être plus fermes & plus soutenus, c'est-à-dire, qu'on ne doit pas employer trop d'eau.

On ne doit pas les placer dans un endroit trop chaud.

Au lieu de moitié, il faut en employer deux tiers, c'est-à-dire, que sur quatre-vingt seize livres de farine destinée à la fournée, il faut en mettre environ soixante-quatre en levain.

*De la pâte.*

On aura soin de ne pas employer d'eau trop chaude pour faire la pâte.

### 344 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Il faut la travailler le plus légèrement & le plus promptement possible, de peur de la fatiguer.

Il ne faut pas faire apprêter ou revenir la pâte dans un lieu trop chaud, parce que l'apprêt passe bientôt.

#### *Du sel dans la pâte.*

Le sel corrige singulièrement le défaut des farines humides, & sur-tout celui des farines de bleds germés; on peut en mettre une demi-livre sur cent livres de farine. On le fait fondre dans l'eau des derniers levains & du pétrissage. On regagne bien cette légère dépense par la bonté du pain & par la quantité; le sel donnant du corps à la pâte, & lui faisant absorber plus d'eau; car l'eau fait partie du pain, & elle doit y entrer environ pour un quart, c'est-à-dire, que douze livres de farine donnent seize livres de pain après la cuisson. Le sel corrige aussi la fadeur de ce pain.

#### *De la cuisson.*

Il faut tenir le four un peu plus chaud, sans quoi le pain lâcheroit son apprêt & s'applatiroit, ce qui le rendroit plus mat.

Il faut le faire ressuier après qu'il est cuit, parce que les farines de bled germé retiennent davantage l'humidité.

En se conformant exactement à tout ce qui vient d'être indiqué, on remédiera aux inconvéniens des bleds germés, & on en obtiendra un pain bon & salubre.

Le présent avis est le résultat des expériences faites sur les bleds germés, en vertu d'or-

dre du gouvernement, par les professeurs & membres du comité de l'école gratuite de boulangerie.

Fait & rédigé, en comité, à l'école gratuite de boulangerie, ce 31 octobre 1782.

CADET DE VAUX, professeur de l'école,  
& secrétaire-perpétuel du comité, censeur royal, &c.

N. B. Les villes ou communautés qui desiroient former l'établissement d'une étuve, pourront s'adresser au comité de l'école gratuite de boulangerie, établie rue de la grande Truanderie à Paris, qui leur indiquera les moyens de se procurer cet établissement.

On adressera les lettres, mémoires & observations relatifs à la meûnerie & à la boulangerie, francs de port; à M. Cadet de Vaux, rue des Gravilliers, à Paris.

# I I.

## AVIS sur les fourneaux économiques.

Le sieur Nivert, auteur de ces fourneaux; annoncés dans notre journal (\*), donne avis au public qu'il vient d'y faire des corrections & augmentations capables de les rendre plus utiles & plus commodes. On peut, par exemple, dans ceux-ci, substituer le charbon, dont la mesure est déterminée, au feu des lampions, & par-là ils en sont plus économiques. On se sert tou-

---

(\*) Voyez décembre 1780, pag. 333, & mai 1781, pag. 377.

### 346 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

jours des mêmes vases pour faire cuire les alimens, & l'expérience prouve qu'ils sont également bons. On y a ménagé encore un four. On peut y faire rôtir aussi la viande, & il y a un instrument à cet effet. On peut y faire encore le café, &c. Ces fourneaux ont la forme d'un petit poêle à tuyau.

D'après l'expérience qu'on en a faite, il est prouvé qu'en se servant de charbon, pour 3 sols, on peut y faire cuire un pot-au-feu de deux livres & demie de viande, deux entrées, une poularde à la broche, qu'on peut y faire son café, & ce qu'on veut d'ailleurs dans le four.

La demeure du sieur Nivert est à Paris, rue & vis-à-vis le Cherche-Midi, maison de M. de Lafontaine, vis-à-vis le couvent, au premier. Son nom est sur la porte.

(Gazette de santé.)

### III.

#### *FROMAGE de pomme de terre.*

On vient de découvrir une nouvelle combinaison de la pomme de terre, qui peut être très-utile & très-intéressante; c'est d'avoir la propriété de se convertir en fromage. Voici la recette pour le faire : prenez une suffisante quantité de pommes de terre, faites-les bouillir; & après les avoir pelées, pétrissez-les avec les mains jusqu'à ce qu'elles soient réduites en pâte; vous y ajouterez du fromage blanc, c'est-à-dire, la matière dont on le fait, en



quantité égale à celle des pommes de terre , ou même moindre si vous le voulez. Il suffit que le tout ensemble ait une certaine consistance. Vous l'affaisonnerez alors de sel , de laurier & de quelques clous de girofle pilés. Ce mélange étant bien couvert , laissez-le un jour sans y toucher , pour lui donner le tems de fermenter un peu. Vous en formerez ensuite de petits fromages à la maniere accoutumée. Il est difficile , lorsque l'on goûte de ce fromage pour la premiere fois , de décider de quoi il est composé. Son goût est agréable ; il devient meilleur à mesure qu'on le garde plus long-tems ; ce qui le fait préférer par plusieurs personnes à beaucoup d'autres fromages.

( *Journal de Paris.* )



---

TRAITS DE BIENFAISANCE,  
DE PATRIOTISME, DE COURAGE,  
DE JUSTICE ET D'HUMANITÉ.

---

## I.

M. d'Osmond, évêque de Comminges, retenu à Paris depuis les états de Languedoc, instruit de la misère générale de son diocèse, a pris les moyens les plus propres pour la soulager. Les épreuves économiques ayant prouvé que le riz étoit plus nourrissant que les denrées de la Gascogne, il en a fait acheter une quantité prodigieuse pour le mêler avec la farine de milhoc, & faire de ce mélange une bouillie plus nourrissante : il a ordonné à son maître-d'hôtel d'en distribuer tous les jours depuis le mercredi-saint jusqu'à la nouvelle récolte, à tous les nécessiteux qui se présenteroient à son château d'Alan, avec des certificats de MM. les curés des environs : le nombre des ménages qui ont recouru publiquement à cette aumône, étoit de 714, ce qui formoit un nombre de 1222 personnes ; c'est vraiment pour des âmes sensibles un spectacle attendrissant. Sa maison n'est plus une cour d'évêque, c'est un

hôpital de pauvres ; tous les foyers sont occupés pour ce travail , plus de 20 chaudières sont continuellement sur les feux ; la consommation du bois est immense , &c. malgré la rareté de toutes les denrées nécessaires , il semble que la multiplication des pains de l'évangile se renouvelle dans cette distribution : il nourrit encore en secret des familles honteuses & de condition , fournit aux bouillons des malades , & fait donner du travail à un nombre infini d'hommes , de femmes & d'enfans , que la misère rend oisifs & defaillans. — M. l'abbé de Moullin , son vicaire-général & archidiacre de St. Bertrand , proportionnant son zèle & ses efforts aux circonstances malheureuses du tems , & à la délicatesse de son tempérament , parcourt le diocèse pour y répandre les mêmes aumônes , s'instruit de la plus ou moins grande misère , établit des hôpitaux , en choisit les administrateurs , & consacre ainsi à la misère publique un revenu trop modique pour un si grand objet. Non content de ce sacrifice , il n'a pas craint d'exposer sa vie dans les ravages que faisoit la malheureuse suette dans Toulouse , & dans la partie méridionale du Languedoc , & qui s'est manifestée dans le Comminges plus cruellement encore : ses affaires l'appellant à Paris , il a suspendu ce voyage pour encourager les ministres par son exemple , & contenir le peuple dans ses allarmes. Les consultations qu'il a fait venir , & les remèdes qu'il a fait distribuer en se montrant par-tout consolateur , médecin , frère , enfant & père , ont

totalemment arrêté le progrès du mal : il seroit à desirer que les supérieurs de tous les ordres marchassent sur leurs traces , & qu'un si digne prélat , déjà distingué par ses hautes vertus & par sa naissance , malgré l'amour réciproque de ses diocésains , jouît d'un plus grand revenu.

( *Mercur de France.* )

## I I.

Les établissemens en faveur des mœurs , formés à l'imitation de la Rosiere de Salency , qui se multiplient depuis quelque tems , ne sauroient être trop encouragés. Un citoyen bien recommandable par ses verrus, auxquelles il joint la modestie , puisqu'il ne veut pas être connu , a fondé à Luzy , petite ville du Nivernois , un prix pour la fille qui fera reconnue la plus vertueuse par ses concitoyens. Ce prix consiste en une croix de vermeil & 40 écus. On procede à l'élection par voie de scrutin ; ce sont les officiers municipaux & le curé qui ouvrent les billets : celle qui reçoit le plus de suffrages est élue.

Le 26 mai , écrit-on de cette ville , on donna , pour la premiere fois , le prix à mademoiselle Ballemain : le bon choix que l'on a fait , l'appareil que l'on a mis à cette récompense publique de la vertu , & plusieurs autres circonstances , ont contribué à rendre ce spectacle vraiment attendrissant. M. le curé & les autres ecclésiastiques de l'endroit , immédiatement

avant vêpres, allèrent en procession chercher dans une église de la même ville celle qui avoit été élue : accompagnée de messieurs les magistrats, de deux demoiselles, qui avoient réuni après elle le plus grand nombre de suffrages, elle se rendit à l'église paroissiale. L'intention du fondateur étant de récompenser les vertus chrétiennes & même les vertus sociales, on a donné ce prix le plus religieusement qu'il a été possible. Avant de remettre la croix, M. le curé prononça en chaire un petit discours, dans lequel il fit l'éloge de la vertu, en faisant celui de la demoiselle, dont le mérite avoit fixé le choix. Le discours fini, les compagnes de la *Rosière* la couronnerent de fleurs & l'ornèrent de la croix. Après vêpres, messieurs les magistrats la conduisirent chez elle. Le reste de ce jour, chacun se fit un honneur de la visiter & de la complimenter. Les mères de famille la donnoient pour exemple à leurs enfans, & ne formoient dans ce moment d'autres vœux que de les voir un jour élevés à cet honneur.

### I I I.

C'est procurer une vraie satisfaction à nos lecteurs, en consignait dans ce journal les notices faites pour payer un tribut de reconnaissance & d'hommage à la mémoire des hommes qui se sont illustrés par la médecine & par les services rendus à l'humanité.

Feu M. Aubert, médecin du roi à Marseille, n'a vécu que pour le bonheur du genre-

## 352 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

humain , & il a voulu continuer à le servir après sa mort. Né à Oullionles en Provence le 21 juillet 1692 , élevé à Marseille par un oncle alors curé de la paroisse de St. Martin , il fit ses humanités chez les peres de l'Oratoire , & se livra ensuite à l'étude de la médecine. Il acquit de bonne heure une réputation qui n'est ordinairement , dans cette carrière , que le fruit des années & de l'expérience. Ses talens le firent appeller au service de la marine royale à Brest , d'où il revint à Marseille remplir les mêmes fonctions. Il en conserva le titre & la pension , lorsque les galeres en furent retirées.

Il se fixa dès-lors dans cette ville , où il avoit reçu sa premiere éducation , & qu'il regardoit comme sa patrie. Les pauvres furent toujours les objets les plus chers de son zele & de ses soins ; il quittoit tout lorsqu'ils avoient besoin de lui , & en leur prescrivant d'une main des remedes , de l'autre il leur donnoit les moyens de se les procurer , ainsi que toute autre espece de secours. Ses charités journalieres , quoique très-abondantes , ne mirent point obstacle aux grands établissemens qu'on doit à sa générosité. Le premier est une place de médecin à l'hôpital du St. Esprit , pour en soigner jour & nuit les malades ; un don de 20,000 francs de ses épargnes , forma le fonds sur lequel sont assignés les émolumens attachés à cette place.

Le nouvel *hôpital des pauvres malades abandonnés* est un autre monument éternel de sa bienfaisance ; cent mille francs qu'il plaça sur la communauté de la ville d'Antibes , en furent

le premier fonds ; le principal produit de son travail , ses épargnes annuelles , toute sa fortune enfin ont été consacrés à le grossir. On peut se faire une idée de son importance actuelle , en observant que les dépenses des bâtimens ont été considérables , & que le nombre des malades qui doivent y être reçus n'est pas limité.

Ce médecin est mort subitement occupé de ses travaux , à l'âge de quatre-vingt-quatre ans , emportant avec lui la considération publique , le respect général , les bénédictions & les regrets des pauvres. Sa vie étoit simple , sa nourriture frugale. Quoique d'un tempérament foible & délicat , il est cependant parvenu , par sa tempérance & sa sobriété , à une longue vieillesse. A des mœurs douces & sociables , il joignoit un grand amour pour la religion , dont il remplissoit avec exactitude tous les devoirs au milieu de ses grandes occupations..

Marseille , qui avoit été témoin de la bienfaisance & des talens de ce digne citoyen , regrettoit de n'avoir pas au moins un portrait qui lui représentât les traits d'un homme dont tant de monumens lui rappelloient l'existence & les vertus. Mais sa modestie l'ayant toujours empêché de se laisser peindre , un de ses admirateurs , plus vivement touché de cette privation , imagina de faire découvrir son cercueil , & de faire mouler son masque dans la fosse même. Ce masque fut envoyé à M. Foucou , sculpteur du roi. Cet artiste , avantageusement connu , a modelé un buste de M. Au-

bert. Il en a fait passer un en plâtre à Marseille, où l'on devoit juger de la ressemblance; elle a été trouvée si frappante, que les administrateurs de l'hôpital qu'il a fondé, ont engagé M. Foucou à l'exécuter en marbre. Ce morceau précieux mérite l'attention & la curiosité des artistes & des amateurs; & les amis de la vertu ne verront point sans intérêt l'image fidelle d'un bienfaiteur de l'humanité.

(*Journal de médecine, chirurgie, pharmacie, &c.*)

#### I V.

La ville de Châlons-sur-Marne avoit, dans les fêtes patriotiques qu'elle a données à l'occasion de la naissance de Mgr. le Dauphin, marié & doté huit pauvres filles. Le premier né de ces mariages vient d'être adopté par le corps municipal de cette ville, qui l'a fait baptiser en son nom, & s'est chargé de son entretien & de son éducation. Cet enfant adopté, fils de Henri Callot & de Marie-Françoise Braudier, a été mis sous la protection immédiate de Mgr. le Dauphin, dont on lui a donné le nom, suivant la délibération du corps-de-ville, laquelle a été approuvée par S. M.

(*Journal encyclopédique.*)

#### V.

Une lettre écrite le 22 septembre dernier; par M. l'Heuré, prieur de Saint-Cornier, près de Finchebray, contient ce qui suit.



» Ce ne seroit pas rendre hommage à la  
 » vertu, si je manquois de publier les charités  
 » sans nombre versées avec précaution dans le  
 » sein des pauvres par un étranger aussi discret  
 » que vertueux. Les moyens qu'il a pris pour  
 » venir au secours de ces victimes de l'infor-  
 » tune, sont si sages, la cause qui l'y a dé-  
 » terminé est si juste, qu'on ne peut donner  
 » assez d'éloges à ce digne ami de la religion  
 » & de l'humanité. Le pauvre y trouve son  
 » avantage, le riche de bons exemples. Voici  
 » le précis de ces détails bienfaisans : «

» Une personne inconnue, portée à faire de  
 » bonnes œuvres utiles à la religion & à la  
 » société, s'étant transportée du Gâtinois-Or-  
 » léanois en Basse-Normandie, vers la fin  
 » d'août, à l'effet de prendre connoissance  
 » des paroisses les plus indigentes, la provi-  
 » dence, qui veille à tout, fixa ses pas dans  
 » celles de St. Cornier & Beauchêne, du dio-  
 » cèse de Bayeux, le centre de la misère, dé-  
 » puis l'extinction presque totale du commerce.  
 » Aujourd'hui les habitans, dont le détail de  
 » la population effrayeroit, n'ont pour ressource  
 » que la récolte, qui peut les faire subsister  
 » quatre mois de l'année. D'après ce tableau  
 » affligeant pour l'humanité, cet honnête ci-  
 » toyen ( quoiqu'il en dût coûter à sa mo-  
 » destie ) parcourut lui-même ces différens ha-  
 » meaux, se fit rendre compte des habitans,  
 » étudia leurs besoins pour les soulager avec  
 » plus de discernement. Les malades dans l'in-  
 » digence trouverent dans cet homme de dieu  
 » des secours prompts pour rétablir leur santé;  
 » le pauvre honteux fut soulagé dans sa mi-  
 » sère, & sa sensibilité ne fut mise à aucune  
 » épreuve ; il établit pour les autres de sages

## 356 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» économes, afin de veiller plus sûrement à leur  
» subsistance. «

» Pour écarter l'oisiveté du second âge , il  
» fit acheter des instrumens propres à filer le  
» lin & le chanvre du pays. Pour entretenir la  
» propreté, si nécessaire à la vie, il entra jus-  
» ques dans les plus petits détails , & fit dis-  
» tribuer une quantité de toiles pour faire du  
» linge. «

» Ce respectable inconnu trouva bien vite  
» le moyen de partager tous ses fonds dans le  
» cours de ses visites , qui durèrent 15 jours ,  
» & de faire cesser l'indigence qui étoit à son  
» comble. N'est-ce pas assez d'avoir satisfait au  
» besoin du moment ? Non : l'avenir l'inquiète ;  
» & pour en arrêter les suites fâcheuses , il  
» met les deux paroisses en possession d'un re-  
» venu annuel de 200 liv. à partager sur les  
» fermes du roi , pour soulager 25 maisons des  
» plus honnêtes , le tout à la gloire de dieu &  
» en action de grâces de la naissance de Mgr.  
» le Dauphin. «



---

## A N E C D O T E S.

### S I N G U L A R I T É S.

---

#### L

**C**HAQUE siècle, chaque peuple a ses erreurs, qui sont comme l'épidémie de l'esprit humain; les magistrats, quoique plus éclairés que les autres hommes, ne sont pas toujours supérieurs à leur siècle, & exempts des préjugés de leurs contemporains. La marche de la vérité est lente & tardive.

Le parlement de Paris n'a révoqué qu'après 50 ans, l'arrêt de mort contre quiconque enseigneroit une autre philosophie que celle d'Aristote. Il s'en est passé cent, avant qu'il ait révoqué celui qui défendoit la vente des pommes de terre.

L'arrêt de la même cour, qui proscriit l'usage de l'émétique, subsiste encore; celui qui condamna Boissot, médecin du XVIIe. siècle, pour avoir enseigné qu'il falloit saigner le malade du côté où il souffroit le plus, n'a jamais été révoqué; mais ils le sont l'un & l'autre, par la raison, dont les droits, toujours imprescriptibles, sont supérieurs à la loi même.

I I.

Vers la fin du dernier siècle, la communauté de Meaille avoit imposé deux sols sur chaque ruche à miel. Le défenseur des abeilles soutenoit : » que cette imposition étoit injuste, attendu l'excellence des fruits que les » abeilles produisent; savoir, le miel & la » cire, le miel étant le symbole de la douceur, » & la cire la matière de la lumière pour la » magnificence des autels & des triomphes des » souverains, & les abeilles obéissant d'ailleurs » à un roi. « Le défenseur de la communauté répondoit gravement, que le pain & le vin contribuent à la taille, quoiqu'ils soient destinés à l'autel. Les abeilles l'emportèrent, & l'imposition fut cassée par arrêt du 4 mai 1678.

I I I.

M. M\*\*\*, en passant par Genève, alla faire une visite à M. de Voltaire, qu'il nous dépeint comme un homme qui devenoit furieux à la moindre contradiction, en sorte qu'on ne pouvoit être bien avec lui qu'en ayant toujours l'encensoir à la main. D'ailleurs affable & magnifique, plein de gaieté & de faillies, adoré enfin de son domestique, qui le respectoit comme un dieu. Ce qui fit dire au compagnon de notre voyageur : » Que ne puis-je, au lieu de » cinq heures, passer cinq mois avec cet homme étonnant ? — Mon ami, lui répondit M.

» M\*\*\*, je n'y passerois pas cinq jours, car  
 » enfin j'aime aussi à avoir raison quelquefois. »

IV.

Un sculpteur vouloit vendre à un grand seigneur mille pistoles, un superbe crucifix; comment s'écria une personne qui étoit présente, l'original ne fut vendu que trente deniers : *Oh ! répondit l'artiste, je le crois, mais c'est que dans ce tems-là on ne connoissoit pas bien la marchandise.*

V.

Le cardinal de Retz disoit un jour à Ménage : apprenez-moi un peu à me connoître en vers, afin que je puisse du moins juger de ceux qu'on m'apporte. Monseigneur, lui répondit Ménage, ce seroit une chose trop longue à vous apprendre, vous n'avez pas le tems de cela; mais lorsqu'on vous en lira, dites toujours que cela ne vaut rien, vous ne vous tromperez guere.



---

## BIBLIOGRAPHIE DE L'EUROPE.

---

### I T A L I E.

LE *lettere Americane*, &c. *Les Lettres Américaines* : nouvelle édition corrigée & augmentée d'une troisième partie, imprimée aujourd'hui pour la première fois. Cremona, 1781, chez Laurent Marini. In-8vo.

CET ouvrage a eu beaucoup de cours. Il y a des pensées justes & quelque singularité dans les faits.

(*Novelle letterarie.*)

*VENETÆ urbis descriptio* à Nicandro Jasseo P. A. concinnata anno 1760, edita anno 1780, & serenissimo principi Paulo Rainerio, Venetorum duci dicata. Venetiis ex typographia Zattiana. In-8vo. de 364. Avec des notes historiques au bas des pages.

Ce poëme est divisé en XII livres. Le latin en est très-pur & très-élégant.

(*Novelle letterarie.*)

RIME del signor Domenico Somigli Fiorentino, &c. *Poësies de Dominique Somigli de Florence*,

*Florence, publiées par Arpalò Argivo, académicien aborigène, &c. A Florence, 1782, de l'imprimerie de Pierre Allegrini. 2 vol. in-8vo. d'environ 170 pages, avec le portrait de l'auteur.*

Ces poésies sont divisées en deux parties. La première est composée de pièces sérieuses, sous diverses classes de poésies héroïques, sacrées, morales & autres; la seconde contient des poésies berniesques (\*). Deux sonnets, que nous rapporterons, donneront une idée de son genre héroïque & berniesque.

I.

*ALEXANDRE, vengeur de la mort de DARIUS.  
Sonnet héroïque.*

Vinto Alessandro il regnator Persiano  
Noto gli fuo, come trafitto e oppresso  
Il suo monarca avea l'ingrato Bello,  
Con attentato barbaro e inumano.

Onde il prode ed invitto capitano  
Puni bentoſto il traditore ſteſſo.  
Quindi de' ſanti Numi all'ara appreſſo  
Deide a Statira la real ſua mano.

E udiſſi in faccia ai grandi e ai ſacerdoti  
L'ombra di Dario : o ſaggio, o giuſto Duce;  
Ecco per te compiti oggi i miei voti:

Di Perſia ah che il valor ſi riconduce,  
Si da te naſcevanno i miei nepoti!  
Riſe, involoſſi, ſfavillo' di luce.

(\*) Ainſi nommées de François Berni, Italien, qui avoit un talent particulier pour la poéſie burleſque.

## I I.

*Vie de l'auteur. Sonnet berniesque.*

Nacqui, e poscia alle scuole fui mandato  
In quell' età che facile si piega,  
E il pedante a cui fui consegnato  
M'insegno compitar l'alfa & omega.

Qui, credendo avell'io molto imparato,  
Il genitore posemi al bottega,  
Feci il barber, fui comico, e svegliato  
L'estro sentii, che Apollo or non mi nega.

Perdei la luce al fin di carnevale,  
E volendo alla meglio avanti gire,  
L'arte mi posi a far delle cicale.

Canto, e compongo amor per poche lire,  
E le cose fin qui non vanno male,  
Poi si vedrà come l'andrà a finire.

( *Novelle letterarie.* )

*DE hebraicorum characterum in sacris bibliis origine & antiquitate, disquisitione eleuthica, auctore Francisco Hyacintho Arizzarra, ord. præd. acad. Etrusc. Cort. Aborigen. Rom. & in Mutin. universit. sacr. lit. & ling. orient. publico professore. Mutinæ, 1782, apud societatem typographicam. In-4to. de 92 pages.*

L'importante question concernant l'antiquité des caracteres hébraïques du vieux testament, appelés communément chaldéens ou quarrés, est encore indécise chez les critiques sacrés de la plus grande réputation. Les uns ont été d'avis que les livres divins furent écrits au commencement avec des caracteres Samaritains, & que ceux-ci furent changés par Esdras en ceux dont



on se servoit dans la Chaldée, où les Hébreux furent long-tems en servitude. Les autres pensant différemment, ont affirmé que les caractères quarrés provenoient directement de Moïse, & des autres écrivains sacrés, & qu'ils ne souffrirent jamais d'altération ni de changement. Le premier sentiment a été le plus généralement reçu. Le second a trouvé aussi des partisans. C'est ce qui a fait dire au P. Arizzarra : *Nobis itaque non deest præstantissimorum hominum illustre præsidium, si tueamur, nullam in sacris bibliis circa characterem innovationem factam fuisse, neque Esdræ manu neque peculiari ipsius ordinatione, neque deinceps à quovis alio; cumque ex nonnullorum judicio optimæ notæ eruditorum disquisitioni adhuc pateat aditus, profecto non inutiliter in hac questione versamur.*

Telle est la these de ce traité, qui est écrit avec une critique aussi délicate, qu'avec une érudition abondante. La solution de la dispute ci-dessus nommée a beaucoup d'influence sur l'étude de la langue hébraïque, devenue d'un avantage d'autant plus grand pour l'intelligence des livres sacrés, qu'il est certain qu'ils ont été originairement écrits en caractères hébraïques.

(*Novelle letterarie.*)

OPUSCOLI filosofici, &c. *Opuscules philosophiques* : I. *Des influences météorologiques de la lune.* II. *Des conducteurs électriques.* III. *De l'action de l'huile dans l'eau.* IV. *De la chaleur superficielle & centrale de la terre.* V. *Des fleuves souterrains.* A Milan, 1781, chez Joseph Galeazzi, imprim. royal. In-8vo. de 118 pages.

La critique s'est déjà réveillée contre quel-

ques-uns de ces opuscules. Mais le nom de l'auteur, qui est le célèbre mathématicien l'abbé Frisi, le soutient suffisamment, d'autant plus qu'au secours de la célébrité de l'écrivain, se joint l'énergie du style. Dans l'épître dédicatoire adressée à S. A. S. le prince Auguste de Saxe-Gotha, l'auteur promet de donner bientôt un ouvrage sur l'algebre.

(*Novelle letterarie.*)

**FATI** attenenti all' inquisizione, &c. *Faits touchant l'inquisition, & son histoire générale & particuliere en Toscane.* A Florence, 1782, chez Antoine-Joseph Pagani & Comp. In-12. de 259 pages avec figures.

Le 2 de juillet de cette année, fut aboli en Toscane le tribunal de l'inquisition, après y avoir existé pendant plus de cinq siècles & demi. Beau sujet d'histoire! On publie ici des faits qui instruisent & qui contentent la curiosité. Mais combien y en a-t-il d'ensevelis dans les ténèbres! Toutefois l'auteur anonyme de cette histoire mérite d'être applaudi, pour avoir donné de nouveaux matériaux à l'historien qui voudra traiter, après lui le même sujet plus amplement. Quant à l'histoire générale du saint-office, elle avoit déjà été traitée par plusieurs auteurs, dont celui-ci a su profiter jusqu'à la page 104. De-là il parle uniquement de l'inquisition de Toscane: ce livre est écrit sans partialité & sans exagération, & se fait lire avec plaisir pour la singularité des faits.

(*Novelle letterarie.*)

L'Italie abonde en traductions d'Horace; on peut croire cependant qu'il n'a point encore

trouvé son traducteur. Il semble que ce poëte, tel qu'une liqueur spiritueuse qui passe d'un vase dans un autre, perde toujours dans les traductions, qu'on en fait, la quintessence de ses beautés. Le goût particulier de M. Thomas Gargallo Montalto, des barons de Priolo, pour Horace, l'a engagé à traduire en vers italiens, tantôt l'une, tantôt l'autre de ses odes. Ce nouvel essai ne peut qu'être accueilli avec beaucoup de plaisir, puisqu'il vient d'un habile traducteur, qui confesse avoir pour son original un transport qui tient de l'enthousiasme. Nous ferons part ici au lecteur, de sa traduction de la fameuse ode d'Horace, *Donec gratus eram*, ode dont Scaliger parle avec beaucoup d'éloge.

O R A Z I O.

Finch'io viveati grato  
Né alcuno al collo candido  
Giovin piu fortunato  
Le sue braccia avvolgeati,  
D'un monarca di Persia  
Mea vissi piu beato.

L I D I A.

Finché fiamma amorosa  
Per altra piu non arseri,  
Ne Lidia era vezzosa  
Meno di Cloe, piu d'Ilia,  
Romana dama celebre,  
Lidia vissi famosa,

O R A Z I O.

Me tien tra sue ritorte  
La Tracia Cloe, spertissima  
In carmi e in note; io forte  
Per lei, se la negassero

## 366 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

I fati alla bell' anima,  
Incontrerei la morte.

L I D I A.

Me con concorde face,  
Accende il figlio d'Ornito,  
Calai Turio; se place  
Ai fati farne grazia  
A lui, per lui medesimo  
Morrei due volte in pace.

O R A Z I O.

Ma che fara se riede  
La gia obliata Venere,  
E ci riannoda il piede?  
Se Cloe la blonda scacciafi,  
E nuovamente a Lidia  
S'offra ricetto e sede?

L I D I A.

Sebben quei sia piu bello  
Di un astro, e tu piu instabile  
Di foglia, e sdegnosello  
Piu de' flutti dell' Adria,  
Vivrei, morrei ben ilare  
Teco piu che con quello.

H O R A C E.

Plus heureux qu'un monarque au faite des grandeurs,  
J'ai vu mes jours dignes d'envie;  
Tranquilles ils couloient au gré de nos ardeurs;  
Vous m'aimiez, charmante Lydie.

L Y D I E.

Que mes jours étoient beaux, quand des soins les plus  
doux  
Vous payiez ma flamme sincere!

Vénus me regardoit avec des yeux jaloux;  
Chloë n'avoit pas su vous plaire.

H O R A C E.

Par son luth, par sa voix, organe des amours,  
Chloë seule me paroît belle;  
Si le destin jaloux veut épargner ses jours,  
Je donnerai les miens pour elle.

L Y D I E.

Le jeune Calais, plus beau que les Amours,  
Plait seul à mon ame ravie;  
Si le destin jaloux veut épargner ses jours,  
Je donnerai deux fois ma vie.

H O R A C E.

Quoi! si mes premiers feux ranimant leur ardeur  
Etouffoient un amour fatal;  
Si perdant à jamais tous ses droits sur mon cœur  
Chloë vous laisse sans rival?

L Y D I E.

Calais est charmant, mais je n'aime que vous;  
Ingrat, mon cœur vous justifie;  
Heureuse également en des liens si doux,  
De perdre ou de passer la vie.

A N G L E T E R R E.

SUPPLEMENT to the origin of printing. *Supplément à l'origine de l'imprimerie*, 1782. Londres, in-8vo. chez Nichols.

Cet ouvrage contient trois lettres sur l'origine & les premiers inventeurs de l'imprimerie en Angleterre, particulièrement sur l'histoire publiée en 1664, par Richard Atkyns, écuyer, relativement à Frédéric Corfellis, qu'on dit

## 368 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

être venu de Harlem en Hollande , & avoir établi une imprimerie à Oxford , sous le regne de Henri VI , c'est-à-dire , quelque tems avant l'année 1459 , & au moins dix ans avant qu'il y eût aucune imprimerie en France , en Espagne , en Italie & en Allemagne , excepté à Mayence.

La premiere lettre est de M. Ducarel à M. Meerman , le célèbre auteur des *Origines typographicæ* , 1760. Les deux autres lettres sont de M. Meerman à M. Ducarel.

On trouve dans cet ouvrage des éclaircissements sur les premiers livres imprimés , conservés à Harlem , & sur la bible de Paris , le manuscrit de Cambridge des évangiles , & actes donnés par Beze , & le *Codex Claromontanus* de Paris.

( *Critical Review.* )

GEORGE Bateman , &c. *George Bateman , nouvelle en trois vol. in-12.* 1782. Londres , chez Doddsley.

Cet ouvrage , composé par une dame , & probablement son premier essai , n'est point sans mérite. La plupart des caracteres sont bien dessinés , & plusieurs endroits sont intéressans & amusans. On ne peut s'empêcher d'y voir une imitation trop laborieuse & même servile de Richardson & de Fielding.

( *Critical Review.* )

THOUGHTS upon creation. *Pensées sur la création.* Londres , 1782 , in-8vo. Chez Cadell.

C'est un commentaire philosophique sur l'histoire de la création , écrite par Moïse. L'auteur

marche en général dans un sentier battu, & se livre quelquefois à son imagination & aux conjectures. Tout le monde ne sera pas de son sentiment sur quelques points spéculatifs, par exemple, quand il dit qu'un penchant inné à l'erreur & au mal est attaché à la nature humaine; que Moïse étoit surnaturellement instruit dans l'art de l'écriture alphabétique, &c. On lit cependant ces réflexions & autres avec plaisir, & particulièrement sa description du soleil & de la lune, tels qu'il les a examinés à l'aide d'un des meilleurs télescopes,

(Critical review.)

A political survey of the Sacred Roman Empire, &c. *Tableau politique du Saint-Empire Romain, contenant les titres & dignités des électeurs, des princes ecclésiastiques & laïques, des comtes, prélats, villes libres, & chevaliers, qui composent le corps germanique; avec les établissemens militaires de S. M. I. Joseph II, roi de Hongrie, Bohême, &c. Par Jean Talbot Dillon, chevalier de l'ordre équestre, & baron libre du Saint-Empire Romain. In-8vo. 1782. Londres, chez Baldwin.*

Ce volume commence par quelques mots sur l'empereur actuel & la famille impériale; l'auteur nous présente ensuite la description de la couronne de Charlemagne & les régales de l'Empire. Il traite ensuite de la juridiction & du pouvoir de l'empereur, ainsi que des différens colleges de l'Empire, des dietes, de la bulle d'or, & des cours souveraines de judicature. Après avoir fait connoître l'état militaire, l'ordre équestre, les chapitres ecclésiastiques de l'Empire, les ordres religieux & militaires de

## 370 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

chevalerie , la succession des empereurs , depuis Charlemagne jusqu'à Joseph II , l'auteur donne une esquisse des domaines de l'empereur dans les différentes parties de l'Europe , & du commerce maritime de ses sujets.

Cet ouvrage donne une idée suffisante de l'Empire d'Allemagne.

( *Critical Review.* )

Locke , plus grand philosophe que médecin , exerça l'art de la médecine. Mais il ne reste de lui que ses ouvrages philosophiques. Ses écrits sur la médecine sont entièrement oubliés , & ne se sont pas multipliés par la voie de l'impression. Personne ne connut son talent pour la poésie. Une piece latine qu'il composa en vers élégiaques , fut négligée au point qu'elle n'a pas encore été publiée. L'excellent ouvrage de *Sydenham* sur les fièvres , excita le feu poétique de ce grand philosophe. Cette piece donnera une idée de son imagination dans l'art de l'Hélicon. Ce morceau est d'autant plus curieux qu'il est rare & digne de son illustre auteur.

*'Authori ( Sydenham ) in tractatum ejus de febris.*

*Febriles astus , viduumque ardoritus orbem*

*Flevit , non tantis par medicina malis.*

*Nam post mille artes , medicæ tentamina curæ ,*

*Ardet adhuc febris , nec velit arte regi.*

*Præda sumus flammis , solum hoc speramus ab igne ,*

*Ut restet paucus , quem capit urna , cinis.*

*Dum quærit medicus febris causamque , modumque ,*

*Flammarum & tenebras , & sine luce faces ;*

*Quas tradat patitur flammæ , & febre calefcens ,*

*Corruit ipse suis victima raptâ focus.*



Qui tardos potuit morbos, artusque tremantes  
 Sistere, febrili se videt igne rapi.  
 Sic faber exesos fulsit tibicine muros,  
 Dum trahit antiquas lenta ruina domos.  
 Sed si flamma vorax miseras incenderit ædes,  
 Unica flagrantes tunc sepelire salus.  
 Fit fuga, tædonicas nemo tunc invocat artes,  
 Cum perit artificis non minus usta domus.  
 Se tandem Sydenham febrisque, scholæque furcæ  
 Opponens, morbi quærit, & artis opem.  
 Non temere incusat tædæ putredinis ignes;  
 Nec fidus, febres qui fovet, humor erit.  
 Non bilem ille movet, nulla hic pituita: salutis  
 Quæ spes, si fallax ardeat intus aqua?  
 Nec dōdās magno rixas ostentat hiatu,  
 Quæ ipsi major febribus ardor inest.  
 Innocuas placide corpus jubet urere flammæ,  
 Et iusto rapidos temperat igne focos.  
 Quid febrim extinguat, varius quod postulat usus,  
 Solari agrotos qua potes arte, docet.  
 Hæc ipsa suum timuit natura calorem,  
 Dum sæpe incerto, quo calet, igne perit.  
 Dum reparat tacitos male provida sanguinis ignes,  
 Prælusit busto, fit calor iste rogus.  
 Jam securæ suas foveant præcordia flammæ,  
 Quem natura negat, dat medicina modum.  
 Nec solum faciles compescit sanguinis æstus,  
 Dum dubia est inter spemque metumque salus;  
 Sed fatale malum domuit, quodque astra malignum  
 Credinus, iratam vel genuisse Stygem.  
 Extorsit Lachæi cultros, pestique venenum  
 Abstulit, & tantos non finit esse metus.  
 Quis tandem arte nova domitam mitescere pestem  
 Credat, & antiquas ponere posse minas?  
 Post tot mille neces, cumulataque funera busto,  
 Videri jacet parvo vulnere dira lues.  
 Ætheriæ quamquam spargant contagia flammæ,

## 372 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

*Quicquid inest istis ignibus , ignis erit.  
 Delapsæ cœlo flammæ licet acrius urant ,  
 Has gelida extinguî non nisi morte putas ?  
 Tu meliora paras victrix medicina , tuusque ,  
 Pestis quæ superat cundâ , triumphus erit.  
 Vive liber , victis febrilibus ignibus ; unus  
 Te simul & mundum qui manet , ignis erit.*

*J. Lock A. M. Ex Æde Christi Oxon.*

## A L L E M A G N E.

HERMANN Heimart Cludius pastors der Georgii  
 Gemeine zu Hildesheim warheit der christli-  
 chen religion , &c. *La vérité de la religion  
 chrétienne , soutenue particulièrement contre les  
 Juifs , & pour l'instruction des prosélytes ; par  
 M. Cludius , pasteur de l'église de St. George  
 d'Hildesheim. A Brême , chez Forster , 1782 ,  
 in-8vo. d'un alphabet trois feuilles , & trois  
 feuilles de préface.*

Divisé en deux parties , ce traité utile ren-  
 ferme dans la première de fortes preuves de la  
 vérité de la religion chrétienne ; & dans la se-  
 conde , un extrait bien proportionné de ses dog-  
 mes & de sa morale. La religion de Moïse n'é-  
 toit point faite pour tous les hommes. Bornée  
 à un seul peuple , elle n'excluoit pas pour cela  
 les autres de la grace de dieu & de la béati-  
 tude. Ces maximes sont expliquées & étendues  
 d'une manière neuve.

SERMONS par Frédéric Reclam , ministre du  
 saint évangile , & pasteur de l'église françoise  
 de Berlin. A Berlin , chez Etienne de Bor-  
 deaux , 1782 , in-8vo. de 13 feuell. [ 18 gr. ]

DECEMBRE, 1782. 373

Ce petit recueil comprend huit sermons écrits avec une éloquence simple & touchante.

D. JOHANNIS HEDWIGII fundamentum historiæ naturalis muscorum frondosorum, &c. *Fondement de l'histoire-naturelle des mousses feuillues, où l'on traite de leurs fleurs, fruits, propagation par la voie des graines, avec un arrangement méthodique des especes ; par M. Hedwig. 1ere. partie.* A Leipzig, chez Crasius, 1782 : superbe in-4to. de 104 pages, non compris trois feuilles de préface & dédicace, & une feuille d'explications des 96 figures qu'on fournit en noir ou enluminées.

Voilà deux ouvrages d'histoire-naturelle fort considérables, qui sortent presque en même-tems de l'université de Leipzig. Le premier, que nous avons annoncé, est l'histoire des vers des intestins : & celui que nous annonçons maintenant, l'histoire des mousses dont M. le médecin Hedwig a fait son étude favorite. Il les a examinées au microscope sous tous les points de vue, & les a lui-même dessinées dans toutes les formes qu'il les a pu appercevoir.

VERSUCHE ueber die platina. *Essais sur la platine.* A Mannheim, de l'imprimerie de la cour & de l'académie, 1782, in-8vo. de 324 pages.

Cet ouvrage, un des plus intéressans de la physique moderne, a été composé en françois par M. le comte de Sickingen, sur le Ms. duquel M. Suckow, de Lautern l'a traduit en allemand. Des expériences multipliées, dispendieuses & importantes, il résulte que la platine dégagée du

### 374 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

fer qui y est mêlé , est ductile , se peut tirer en fil & battre en plaque , qu'il s'en peut faire des vases qui résistent au feu , & que si l'on pouvoit s'en procurer en abondance , elle seroit d'un grand usage en chymie , & pour fabriquer des instrumens de physique & de mathématique.

BIOGRAPHISCHE und litterarische nachrichten von den schriftstellern die gegenwaertig in den furstenthumern Anspach und Bayreuth leben , &c. *Mémoires de la vie & des ouvrages des écrivains encore vivans des principautés d'Anspach & de Bayreuth , en ordre alphabétique ; par M. André Meyer, grand in-8vo. de 424 pag. A Erlang , chez Palm. 1782.*

La plupart de ces écrivains , entre lesquels il y en a d'illustres , sont déjà nommés avec honneur dans l'Allemagne savante , mais d'une manière moins complète , quoiqu'il y en ait encore ici d'oubliés , comme M. Rabe , d'Anspach. Nous tâcherons de revenir à cet ouvrage.

ENTWURF zur einrichtung der thelogischen schulen in den K. K. Erblanden. *Plan d'érection des écoles de théologie dans les états héréditaires de sa majesté l'empereur & roi. A Vienne , chez Gerold , 1782. Grand in-8vo. de 196 pages , & in-12.*

La réforme des écoles de théologie des états-héréditaires d'Autriche , avoit commencé sous les auspices de feu l'impératrice Marie-Thérèse pendant les dernières années de son glorieux regne. L'expérience faite à Vienne , dans les autres universités , & même dans les cloîtres , a obligé d'apporter quelques changemens au nouveau plan.

On fait que M. de Rautenstrauch, abbé de Braunau, en est l'auteur. Il a pour but de procurer aux jeunes théologiens pendant quatre ans l'instruction qui leur convient pour devenir capables de servir l'église. Mais où trouver assez de maîtres en état de seconder le zèle de M. l'abbé de Braunau, qui se plaint d'avoir déjà éprouvé à cette occasion des persécutions puissantes & réitérées, dont il promet la relation au public ?

J. Chph Wolfs Reise nach Ceylan. *Voyage de M. Wolf à Ceylan, accompagné d'une relation du gouvernement hollandois à Jeffanapatnam.* A Berlin, chez Nicolai, 1782, in-8vo. de 254 pages.

L'auteur y décrit son voyage, son séjour & ses aventures d'une manière qui prévient le lecteur pour lui, & quoique ce qu'il rapporte de la police, du commerce & de l'histoire naturelle de cette île, ne soit pas toujours neuf, il est par-tout intéressant. Pour n'être pas décrites avec la précision de Linné, les productions naturelles ne laissent pas que de l'être clairement, sur-tout celles qui font l'objet de l'attention de la compagnie des Indes, comme le cannellier, dont l'odeur se fait sentir de très-loin, & dont la semence est répandue par les corneilles, pourquoi il est défendu d'en ruer sous de grosses peines. Il se dessèche quand on en a enlevé l'écorce, dont les Hollandois exportent annuellement 9000 balles, chacune pesant 80 livres. La pêche des perles a rapporté souvent en trois ans 5 à 600000 écus. La perle est placée dans la chair & non dans l'écaille. On a joint à la fin la version d'un manuscrit hol-

### 376 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

landois sur le gouvernement de Jeſſanapatnam ; qui répand beaucoup de lumieres ſur la politique de la conduite des Hollandois dans ce climat.

FRAGMENTE ſur und wider die freymaeurerey.  
*Fragmens pour & contre la franc-maçonnerie.* A Berlin , chez Mylius , 1782 , in-8vo. de 8 feuilles.

L'auteur , qui eſt franc-maçon , ne paroît pas content de ſon ordre , & laiſſe voir que ſon attente y a été frustrée. La diviſion qui regne dans les loges lui a déplu. L'hiſtoire qu'il en fait eſt trop ſuperficielle pour ceux qui deſireroient d'être plus inſtruits des myſteres ſans y être initiés. Il donne auſſi en abrégé l'hiſtoire générale de l'ordre ſans ſe dévoiler.

AUTHENTISCHE briefe des hauptmanns von Arenſwald. *Lettres authentiques du capitaine Arenſwald , avec l'hiſtoire de ſa mort & des remarques.* A Francfort , 1782 , in-8vo. de 56 pages.

M. d'Arenſwald , capitaine des grenadiers de la garde à Drefde , homme d'un aimable caractère , avoit érigé , de concert avec pluſieurs , un ordre de l'amitié dont la communauté des biens étoit l'article fondamental. S'étant rendu caution pour le grand maître de l'ordre , qui étoit un jeune prodigue , il ſe trouva engagé dans tant de dettes que deſeſpéré de n'y point faire honneur , il ſe caſſa la tête avec un grand ſang-froid le 29 ſeptembre 1781. Ces lettres & l'hiſtoire enſeignent à quelles extrémités un homme honnête peut être conduit par des obligations

indiscrettement contractées, la lecture des écrits sombres & tragiques, de fausses idées de l'honneur & le libertinage d'esprit.

VINDICIÆ nominum trivialium stirpibus à Linnæo equite impertitorum. *Défense des noms populaires que le chevalier de Linné a laissés aux plantes ; section 1ere. ; par M. le conseiller Murray. A Goettingen, 1782.*

On voudroit que les noms exprimassent toujours le caractère des plantes. Mais pourquoi ne pas en exiger autant des noms de chaque chose ? Ce seroit renverser toutes les idées communes. Les François, notamment Tournefort, ont sagement conservé les noms populaires, &c.

CAROLI A LINNÆ equit. materia medica, &c. *La matiere médicale du chevalier de Linné, 4e. édition augmentée par les soins de M. Schreber, professeur en médecine à Erlang. A Leipzig, & à Erlang, chez Walther, 1782, in-8vo. d'un alphabet & une feuille.*

M. Schreber a traité l'ouvrage de Linné, comme si c'eût été le sien propre, en se permettant des additions & des changemens fondés sur les nouvelles découvertes pour le rendre plus utile. Il a eu soin de distinguer par des crochets, ce qui n'est pas de Linné, dont il a imité la concision du style. Les chapitres des regnes animal & minéral, ont souffert peu de changemens ; mais dans le végétal, il a pris plus de licence, & a beaucoup allongé la liste des plantes, dont la vertu a acquis de la réputation.

VERSUCH einer beantwortung, &c. *Essai de*

### 378 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

*réponse à la question, sur les moyens de prévenir les infanticides. A Nuremberg, 1782. in-8vo. de 63 pag.*

BEANTWORTUNG der frage, &c. *Réponse à la question, &c. Ibid. In-8vo. de 68 pag.*

En attendant que l'académie de Mannheim ait communiqué les principaux mémoires qu'elle a reçus sur cet important sujet, plusieurs auteurs impatiens ont publié leurs idées particulieres. Ils ne s'accordent pas ensemble. Le 1er. propose pour moyens, d'éclairer plus le peuple, de l'instruire particulièrement de l'horreur de ce crime, & d'abolir entièrement les peines de la fornication : sur quoi il s'étend beaucoup, jusqu'à exiger, que pour distinguer des filles publiques la mere d'un enfant naturel, on accorde à cette mere quelque titre d'honneur. Il tient la peine de mort contre l'infanticide, pour une peine mal appliquée, préférant celle d'une prison perpétuelle, dans une maison de correction, avec l'exposition réitérée au carcan. Ce mémoire a le défaut, qu'en plusieurs points, il pourroit passer pour une apologie du concubinage, si l'auteur ne s'en défendoit pas expressément.

L'autre mémoire est écrit avec plus d'austérité. Le remede de l'infanticide consiste, suivant l'auteur, à retrancher ou diminuer les causes qui y portent, ou plutôt la source éloignée de ces causes, qui est l'impudicité. Les causes les plus communes de l'infanticide, se rencontrent dans le préjugé, qu'on peut par-là cacher sa grossesse, & qu'on n'a pas l'aisance de nourrir l'enfant. Il faut bien se garder d'affoiblir l'horreur du libertinage; on peut proposer la rémission des peines, comme la récompense



du prompt aveu & de l'annonce de la grossesse. En tous cas, la peine d'une fille enceinte ne doit jamais être rude, & il faut modérer la rigueur des parens, auxquels l'intérêt mal-entendu, & la prédilection qui les aveugle quelquefois, fait prendre des partis outrés, dont ils se repentent eux-mêmes, quand il est trop tard. Les hôpitaux des enfans trouvés, établis comme un moyen de couvrir des grossesses, ont l'inconvénient de coûter beaucoup sans avantage, & d'être, suivant l'auteur, une des causes du débordement des mœurs. Afin que le suborneur se porte plus volontiers à subvenir aux besoins de la mere & de son fruit, elle doit être dispensée de le nommer, s'il remplit ce devoir : & quand même il seroit convaincu d'être le pere, il faut bien s'abstenir aussi de le traiter avec sévérité, de crainte qu'il ne fût tenté de prévenir le châtement par un double crime, comme il y en a de cruels exemples. Les parens de la fille sont aussi obligés de la secourir, & avec justice, puisque le mal provient en partie, de ce qu'ils ne lui ont pas donné une meilleure éducation. Une pauvre fille sans ressource, d'ailleurs, qui a manifestement été séduite, doit être en ce besoin aidée par les hôpitaux. La peine de mort semble aussi justement établie contre les meres qui tuent leurs enfans, que contre les autres meurtriers, sauf à infliger une moindre peine, suivant les circonstances, quand le crime n'est pas plus clair que le soleil. Il est nécessaire d'abolir l'infâmie attachée au nom & à la personne de bâtard. ( Elle n'exista pas toujours, & on a dit, sans injurier, le bâtard d'Orléans, le bâtard de Liege. )

M. Irwing, conseiller du haut consistoire de Berlin, a aussi fait imprimer ses pensées sur le

### 380 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

même sujet, dans un ouvrage qu'il a intitulé : *Fragment der natur moral, Fragment de morale naturelle*, in-8vo. de 160 pag. A Berlin, 1782.

LUDW. ROUSSEAU's abhandlung von den salzen, &c. *Traité des sels*; par M. Louis Rousseau, professeur de chymie. A Eichstaedt & Gunstburg, chez Evidenmann & compagnie. 1781, de 192 pag. sans la *dédicace* à M. de Wolter, & sans la *préface*.

Ce sont les leçons d'un bon maître à ses élèves.

FRANC. de paulâ Schranck enumeratio insectorum Austriæ indigenorum. *Dénombrement des insectes engendrés en Autriche*; par M. Schrank. A Augsbourg, chez la veuve Klett, 1781, in-8vo. de 548 pag.

Ce livre offre une histoire complete des insectes d'Autriche, au nombre de 1127 especes, sans compter les papillons. L'auteur s'étend davantage sur les moins connus.

NEUE sammlung physisch-oekonomischer scriften der oekonom. Gesellschaft in Bern. *Nouveau recueil de mémoires de la société économique de Berne*. Second vol. A Zurich, chez Fuesly, 1782.

Après l'éloge de M. Tscharnier, mort en 1778, suivent le traité de M. Haller, des différentes especes de bleds, tiré des *Novi Commentarii Societ. sc. Gottingensis V & VI*. & le mémoire du pasteur Stapferr, sur les meilleurs établissemens qu'on pourroit former dans le canton de Berne, en faveur des pauvres, &c.

BEYTRAEGE zur laender-und voelkerkunde, &c.  
*Mémoires pour servir à la connoissance des pays  
 & des peuples, par Mrs. Forster & Sprengel,*  
 second vol. A Leipzig, chez Weygand, 1782,  
 in-8vo. de 302 pag. sans la préface.

Ils commencent par la description & l'histoire  
 des Philippines, où l'on n'oublie pas celle de  
 la conquête de Manille dans la dernière guerre,  
 extraite de M. le Gentil. Comme Magindanao  
 les avoisine, & est réputée de plusieurs une des  
 Philippines, on en donne aussi la description  
 suivant Valentym, Dampier & Forrest; puis  
 celle de la province Américaine de Connecti-  
 cut : suivent un mémoire sur le commerce de  
 Salonique, dont l'Allemagne a tiré en 1776  
 pour 1,700,000 piastres de coton : les François  
 font seuls la moitié du commerce de Salonique,  
 la principale ville de commerce du Levant après  
 Constantinople, Smirne & Alexandrie; & une  
 relation de Balambangan & de la partie sep-  
 rentrionale de Borreo, &c. : le tout accompagné  
 de la meilleure carte qu'on ait des Philippines  
 & isles adjacentes.

VOM Breslau, &c. *Histoire diplomatique & des-  
 cription de la ville de Breslau en lettres, 1er.*  
 vol. A Breslau, chez Korn, 1781, in-8vo.  
 d'un alphabet 18 feuell. avec fig.

Cette première partie est partagée en 36 let-  
 tres, qui viennent d'un savant qui a pénétré  
 dans les archives, & su faire usage des diplô-  
 mes avec goût & discernement. On peut donc  
 les considérer comme des mémoires fideles qui  
 rectifieront bien des erreurs des historiens, non-

### 382 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

seulement de la Silésie, mais aussi de la Pologne & de la Bohême, notamment de Diugoff, Solignac & Pelzel. ,

DISPOSITIO rerum naturalium Musei Cæsarei Vindobonensis edita à C. Haidinger. *Ordre du cabinet d'histoire-naturelle de l'empereur, publié par M. Haidinger.* A Vienne, chez Wappler, 1782, in-4to. de 61 pag.

Il ne s'y agit presque que des minéraux, en commençant par les métaux & descendant des combustibles aux sels, puis aux terres & aux pierres, à-peu-près suivant le système de Cronstedt, avec égard aux nouvelles découvertes de Bergmann & de Scheele.

GRUNDLICHE anleitung zur markscheidekunst. *Principes de l'art de mesurer les mines, ou géométrie souterraine; par M. Lempe.* A Leipzig, chez Crusius, 1782, grand in 8vo. de 627 pag. & 29 planches de figures.

M. Lempe a fait preuve de son habileté en ce genre, par des lettres sur divers sujets de mathématique, & ses explications des élémens de Kaestner. Il nous donne ce livre comme le fruit des instructions qu'il a reçues de M. Scheidhauer, maître de mines à Freyberg, à qui ses occupations n'ont pas permis de rien faire imprimer. La 1ere. partie est destinée à la théorie qui suppose la connoissance de l'arithmétique, géométrie & trigonométrie contenues dans les élémens de Kaestner. La seconde partie est pratique, & l'on y trouve un catalogue chronologique des auteurs qui ont traité de la géomé-

trie souterraine. La troisieme partie présente la solution de nombre de problêmes.

BESCHREIBUNG einer sehr vortheilhaften tartuffelmühle. *Description d'un moulin propre à mou- dre les pommes de terre.* A Brême , 1782 , in-8vo. de 2 feuell.

Les pommes de terre sont d'abord écrasées par les pilons du moulin : ensuite la bouillie passe sur une espee de crible où elle est comprimée pour en séparer la partie farineuse.

PHLOGISTOLOGIA mineralis seu consideratio phlogistorum mineralium. *Phlogistologie minérale , ou examen des métaux en combustion ;* par M. Lippert. A Vienne , chez le Noble de Kurzboeck , 1782 , in-8vo. de 64 pag.

S'il n'y a rien de neuf dans cet ouvrage ; les observations des autres y sont bien recueillies , en suivant pour guide M. Gehrard.

BIBLIOTHECA chemica adornata à J. W. Baumer. *Bibliothèque chymique ;* par M. Baumer. A Gießen , 1782 , in-8vo. de 116 pag.

Cette bibliothéque , dans laquelle on passe en revue la plupart des ouvrages de chymie en les jugeant , en nommant leurs auteurs , souvent avec le tems de leur naissance & de leur mort , & en rapportant les services particuliers que chacun a rendus à cette science , est l'avant-coureur d'un traité de chymie du même auteur , dont la premiere partie est , dit-on , déjà imprimée. On vient aussi de publier en allemand :

J. H. PFINGSTEN bibliothek ausländischer chemisten, &c. *Bibliothèque de chymistes, de minéralogistes, & de fabricans qui font usage des minéraux, avec des mémoires de leur vie ;* par M. Pfingsten, 2e. vol. A Nuremberg, 1782, in 8vo. de 568 pag.

Ce volume contient la vie de Gesner, médecin de la cour de Wirtemberg, avec la traduction du *Tableau analytique* de Brogniard, & de la *Minéralogie Sicilienne* du comte de Borch : traductions exactes.

*ESSAI sur l'influence de la poudre à canon dans l'art de la guerre moderne ;* par J. Mauvillon. A Dessau, 1782, in-8vo. d'un alphabet & demi, & 7 planches de fig.

Cet ouvrage sera lu avec plaisir des militaires & des curieux de l'antiquité, dont les méthodes sont dans tous les cas comparées aux nôtres, en remarquant tous les changemens que l'usage de la poudre a nécessairement introduits.

POETÆ latini minores, &c. *Le IIIe. volume des petits poëtes latins, contenant les petits satyriques, les élégies & les vers lyriques de plusieurs auteurs.* A Altenbourg, 1782, in-8vo. de 542 pag. non compris l'index & 180 pag. d'introduction.

Ce nouveau volume qui a, comme les deux précédens, pour éditeur M. Wernsdorf, conseiller à Helmstaedt, renferme ainsi trois genres de poésie. 1°. Sept satyriques ; 2°. treize élégies ; 3°. seize articles d'odes, avec onze savantes dissertations. On attend le 4me. vol.

Le

Le 5e. vol. des *Caractéristiques de la Bible*, en all. par M. Niemeyer, à Halle, 1782, in 8vo. d'un alfab. 17 feuilles, termine cet ouvrage sur l'ancien testament.

Le *Ponce Pilate* de M. Lavater se vend à Zurich, chez Fueßli, petit in-8vo. de 380 pag. il est intitulé : *Pontius Pilatus oder die bibel in kleinen und der mensch in grossen* : Ponce Pilate, ou la bible en petit & l'homme en grand. On ne fait ce que cela signifie. C'est une pitié que M. Lavater emploie ses talens à des ouvrages si peu dignes de la gravité du christianisme, & donne dans la mysticité & l'enthousiasme.

Le second cahier de la *Bibliothèque universelle de jurisprudence*; en all. *Allgemeine juristische bibliotek*, rédigée par deux professeurs, & imprimée à Nuremberg, chez Gratenauer, renferme entre autres articles intéressans, la remontrance du clergé de Bavière contre l'érection de deux commanderies de l'ordre de Malthe.

Le seizième volume du *Magasin* de M. Busching, à Halle, chez Curt, in-4to. de 3 alphabets & une demi-feuille, du prix de 2 reichsthalers, contient, 1°. 13 morceaux sur la Pologne & la Lithuanie, qui donnent une connoissance de son état politique qu'on ne rencontre guère ailleurs : 2°. des *Anecdotes & pensées historiques & militaires* en françois, écrites vers l'année 1774, qui paroissent venir d'un officier expérimenté : 3°. pour la Russie, une relation des découvertes du docteur Pallas, dans la mer d'entre l'Asie & l'Afrique, telle qu'elle se trouve extraite de Coxe, dans le Calendrier géographique de Pétersbourg de 1781; des *Eclaircissemens* de M. Muller, sur une lettre du roi Louis XIII au tsar Michel Fedrowitch de l'an 1635, touchant

la délivrance du ministre de France Charles de Tallérand, marquis d'Exideuil, rapportée dans le voyage d'Olearius, fait que Voltaire avoit mis au rang des fables; l'état de la Russie sous Pierre II : 4°. des titres servant à compléter & confirmer la vie du feld-maréchal-général comte de Munich, donnée dans la troisieme partie : 5°. un tableau des revenus de la Silésie Prussienne &c : 6°. l'état des évêchés & des abbayes dans les états du roi de Sardaigne : 7°. un mémoire de M. de Guignes, sur la population de la Chine &c.

Ettinger distribue à Gotha le dix-huitieme cahier du *Journal du théâtre d'Allemagne*. [18 gros.]

M. Rosenmuller vient d'achever l'impression de ses *Scholia in novum Testamentum*, à Nuremberg, chez Flecker; la derniere partie contenant en 446 pages *in-8vo.* les épîtres catholiques & l'apocalypse.

Keyser, imprimeur à Erfurt, a déjà donné une nouvelle édition du *Faramond*, roman allemand en lettres, qui a beaucoup de succès.

L'oraison funebre de la princesse douairiere de Prusse, par M. Ancillon, en françois, *in-8vo.* de 30 pages, Berlin, 1780, a obtenu les suffrages du public. Il y a néanmoins des métaphores extraordinaires, comme *le charbon vif du zele & de la ferveur; le chaume & paille des vertus purement humaines*. Ce n'est pas qu'on ne cultive très-bien le françois à Berlin, où même la reine régnante passe pour entretenir sa piété en traduisant quelquefois de l'allemand en françois des sermons de M. Sack.

Le dixieme vol. de la traduction de l'ancien testament sur le texte hébreu, par M. le chevalier Michaelis de Goettingen, renferme *Ezéchiel*



D E C E M B R E , 1782. 387

en 123 pag. de texte , & 146 d'observations ;  
& *Daniel* en 38 pag. de texte , & 130 d'ob-  
servations.

Le second vol. des *Species insectorum* de M.  
le professeur Fabricius , Hambourg , 1781 , in-  
8vo. de 510 pages , est plus riche en especes que  
dans Linné.

Le premier cahier des *Icones insectorum præ-  
sertim Rossæ , Siberiæque peculiarium* , ou figurés  
des plantes particulieres à la Russie & à la Si-  
bérie , se distribue à Erlang , chez Walter ,  
in-8vo. de 56 pages de texte & trois planches  
de fig. enluminées au naturel & ressemblantes.

Les *Observations* de M. Portal , sur la nature  
& le traitement de la rage , viennent d'être tra-  
duites en allemand , sous ce titre : *Bemerkungen  
ueber die natur und heilung der Wuth vom biss-  
tolter Thiere.*

M. Gluc , docteur en droit à Halle , qui a  
déjà procuré une nouvelle édition du commen-  
taire d'Alteserra sur les *Clémentines* , vient de don-  
ner également ses soins à la réimpression des  
*Asceticon sive originum rei monasticæ libri decem*  
du même auteur : à Halle , à la maison des or-  
phelins , 1782 , in-8vo. de 2 alphabets 8 feuil-  
les. Les notes de M. Gluc sont rares , & quand  
il contredit un aussi grand canoniste qu'Alteser-  
ra , c'est toujours avec beaucoup de respect &  
de retenue. Par exemple , Alteserra soutient qu'au  
commencement les moines étoient sous les évê-  
ques , & M. Gluc croit démontrer , page 523 ,  
qu'ils ne dépendoient que de leurs abbés. La  
matiere de l'ordination *sub titulo paupertatis* ,  
omise par Alteserra , est suppléée page 604 , par  
M. Gluc , qui a fait usage du traité de M. de  
Steck sur ce sujet. M. Gluc s'occupe maintenant

### 388 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

de l'édition du commentaire d'Alteserra , sur les décrétales d'Innocent III.

M. Wieland a traduit les épîtres d'Horace , du latin en allemand ; sa version , quoiqu'un modele de bon goût , le cede encore en mérite au commentaire qui l'accompagne & forme les deux tiers de l'ouvrage imprimé à Dessau , aux dépens de la caisse de l'imprimerie des auteurs , in-8vo. en deux parties , pour le prix d'un reichsthaler 11 gros.

Le livre recommandable intitulé : *De la réforme politique des Juifs ; par M. Dohm , conseiller de guerre , archiviste & secrétaire privé au département des affaires étrangères de S. M. de Prusse* , se vend traduit de l'allemand en françois. La version , digne de l'original , est de M. Bernouilli , qui croit qu'on ne peut trop multiplier cet ouvrage.

On peut traduire ainsi les trois strophes de l'ode à la louange de l'impératrice de Russie , rapportées dans le dernier *Esprit des journaux*.  
 » Ton sommeil est de veiller pour tes sujets.  
 » Travailler sans relâche pour eux est ton plus  
 » cher repos. Leur félicité est ton unique soin.  
 » --- Continue toujours , mere tendre , de les  
 » porter dans ton sein , & de les aimer de même.  
 » Continue de combler de tes dons , avec  
 » ta largesse accoutumée , les étrangers , les citoyens , les infortunés & tous : c'est le moyen  
 » de mettre tout l'univers au-dessous de toi. «

Le grand nombre de projets de réunion des trois religions de l'Empire annonce qu'on s'en occupe sérieusement. Dès le commencement de cette année, Sonnleithner , imprimeur à Vienne en Autriche , avoit proposé une souscription pour l'impression des célèbres traités , *Super reunionem catholicorum cum protestantibus inter Benignum Bos-*

*factum episcopum Meldensem & D. Molanum abbatem in Luckum.* D'ailleurs on a lu dans la *Gazette littéraire* d'Erfurth, publiée sous l'inspection de l'académie électorale de Mayence, que M. Piderit avoit été envoyé de Cassel à Fulde pour conférer avec des ecclésiastiques catholiques sur la réunion des religions.

Nous ne laisserons pas achever l'année sans tenir notre parole de corriger plusieurs fautes de notre *Extrait de l'histoire d'Aix*.

1°. Au mois de février, pag. 155, il est dit que le pape Grégoire V vint à Aix, retranchez ce voyage; 2°. au mois de mars, pag. 102, l'omission d'une ligne fait dire qu'Othon I auroit été noyé dans le Rhin : mettez Gerbergue sœur d'Othon I, épouse de Giselbers, duc de Lorraine, noyé dans le Rhin; 3°. au mois d'avril, pag. 172, au lieu de cloche, mettez *clochette*. Ibid. 192, au lieu de l'abbaye de Corneille-Munster, lisez *le refuge de l'abbaye* : ibid. pag. 194, au lieu de baumeisters, mettez *maîtres des ouvrages* : ibid. pag. 196, au lieu de sculpteurs, mettez *charpentiers* : ibid. pag. 203, au lieu de doit être obligé de rester hors des portes de la ville, mettez *doit être obligé d'entrer dans la prison civile*; 4°. au mois de mai, pag. 239, au lieu d'hypothèque, mettez *retrait*; 5°. au mois de juin, pag. 209, au lieu de toute la rue Ellenhoch, mettez *quelques rues jusqu'à la hauteur d'une aune*; 6°. au mois de juillet, pag. 245, ajoutez & entre Juliers & Corneille-Munster; 7°. au mois d'août, pag. 179, au lieu de Maximilien XI, mettez *Maximilien II*; & au lieu de Maximilien I mettez *Mathias I*.

Nous devons avertir qu'aucune de ces fautes ne se rencontre dans l'original allemand, composé avec érudition & imprimé avec attention. Cela

n'empêche pas que les noms des savans étrangers, sur-tout des François, n'y soient considérablement altérés. On ne cherchera pas les agrémens du style dans une compilation de III vol. in-fol. dont le premier est déjà énorme. Mais il auroit fallu quelquefois s'éloigner davantage de certaines façons de s'exprimer qui ont mauvaise grace dans les conjonctures. Ainsi en faisant le récit de supplices qui effraient tout homme capable d'être ému de sympathie, il ne convenoit pas de dire : *Voilà un fâcheux solo pour Meloy ! un trio presque aussi désagréable pour ses compagnons. Malgré que les virtuoses fussent d'habiles componistes. Les virtuoses jouèrent un tutti.* Il entend par virtuoses les commissaires impériaux, entre lesquels on comptoit aussi l'électeur de Cologne, évêque de Liege. *Les marionnettes se mirent à danser*, pour dire que le pape & l'empereur contesterent ensemble. *Se retirer avec un long nez, faire le dindon, changer de selle*, sont toutes phrases triviales à éviter dans le second volume, ainsi qu'on le fit plus court de la tête, pour décapiter, & souvent. Mais encore une fois, ce n'est pas pour la beauté du langage que les bibliothèques d'Allemagne se pourvoiront de ce livre, qui y occupera, malgré ses défauts, le rang qui lui appartient entre les livres indispensables.

Il est remarquable que l'auteur a été obligé de faire imprimer son ouvrage à Mulheim, n'y ayant à Aix qu'une seule imprimerie : encore n'est-elle pas capable d'une entreprise même médiocre.

## H O L L A N D E.

NATUURLYKE historie of uitvoerige Beschryving-  
der dieren, planten, &c. *Histoire-naturelle.*

## DECEMBRE, 1782. 391

& description des animaux, plantes & minéraux, suivant le système du chevalier de Linné : 12e. partie du regne végétal. A Amsterdam, chez les héritiers d'Houtuyn, 1780, in-8vo. de 558 pag. en hollandois.

Cette partie, ornée de dix planches de figures des especes les plus rares, contient les plantes bulbeuses, & l'on y a fait usage à sa place des nouvelles découvertes de Pallas, Forstkol, Thunberg & Forster.

HISTORIA Unitariorum in Transylvaniâ inde à primâ illorum origine ad recentiora usque tempora ex monumentis authenticis per Petrum Bod ex Mss. auctoris nunc primum édita. *Histoire des Unitaires de Transylvanie, depuis leur origine jusqu'aux tems les plus modernes, écrite sur des mémoires authentiques par Pierre Bod, & mise au jour pour la première fois d'après le ms. de l'auteur.* A Leide, chez Pluygers, 1781, petit in-8vo. de 130 feuil.

Avec l'histoire des unitaires on a les noms de leurs surintendans jusqu'en 1757, & leur profession de foi en latin & en hongrois : mais l'attente de quelque chose de circonstancié pour l'histoire moderne est trompée entièrement.

DISSERTATIO philologica ad canticum Chabacuci quod continetur capite III. *Dissertation philologique sur le cantique du 3e. chapitre d'Habacuc; par M. le professeur Schroeder.* A Groningue, 1781, in-4to. de 79 pag.

On y rencontre beaucoup d'explications neu-

ves, mais souvent hasardées. Il y a encore à travailler sur ce cantique, dont le savant Lowth, de *S. Poesi Hebr.* pag. 369, a dit : *Nisi una alteraque ei insideret obscuritatis nebula vetustate ut videtur inducta, vix quidquam hoc poemate in suo genere extaret luculentius & perfectius* : c'est-à-dire, s'il ne restoit pas encore quelque obscurité produite par la grande antiquité, qui enveloppe ce poëme, il n'y auroit rien en son genre de plus brillant & de plus parfait.

VERHANDELINGEN uitgegeeven door de maatschappy ter bevordering van de Landbouw te Amsterdam. *Mémoires de la société économique d'agriculture d'Amsterdam ; second cahier de la seconde partie.* A Amsterdam, 1781, in-8vo. de 175 pag.

La plus grande partie de ces mémoires ont concouru aux prix. Il y en a qui enseignent à faire usage des cendres de bois & de tourbe, pour améliorer les terres, avec l'analyse des diverses espèces de cendres. On y distingue celui du docteur Veirac sur la maladie des moutons, nommée dans les Pays-Bas *Het Ongans*, & dans Linné *Hepatitis*. M. Veirac y réfute l'opinion qu'elle provient de vers du foie qui sont entrés dans l'animal en buvant de l'eau. Daubenton a cru que ces vers se rencontrent même dans les brebis saines ; mais il se trompe : car on en tue tous les jours en Hollande dans les entrailles desquelles il ne se rencontre point de ces vers. Le sel, la fumée de la fleur de soufre, l'alun sont les remèdes recommandés. Un autre concurrent, le docteur Péreboom, a admis aveuglément toute l'hypothèse de Linné. La société ayant permis des expériences d'ino-

culation sur le gros bétail , de 2040 inoculés de la maladie , il en est mort 209 , & 1829 sont restés sains. Le printems est la saison la plus favorable à cette inoculation , & elle réussit au mieux sur les veaux dont les meres ont essuyé la maladie ; le vent coulis nuit aux bêtes malades. La société , qui ne s'occupe que d'agriculture & de bétail , à maintenant pour secrétaires Mrs. de Bosch & Talkoen. Elle a reçu parmi ses membres M. Beckmann , professeur de Goettingen , dont elle fait traduire en hollandois les principes d'économie.

VERHANDELINGEN van het Bataafsch Genootschap &c. *Mémoires de la société des naturalistes de Hollande* , sixieme partie , 1781 , in 4°. A Rotterdam.

Les mémoires contenus ici sont , 1°. du danger de retirer l'arriere-faix immédiatement après l'accouchement , par M. van der Haar. De cette subite extraction , souvent aussi douloureuse que l'accouchement même , il résulte des hémorragies considérables. Lorsqu'on laisse quelque tems l'arriere-faix dans la matrice après l'accouchement , la matrice n'étant point tout d'un coup vidée , & les arteres étant encore doucement comprimées , ont le tems de se resserrer. La crainte que l'orifice de la matrice se fermant ne laisse plus sortir l'arriere-faix , est sans fondement. Dans les avortemens il ne vient quelquefois que plusieurs semaines après le fruit précocé. L'arriere-faix est encore fortement attaché à la matrice peu après la naissance de l'enfant. L'arracher peut causer la mort en peu d'heures. Une éponge douce ou du linge fin trempé dans de bonne eau-de-vie , excite la matrice paresseuse. Toutes les sages-fem-

mes conviennent qu'il faut plus d'adresse dans les accouchemens naturels pour tirer l'arriere-faix que pour délivrer la mere de son enfant. Pourquoi ne pas laisser à la nature le soin de se débarrasser elle-même de l'arriere-faix. On doute que jamais une femme en couche soit morte de ce que l'arriere-faix lui soit resté dans la matrice. Il y a des pays entiers où on abandonne à la nature de délivrer de l'arriere-faix. C'étoit l'avis de Ruysch, à l'âge de 90. ans. Il n'avoit point vu de femme mourir de l'arriere-faix prétendu resté dans la matrice, & en cinquante-deux ans de pratique d'anatomie, il n'avoit apperçu en aucune femme qu'il avoit disséquée aucun pelotton ou gâteau roulé dans la matrice. Sur les mêmes principes Franco conseille ordinairement de ne point ôter la pierre de la vessie immédiatement après l'ouverture faite par l'opération, mais d'attendre quelques jours que l'inflammation soit apaisée.

Le second mémoire de M. van Lis touche un enfant monstrueux venu à Berg-op-Zoom en 1780.

Dans le troisieme mémoire M. Ingenhouff, médecin de l'empereur, enseigne la meilleure maniere d'éprouver l'air au moyen de l'endiometre, & l'art de déphlogistiquer l'air & de le faire respirer en cet état aux malades : ce que M. Stoll a exécuté pour le soulagement d'asthmatiques.

KLEINE Bydragen tot de deïstische letterkunde.  
*Mémoires pour servir à la littérature des déistes ;*  
par M. Kutz, *prédicateur de l'église luthérienne*  
*allemande de La Haye.* A La Haye, chez Plaat,  
1ere partie, in-8vo. de 245 pag.

Cette premiere partie contient la vie du comte Albert Radicati de Passeran, qui d'abord ministre



à Turin, & défenseur des droits réels ou prétendus des souverains, & particulièrement de ceux de son maître contre la cour de Rome, s'est attiré des disgrâces qui l'ont fait fuir à Londres, où ayant lié connoissance avec Tindal & Collins, il a écrit contre le christianisme pour subsister de ses ouvrages. Le pasteur Roger, qui l'a fréquenté à La Haye, & l'a assisté dans ses derniers momens, a assuré M. Kutz qu'il est mort repentant & faisant profession de la religion chrétienne.

SUPPLEMENTUM novi thesauri juris civilis & canonici ex collectione & museo Meermanniano. Post patris obitum edidit & præfatione instruxit Joannes L. B. de Meermann toparcha in Dalem & Vuren. *Supplément au nouveau trésor de droit civil & canonique de Meermann, publié avec une préface par M. Meermann son fils, seigneur de Dalem & de Vuren.* A La Haye, chez van Dalen, 1780, grand in fol.

Il manquoit un index au recueil d'écrits de jurisprudence en sept vol. in fol. intitulé : *Theaurus juris Meermannianus*, qui en facilitât l'usage. Dès 1753, après l'impression du septieme volume, on travailla à cet index, & pour égaler le volume qui le contiendrait aux autres, on résolut d'y ajouter pour supplément le manuel des loix de Constantin Harmenopule, jurisconsulte grec, & les loix agraires avec le traité de Sammet, de *Hypobolo*, & le *Nomenclator græcarum juris distionum*; le traité de Poncet de jure municipali, & divers autres traités. Le tems que l'édition de Harmenopule a exigé, est cause qu'on a tant différé à mettre au jour l'*index*, avec lequel elle devoit paroître. C'est M. Reitz, éditeur du Théophile, qui l'est aussi d'Harmenopule. M. le baron

### 396 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

de Meermann a fait imprimer ce volume à ses dépens.

JOH. Wilh. Schroeder... *Observationum philologicarum criticarumque. Fasciculus. Observations philologiques & critiques de M. Schroeder, professeur des langues grecque & orientales dans l'université de Marbourg, sur quelques endroits difficiles des pseumes. A Leiden, chez Honkoop, 1781, in 8vo. de 93 pag.*

Les passages expliqués sont des Ps. 39, 49, 6. &c.

DE tributo prædiali quod in Hollandiâ exigitur sub nomine de ordinarie Verponding. *Dissertation sur l'impôt levé en Hollande sur les fonds, sous la dénomination de l'ordinaire Verponding; par M. Van der Pot. A Leide, 1782, in-4to. de 18 feuilles.*

Le *Verponding* en Hollande est un impôt qui se leve annuellement suivant une certaine taxation sur les biens immeubles qui n'en sont pas expressément affranchis. Maintenant il se leve suivant le rôle de 1732 qui est le dernier. Il y avoit alors en Hollande 163462 maisons. Selon l'auteur, il tire son origine du dixieme, cinquantieme & centieme deniers levés plusieurs fois dans les pays qui furent de la dépendance de Charles V. Les dons gratuits payés aux comtes étoient, ou libres ou ordinaires. Les seonds étoient fondés sur leur propriété primordiale, & ne pouvoient être refusés par les payfans, sujets au cens. Le taux en varioit tous les quatre ans, suivant l'estimation des biens. Cette sorte de cens étoit connue assez anciennement.

les villes payant même une certaine somme pour s'en affranchir. Les dons volontaires naquirent, quand les ordinaires ou légaux ne suffirent plus pour les dépenses publiques. On en voit des traces en Hollande dès 1323. En 1426, Philippe-le-Bon les desira le premier de toutes les villes & de tous ses sujets. Sous Charles V, la coutume s'introduisit que les lieutenans le levoient : ce qui donna lieu à des plaintes qui furent suivies de la promesse, qu'en l'absence du seigneur territorial, on ne leveroit plus d'argent en son nom. La maniere de faire les levées a été différente, suivant les tems. L'accise & l'impôt avoient lieu au commencement du 14<sup>e</sup>. siècle. Charles V défendit toute accise sans la permission. La taille étoit connue en 1323 ; & en 1542, le dixieme denier fut imposé. Charles V borna d'abord l'immunité aux fiefs, & il la supprima ensuite, parce qu'il l'avoit accordé sans la participation des états. Tous les biens de la noblesse sans exception, comme ceux du clergé, sont sujets à l'impôt. Les ministres étrangers le doivent des hôtels, qu'eux, ou leurs cours, possèdent en propriété. Cependant, dans les tems modernes, les cours de France & d'Espagne l'ont refusé. La matiere est traitée plus en jurisconsulte qu'en politique.

M. Abraham Gevers, conseiller & premier bourguemaitre de Rotterdam, inspecteur des chasses en Hollande, & directeur de la compagnie des Indes-Orientales, étant mort en 1780, au mois d'octobre, a laissé un cabinet d'histoire naturelle, estimé le plus précieux qui soit dans la république, après celui du stadhouder. Il contient au-delà de 500 quadrupedes, conservés dans l'esprit-de-vin, entre lesquels les singes les plus rares : au-delà de 150 oiseaux sous des vases

### 398 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ou dans des vaisseaux de verre : environ 900 espèces d'insectes étrangers en 1200 individus ; 1600 espèces d'Europe en 2470 individus : une nombreuse collection de coquillages rangés suivant le système de M. Meuschen : des litophytes & des zoophytes : des fossiles disposés suivant Vallerius : des plantes , semences & fruits dans plus de 300 flacons : un recueil de simples de Céilan. Enfin ce cabinet est composé de plus de 13200 articles. On desire de ne le point diviser , mais plutôt de tout vendre ensemble. Les amateurs peuvent s'adresser à M. Meuschen , secrétaire de légation à La Haye.

Le 4me. vol. de l'*Onomasticon literarium* de M. le professeur Saxe , 1782 , in-8vo de 659 p. allant de 1586 à 1652 , se débite à Utrecht , chez Paddenburg.

### R U S S I E.

**ABRISS** der phyikalischen beschaffenheit der Oesterreichischen staaten und der gewerbe in denselben. *Tableau de la situation physique des domaines Autrichiens & de ses fabriques ;* par M. Hermann , professeur de technologie à Vienne. A Pétersbourg , chez Logan , 1782 , in-8vo. d'un a'phabet 3 feuil.

Cet ouvrage plus travaillé peut devenir accompli en son genre. Il est divisé en chapitres dans l'ordre suivant : de la Basse-Autriche , l'Autriche intérieure , la Haute-Autriche ou Tyrol , l'Autriche antérieure , Hohenems & Falkenstein , les Pays-Bas , Milan & Mantoue , la Bohême , la Moravie , la Silésie , la Hongrie , la Dalmatie & Croatie , l'Esclavonie , Lodomérie & Gallicie , la Transylvanie , & enfin Bu-

lowina. Sur chacun de ces pays on expose en abrégé sa situation géographique, la nature de son sol, ses productions des trois regnes, son économie, son commerce, ses manufactures, ses monnoies, mesures & poids, l'état de ses chemins & de sa navigation; le prix des vivres, la façon de penser des habitans, sa sorte de gouvernement: tout cela avec la liberté que l'empereur favorise, & sans oublier les améliorations dont il s'occupe par-tout. On estime qu'il se fabrique par an dans les Pays-Bas 2,800,000 aunes d'étoffe de coton qui y rapporte deux millions & demi de florins, & que tous les états Autrichiens ensemble achètent annuellement pour cinq millions de florins de coton brut. Depuis 30 ans la culture des terres a augmenté de moitié dans le comté d'Hennegau, par la diminution du prix des baux. Il aborde maintenant 1500 à 2000 bâtimens par an à Ostende. La pauvreté est répandue par toute la Croatie. Une compagnie a entrepris à Fiume un commerce de poisson salé à l'irlandoise, & en 1780 elle en a exporté 1200 barriques, chacune pesant 50 livres, &c.

BESCHREIBUNG aller nationen des Russischen Reichs, &c. *Description de toutes les nations de l'empire de Russie, de leurs manieres de vivre, de leur religion, de leurs usages, de leurs demeures, de leurs habits, & de tout ce qui y est digne de remarque; par M. Georgi. A Pétersbourg, chez Muller: 1ere. partie en 1776, de 85 pages; seconde de la même année en poursuivant la pagination 85--271; troisieme de 1777, 271---396; quatrieme de 1780, 397--530, avec fig.*

L'occasion qui a donné naissance à ce livre

## 400 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

provient de ce que le feu graveur Roth, ayant publié des figures des habillemens de divers peuples de l'empire de Russie ; on a cru que pour les rendre plus instructives, il étoit à propos de les accompagner de descriptions historiques. Personne n'étoit plus capable de ce travail que M. Georgi, qui a voyagé lui-même parmi un grand nombre de ces peuples, & en a obtenu des relations de l'infortuné Falk, de M. Muller de Moscou, & d'autres académiciens ; qui a consulté des mémoires manuscrits de plusieurs savans morts & vivans, & a eu sous les yeux les ouvrages imprimés de Mrs. les deux Gmelin, les deux Ryttschkow, Kratfcheninikow, Steller, Fischer, Pallas, Lepechin, Leem, Klingstadt, Hogstrom, Kalm, Haven, Kleeman & autres.

Les quatre parties ou livraisons de cette description forment en tout trois alphabets. On y admire la multitude de ces nations, les unes baptisées, les autres mahométanes ou payennes. Il paroît en même-tems une traduction françoise & une russe de cet ouvrage. Les figures de toutes les nations ne sont pas gravées, quoiqu'il y ait 95 planches qui se vendent aussi enluminées. Le travail de Roth a été continué après sa mort par M. Schlepper. M. Georgi garantit que les figures sont fort ressemblantes. Les savans de Goettingen veulent bien l'en croire, mais ils avertissent que cette ressemblance ne s'étend certainement pas toujours aux enluminures, puisque de deux exemplaires qu'ils possèdent, dans l'un les Jacutins ont le visage rouge, & dans l'autre de couleur de plomb.

MART. Thrane Brunnich mineralogie auf dem daenischen uebersetz, &c. *La minéralogie de*

M. Brunnich, *traduite du danois, avec les additions de l'auteur & l'indication des minéraux russes connus jusqu'à présent.* A Pétersbourg, chez Logan, 1781, in-8vo. de 347 pages, sans compter la préface de l'auteur & du traducteur M. Georgi.

Afin de rendre sa minéralogie plus utile dans la pratique, M. Brunnich y enseigne clairement l'usage des minéraux, & sur-tout des métaux dont il parle. Pour l'ordre il a suivi ordinairement Cronstedt, & il s'est attaché à ses divisions sans faire beaucoup d'attention aux découvertes postérieures.

*Le 3me. vol. des nouveaux mémoires du Nord, recueillis par M. Pallas, imprimé à Pétersbourg chez Logan, contient treize mémoires curieux, entre lesquels, 1°. des observations de M. Hablizl, correspondant de l'académie impériale, sur les oiseaux de passage d'Astracan; M. Hablizl voyage maintenant le long des côtes de Perse sur la flotte de frégates aux ordres du comte de Woynowich: il a déjà fait ce voyage avec M. Gmelin, & le public attend beaucoup de son esprit de recherche; il a passé l'hiver dernier à Astrabat: 2°. une relation assez piquante des mœurs des Indiens établis dans le royaume d'Astracan, par M. Pallas qui les a fréquentés: 3°. une relation d'un voyage de sept ans en Sibérie par M. Messerschmidt, qui a parcouru plusieurs contrées qui n'avoient point encore été visitées par les naturalistes: 4°. le journal d'un voyage de Don Francisco Antonio Morello, pilote d'une flotte espagnole, fait en 1775, pour rechercher les côtes septentrionales de la Californie, que les Russes avoient connues avant les Anglois & les Es-*

## 402 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

pagnols : 5°. un extrait de l'histoire de Géorgie de M. Reinegg, revenu en Russie par la Géorgie, après un séjour de neuf années en Orient, & retourné par la Perse au Tybet & dans l'Asie orientale ; la population de la Géorgie est d'environ 61000 familles ; le prince Héraclius qui y donne des loix a sa résidence à Téslis : 6°. la relation touchant un lama ou grand-prêtre des Calmoucs qui s'est brûlé solennellement dans la colonie de Sarépt sur le Volga ; un lama fit la même cérémonie à Pétersbourg en 1736, & on accorda à cet effet aux Calmoucs une place devant la ville, &c.

## S U E D E.

APPARATUS ad historiam Sueo-gothicam quomonitorum & scriptorum præsertim antiquiorum hanc illustrantium cognitio datur: Sectio prima bullarii Romano-sueo-gothici recensionem sistens autore Magno à Celse. *Apparat ou préparation de matériaux pour l'histoire de Suede, dans lequel on donne à connoître sur-tout les anciens monumens & mémoires propres à l'éclaircir.* Iere. section, contenant l'extrait des bulles des papes pour la Suede, par M. Magnus de Celse. A Stockholm, de l'imprimerie de Jean. A Carlbohm, 1782, in-4to.

Personne ne doute que ce ne soit le devoir d'un historien fidèle de rechercher soigneusement les monumens de l'âge, dont il doit écrire l'histoire. Les auteurs des anciennes annales de Scandinavie, en ont été si persuadés, qu'ils citent ou transcrivent souvent des écrits & des vers de nos ayeux les plus reculés : témoins Sturleson & d'autres. Faute de ce fondement, les



plus vieilles histoires du septentrion , appuyées sur des traditions populaires & enveloppées de fables , méritent à peine le nom d'histoire. La lumière a éclairé l'histoire de Suede , & celle des autres peuples , du moment qu'on a commencé d'écrire les actes. C'est pourquoi on loue avec justice le travail des savans nationaux & étrangers , qui ont depuis long - tems offert au public , par la voie de l'impression , une moisson abondante à faire dans des diplômes authentiques : il existe aussi à présent des personnages d'une haute érudition qui , marchant sur leurs traces , se rendent dignes que la postérité célèbre leurs noms & leurs veilles.

Considérant qu'il reste infiniment plus de titres essentiels à tirer des ténèbres & de la poussière qu'il n'en a été produit , M. Magnus de Celse , historiographe de Suede , a entrepris , il y a déjà plusieurs années , de visiter , avec la permission des supérieurs , ces fondemens de l'histoire de sa patrie , & de les examiner avec le flambeau de la critique. Par les soins de M. Samuel Loenbohm , le public a été mis en possession de ceux qui regardent le regne de Charles XI en XV vol. in-fol. Maintenant M. Magnus de Celse a résolu , pour l'utilité de notre siècle & des suivans , de rendre publique , en l'accompagnant des notes & explications nécessaires , sa collection des anciens monumens ou sources de l'histoire de la patrie , particulièrement du moyen-âge , qu'il a formée successivement dès sa jeunesse , & qu'il ne cessera d'augmenter , tant que les années , dont il sent le poids , lui en laisseront la force. Si la mort l'arrête au milieu de son entreprise , il l'aura toujours avancée , & il desire que d'autres plus habiles l'achevent.

Il a cru devoir commencer par les matieres ecclésiastiques, tant à cause que l'étude consacrée à la divinité, a le premier rang dans l'ordre des sciences, que par la raison que l'histoire ecclésiastique de Suede étant peut-être peu connue quant à ses sources, & négligée dans les écoles étrangères, a le plus besoin de ce secours, afin d'inspirer à la jeunesse le goût solide d'une doctrine puisée dans les sources & les monumens.

La premiere section des monumens ecclésiastiques est destinée aux bulles des papes. On a eu long-tems sujet de regretter que des collections si capables de répandre du jour sur les histoires, aient été cachées dans les archives & les bibliothèques, & soustraites en quelque sorte à l'inspection commune des historiens; cependant on n'en publie ici en entier qu'un petit nombre pour éviter les frais d'un ouvrage volumineux. On se contente d'en donner un extrait succinct & en quelque façon suffisant, en indiquant soigneusement les auteurs imprimés qui contiennent ou citent ces décrétales, afin que les curieux y puissent facilement recourir au besoin pour en prendre une connoissance plus particuliere. Plusieurs ont échappé aux recherches les plus exactes qui en aient été faites; ainsi que de plusieurs statuts des conciles qui devoient avoir place dans la seconde section. D'autres plus heureux y suppléeront. Il vaut mieux laisser quelque chose à faire après soi que de passer toute sa vie à augmenter & à polir, de maniere qu'il arrivât que, par un trop grand amour de la perfection, on n'eût rien mis au jour.

La seconde section contiendra les décisions du droit canonique & des conciles de Suede sous les papes.

Dans la troisieme section , il s'agira des saints Suédois catholiques-romains.

M. Magnus de Celse se reconnoît à jamais redevable aux soins , aux avances & à l'amitié de M. Charles-Christophe Gjoerwel , bibliothécaire du roi de Suede à Stockholm , de ce que , malgré le génie du siecle qui préfere peut-être les choses nouvelles aux anciennes , son ouvrage , favorisé par ce savant zélé pour l'histoire & les antiquités de sa patrie , & lui-même éditeur de plusieurs monumens du même genre , ait pu voir la lumiere de l'impression.

C'est à - peu - près ainsi qu'il s'exprime dans l'avis au lecteur qui précède l'ouvrage , à la tête duquel on voit aussi des vers latins que nous copions pour montrer le goût suédois dans cette sorte de poésie.

*AD nobilissimum virum , Dn. MAGNUM A CELSE ,  
Reg. Cancel. Sv. Consiliarium , Historiogr. regni ,  
Soc. R. Lit. & Sc. Ups. M. Magnus Beronius , Archiep. Upsal.*

*Cancellorum inter Proceres pars inclutâ , CELSE ,  
Phæbi amor & nostri temporis usque decus.  
Culmina qui laudum sequeris Genitoris Avique ,  
Totius & Gentis nomina clara Tuæ.  
Insuper , Ipse instans pulcri moliminis ausis ,  
Nobilitas Scriptis Te Patriamque Tuam :  
Nuper & Ausoniæ promens diplomata Sedis ,  
Historiæ impertis luminæ Hyperboreæ ,  
Jundè mihi vincolo consanguinitatis amata ,  
Fædere amicitix nec mihi jundè minus ;  
Vivito , ceu meritis , sic & cumulatior annis ,  
Et perge optata prosperitate frui.  
O ita fortunent Superi pro Te mea vota ,  
Ut cupio rebus cundâ benigna Tuis !*

# 406 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

*Mitæ fæ auris irent Tibi fata fecundis ,  
 Nec concuffa vadis ifta carina foret .  
 Inter honoratos Tu præmia ferre Quirites ,  
 E. placitis poffes audior effe bonis .  
 Sat tibi , cui virtus fletit & flat maxima merces .  
 Dote quod hac freto fufficis Ipfe Tibi .  
 Crede mihi , multus populo qui iudice felix  
 Cenfetur , falfo nomine talis erit .  
 Crede mihi , & rarus celebrabitur ore popelli  
 Felix , qui tali nomine dignus erit .  
 Plus habet invifis titulis , plus divite Croefo ,  
 Qui contentus agit forte animaque fuo*

Ce qui fignifie : *Au très-noble perfonnage Monfieur Magnus de Celfe , confeiller de la chancellerie , & historiographe du royaume de Suede , de la fociété royale de littérature & des fciences d'Upfal , &c.*

» Illuftre membre de la chancellerie , délices d'Apollon , & ornement de notre âge , Celfe , qui montez au comble de la gloire , où font parvenus votre pere , vos ayeux , & tous les grands perfonnages de votre noble race , continuant une utile entreprife , vous augmentez encore votre célébrité , & celle de votre patrie , en répandant un nouveau jour fur l'hiftoire des climats Hyperboréens , par la publication des diplômes du fiege de l'Aufonie . Vivez , digne parent , qui m'êtes attaché tant par les liens de l'amitié que par ceux du fang ; vivez croiffant toujours en mérite , comme en années , & jouiffez toujours de la profpérité qui vous eft due . Daigne le ciel exaucer les vœux que je lui adrefle pour vous ! les deftins vous feront toujours favorables , & aucun orage ne troublera votre repos : vous parviendrez aux récompenfes des premiers magiftrats , & vous ferez comblé de nouveaux

biens ; mais votre vertu fut toujours , & est encore votre plus grande récompense ; avec ce trésor vous vous suffisez à vous-même. Celui que le vulgaire juge heureux ne l'est pas , & rarement celui qui mérite ce nom , sera célébré par le vulgaire. Qui vit content de son sort , est plus riche que s'il avoit des titres enviés , & que l'opulent Crésus. »

Non-seulement le roi de Suede fait travailler à une nouvelle version de la bible pour le service des églises ; mais on s'occupe aussi de la réforme des livres de chant. A la dernière diète le clergé remontra à sa majesté que le goût se perfectionnant tous les jours sous son glorieux regne , faisoit désirer généralement de voir corriger les fautes de poésie & les expressions vieilles qui se rencontrent dans les livres d'église. En conséquence , il est émané un ordre du trône , daté du 26 avril 1779 , en vertu duquel chaque chapitre a dû examiner les livres de chant , & envoyer au roi dans trois ans pour tout délai , son avis sur les corrections dont ils sont susceptibles : de manière néanmoins que les cantiques qui sont beaux au fond & vraiment édifiants , soient conservés en y changeant seulement quelques mots , s'il est nécessaire , pour la mesure des vers & la régularité du style , & que les cantiques devenus grossiers avec le tems , & qui ne sont plus en usage , soient entièrement exclus , en la place desquels il en pourra être substitué d'autres tirés , soit du livre d'essai publié sous le regne d'Adolphe-Frédéric , dont le clergé ne fut pas alors content , à cause de la multiplicité des changemens inutiles qui choquoient le peuple , soit des meilleurs auteurs de poésies sacrées , tels que Luth , Commodin & autres , en les accommodant aux airs

## 408 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

accoutumés & communément connus, en les distribuant dans l'ordre du catéchisme de Luther, & en n'en admettant pas plus de 500, qui d'ailleurs ne doivent pas être longs. On attend bientôt l'effet de ce travail.

Des personnes zélées pour l'éloquence de la chaire, se sont réunies pour offrir depuis 5 ducats jusqu'à dix, pour les sermons les mieux travaillés. Ce sera l'archevêque d'Upsal qui distribuera ces prix. Les discours qui en auront été jugés dignes seront imprimés.

D'un autre côté, le théâtre suédois s'est attiré les regards du roi qui, dès son avènement au trône, a congédié la troupe de comédiens François, pour d'autant mieux encourager la scène nationale. Depuis 1773 on a déjà 5 vol. & peut-être un plus grand nombre de pièces jouées en présence de la cour, qui sont en partie des traductions, & en partie originales. Le premier des cinq vol. contient *Thétis & Pélée*, opéra en 5 actes de M. Wellander; *Atys & Galatée*, en 3 actes de M. Lalin; *Orphée & Eurydice*, traduit de l'italien de M. Rothmann, avec un prologue de M. Zibeth, secrétaire du roi; *Zayre*, traduite du françois par M. de Folberg, avec un prologue du comte de Gyllenborg; la *Fête Suédoise*. Au second vol. *Büger Jarl*, jolie comédie, originale du comte de Gyllenborg; *Sylvie*, opéra françois, trad. par le baron Manderstroom; *Neptune & Amphitrite*; & *Eglé*, trad. du françois, avec des changemens par M. Adlerbeth, secrétaire du roi; *Thétis & Pélée*, abrégé en 3 actes; la *Reine de Golconde*, en 3 actes, imitée du françois par le même M. Zibeth; le *Soleil luit pour tout le monde*, proverbe par M. Flintberg; & le *Marchand d'Esclaves de Smyrne*, comédie en un acte, traduite  
par

par la demoiselle Holmstedt. Au troisieme vol. *Adonis*, opéra de M. Flintberg, en un acte; *Athalie*, tragédie de Racine, traduite par M. Murberg; *Lucile*, opéra-comique, trad. du françois de M. de Marmontel, par la demoiselle Malmstedt; *l'Iphigénie* de Racine, traduite par M. Adlerbeth, avec des changemens & l'addition de chœurs. Au quatrieme vol. *Alexis*, traduite du françois de Sédaine, par M. Stenborg; la *Mérope*, de Voltaire, trad. par M. le bibliothécaire Ristel; *Gengis-Chan* ou *l'Orphelin de la Chine*, aussi de Voltaire, trad. par M. Flintberg. Au cinquieme vol. *Procris & Céphale*, dont M. Adlerbeth a pris l'étoffe de M. de Marmontel; *Amphyon*, aussi imité du françois par le même M. Adlerbeth; les *deux Avars*, traduits du françois de Falbaire, par le baron de Manderstroom; *Zemire & Azor*, trad. par la demoiselle Malmstedt; deux prologues de M. Adlerbeth à l'occasion de la naissance du prince héréditaire & des relevailles de la reine; *Iphigénie en Aulide*, trad. du françois par M. Manderstroom. On voit que le beau-sexe en Suede y cultive aussi les belles-lettres. La musique de plusieurs de ces pieces a été composée par d'excellens maîtres. Naumaan, maître de la chapelle électoral de Dresde, a séjourné à Stockholm en 1778, & y a composé l'opéra d'*Amphyon*. Dans d'autres pieces on a conservé la musique de Grétry, de Gluck & d'autres, ce qui n'a pas dû être un petit tourment pour les poètes Suédois.

La rénovation du théâtre a donné naissance à un almanach du théâtre suédois, à l'instar de l'almanach du théâtre françois.

M. Daniel Solander, docteur en médecine, sous-bibliothécaire du Museum britannique, &

membre de la société royale des sciences d'Angleterre, est mort depuis quelque tems d'apoplexie à Londres, dans la maison du chevalier Banks. Né en Suede dans la province de Nordland, où son pere étoit prédicateur, il fit ses études à Upsal, après lesquelles il alla à Archangel par la Laponie, & delà jusqu'à Pétersbourg, d'où il revint à Upsal auprès de Linné son maître, qui conseilla à son pere de l'envoyer en Angleterre. Il y fut favorablement accueilli. Dans la précédente guerre, ayant été rendre visite à un ami sur un vaisseau de guerre, l'ordre vint d'appareiller sans délai, & il fallut qu'il se laissât transporter aux isles Canaries, où il reçut une part de matelot des riches prises qui avoient été faites sur la route. Ayant mis en ordre plusieurs cabinets, & enseigné l'histoire naturelle à de jeunes seigneurs, & à des dames, leur recommandation lui valut une place d'assistant au Museum britannique. En 1768 M. Banks l'engagea à faire ensemble le tour du monde, avec une rente viagere de 400 livres sterling, & promesse que sa place au Museum lui seroit conservée pendant le voyage. Après une absence de trois ans il revint en 1771. Il avoit été fort malade à Batavia, & ne se rétablit que deux semaines avant d'arriver en Angleterre. Le docteur Kingth étant mort, il devint sous-bibliothécaire du Museum. Il employoit tous les jours une partie de son tems à mettre en ordre la collection des plantes de son ami Banks, & à les décrire. Il doit y avoir mille planches de figures de plantes rapportées de la mer du sud, desquelles il n'y en a encore que 600 de gravées. M. Banks aura la peine de faire achever les descriptions par un autre qui, pour en être bien capable & ne se guere tromper, doit avoir vu au moins une grande partie des animaux



& des plantes vivans & au naturel. La mort de M. Solander est donc une grande perte pour l'histoire-naturelle. Excepté quelques petits écrits épars dans les Mém. des sociétés savantes, il n'a rien écrit que la description imprimée in-4to. avec fig. chez Lockier Davies, de la collection de pétrifications trouvées dans la province de Hampshire, dont Gustave Brander a fait présent au Museum britannique. L'université d'Upsal, au retour de son voyage autour du monde, le nomma docteur en médecine, & dans la même année 1771, l'université d'Oxford le promut à la dignité de docteur honoraire en droit, ainsi que M. Banks. Il y a peu de tems que sa mère, une sœur & un oncle paternel, professeur en droit à Upsal, vivoient encore. Ses ancêtres ne portoient point de surnom comme c'est la coutume en Suède, jusqu'à ce qu'un d'eux, natif du village de Sola, étant entré dans le service militaire, y reçut celui de Solama, que ses descendans ont changé dans l'université en celui de Solander. La plante que Linné a nommée en son honneur *Solandra capensis*, est appelée *Hydrocotyle Solandra* dans le nouveau supplément. Cet article a été communiqué par M. le professeur Forster aux rédacteurs des *Nouvelles Littéraires de Halle* en allemand.

La *Pharmacopée suédoise* ayant été traduite en allemand sur la seconde édition avec quelques remarques de M. le professeur Leonhardy, Leipzig, 1782, in-8vo. de 171 pag. sans la table, les auteurs des *Annonces de Goettingen* ont observé qu'on y dit qu'il faut soigneusement séparer le sel de Glauber du sel de cuisine; mais qu'on a négligé d'ajouter que la torréfaction est le plus sûr moyen d'opérer cette séparation: qu'on auroit pu indiquer la méthode d'empêcher la masse noire du naphte vitriolique de monter, qui consiste à

couvrir le mélange d'environ une demi-once d'huile d'amande-douce : que pour la préparation de l'esprit aqueux de sel ammoniac la dose prescrite de potasse peut ne pas suffire pour dissiper promptement le sel volatil de lessive ; mais que le double produit cet effet : que dans la préparation du sel alkali minéral fixe , il n'y a point de danger que la rétorte éclate , quand au lieu de chaux on se sert de lessive de maître : que pour obtenir le sel alkali minéral fixe on ne prescrit qu'autant d'eau chaude de riviere qu'il en faut pour le lessiver , mais sans répéter la coction avec de l'eau froide ; on n'a pas assez de bouillon , & l'on a aussi omis de parler de la torrëfaction du sel obtenu pour le dégager de ses parties huileuses & inflammables , procédé sans lequel d'ailleurs le sel seroit jaune. L'eau dans laquelle on a lavé le sel d'antimoine , outre le nitre antimonié , ne contient-t-elle pas presque autant de sel polycrète composé d'acide sulphureux & d'alkali nitreux , qui tous deux en peuvent être séparés par la crySTALLISATION ? Comme la liqueur avec laquelle on a éprouvé plusieurs corps reste trouble après la précipitation , & donne par conséquent des indices de mélanges de plomb , l'acide salin ou la chaux obtenue avec le sel fixe de lessive ne seroient-ils pas des moyens sûrs de découvrir le plomb ? La magnésie blanche n'est pas , comme on le suppose , composée pour la plus grande partie de sel amer de Seidlitz ou de Seidschut-zer , qui en augmenteroit considérablement le prix ; mais bien de sel purgatif d'Angleterre. Dans la masse de pilules purgatives on trouve encore le jalap & le mercure doux mêlés avec l'extrait purgatif (*extr. panchym. cr.*) qui contient déjà la coloquinte , ingrédient peu sûr , la scammonée , l'aloës.

Le *Dictionnaire économique suédois* sera volumineux, puisque la seconde partie ne va que de Bidens Tripartita à Boskal. Les articles qui regardent proprement la Suede y intéressent le plus, comme celui *Bouleau*. Le commerce de bois n'est pas aussi considérable en Suede qu'il le devrait être. Les brandeviniers se servent du feu de bouleau, parce qu'il donne une chaleur plus égale. Le charbon de bouleau est le plus propre aux forges, dans la chymie, pour la poudre à tirer, sur-tout indispensable pour les fabriques d'acier. Il donne bien moins de vapeur nuisible qu'aucun autre. L'eau de bouleau a un grand nombre de propriétés. Les paysans font de bon amadou avec les fouches pourries. Stockholm consomme annuellement 80 à 90,000 cordes de bois, la plupart de bouleau. --- L'ours blanc maritime est réputé d'une espece particuliere. Il est plus grand que celui de terre, est blanc, a la tête plus longue & plus étroite, le poil plus mollet, nage d'un glaçon à l'autre, vit de poisson, de chiens de mer, de baleines pourries, passe quelquefois sur des glaçons en Norvege & en Islande. Sous le regne de Charles XI, il en aborda ainsi en Suede un, dont le portrait se voit au château de Drottningholm. L'ours commun mange prodigieusement pendant l'été, & amasse une grande abondance de suc nourriciers, en sorte qu'il est fort gras en automne. Les pattes lui enflent dans l'hiver, & si l'on y fait une incision par le bas, il en coule un suc blanc laiteux, & cette partie semble composée de mamelons retirés. Ceci explique comment un ours peut vivre l'hiver en se sucant les pattes. Peu avant d'aller à la guerre, Charles XII voulut chasser à l'ours, sans permettre d'autres armes que des bâtons &

#### 414 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

des massues de bois. Plusieurs ours furent pris & amenés à Konsgor avec des muselières, trottant sur les pieds de derrière. L'ours a deux ennemis redoutables dans le loup & l'hermine. --- On compare ensemble les différentes manières de blanchir en usage en France, en Flandre, en Hollande, en Irlande & ailleurs. --- Pour empêcher l'écriture formée avec la mine de plomb de s'effacer, il suffit de tremper le papier dans l'eau & de le laisser sécher. --- En plusieurs provinces de Suede, le bled de Turquie est mûr deux mois après qu'il est semé. --- L'exportation de la potasse devroit être prohibée en Suede, à cause du besoin qu'on en a. --- Stockholm ne fait usage par an que de 48200 livres d'huile d'olive ; c'est pourquoi l'on conseille de planter des hêtres, pour exprimer l'huile de leur fruit, &c.

Le *Dictionnaire biographique de Suede*, en suédois, *Biographiska lexicon öfver namnkunnige och lærde svenska maen* ; à Stockholm, chez Suederus, 1780, contenant les vies des hommes illustres de Suede, est terminé au 3<sup>me</sup>. vol. par la diphtongue *oe*, les diphtongues étant toujours à la fin de l'alphabet suédois. Cependant M. Gezelius son auteur, y fait espérer un supplément, s'il reçoit les mémoires dont il a besoin pour l'achever. Les étrangers y trouveront bien des noms peu connus d'eux auparavant entre plusieurs célèbres par-toute la terre : Jean Scheffer, quoique né Strasbourgeois, Henri Théophraste Scheffer, non moins fameux ; Jean Skytte, fondateur de la chaire de son nom à Upsal, que M. Ihre possédoit il n'y a que peu de tems ; le voyageur Sparfwendfeldt, dont la bibliotheque d'Upsal possède en manuscrit le *Lexicon Sclavonicum*, en 3 vol. in-fol. avec nombre de livres & de manuscrits orientaux,

& autres dont il lui a fait présent , homme qui parloit & écrivoit quatorze langues avec facilité : les rejettons les plus considérables des nobles familles de Sparre , Stenbock , Sture , Taube , Tessin , Torstensson , Wacht-Meister , Wrangel : des physiciens comme Stiernhielm , qui fut soupçonné d'être forcier pour avoir brûlé la barbe d'un paysan avec un verre ardent : Spoering , habile professeur de médecine à Abo : Stiermann , grand antiquaire : Stobœus & Swab , minéralogistes : Triewald , mécanicien : Wilde , historiographe de Suede , d'une mémoire prodigieuse , &c.

M. Gjoerwell , bibliothécaire du roi de Suede , a répandu un *mémoire historique sur la société littéraire établie à Stockholm l'année 1778* , que nous allons abrégé comme il suit.

L'origine de cette société date du 1er. novembre 1778 , jour qui vit naître le prince Gustave-Adolphe , héritier du royaume. Cet événement occasionna plusieurs établissemens utiles dans le royaume. GUSTAVE III manifesta à cette occasion son zele paternel pour le progrès de l'éducation de son peuple. Dans sa résolution du 6 novembre de la même année , touchant les moyens de fonder une nouvelle maison d'éducation à Stockholm , il s'exprima ainsi : *Sa majesté est charmée de trouver de fideles & dignes sujets pour concourir avec elle à jeter , par une bonne éducation de la jeunesse , les fondemens du bonheur de la postérité* : paroles qui ne pouvoient que réveiller l'attention & le zele de tout vrai patriote Suédois. Aussi M. Gjoerwell , bibliothécaire du roi , en prit-il occasion de fonder à Stockholm une SOCIÉTÉ POUR L'INSTRUCTION DE LA JEUNESSE. Déjà pendant plusieurs années , non-seulement il avoit travaillé à cette

instruction, en publiant des ouvrages élémentaires ; mais pour donner encore plus de solidité & de consistance à cette entreprise , il s'étoit joint à plusieurs gens-de-lettres, & forma avec eux une société qui obtint la protection d'un grand qui sert aux sciences d'appui auprès du trône, le baron de Sparre , aujourd'hui sénateur du royaume & gouverneur du prince royal , &c.

Si l'établissement de cette société peut être attribué à M. Gjoerwell , elle ne doit pas moins reconnoître pour ses deux premiers mobiles M. le lieutenant-colonel Jacques-Jean d'Ankarstroem , & M. le professeur Jacques-Jonas Bjoernstaohl , l'un & l'autre décédés maintenant. Le premier demandoit souvent à M. Gjoerwell de procurer dans la capitale un établissement, dont tous les peres de famille pussent profiter à l'avenir : le second , en voyage, faisoit les mêmes demandes dans plusieurs de ses lettres. Touché vivement dans un climat éloigné, à Constantinople , de l'heureuse naissance de Gustave-Adolphe , il pressa avec plus d'instance encore M. Gjoerwell de profiter de sa position relativement aux sciences , pour produire dans l'instruction un changement que d'autres savans & patriotes desiroient avec tant d'ardeur. M. Gjoerwell crut dès-lors ses engagemens envers sa patrie plus sacrés que jamais. Appuyé des vœux & des ordres de son roi , & encouragé par les demandes de ses compatriotes, il résolut de soumettre aux yeux du public le plan de la nouvelle société , & le succès a prouvé que le public lui a donné son approbation. M. le baron Patrick d'Alstrœmer , conseiller de commerce & chevalier, connu par tant d'établissmens bien conçus & utiles au public , a honoré la so-

ciété des plus solides encouragemens , & M. Charles-Frédéric Mennander, archevêque d'Upsal, lui a donné des preuves de l'ardeur pour les sciences qu'on lui connoît depuis long-tems.

Les statuts de la société furent signés le 25 d'août 1779, à Aokeroe, séjour de son protecteur, feu le sénateur comte Charles-Gustave de Tessin, d'où étant gouverneur du roi actuellement régnant, il lui adressa un grand nombre de lettres qui ont été traduites dans presque toutes les langues de l'Europe. M. Gjoerwell a depuis ce moment employé la principale partie de ce qui lui reste de forces au bien de la société. Ayant servi la bibliothèque du roi depuis 1755, & publié le premier un journal historique, littéraire & critique, écrit en suédois sous le titre de *Mercur de Suede*, qui fait une longue suite de volumes, sans parler de ses autres ouvrages, & en particulier de ses *Mémoires pour l'histoire de Suede*, actuellement il a aussi la direction de la compagnie qui publie l'*Encyclopédie suédoise*.

Quoique le projet de la société pour l'instruction publique fût principalement de procurer à la jeunesse du royaume des livres élémentaires dans toutes les sciences, elle crut cependant, l'année 1780, pouvoir étendre ce projet, & y comprendre aussi l'histoire de Suede dans toutes ses parties. L'occasion de cette nouvelle résolution fut le recueil intéressant de livres uniquement relatifs à l'histoire du royaume, qui étoit tombé entre les mains de M. Gjoerwell, & qu'avoit fait dans l'espace de quarante ans, M. le conseil-aulique Charles-Gustave de Warmholtz, collection qui ne trouve sa pareille dans aucune bibliothèque ni publique ni privée, soit dans le pays, soit dans l'étran-

## 418 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ger. Elle consiste, 1<sup>o</sup>. en 124 volumes in-fol. 547 vol. in-4to. & 722 vol. in-8vo. ou in-12. ensemble 1391 volumes de livres imprimés ; mais si l'on compte les livres & écrits séparément, leur nombre monte pour le moins à 6000 articles ; 2<sup>o</sup>. en 150 vol. de manuscrits, & 3<sup>o</sup>. en mille feuilles d'estampes, dont 582 sont des portraits, le tout relatif à l'histoire de Suede. Ce trésor littéraire est journellement augmenté par M. Gjoerwell, qui y a ajouté entr'autres une assez belle collection de lettres manuscrites, tant en original qu'en copie, & des historiens étrangers qui peuvent servir à l'éclaircissement de l'histoire de Suede. En outre M. Gjoerwell est occupé à publier un ouvrage du même M. Warmholtz, en suédois, sous le titre de *Bibliothèque historique des livres & écrits, tant imprimés que manuscrits, qui concernent l'histoire suédoise, avec des remarques historiques & critiques* : ouvrage qui fait connoître tout ce qui a paru sur l'histoire de la Suede, & dans lequel tous les principaux articles sont traités suivant la méthode de Clément, dans sa *Bibliothèque des livres rares*.

La société travaille sans relâche, suivant sa devise : *jamais dans l'inaction*. Son sceau représente un arbrisseau planté par un génie dans une plaine à côté d'un appui peu élevé, mais ferme & solide. Autour on lit : *Société pour l'instruction publique*. C'est son nom primitif en suédois, eu égard à l'objet principal de son institution ; mais embrassant aussi toutes les branches de littérature, elle s'appelle plus proprement encore dans les langues étrangères : *la société littéraire de Stockholm*.

La société a déjà reçu de divers patriotes éclairés des médailles en or, représentant Mrs. La-



gerbring, Bjoernstaohl & Liden : & comme nous l'avons dit , page 379 de l'*Esprit des journaux* du mois de juillet dernier , elle les distribue tous les ans le 1er. de novembre à des auteurs qui ont composé le meilleur éloge historique de quelque savant Suédois. Elle a proposé pour sujets des éloges dans les années 1783 & 1784, Eric Benzelius le fils , archevêque d'Upsal , mort en 1743 ; & Michel Wexconius Gyllenstolpe , professeur d'histoire & assesseur du parlement d'Aobo , mort en 1670. La société demande ces éloges véritablement & uniquement historiques , sous les conditions suivantes. Ils contiendront , 1°. la vie du savant avec des recherches sur ses ancêtres & sa postérité ; 2°. son caractère tracé fidèlement ; 3°. un catalogue de tous ses ouvrages imprimés ou mss. , en y ajoutant une critique juste , mais cependant modérée ; 4°. ce qu'il a fait pour le progrès des sciences & l'utilité publique. La manière d'écrire ces éloges est abandonnée au goût & aux talens de chacun. Ils doivent être envoyés chaque année avant le 1er. de septembre , à M. le bibliothécaire Gjoerwell , avec une épigraphe & billet cacheté , &c.

La société est actuellement composée du baron de Sparre , protecteur ; de Mrs. d'Alstroemer , chevalier de Vasa ; de Laberbring , professeur d'histoire à Lund ; de Schvenberg , historiographe du royaume ; Mennander , archevêque de Suede ; Warmholz , conseiller-aulique ; & Magnus de Celle , historiographe du royaume , membres honoraires : de Mrs. Bergklint , Bring , Nicander , Norberg , Nordin , Regner , Retzius , Gjoerwell , Bjoerkegren , Tuneld , Liden , Blomberg , Hof , Bilmark , Moeller , professeur d'histoire dans l'université de Greifswald ; Lindblom ,

Moeller , curé à Westerhaninge , & Murberg ,  
membres ordinaires.

## F R A N C E.

*TRAITE de la phthisie pulmonaire , avec la méthode préservative & curative de cette maladie , fondée sur des observations ; par M. Raulin , docteur en médecine , aggrégé honoraire du college royal des médecins de Nanci , pensionnaire , conseiller , médecin ordinaire du roi , censeur royal , ancien inspecteur-général des eaux minérales du royaume & des maisons de santé de Paris , de la société royale de Londres , des académies royales des belles-lettres , sciences & arts de Prusse , de Bordeaux , de Rouen , de Châlons-sur-Marne , & de celle de Rome ; in-8vo. de 452 pag. A Paris , de l'imprimerie de Valade , rue des Noyers ; & se trouve chez l'Auteur , rue de Bourbon-Villeneuve.*

Annoucer sur une maladie fort commune & souvent funeste , un ouvrage composé par un des plus célèbres médecins de la capitale , très-instruit , & qui joint aux plus vastes connoissances de son art , cinquante ans d'observations & de pratique , qui lui ont mérité la confiance des personnes les plus distinguées , même des souverains protecteurs des sciences & des arts ; c'est en faire l'éloge le plus propre à lui mériter la confiance générale dans tous les états. On peut assurer qu'il n'a point paru jusqu'à ce jour de traité sur la phthisie pulmonaire , aussi bien vu , aussi complet dans toutes ses parties , aussi sûr dans le traitement de toutes les espèces de phthisie , que celui que nous annonçons. On y trouve tout ce qui a rapport à la connoissance

de la phthisie pulmonaire, des causes de cette maladie, de ses variétés, des signes qui les indiquent, & des symptômes qui en établissent les différens caracteres; c'est ainsi que l'auteur distingue la phthisie essentielle, de l'héréditaire, de la contagieuse, de celle qui vient à la suite de différentes hémoptysies, qu'il distingue; il expose la phthisie tuberculeuse, ses différences; celle qui provient des vomiques, d'obstructions des viscères du bas-ventre, & des maladies aiguës. Il parle ensuite des phthisies qui sont les suites de métastases à la poitrine, telles que celles du flux hémorroïdal, des retours périodiques du sexe, des lochies, du lait, des fleurs blanches, du pus des vieux ulcères, des éruptions cutanées, des dartreuses, des psoriques, des croûtes laiteuses des enfans, &c. Il reprend dans la seconde partie les différentes causes de phthisies, dans le même ordre qu'elles sont distribuées dans la première partie, & il donne les moyens de prévenir cette maladie, de modérer les symptômes, & d'y remédier.

L'auteur s'élève avec raison contre l'usage mal-entendu du lait dans la pulmonie, en prodiguant cette substance dans tous les degrés d'une maladie à laquelle elle est presque généralement contraire.

Les vrais médecins sauront gré à l'auteur de cet important ouvrage, & se feront un devoir d'employer sa méthode, & de profiter de ses observations. Ce traité mérite d'être traduit dans toutes les langues.

*LA FRANCE ILLUSTRÉE, ou le Plutarque François; par M. Turpin, citoyen de St. Malo. Prospectus pour la quatrième livraison, treize cahiers in-4to. avec portraits gravés, 1782.*

Les engagements que l'auteur a contractés.

avec le public, dès l'origine de cette entreprise, sont plus étendus qu'il ne l'avoit prévu; le monument qu'il élevoit à la gloire de la nation françoise le rendoit en quelque sorte débiteur des principales familles du royaume; il n'en est aucune qui ne puisse prétendre à placer, dans cette galerie intéressante, le héros qui lui appartient; mais les difficultés de se procurer les mémoires qui les concernent, ne lui ont pas permis de se livrer à son zele. L'accueil que le public a fait à cet ouvrage, le nombre des souscripteurs, sont des motifs assez puissans pour engager l'auteur à donner à son entreprise toute la perfection dont elle est susceptible. L'intérêt que chaque maison doit prendre nécessairement à cette collection, lui fait espérer que les secours & les lumières qu'il a droit d'en attendre, le mettront en état de rendre un hommage public aux grands hommes de la nation qui composeront la quatrième livraison. «

» M. Turpin ne se justifiera pas sur quelques observations qui lui furent faites d'avoir laissé appercevoir de l'inégalité dans sa composition; le public équitable conviendra que l'écrivain, qui travaille sur le même canevas, est forcé d'employer souvent les mêmes idées & les mêmes couleurs. Tous ses héros ont la même physionomie; une bataille ressemble à une bataille, un magistrat à un magistrat: cette conformité rebute quelquefois le lecteur & l'écrivain; l'heureuse fécondité de Fontenelle pourroit faire sa condamnation; mais cet illustre écrivain étoit un génie privilégié; la nature a dérogé en sa faveur, à son économie ordinaire; il a fait le mieux, & M. Turpin borne ses vœux à faire bien. «

» Le titre d'éloge historique sembloit lui im-

poser l'obligation de ne présenter ses héros que sous un aspect favorable; il a cru pouvoir se dispenser de s'étendre sur leurs foiblesses: leur histoire n'est écrite que pour allumer l'émulation; le tableau de leurs imperfections ne peut consoler que ceux qui n'ont ni leurs talens, ni leurs vertus. «

» Les reproches qu'il a effuyés lui ont appris que l'éloge même des morts offense l'amour-propre des vivans; le nain n'aime point à marcher à côté du géant; le respect de l'auteur pour le public, le précautionnera dans la suite contre son penchant à louer; il se bornera à exposer les actions des grands-hommes, à en développer les moyens & les motifs; il a reconnu que c'est à la postérité à les apprécier; elle seule a le droit de les absoudre ou de les condamner. «

» C'est pour remplir cette promesse qu'il commencera la quatrième livraison par le maréchal de LUXEMBOURG; & cet éloge sera suivi immédiatement de douze autres qui doivent la composer. Il suffira de se faire inscrire au bureau d'abonnement chez des Lauriers, marchand de papiers, rue Saint-Honoré, à côté de celle des Prouvaires, qui est seul chargé du recouvrement & de tout ce qui a rapport au *Plutarque François*, ainsi que de délivrer les quittances qui seront signées de lui seul, pour parer à tous les inconvéniens. «

» Le prix est de 30 livres, franc de port pour Paris & la province, que MM. les souscripteurs auront la complaisance de faire payer dans le courant de cette quatrième livraison, actuellement sous presse. «

» Malgré le peu de cahiers qui restent des livraisons précédentes, ceux des souscripteurs

## 424 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

à qui il manqueroit quelques numéros , seront remplis au prorata du prix de la souscription. Chaque éloge historique sera toujours de 3 livres pour ceux qui n'auront pas souscrit. Pour faire connoître plus particulièrement cet ouvrage , voici le tableau général des trois livraisons imprimées , avec les portraits gravés , dans l'ordre qu'elles ont paru ainsi qu'il suit. «

*Premiere livraison , 13 cahiers.*

1. Le maréch. de Saxe.
2. Le chancelier d'Aguesseau.
3. Le maréchal de Belle-Isle.
4. Le garde-des-sceaux d'Argenson.
5. Le mar. de Villars.
6. Du Guai-Trouin , chef d'escadre.
7. Chevert, lieutenant-général.
8. Le mar. de Berwick.
9. Turgot, prévôt des marchands,
10. La Bourdonnais.
11. Le comte de Ligniville.
12. Le mar. du Bourg.
13. Epître dédicatoire , & notices des hommes célèbres sous le regne de Louis XV.

*Deuxieme livraison , 13 cahiers.*

1. Le Grand Condé.
2. Le min. le Pelletier.
3. Le maréc. de Brissac.
4. Bertrand du Guesclin, connétable.
5. Le duc de Rohan.
6. Tableau de la marine franç. 1er. cah.
7. Le président Molé.
8. Tableau de la marine franç. 2me. cah.
9. Villars Brancas.
10. Forbin, chef d'escadre.
11. Le procureur général Montclar.
12. Le maréchal de Turenne.
13. Tableau de la marine franç. 3me. cah.

*Troisième livraison, treize cahiers.*

- |                              |   |
|------------------------------|---|
| 1. Le maréchal de Catinat.   | 8. Henri de Montmorenci.                  |
| 2. Sully, ministre.          | 9. Le maréch. de Maillebois.              |
| 3. L'amiral Coligny.         | 10. Jean Bart.                            |
| 4. Le ministre Colbert.      | 11. Le duc de Guise.                      |
| 5. Anne de Montmorenci.      | 12. Le ministre Louvois.                  |
| 6. Le cardinal de Richelieu. | 13. Tableau de la marine franç. 4me. cah. |
| 7. Le cardinal Mazarin.      |   |

*FABLES DE LA FONTAINE, par Fessard, graveur du roi & de son académie; 6 vol. in-8vo. Discours & figures gravés, papiers d'Hollande.*

» Nous nous dispensons de faire l'éloge de cet artiste célèbre dont on connoît le mérite & les talens; mais nous croyons devoir prévenir ceux qui desireroient se procurer cet ouvrage, ou le compléter, que le Sr. des Lauriers est actuellement propriétaire des planches gravées desdites fables. *Prix, 60 liv. en feuilles.* Ce prix, fort au-dessous de celui fixé par feu M. Fessard, a été diminué pour faciliter l'acquisition de cet ouvrage intéressant. «

On peut s'adresser aussi pour le *Plutarque François*, & les *Fables de la Fontaine*, à Liege, chez J. J. Tutot, imprimeur-libraire; en Vinave-d'Isle.

# T A B L E

## D E S

## M A T I E R E S

Contenues dans ce Volume.

- L**ETTRE pastorale de S. A. R. Monseigneur l'archevêque-électeur de Treves , évêque d'Ausbourg , prince d'Euwangén , à son église d'Ausbourg : traduite de l'allemand. Pag. 3
- Considérations sur l'esprit militaire des Germains , depuis l'an de Rome 640 , jusqu'aux commencemens de la monarchie françoise vers l'an 476 de l'ère vulgaire ; recherches du même genre que les mémoires précédens sur les Gaulois ; par M. de Sigrais. 28
- Œuvres des Poètes Anglois , avec les tomes VIII , IX & X des préfaces biographiques & critiques ; par Samuel Johnson. 47
- Recueil d'épithaphes sérieuses , badines , satyriques & burlesques , de la plupart de ceux qui , dans tous les tems , ont acquis quelque célébrité par leurs vertus , ou qui se sont rendus fameux , soit par leurs vices , soit par leurs ridicules : le tout enrichi de notes & d'anecdotes historiques , critiques & intéressantes , tirées des meilleurs ouvrages , ou imprimés ou manuscrits , tant anciens que modernes. Ouvrage moins triste qu'on ne pense ; par M. D. L. P. 66



## DES MATIERES. 427

*Traité du charbon ou antrax , dans les animaux ; par M. Chabert.* 82

*Mélanges tirés d'une grande bibliothèque. De la lecture des livres françois ; Lettre E e. Fin des livres militaires du XV<sup>e</sup>le. siècle.* 99

*Lettres sur la liberté politique, adressées à un membre de la chambre des communes du parlement Britannique.* 118

*Anticénosophie , ou le contraire de la vaine sagesse , poëme didactique ; par M. G \*\*.* 125

*Discours sur la vie & les ouvrages de Pascal.* 130

*Les aventures d'un provincial , ou histoire du chevalier de Jordans.* 140

*Mémoire sur la nouvelle harpe de M. Cousineau, luthier de la reine ; par M. l'abbé Roussier , &c. mis au jour par M. F. Delaunay.* 164

*Voyage pittoresque des isles de Sicile, de Malthe & de Lipari ; où l'on traite des antiquités qui s'y trouvent encore , des principaux phénomènes que la nature y offre ; du costume des habitans & de quelques usages ; par M. Jean Houel. 1ere. & 2<sup>e</sup>le. livraisons.* 155

*Les ressources de la vertu ; par l'auteur des mémoires de Milady B \*\*\*.* 168

*Voyages des Papes ; par l'abbé François Gusta.* 181

## M É L A N G E S.

*Que ne peut l'amour paternel ? par M. Imbert.* 210

*Le conciliateur , ou lettre sur les jardins anglois ; par M. Rontieu.* 226

- Suite de la notice de la vie & des écrits du peintre Mengs ; par M. l'abbé de St. L\*\*\*.* 236
- Lettre aux auteurs du Journal encyclopédique, sur un ouvrage dont ils ont rendu compte ; par M. L\*\*\*.* 247
- Avis à Messieurs les Antiquaires, avec indication de médailles romaines très-rares, & de quelques découvertes récemment faites à Tongres. (Article communiqué par M. van Muysser.)* 251

## P O É S I E S F U G I T I V E S.

- Adélaïde, ou la raison dupe de l'amour, conte ; par Mlle. de Gaudin.* 267
- L'hiver, stances à Eglé ; par M. Latour de Lamontagne.* 269
- A M. de W., de l'académie françoise ; par M. B....* 270
- Couplets chantés en trio à la fin de la Fée Urgèle, sur le théâtre de Strasbourg, le 15 septembre 1782, devant M. le comte & Madame la comtesse du Nord.* 271
- Le bon-sens & le bel-esprit. Fable ; par M. F\*\*, de la société philosophique de Philadelphie.* 272
- Epigramme contre un médecin ; par M. Mérard de Saint-Just.* 273
- A M. L\*. B\*\*, qui m'engageoit à traiter en vers, un sujet vertueux ; par M. Gautier.* 274
- Les nouvelles Philippiques ; par M. Collin.* 275

## A C A D É M I E S . S É A N C E S D E D I V E R S E S S O C I É T É S .

- I. *Académie royale des sciences, belles-lettres & arts de Rouen.* 280

## DES MATIERES. 429

II.	<i>Société royale des sciences &amp; des arts de Metz.</i>	283
III.	<i>Académie royale des sciences , inscriptions &amp; belles-lettres de Toulouse.</i>	286
IV.	<i>Académie impériale &amp; royale des sciences &amp; belles-lettres de Bruxelles.</i>	288
V.	<i>Académie de Padoue.</i>	291

## S P E C T A C L E S.

PARIS.	<i>Opéra.</i>	293
	<i>Comédie françoise.</i>	295
	<i>Comédie Italienne.</i>	308
ALLEMAGNE.	<i>Aix-la-Chapelle.</i>	311
LONDRES.	<i>Hay-Market.</i>	317

## HISTOIRE NATURELLE. PHYSIQUE. CHYMIE. BOTANIQUE.

I.	<i>Observations sur le Nostoch , par Dom Pomel le jeune , religieux de l'ordre de Cîteaux , résidant à l'abbaye de Ste. Marie en Franche-Comté.</i>	319
II.	<i>Découverte en histoire-naturelle.</i>	322
III.	<i>Observation sur une propriété du gas méphitique.</i>	323

## MÉDECINE. CHIRURGIE.

I.	<i>Guérison de plusieurs animaux mordus par des chiens infectés de la rage ; par M. Chabert.</i>	327
II.	<i>Lettre sur un fait remarquable ; par M. Dueruelle.</i>	331

# AGRICULTURE. ÉCONOMIE. INDUSTRIE. COMMERCE.

- I. *Avis sur les bleds germés, par le comité de l'école gratuite de boulangerie, imprimé & publié par ordre du gouvernement.* 335
- II. *Avis sur les fourneaux économiques.* 345
- III. *Fromage de pomme de terre.* 346

TRAITS DE BIENFAISANCE, DE PATRIOTISME, DE COURAGE, DE JUSTICE, ET D'HUMANITÉ.	348
ANECDOTES. SINGULARITÉS.	357
BIBLIOGRAPHIE DE L'EUROPE.	360

ITALIE.	ibid.
ANGLETERRE.	367
ALLEMAGNE.	372
HOLLANDE.	390
RUSSIE.	398
SUEDE.	402
FRANCE.	420

## A V I S

### *Pour le renouvellement de la Souscription.*

Messieurs les Souscripteurs ayant attendu l'année dernière, la fin de Janvier pour renouveler leur abonnement, sont priés instamment de le faire avant la fin de Décembre prochain; cet oubli de leur part nous a occasionné la réimpression du premier volume; cette attention épargnera un travail onéreux au Propriétaire de cet Ouvrage, & en même tems ils recevront le *Journal*, avec cette exactitude, que le Public exige dans la distribution des Ouvrages Periodiques.



